

Africa in the 1980s
L'Afrique dans les années 80

State and Social Sciences
L'Etat et les Sciences Sociales

Proceedings of the Sixth General Assembly of CODESRIA
Actes de la Sixième Assemblée générale du CODESRIA

Dakar, 1988



**AFRIQUE ET
DEVELOPPEMENT
AFRICA
DEVELOPMENT**

Vol. XV, Nos. 3/4, 1990

AFRICA DEVELOPMENT AFRIQUE & DEVELOPPEMENT

Acting Editor/Rédacteur en Chef par intérim
Mamadou Diouf

Editorial Assistant/Assistant d'édition
Abdoul Aziz Ly

Editorial Board/Comité de Rédaction
Kwesi Prah - Abdoulaye Bara Diop - Issa Shivji - Habib El Malki
Mahmoud Mamdani - Bernard Founou-Tchuigoua - Thandika Mkandawire

CODESRIA acknowledges the support of a number of African Governments, the Swedish Agency for Research Cooperation with Developing Countries (SAREC), the International Research Development Centre (IDRC), Ford Foundation and DANIDA.

Le CODESRIA exprime sa gratitude aux Gouvernements africains, à l'Agence suédoise pour la Coopération en matière de Recherche avec les Pays en voie de Développement (SAREC), le Centre de Recherche pour le Développement International (CRDI), Fondation Ford et DANIDA.

Typeset and Printed by CODESRIA
Cover designed by Aissa Djonne

**AFRICA DEVELOPMENT
AFRIQUE & DEVELOPPEMENT**

A Quarterly Journal of the Council for the
Development of Economic and Social Research
in Africa

Revue Trimestrielle du Conseil pour le
Développement de la Recherche Economique et
Sociale en Afrique

Acting Editor
Mamadou Diouf
(CODESRIA)

Vol. XV, Nos. 3/4, 1990

Africa Development is the quarterly bi-lingual journal of CODESRIA. It is a social science journal whose major focus is on issues which are central to the development of society. Its principal objective is to provide a forum for the exchange of ideas among African scholars from a variety of intellectual persuasions and various disciplines. The journal also encourages other contributors working on Africa or those undertaking comparative analysis of Third World issues.

Africa Development welcomes contributions which cut across disciplinary boundaries. Articles with a narrow focus and uncomprehensible to people outside that discipline are unlikely to be accepted.

The journal is abstracted in the following indexes: *International African Bibliography*; *Documentatieblad*; *Abstracts on Rural Development in the Tropics*; *Documentationselienst Africa*; *A Current Bibliography on African Affairs*.

Afrique et Développement est un périodique trimestriel bilingue du CODESRIA. C'est une revue de sciences sociales consacrée pour l'essentiel aux problèmes de développement et de société. Son objectif fondamental est de créer un forum pour des échanges d'idées entre intellectuels africains de convictions et de disciplines diverses. Il est également ouvert aux autres chercheurs travaillant sur l'Afrique et à ceux se consacrant à des études comparatives sur le Tiers-monde.

Afrique et Développement souhaite recevoir des articles mobilisant les acquis de différentes disciplines. Des articles 'trop spécialisés ou incompréhensibles aux personnes qui sont en dehors de la discipline ne seront probablement pas acceptés.

Les articles publiés dans le périodique sont indexés dans les journaux spécialisés suivants: *International African Bibliography*; *Documentatieblad*; *Abstracts on Rural Development in the Tropics*; *Documentationselienst Africa*; *A Current Bibliography on African Affairs*

All editorial correspondence and manuscripts should be sent to:

Tous les manuscrits et autres correspondances à caractère éditorial doivent être adressés au:

The Editor/Rédacteur en Chef
Africa Development/Afrique et Développement,
CODESRIA, B.P. 3304, Dakar, Senegal.
Tel: 23-02-11 - Telex 61339 CODES SG - Fax: 24-12-89.

Subscriptions/Abonnements

- | | |
|--|---------|
| (a) African Institutes/Institutions africaines: | \$32 US |
| (b) Non African Institutes/Institutions non africaines | \$45 US |
| (c) Individuals/Particuliers | \$30 US |
| - Current individual copy/Prix du numéro | \$ 7 US |
| - Back issues/Volumes antérieurs | \$10 US |

Claims: Undelivered copies must be claimed no later than three months following month of publication. CODESRIA will supply missing copies when losses have been incurred in transit and where the reserve will permit.

Les réclamations: La non réception d'un numéro doit être signalée dans un délai de trois mois après la parution. Nous vous ferons alors parvenir un numéro de remplacement dans la mesure du possible.

ISSN 0850 3907

Contents / Sommaire

Preface

Habib El Malki

L'Afrique et le système international.....7

Abdelali Doumou

L'Etat africain à l'épreuve de la contrainte extérieure.....21

Mahmood Mamdani

State and Civil Society in Contemporary Africa: Reconceptualizing the Birth of State Nationalism and the Defeat of Popular Movements47

Marie-Louise Eteki-Otabela

La marginalisation de l'Afrique:

Examen des rapports Etat/société civile.....71

Naceur Bourenane

Pouvoir d'Etat et société civile en Algérie:

Quelques réflexions à partir des événements du 5 octobre 1988 en Algérie.....105

Fernando Calderon

Renforcer la société pour consolider la démocratie123

Eboe Hutchful

The Debt Crisis and its Implications for Democratization

in Latin America and Africa.....133

Hountondji Paulin

Recherche et extraversion: éléments pour une sociologie de

la science dans les pays de la périphérie149

Archie Mafeje

The "Africanist" Heritage and its Antinomies.....159

Boubakar Ly

Les sciences sociales en Afrique: Problèmes de recherche

et de formation185

Thandika Mkandawire

The Crisis in Economic Development Theory209

Hilaire Babassana

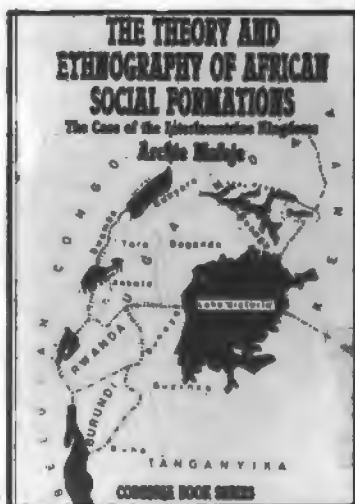
Quel type de recherche en sciences sociales pour un rôle effectif

de la communauté des chercheurs en Afrique?231

Ayesha M. Imam

Gender Analysis and African Social Sciences in the 1990s241

NEW RELEASE
CODESRIA BOOK SERIES



This brilliant contribution to African social science presents an original theory of social formations with a new methodological approach. Professor Mafeje critically reviews the works of orthodox anthropologists, questioning the impact on African Studies of both development theory and classical ethnography. Within a context of redefining forms of political organizations, he uses research on the East African Lacustrine King-

doms to analyze the articulation of the relationship between political and economic power. Arguing that pastoralism and agriculture need not represent different modes of production, but rather socially controlled options within the same mode, he rejects articulation theory and the concept of feudalism. Finally he evaluates the impact of colonial capitalism on different social formations. It is an outstanding theoretical contribution that raises new perspectives on the classic issues of exploitation, class and social change in African societies.

ISBN 1 870784 081 (Paperback) \$ 19 (US)

1 870789 09 X (Hardback) \$ 29 (US)

Orders from Africa should be sent to:

CODESRIA, B.P. 3304, Dakar-Senegal

From Europe, America etc. to:

African Books Collective Ltd.

The Jam Factory, 27 Park End Street

Oxford OX1 1HU England

VIENT DE PARAITRE SERIE DES LIVRES DUCODESRIA



Les auteurs de cet ouvrage qui est le produit de l'atelier conjointement organisé par le CODESRIA et la FOCSIV sur la "Culture du Développement" ont tenté et réussi à inscrire au sein même de la notion de développement, "les besoins culturels" en traçant la voie d'une nouvelle philosophie du développement, c'est-à-dire l'approfondissement en sa dimension socio-culturelle de la dimension jusqu'alors unilinéaire -

quoique l'on s'en défendit - du progrès des nations.

Il est aujourd'hui clair que s'interroger sur la "Culture du Développement" c'est s'engager dans une voie qui prend la question par l'autre bout: celui d'une libération des initiatives, d'une émergence auto-organisée de ce qu'il est convenu d'appeler la société civile. En effet les populations africaines ont toujours su faire preuve d'un dynamisme porteur d'innovation. Dynamisme lisible dans la créativité de ce secteur désigné sous le nom de "secteur informel" - sous la pression de la philosophie de l'encadrement, centrale dans la conscience et la pratique des élites politiques africaines - et qu'il faudrait désormais sanctionner par l'appellation positive "d'économie populaire".

ISBN 2-86978-002-8 2000 FCFA/40 FF

Envoyer vos commandes au CODESRIA
B.P. 3304, Dakar - Sénégal

A PARAÎTRE
SERIE DES LIVRES DU CODESRIA

Ali El-Kenz (ed)

Algeria: The Challenge of Modernity

Ibbo Mandaza (ed)

*Zimbabwe : L' Economie politique de la Transition
1980-1986*

Jacques Depelchin

*Dénationalisation économique et politique du
Congo-Zaïre: Histoire des Sociétés financières
belges au Congo 1885-1974*

Jacques Depelchin

*From the Congo-free State to Zaïre: How Belgium
Privatized the Economy: A History of Belgium
Stock Companies in The Congo 1885-1974*

Kankwenda Mbaya (ed)

Le Zaïre: Vers Quelles Destinées?

Abdoulaye Ly

*Les Regroupements politiques au Sénégal
(1956-1970)*

Joseph Ki-Zerbo (ed)

Le Développement endogène

Momar Coumba Diop (ed)

*Les Légitimités de l'Etat, Sénégal (1960-1990):
Trajectoires d'un Etat*

Ces livres seront publiés en décembre 1991

**FORTHCOMING
CODESRIA BOOK SERIES**

Ali El-Kenz (ed)

Algeria: The Challenge of Modernity

Ibbo Mandaza (ed)

*Zimbabwe : L' Economie politique de la Transition
1980-1986*

Jacques Depelchin

*Dénationalisation économique et politique du
Congo-Zaïre: Histoire des Sociétés financières
belges au Congo 1885-1974*

Jacques Depelchin

*From the Congo-free State to Zaïre: How Belgium
Privatized the Economy: A History of Belgium
Stock Companies in The Congo 1885-1974*

Kankwenda Mbaya (ed)

Le Zaïre: Vers Quelles Destinées?

Abdoulaye Ly

*Les Regroupements politiques au Sénégal
(1956-1970)*

Joseph Ki-Zerbo (ed)

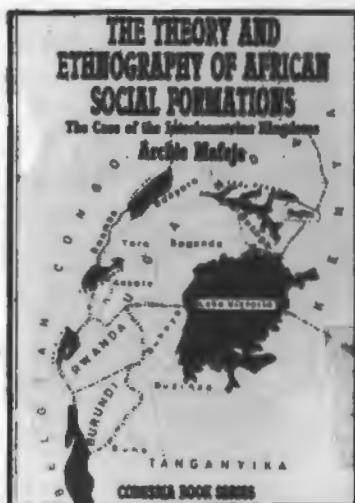
Le Développement endogène

Momar Coumba Diop (ed)

*Les Légitimités de l'Etat, Sénégal (1960-1990):
Trajectoires d'un Etat*

These books will be published by December 1991

NEW RELEASE
CODESRIA BOOK SERIES



This brilliant contribution to African social science presents an original theory of social formations with a new methodological approach. Professor Mafeje critically reviews the works of orthodox anthropologists, questioning the impact on African Studies of both development theory and classical ethnography. Within a context of redefining forms of political organizations, he uses research on the East African Lacustrine King-

doms to analyze the articulation of the relationship between political and economic power. Arguing that pastoralism and agriculture need not represent different modes of production, but rather socially controlled options within the same mode, he rejects articulation theory and the concept of feudalism. Finally he evaluates the impact of colonial capitalism on different social formations. It is an outstanding theoretical contribution that raises new perspectives on the classic issues of exploitation, class and social change in African societies.

ISBN 1 870784 081 (Paperback) \$ 19 (US)

1 870789 09 X (Hardback) \$ 29 (US)

Orders from Africa should be sent to:

CODESRIA, B.P. 3304, Dakar-Senegal

From Europe, America etc. to:

African Books Collective Ltd.

**The Jam Factory, 27 Park End Street
Oxford OX1 1HU England**

Preface

This special issue of *Africa Development* is devoted to democracy and democratization processes in Africa. It addresses two central themes: popular resistance to political authoritarianism (could these be identified as signs of a civil society?); and, the way in which social science techniques, methods and procedures bring out the nature of social movements and show whether or not these movements, in the process of their development, reflect the dynamic nature of the contradictions in African societies.

The articles in this issue address two levels of enquiry: the crises of African societies and the crises of research methods of African scholars and Africanist sciences. Although these issues dominated the 1980s, the articles are still relevant because the same problems continue to haunt us today. The articles are worthy of discussion and debate because they mark a turning point in our intellectual endeavours. Based on papers presented and discussed at the Sixth General Assembly of CODESRIA in 1988, the articles highlight both the context and the ideological epistemological biases of the time.

The issue of democratization processes will be "revisited" at the next General Assembly which is to be held in December 1991. This time the exercise will be undertaken in the context of international and continental upheaval, for example, the collapse of the Eastern European political systems, the crisis of Marxism and the emergence of social movements in most African countries some of which have resulted in abrupt and sometimes violent transitions from single to multiple party systems.

These papers have been published to ensure continuity in the debate with a view to following closely both the trajectory of African societies and the crisis of epistemological approaches which attempt to explain the present changes in African reality.

Mamadou Diouf
Acting Editor and Director of Publications

Préface

Ce numéro spécial de *Afrique et Développement* est consacré à la démocratie et aux processus de démocratisation en Afrique. Deux thèmes connexes au questionnement central y sont également abordés: les résistances populaires à l'autoritarisme politique (pourrait-on les considérer comme des manifestations de la société civile?) et les techniques, méthodes et procédures des sciences sociales dans leur mode de dévoilement des significations des mouvements sociaux, mais aussi dans leur manière ou non de refléter dans leur déploiement, les dynamismes pluriels des sociétés africaines.

Les investigations menées dans ce numéro tournent autour de deux interrogations qui sont ici combinées: crises des sociétés africaines et/ou crises des modes d'investigation "propres" aux africains et des sciences africanistes. Ces questions qui ont dominé les années 80 et qui continuent de hanter l'esprit et de meurtrir la chair des africains ont fait l'objet d'un traitement particulier dans le contexte de ces années-là. En ce sens les textes présentés ici méritent diffusion et discussion. Ils marquent une séquence historique, un moment du débat qui constitue un repère dans notre quête intellectuelle et sociale, mais aussi professionnelle.

Présentées et débattues lors de la 6ème Assemblée générale du CODESRIA en 1988, ces communications reflètent, et le contexte et les partis pris idéologiques et épistémologiques de la période. Au cours de la prochaine Assemblée générale, qui se tiendra en décembre 1991, la question des "Processus de démocratisation" sera "re-examinée", mais cette fois-ci dans un contexte intérieur (continental) et international qui a connu de très grands bouleversements: effondrement des systèmes politiques de l'Est Européen, crise des marxismes, violents mouvements sociaux dans la plupart des pays africains avec des transitions plus ou moins heurtées des monarchies vers des pluralismes instables....

L'exigence d'assurer une continuité dans la réflexion imposait la publication de ces textes pour suivre à la trace les trajectoires des sociétés africaines mais aussi les convulsions des approches épistémologiques qui veulent dévoiler les significations mouvantes des réalités africaines aujourd'hui déstructurées.

Mamadou Diouf

**Rédacteur en chef et Directeur des
Publications par intérim**

L'Afrique et le système international*

Habib El Malki**

La réalité africaine est à l'ordre du jour.

La désertification croissante, les spectres de la sécheresse et de la famine, les risques graves de la désintégration nationale et sociale, le fardeau de la dette et les effets pervers de la *marginalité* des économies africaines au sein du Système de l'Economie Mondiale (SEM), sont autant de facteurs qui témoignent de l'actualité du fait africain.

Comment rendre compte de ce fait éclaté, complexe et multiple? Comment rompre avec une littérature misérabiliste largement en vogue, présentant l'Afrique comme un continent sinistré, sans avenir, alimentant par là une sorte d'afro-pessimisme?

Certes, le rôle des sciences sociales dans la prise de conscience de la réalité africaine est loin d'être négligeable¹. Mais particulièrement dans les années 80, la réflexion est non seulement bloquée mais elle a reculé. Ce qu'est devenu l'Afrique, les raisons profondes à l'origine de cette situation n'ont pas fait l'objet d'analyses suffisamment approfondies pour déboucher sur des stratégies alternatives cohérentes destinées à réduire l'écart qui ne cesse de se creuser entre l'Afrique potentielle et l'Afrique actuelle. Dans ce domaine, l'Afrique a beaucoup souffert des modes intellectuels, très souvent étrangers à ses besoins et à ses aspirations. Des schémas d'analyse ont figé une réalité sans cesse en mouvement. Comme l'effort de transposition sur le plan méthodologique, conceptuel et théorique l'a emporté jusqu'ici sur celui de la créativité et de l'imagination. D'où les impasses actuelles. D'autant plus que le savoir reçu, "accumulé", n'est pas toujours conforme au savoir vécu. Un tel hiatus est à l'origine de deux types d'attitudes: soit la fuite en avant sous couvert de l'universalité de la science, soit l'adoption d'une attitude frileuse, conservatrice, au nom de la spécificité: Dans ces termes, le débat ne peut faire progresser la réflexion pour une meilleure connaissance de la réalité africaine. Et de manière plus générale, il est significatif du niveau de développement de la praxis africaine qui n'est pas arrivée au stade

* Ce texte est rédigé en collaboration avec Abdelali Doumou, enseignant chercheur à la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales de Casablanca.

** Département d'Economie, Faculté de Droit, Université de Rabat.

1 Voir les travaux de la Conférence d'évaluation des Sciences Sociales en Afrique - CODESRIA.

de maturation capable de féconder une méthodologie et des outils d'analyse d'une plus grande pertinence.

La période actuelle est marquée par des mutations profondes touchant la façon d'être et d'avoir c'est-à-dire le mode de produire et de consommer, le mode de répartir, d'échanger, de communiquer... Dans un mouvement dialectique d'ensemble, ces mutations sont aussi bien une source de progrès qu'une source de régression. Comprendre l'ambivalence de ce processus revient à analyser le mode d'articulation des Etats africains aux Etats du monde développé. Sans tomber dans une sorte de déterminisme exogène, la présence des puissances étrangères en Afrique constitue une caractéristique majeure de son histoire contemporaine. Et par là un passage obligé pour mieux appréhender la profondeur de la crise régressive qui secoue l'Afrique.

Cette articulation interne/externe n'est pas figée mais mouvante. Elle revêt des formes différentes et génère des incidences diverses en fonction de l'évolution du système mondial; formes et incidences, aujourd'hui inintelligibles au travers des schémas simplistes forgés tant par le paradigme libéral - tenant des *étapes de la croissance* - que par celui *dépendantiste* fondé sur le dogme de l'inéluctable *développement du sous-développement*. Ces paradigmes dominants de l'*Economie Politique du Tiers Monde* ne permettent pas de comprendre les transformations opérées dans la logique de l'accumulation tant au centre (produisant de nouvelles articulations entre les Etats du centre et les Etats de la périphérie) qu'à la périphérie (éclatement de cette dernière). L'émergence d'une réelle industrialisation capitaliste dans certains pays du "sud" accompagnée d'une croissance rapide et soutenue a battu en brèche les thèses *Tiers-Mondistes* du *développement du sous-développement*.

On assiste de ce fait, à un retour en force de Rostow qui conduit à l'abdication d'une partie des marxistes qui, désormais, chanteront les louanges de l'"impérialisme, pionnier du capitalisme" et du système de "l'unification de l'humanité"².

D'autres, plus orthodoxes, réagissent par la "simple négation de la nouveauté de l'événement"³. Le schéma caricatural présenté par A. Lipietz retrace, d'une manière heureuse, cette opposition, devenue stérile, de ces deux principaux paradigmes assimilés par l'auteur à "deux horloges arrêtées (qui) contemplent le mouvement de l'histoire". Le Sud stagne-t-il? L'horloge dépendantiste donne l'heure exacte. La "nouvelle industrialisation" se

2 B. Warren *Imperialism, pioneer of capitalism*. New left books. London, 1980.

3 Ibid.

développe? L'heure est au take off. Les NPI entrent en crise? Le dépendantisme l'avait toujours dit..."⁴. Des velléités de recherche isolées mais prometteuses tentent de dépasser ces blocages de "l'Economie de Développement" en mettant en relief la diversité historique et nationale des formes de l'accumulation capitaliste dans chaque Etat-Nation⁵. Par ailleurs, la crise de l'économisme tant de droite que de gauche - mettant en jeu l'articulation et la signification de concepts de forces reproductives, de rapports de production, de reproduction et de lutte de classes - a débouché sur des tentatives de reconquête des sphères d'analyse jusque là négligées par les "théories du développement"⁶. C'est le cas particulièrement de la question de l'Etat dans les sociétés dépendantes. Cette question constitue, en effet, une préoccupation relativement récente de "l'Economie Politique du Développement". L'étude systématique consacrée récemment à la question par A.G. Frank en est une illustration⁷. L'apport important des auteurs latino-américains - non traduit dans l'ensemble en langue française - semble également dater de la première décennie. Dans la théorie libérale du développement, la question de l'Etat - à l'origine évacuée parce que externe du point de vue méthodologique à sa problématique d'ensemble - est partiellement récupérée; même des auteurs de l'establishment chez qui le concept d'Etat n'avait jamais eu de place commencent à se demander "*do we need a theory of state?*"

Cette pauvreté théorique qui a toujours entouré la question de l'Etat dans les sociétés dépendantes est une illustration singulière des impasses des conceptions qui réduisent le procès de développement (et/ou du sous-développement) des formations sociales au mouvement de leur base économique: réduction simultanée de cette base économique au mouvement des forces productives qui, de ce point de vue, constitue le moteur du développement historique. De telles conceptions ont pour principale conséquence la séparation du processus de développement de ses déterminants superstructurels dont l'Etat est l'un des principaux éléments constitutifs⁸.

C'est pourquoi l'économie de Développement ne peut aspirer au statut d'une "Critique de l'Economie Politique de Développement" qu'au prix

4 Ibid.

5 CA. Lipietz - *Mirages et Miracles*. La Découverte 1983, p. 7.

6 C. Ominami - Aperçu critique des théories du développement en Amérique Latine, *Revue Tiers Monde*, No. 80, octobre 1977. P. Salama et P. Tissier - *L'industrialisation dans le sous-développement*, Maspéro, Paris, 1982. A. Doumou - *Etat et capitalisme du Maroc*. Edino, Rabat, 1988.

7 A.G. Frank - *La crise économique de l'Etat dans le Tiers Monde: Perspective Latino-Américaine*. Ed. Anthrosos 1980, No. 1.

8 H. El Malki et A. Doumou - "Les théories de développement à la reconquête de la question de l'Etat" in *Le Tiers Monde dans la crise. Quelles issues?* Ed. Maghrebines.

d'une revalorisation de l'histoire des sociétés en tant qu'entités plurielles et d'une importance accrue accordée aux facteurs politiques, culturels..., c'est-à-dire au non économique. Celui-ci représente un ensemble de facteurs non quantifiables (histoire, culture, valeurs, croyances..., accumulation subjective des peuples) qui échappe à la rationalité étroite du calcul économique. Leur maîtrise représente une condition épistémologique indispensable pour assurer le renouveau de l'économie de développement, donc accroître son pouvoir d'analyse et son adhésion au mouvement du réel.

En somme, le retour au non économique est une démarche critique de l'économique.

Les relations Nord-Sud ont connu de nombreuses transformations liées aux changements opérés dans la division internationale du travail (DIT). Le système international fondé sur l'hégémonie anglaise conférait une place importante aux pays sous développés (PSD) (Etats coloniaux en Afrique) au travers principalement de la création d'une "économie de portefeuille international" susceptible d'alimenter une offre de crédit relativement abondante.

Par contre, l'hégémonie nord-américaine, depuis 1945, fut corrélative de l'exclusion relative du "Tiers Monde" de l'économie mondiale et correspondit à la mise en place d'une économie du don international. De ce fait "l'Aide étrangère" était compatible avec une certaine autonomie relative de régimes politiques bénéficiaires (vis-à-vis des puissances créancières) qui leur permettait de concilier à travers son affectation, les **nécessités d'accumulation du capital et les exigences de légitimation de ces régimes politiques**. C'est l'ère des illustrations, de la *construction du socialisme africain*, du *miracle ivoirien*, du mythe de la *troisième voie* etc.

Une période où les Etats africains ont pu estomper la contradiction accumulation du capital et légitimation au moyen de divers modes de développement (capitalisme d'Etat, industrialisation par substitution aux importations, développement d'un capitalisme agraire etc.).

A partir des années 70, la constitution d'un Système d'Economie Mondiale semble s'accompagner de l'avènement de l'**Economie de crédit international**, correspondant à la mise en place d'un **processus de réintégration sélective des PSD**. Au cours de cette dernière phase, la part désormais croissante des pays du Tiers Monde, prit globalement, dans les exportations mondiales et les flux financiers internationaux, **contraste avec la marginalité d'un bon nombre d'entre eux**. La majorité des pays africains se trouve dans cette situation. En témoignent une série d'indicateurs qui soulignent combien les années 80 sont une décennie perdue pour le développement, particulièrement en Afrique sub-saharienne: taux de croissance économique négatifs, chute des investissements, baisse des recettes d'exportation, aggravation de la crise financière...

En effet, au cours de cette décennie, le PIB réel par habitant est de -0,8%. Cette tendance profonde à la paupérisation est amplifiée par la conjonction d'une série de facteurs dont en particulier un taux d'inflation supérieur à 24% en moyenne - durant la même période - et une forte diminution des termes de l'échange - 3,25 en moyenne annuelle - contre -0,3 dans les années 70. Ce phénomène rappelle que l'insertion de l'Afrique dans la DIT reste à dominante primaire (plus de 90% des exportations sont des produits primaires). Donc une dépendance quasi intégrale pour son approvisionnement en biens intermédiaires et en biens d'équipement, accentuant par là l'appel aux capitaux extérieurs et une très forte ouverture aux flux commerciaux.

La participation symbolique à la production industrielle mondiale (1%) et en commerce international (moins de 2%) illustre le recul et l'aggravation de la marginalisation de l'Afrique par rapport à d'autres composantes géographiques du Tiers Monde. C'est ainsi que six pays qualifiés de nouveaux pays industrialisés (NPI) (Taïwan, Corée du Sud, Hong Kong, Singapour, Mexique et Brésil) ont vu leur part du PNB mondial doubler entre 1964 et 1984 pour représenter 6,2%. Leur poids dans les exportations mondiales de produits manufacturés est passé de 1,9% à 8,7% dans la même période.

L'importance du volume de la dette (200 milliards de dollars) est un autre indicateur de la paupérisation qui a conduit les Etats Africains à une situation de mendicité structurelle sur le plan international, créant les conditions favorables à la mise sous tutelle du continent par le FMI et la Banque Mondiale.

La dette africaine est surtout d'origine publique, contractée sous forme concessionnelle - alors que la dette latino-américaine est surtout contractée auprès des banques privées. Assez faible par son volume (10% de l'ensemble de la dette du Tiers Monde), la dette subsaharienne a surtout augmenté pour empêcher la consommation de continuer de baisser. Une dette destinée à assurer la survie du continent! Mais le cercle vicieux de l'endettement a aggravé la précarité de la situation en Afrique avec un service de la dette⁹ qui a plus que doublé: 26,4% en 1987 contre 11,4% en 1980 et un ratio de la dette¹⁰ qui a presque quadruplé en passant de 94% à 355,4% durant la même période.

Dans ce contexte, un maître-mot doté de toutes les vertus réapparaît: l'ajustement qui véhicule une analyse plutôt financière de la crise¹¹. Restaurer les équilibres fondamentaux de l'économie pour retrouver "le

9 *Service de la dette*: intérêt + amortissement/exportation de biens et services.

10 *Ratio de la dette*: encours global + crédits du FMI/exportations de biens et services.

11 Voir revue *Afrique et Développement*.

sentier de la croissance" passe par le libre développement du capitalisme du marché, sans entraves. Désétatisation, privatisation, compétitivité, rationalisation de la gestion des finances publiques...: un pari sur un ensemble d'attitudes, de comportements et de règles dont le respect et l'application aideraient - dans l'optique de cette analyse - à créer les conditions de sortie de la crise.

La réflexion dominante sur l'anti-crise a contribué à l'éclosion d'une "nouvelle culture", uniformisant les discours et les politiques économiques; Cette nouvelle culture ne s'embarrasse pas de la complexité et de la diversité des situations: privilégiant les schématismes, elle se limite aux apparences des choses complexes. Son credo est l'économie du marché considérée comme l'unique voie permettant d'organiser sinon de réduire les désordres engendrés et accumulés par la crise. L'ordre par le marché est en réalité celui de l'argent, c'est-à-dire de la puissance et de la force. Et l'histoire des rapports Nord-Sud l'illustre parfaitement dans des domaines très variés: économique, commercial, technologique et culturel. Plusieurs exemples passés et récents montrent que l'ordre par le marché, dans son développement historique, est source de domination renouvelée pour le Sud.

Les institutions financières internationales, à travers leurs analyses de la crise et les solutions préconisées, ont joué un rôle important dans la propagation de cette nouvelle culture. Les conséquences des politiques d'ajustement structurel (PAS) appliquées dans un grand nombre de pays endettés sont multiples: déstructuration d'un tissu économique et social encore à l'état embryonnaire, révoltes significatives de résistances ouvertes, essor de l'économie de survie englobant une kyrielle d'infra-activités. Ce type d'économie se traduit par la recherche des voies et moyens destinés à briser la marginalité sociale de l'armée grandissante des "laissés-pour compte". A la lisière entre "le secteur moderne" et "le secteur traditionnel", il remplit une double fonction: une fonction d'intégration à la société et une fonction de stabilisation du système socio-économique. En définitive, il met en relief les limites intrinsèques de la sortie de la crise par le haut, comme il dévoile les potentialités des pratiques informelles, c'est-à-dire du développement par le bas. C'est là l'un des enseignements majeurs des mutations en cours.

Le coût social élevé qui accompagne l'application des PAS s'est traduit par un déficit de légitimité grandissant des Etats africains, déficit aggravé par l'amputation de leur souveraineté économique et financière faisant suite aux ingérences du FMI et de la Banque Mondiale. En effet, à la faveur de la crise de la dette, le nouvel interventionnisme des organisations financières a réduit - dans des proportions variables - le pouvoir des Etats qui finissent par s'aligner sur la ligne de conduite qui leur est recommandée, sinon imposée; le rétrécissement de leur marge de manoeuvre avec la pénurie des moyens rend un grand nombre d'Etats africains incapables de satisfaire la nouvelle

demande sociale provoquée par les pressions démographiques¹² et la montée de la population urbaine - qui représente presque la moitié de la population totale. C'est pourquoi, la diminution des dépenses de légitimation traditionnelle (éducation, santé, route, eau potable, électricité...) pèsera lourdement sur le devenir étatique en Afrique. Et le renforcement de l'autoritarisme politique qui accompagne ce processus ne peut qu'aggraver la délégitimation des Etats, rendant les perspectives encore plus incertaines.

Progressivement, une relation nouvelle s'est établie entre **endettement externe = ajustement = autoritarisme politique**, relation qui s'est traduite par la réduction de l'espace des libertés et par des atteintes répétées aux droits de l'homme.

Néanmoins, la démarche et les recommandations de la Banque Mondiale et du FMI sont intéressantes par les questions soulevées - qui sont souvent explosives - du genre:

- les pays endettés vivent au-dessus de leurs moyens. Reste à déterminer les couches ou classes sociales qui, étant donné la nature et le mode de répartition des revenus, s'accaparent l'essentiel du revenu national.
- la crise d'endettement touche surtout les entreprises publiques et semi-publiques, et de manière plus directe les finances de l'Etat. C'est une crise financière de l'Etat! Comment les emprunts ont-ils été utilisés? Comment la dette a-t-elle été gérée?
- l'économie du tiers monde, au-delà de sa diversité, peut être assimilée à une économie de rentiers et d'assistés. Qui sont-ils? Dans quelles conditions s'est effectués l'extension du système de rente et d'assistance qui est devenue une source de blocage à toute dynamique économique? La réponse à ces questions n'est pas uniquement d'ordre technico-économique ou financière. Elle est aussi politique.

La "marginalité" des économies africaines au sein du système de l'économie mondiale s'explique par plusieurs facteurs historiques dont principalement:

- la nature des structures économiques, sociales et politiques des formations sociales précoloniales: existence ou non de structures différenciées de classe, degrés d'implantation et de centralisation des structures, degrés de généralisation des systèmes d'identification.

12 La population africaine a plus que doublé entre 1965 et 1985, en passant de 200 millions à 430 millions d'habitants pour atteindre 430 millions en 1990 et 670 millions en l'an 2000.

- Le caractère capitaliste ou non de la puissance colonisatrice: ce critère permet de mettre en relief un certain nombre de différences importantes entre les pays d'Amérique Latine où la puissance colonisatrice - la péninsule ibérique - était à dominance féodale et les pays d'Afrique et d'Asie colonisés par des puissances capitalistes.
- La continuité ou la discontinuité par rapport à l'administration coloniale: ce critère permet de faire ressortir les caractéristiques organisationnelles de l'appareil d'Etat (une rupture plus ou moins profonde a lieu avec certaines formes coloniales d'organisation sociale).
- Le stade du capitalisme mondial à l'époque de la décolonisation: là encore des différences importantes existent entre les pays d'Amérique Latine - qui avaient acquis leur indépendance au moment où l'impérialisme connaissait l'une des grandes crises de son histoire, crise qui explique en grande partie la forme particulière du développement capitaliste dans ces pays - et la plupart (sinon la totalité) des pays d'Afrique et d'Asie qui n'ont acquis leur indépendance qu'après la deuxième guerre mondiale, ce qui explique en grande partie la forme du sous-développement dans ces pays.
- L'existence ou non d'un Etat relativement national (une tentative de rupture plus ou moins brutale avec l'Etat colonial) et d'une bourgeoisie locale relativement solide disposant d'une importante base d'accumulation du capital à l'échelle nationale); ce critère permet d'opérer des distinctions entre pays Latino-Américains eux-mêmes (le Brésil et le Mexique par exemple) et entre pays africains (Algérie d'une part et Maroc, Tunisie de l'autre).
- Le caractère brutal ou non du processus de colonisation ou de décolonisation. ce qui permet de mettre en relief les pratiques de "déculturation" qui ont caractérisé la plupart des pays du Tiers Monde: destruction totale ou partielle des économies traditionnelles, des structures politico-administratives et de la civilisation "autochtone" (cas des pays d'Amérique Latine et certains pays d'Afrique dont l'Algérie, etc.).
- Le degré d'autonomie des régimes politiques par rapport aux classes sociales dominantes et par rapport aux Etats-nations du centre.

Dans beaucoup de pays du Tiers Monde, ces différentes variables historiques définissent la persistance ou l'émergence de régimes politiques *particuliers* déterminant ainsi une non correspondance au sein de l'état entre son essence et sa forme historique. Cette *non correspondance* assigne des

profils particuliers au procès de valorisation du capital dans les F.S. périphériques (semi-industrialisation etc...). A cet égard, la majorité des explications fournies pour saisir les *formes de sous-développement* dans les pays du "Tiers Monde", les restructurations économiques touchant leur appareil productif, l'évolution sociale de leur structure de classe et les transformations politiques portant sur la forme de leurs Etats - sont fondées sur un facteur exclusif: les *stratégies de reproduction et de redéploiement* du capital à l'échelle mondiale. Cependant, un facteur important est négligé ou passé sous silence par ces explications: les mécanismes de reproduction du capital à l'échelle mondiale façonnent, d'une manière inégale, les économies du Tiers Monde. Pourquoi, D'aucuns avanceront la loi du développement inégal sans en définir le contenu historique. D'autres évoqueront la dépendance de ces économies. Ces positions ne fournissent qu'une partie de la réponse, l'autre partie réside dans la nature des structures sociales et étatiques des pays du "Tiers Monde". Pourquoi la semi-industrialisation du Brésil et pas du Maroc? La DIT exprime la structure de l'économie mondiale mais elle ne nomme point les pays qui doivent participer d'une manière inégale à cette structure qu'en fonction de leur *capacité de participation*. La manière dont s'articule la nature et la forme de l'Etat - expression de la structure sociale de ces sociétés - explique, donc, en tant que facteur endogène important la forme que revêt cette participation.

Cette faiblesse de la position de l'Afrique dans le Système de l'Economie Mondiale se traduit, cependant, par une agressivité nouvelle et croissante de l'impérialisme. Plus que par le passé, la présence des puissances impérialistes en Afrique est indissociable des nécessités de contrôle et d'exploitation des ressources minières (et autres) du continent. En plus des produits agricoles divers, l'Afrique demeure, pour l'Occident, un puits stratégiques de métaux relativement rares (le chrome, le cobalt et le manganèse), ou de métaux de base (le cuivre, le fer, et la bauxite). Les interventions militaires diverses en Afrique sont à mettre en rapport avec les exigences structurelles de l'impérialisme.

Dans ce contexte, la crise économique mondiale engendre une articulation nouvelle des Etats qui se traduit par l'absence d'autonomie relative des régimes politiques africains qui se voient contraints de mettre en oeuvre des politiques économiques - *Programmes d'Ajustement structurels* - visant l'accumulation du capital mais au prix d'un déficit de légitimation. Ainsi, les nouvelles exigences du système de l'économie mondiale imposées aux Etats africains parce qu'elles ne procèdent que de considérations pures d'efficacité economico-financières, s'avèrent inconciliables avec les contraintes internes de légitimation des régimes politiques en place. Les Etats africains sont donc confrontés à un dilemme:

- soit se conformer à l'orthodoxie financière exigée par la conjoncture et défendue par la Banque et le FMI;

- soit tenir compte des contraintes internes de légitimation des régimes politiques; lesquelles contraintes sont, de par le coût financier qu'elles impliquent, la négation même de cette orthodoxie.

Les Etats périphériques actuels se trouvent dans ce tournant historique qui implique un choix politique majeur. La conformité des politiques de ces Etats à l'orthodoxie financière sous l'égide de la Banque et du FMI - projet en cours de réalisation dans la plupart des sociétés dépendantes - conduit, dans le contexte actuel, à un désengagement relatif de l'Etat de plusieurs secteurs tant économiques que sociaux qui sont une composante plus ou moins importante (selon les cas) du système légitimatoire du régime politique. Partout on assiste à une diminution des dépenses publiques sociales en dépit d'une fiscalité (indirecte) de plus en plus lourde. L'effritement progressif des subventions publiques des prix des produits alimentaires de base, l'application de la méthode de tarification publique fondée sur le coût marginal à certains produits et services publics (eau, électricité, PTT, etc.) ainsi que la réduction des dépenses publiques relatives à l'éducation et à la santé constituent un niveau privilégié pour saisir l'impact de la pression extérieure sur les politiques sociales des Etats du Tiers Monde.

Les conséquences d'un tel choix sont multiples. Au niveau social d'abord, la dégradation du niveau de vie des populations, la pénurie des produits alimentaires, les famines, les maladies sont des fléaux qui caractérisent ou hantent la plupart des sociétés africaines actuelles. Au niveau politique ensuite, ces différents phénomènes sociaux engendrent un rétrécissement de la base des régimes politiques et conduisent, de ce fait, au renforcement de l'autoritarisme politique et partant à l'écrasement de la *société civile*.

Dans le contexte de la crise financière, la pression extérieure se traduit également par un projet de restructuration économique prenant la forme d'un désengagement de l'Etat de certains secteurs économiques importants. Parmi les formes que revêt ce désengagement, la privatisation du secteur d'Etat constitue un deuxième niveau privilégié pour saisir aussi bien les postulats d'une politique édictée par le FMI (orthodoxie financière, efficacité économique, rentabilisation des entreprises publiques, consolidation du grand capital privé, promotion de l'investissement privé...) que les enjeux socio-politiques dont sont porteuses ces restructurations. En effet, au niveau économique d'abord, la privatisation du secteur économique d'Etat signifie le transfert du pouvoir économique d'une grande partie de la techno-bureaucratie qui jouissait du privilège d'appropriation privé effective des entreprises publiques au profit de la grande bourgeoisie.

Au niveau politique ensuite, la réalisation de ce projet et l'ampleur et la forme de la confrontation entre ces deux forces sociales dépendent des rapports de force entre elles, des possibilités de compromis et de la

proximité de chacune d'elles par rapport au centre de décision politique. Or, dans la plupart des sociétés dépendantes, la techno-bureaucratie (que certains préfèrent nommer bourgeoisie d'Etat) constitue un segment important de la base sociale des régimes politiques en place. C'est pourquoi cette nouvelle redistribution des pouvoirs économiques (privatisation du secteur d'Etat), entreprise sous la pression de l'impulsion extérieure, risque d'engendrer un rétrécissement de l'espace social qui fonde le régime politique même du côté des classes dominantes qui en font théoriquement partie intégrante.

Au niveau social enfin, la privatisation des entreprises d'Etat signifie leur rentabilisation; ce qui implique une réduction du personnel, une requalification... des mesures porteuses d'aggravation des tensions sociales (chômage, baisse des salaires...).

Dès lors, la crise actuelle de l'Etat périphérique peut revêtir, selon les cas, la forme d'une crise politique de légitimation. Le passage de la première (crise de l'Etat) à la seconde (crise de légitimation) n'est pas automatique; il est fonction d'une part des possibilités d'alliances sociales traditionnelles, ou d'établissement de nouvelles alliances (qui dépendent des rapports de force entre les classes sociales en présence) offertes dans certains pays et pas dans d'autres et de l'importance du fonds culturel de légitimation (force idéologique du régime politique) de l'autre; c'est là un niveau privilégié où est manifeste l'impact de l'épaisseur historique de certains Etats périphériques (réserves traditionnelles de légitimation) sur leur rôle dans la reproduction sociale.

La crise actuelle des Etats africains est porteuse de restructurations diverses et d'une dynamique historique pouvant déboucher sur une pluralité d'issues. La mise en oeuvre des politiques d'ajustement structurel est susceptible de générer, dans plusieurs cas, des crises politiques dont les incidences sociales et politiques peuvent être fort coûteuses. La remise en cause des acquis sociaux des populations et le renforcement de l'autoritarisme politique qui en découle - principales composantes du scénario en cours - risquent de rééditer des processus de violence communs dans l'histoire mais d'une ampleur qui peut s'avérer incalculable, mettant fin par là aux velléités de démocratisation en cours. Il importe de rappeler à cet égard qu'une des particularités majeures du développement du capitalisme périphérique est qu'il n'a pu jusqu'à présent favoriser un processus de développement politique irréversible. La recomposition récente des segments civils¹³, sous l'effet de la semi-industrialisation et de la pression d'une demande sociale croissante en faveur de la démocratie, a créé

13 Depuis la fin des années 70, l'Amérique du Sud est marquée par l'instauration de régimes politiques "civils": l'Equateur en 1979, le Pérou en 1980, la Bolivie en 1982, l'Argentine, le Brésil.

l'illusion d'une émancipation de la *société civile* par rapport à l'Etat¹⁴. Toutefois le capitalisme périphérique semble persister dans un degré élevé d'hétérogénéité, ce qui continue d'imposer l'Etat comme instance nécessaire et exclusive à la reproduction du système socio-politique.

Mais un autre scénario s'impose. Se soustraire à la *fatalité du moment*, arrêter le processus de déliquescence interne, faire face aux défis externes relevant du domaine du possible à travers la libération et la mobilisation des potentialités africaines.

Dans l'élaboration de ce scénario, deux conditions sont à prendre en considération:

- la rédefinition des supports entre l'Etat et l'économie, l'Etat et la *Société civile*

En effet, le problème n'est pas réductible à plus ou moins d'Etat, secteur public/secteur privé, libéralisme/dirigisme... L'enjeu véritable réside dans *quel Etat faut-il construire?* Et par là, quelle est sa place et quel est son rôle au sein de l'économie et de la société? L'omnipotence de l'Etat contient les germes de sa propre autodestruction. En bureaucratisant de façon excessive l'économie et en étouffant la *société civile*, il devient une source de blocage et de conservation, conduisant à son isolement et à sa remise en cause à travers un cycle de violence ininterrompu et difficilement maîtrisable. Et la poursuite de l'ajustement économique - devenu une panacée universelle - implique un ajustement social et politique. En résumé, tendre vers un équilibre entre l'Etat et la société civile ne peut se réaliser que dans le cadre d'un processus démocratique global qui reste à garantir, à consolider et à approfondir.

- La relance sur de nouvelles bases de la coopération-intégration économique. L'histoire des tentatives de coopération-intégration en Afrique est une longue suite de désenchantements et de déceptions. Les liens économiques entre pays africains au lieu de se renforcer se sont affaiblis sinon rompus à la suite de conflits et de différends frontaliers. Le sort qu'a connu le Plan de Lagos est significatif à cet égard.

Dans la période actuelle, les conditions ne sont-elles pas réunies pour une véritable relance de la coopération? Endettement, crise alimentaire, désertification...: un ensemble de facteurs qui font de la coopération-intégration non pas un choix mais une exigence pour assurer la survie de l'Afrique.

14 D'où la passion récente des intellectuels Tiers Mondistes pour les théories du 18ème Siècle et pour les débats sur la démocratie.

C'est à cette seule condition que l'Afrique pourra se soustraire à la contrainte extérieure et réduire l'emprise de la nature et que sur le plan international, la dialectique de l'interdépendance effective l'emportera sur celle de la dépendance renouvelée. Une telle dynamique implique la fin des nationalismes d'Etat qui sont par définition des nationalismes étriqués, privilégiant le fait étatique national sur le fait régional et supra-national. Dans le cas contraire, la coopération-intégration continue de relever du discours.

L'Etat africain à l'épreuve de la contrainte extérieure

Abdelali Doumou*

Dans l'histoire de l'Afrique, l'ouverture sur l'extérieur a eu des effets contradictoires: des effets bénéfiques pour certains Etats où elle fut la source d'importants surplus sur la base desquels de grandes civilisations s'étaient épanouies¹; des effets pervers là où elle était à l'origine de toutes formes de ponction (d'abord négrière² ensuite minière)³.

Cette pluralité des évolutions historiques est le produit d'une division ancienne du travail à l'échelle du monde qui n'est pas un accord concerté et révisable à chaque instant entre "partenaires égaux"⁴ mais qui s'est établie progressivement comme une chaîne de subordinations qui se déterminent les unes les autres⁵.

L'émergence de l'économie-monde européenne⁶ et l'entrée du reste du monde dans les temps modernes ne constituent que des maillons de la même chaîne.

La particularité de cette ère (temps modernes) réside dans le caractère irréversible de la domination de l'économie-monde européenne et partant dans le fait que l'appréhension de l'histoire de la "non-Europe" ne pourrait se faire en dehors de l'ombre portée sur elle par l'Occident européen⁷.

* Enseignant chercheur à la Faculté des Sciences Juridiques, Economiques et Sociales de Casablanca.

- 1 Cf. notamment M. Rodinson - *Islam et Capitalisme*, Ed. du Seuil 1966; A. Laroui - *L'histoire du Maghreb*, Paris, Maspéro 1975; M. Lombard - *L'Islam dans sa première grandeur VIII - XIème siècle*. Paris, Flammarion 1971.
- 2 Les estimations concernant le total d'individus africains exportés vers l'Amérique entre 1450 et 1900 s'accordent sur le chiffre de 11,7 millions. Il faut y ajouter la partie prélevée (du VIIIe au XIXe siècle) par la traite saharienne vers le monde méditerranéen (7,4 millions) et 5 millions drainés par l'Océan Indien, cf. P. Curtin - *The Atlantic Slave Trade: a census Madison*, 1969, p. 388, et P.E. Lovejoy - "The volume of the Atlantic Slave Trade". A synthesis. *Journal of African History*, XX III, 1982 pp. 473-501.
- 3 Contrairement à l'Amérique du Sud où la colonisation européenne s'est appuyée dès le départ sur l'exploitation des métaux précieux, en Afrique, le développement de l'activité minière à grande échelle coïncide avec le début de la phase "Léniniste" de l'impérialisme.
- 4 C'est le point de vue de D. Ricardo - *Principes de l'Economie politique et de l'Impôt*, Calmann-Levy 1970.
- 5 Cf. F. Braudel - *Le Temps du Monde*. Armand Collin 1979, p. 36.
- 6 Cf. F. Braudel - *Civilisation matérielle, Economie et Capitalisme XV et XVIIe*. Armand Colin 1979.. I. Wallerstein - *Capitalisme et Economie monde*. Flammarion 1980.
- 7 Cf. F. Braudel, op. cit. p. 331.

L'une des incidences majeures de cette domination sur les sociétés africaines fut d'imposer à leurs organisations économiques, sociales et politiques, dans des périodes historiques variables, une nature sociale particulièrement conférée par leur nouvelle articulation aux Etats-nations du centre.

La question de ces différentes formes et de ces mécanismes multiples a constitué tout un objet d'étude autour duquel l'école de la dépendance a été édifiée⁸.

De même, il existe là-dessus une série d'essais récents sur la question⁹. Ces travaux sont convaincants et il serait vain de s'étaler, ici, sur ce que depuis plus d'une vingtaine d'années de nombreux auteurs ont disséqué.

Sauf pour quelques pays africains - sujets à une domination européenne précoce, pour plusieurs Etats africains, la conférence de Berlin (15 novembre 1884 au 6 février 1885) a consacré - au plan juridique - la domination de l'économie - monde européenne. Dans quelques rares Etats africains, la colonisation européenne a semblé s'être heurtée à la résistance de peuples "organisés", au sein de structures étatiques pourvues d'une grande épaisseur historique mais que la "collaboration" des élites locale, conscients des "faveurs de l'ouverture" ont très tôt affaibli.

Depuis, la domination de l'Afrique par l'économie-monde capitaliste revêt des formes diverses variant en fonction de l'évolution des rapports de force entre les différentes "nations" en présence. De la diversité des formes coloniales à la multiplicité des formes néo-coloniales, l'économie-monde capitaliste exerce sa domination à travers une pluralité de mécanismes mouvants.

En effet, les relations Nord-Sud ont connu des transformations liées aux changements opérés dans la division internationale du travail (DIT). Le système international fondé sur l'hégémonie anglaise conférait une place importante aux pays sous-développés (PSD) dans la Division Internationale du Travail au travers principalement de la création d'une "économie de portefeuille international" susceptible d'alimenter une offre de crédit relativement abondante. Au contraire, l'hégémonie nord-américaine (depuis 1945) fut corrélative de l'exclusion relative du Tiers Monde de l'économie mondiale et correspondit à la mise en place d'une "économie du don

8 Cf. notamment pour le cas de l'Afrique. S. Amin - *L'Accumulation à l'échelle mondiale. - L'Afrique de l'Ouest bloquée*. Ed. de Minuit 1971; - *Le développement inégal*. Ed. de minuit 1973.

9 Entre autres: T. Mende - *De l'aide à la recolonisation*, Paris, Seuil 1972, 316 p. (réed. 1982); J. Ziegler - *Main basse sur l'Afrique noire*. Paris, Seuil, 1978; C. Chaliand - *L'enjeu africain: Géo stratégie des puissances*. Paris, Seuil 1980, 156 p. R. Dumont et M.F. Motin - *L'Afrique étranglée*, Paris, Seuil, 1980, 270 p. et R. Dumont - *Pour l'Afrique j'accuse*.

international". La constitution d'un système d'économie mondiale à partir des années 70 s'accompagne de l'avènement de "l'économie de crédit international" qui est marquée par la réintégration sélective des PSD.

Les Etats africains sont plus touchés par les effets de ces nouvelles formes de domination.

En effet, dans un contexte historique singulier, les sociétés africaines actuelles sont marquées par des "drames" trop fréquents et répétitifs pour relever du hasard. Au sein d'un continent de plus en plus "éclaté", des conflits ininterrompus opposent des Etats et des peuples opprimés: au Tchad, en Somalie-Ethiopie, au Soudan, au Sahara Marocain, au Nigéria, au Zaïre, en Angola et tout autour de l'Afrique du Sud...; la militarisation des régimes politiques s'étend pour devenir une constante de la dynamique politique; plus d'une cinquantaine de putschs depuis vingt ans; des catastrophes "naturelles" viennent s'ajouter à ces facteurs pour obscurcir davantage un tableau déjà sombre: la sécheresse, la famine, les épidémies, etc. Dans ce contexte, l'impérialisme est, aujourd'hui plus que par le passé, un trait majeur caractéristique de la vie économique et politique en Afrique.

A travers une transformation de ses moyens d'action, une rationalisation de ses pratiques, il est, aujourd'hui comme hier, à la recherche du contrôle et de l'exploitation des richesses du continent, de débouchés, à ses marchandises et de l'acquisition de zones d'influence géo-politiques.

Face à ces "fléaux", les Etats africains sont à court d'opportunité. L'essoufflement du modèle "néo-colonial classique" (dépendance commerciale et financière) accompagnent la crise actuelle du capitalisme mondial contraint les Etats dépendants à la mise en oeuvre de politiques qui, de par leur nature de classe, ne font qu'aggraver la situation apocalyptique existante. Actuellement, l'Etat en Afrique est, de par la profondeur de la crise du capitalisme mondial, frappé d'une paralysie totale: son incapacité d'assurer la régénération du capital sans engendrer un déficit de légitimation met en cause les régimes politiques en place.

De ce fait, la crise de l'Etat en Afrique semble être la manifestation d'une tendance structurelle à la résurgence de la contradiction entre les deux nécessités de la reproduction sociale: la régénération du capital et la légitimation.

Le propre de ce travail est de s'interroger, non pas sur les causes structurelles internes de cette crise, mais sur la manière dont elle est reproduite, dans le stade actuel, sous l'effet de la pression extérieure.

Depuis la fin des années 70 et sous les contraintes de la crise économique mondiale, les mécanismes traditionnels de régulation à travers lesquels les puissances capitalistes opéraient au sein des économies africaines (le commerce, la technologie, le financement...) s'avèrent dépassés. Dans les circonstances actuelles de crise économique et financière

mondiale, ils sont générateurs de secousses politiques dans les Etats du Tiers Monde, mettant en cause l'existence même des régimes politiques.

L'économie mondiale et la marginalité des Etats africains

L'articulation des Etats Africains aux Etats du Centre témoigne d'une transnationalisation de plus en plus accentuée. Paradoxalement, cette transnationalisation semble être significative d'une marginalisation accrue des économies africaines. La position de ces dernières est la résultante du jeu des processus multiples qui conditionnent la mondialisation du capitalisme. De tels processus sont à la base de la configuration des principales tendances de ce qu'on appelle la division internationale du travail (DIT).

Des tendances qui confirment les économies africaines dans une position de plus en plus marginale tout en les soumettant davantage encore au fardeau des "contraintes extérieures" porteuses de diverses incidences économiques, sociales et politiques.

La principales tendances de la DIT

Ce qu'on appelle traditionnellement la DIT désigne, en fait, un ensemble chaotique de relations internationales marqué par une confrontation entre les tendances nouvelles et les inerties héritées des périodes précédentes d'une part, et parmi les stratégies mises en oeuvre par divers agents (firmes multinationales, (FMN), Etats, entreprises nationales, syndicats, etc.) de l'autre¹⁰.

En effet, l'expansion accélérée des FMN dans les secteurs d'activité les plus divers constitue un effet de structure majeur qui définit la mondialisation du capitalisme. Les estimations du Center on Transnational Corporation des Nations Unies montrent, qu'au début des années 70, il y avait environ 10.000 FMN contrôlant 30.000 filiales à travers le monde. A la fin des années 70, le nombre des FMN s'élevait à 11.000 avec plus de 80.000 filiales.

Par ailleurs, le chiffre d'affaires (108 milliards de dollars) réalisé par Exxon, la plus grande FMN, dépasse de loin le PIB de pays comme la Turquie (54 milliards), la Corée (66 milliards), le Vénézuéla (68 milliards) ou la Belgique (97 milliards). Contrairement à l'Amérique Latine et l'Asie où ce sont les FMN nord-américaines qui sont dominantes, en Afrique, ce sont les entreprises européennes, d'abord anglaises (40,2% du total au début de la décennie 80) puis françaises (18,1% qui viennent en tête.

10 Cf. C. Ominomi - *Le Tiers Monde dans la Crise*. Ed. La Découverte. Paris, 1986, pp. 80 et suiv.

En plus de l'industrie, les activités des FMN couvrent d'une manière croissante les secteurs des services et des finances. En raison de l'emprise croissante des finances sur les relations économiques internationales, notamment depuis la décennie 70, les relations financières constituent, pour la plupart des économies sous-développées, la principale modalité d'intégration à l'économie mondiale. C'est là un niveau privilégié où est manifeste, d'une manière directe et transparente, la dépendance du Sud à l'égard du Nord. Ce primat de la finance au plan mondial résulte de l'intervention de trois mécanismes de régulation du système économique international: l'expansion accélérée du marché financier international, la transnationalisation et la multinationalisation bancaire¹¹. Cette mise en place d'une "régulation mondiale privée"¹² se traduit principalement par l'essoufflement des transferts financiers traditionnels (flux publics et investissements directs) vers le Tiers Monde et l'expansion des prêts bancaires et des crédits privés à l'exportation¹³; de 60% en 1970, les transferts financiers traditionnels ne représentent que 40% dans le total des recettes au début de la décennie 80. La concentration des flux d'investissement direct dans un nombre réduit des pays sous-développés témoigne d'une orientation sélective de la DIT défavorable au continent africain. L'Amérique Latine détient plus de 50% de ces flux, suivie par l'Asie avec 28% et par l'Afrique qui ne compte que 11% du total.

Le support majeur d'une telle mutation réside aussi dans bien le développement accéléré des implantations à l'étranger des banques américaines, européennes et japonaises¹⁴ que la multiplication des centres financiers offshore dans lesquels les banques peuvent agir avec une liberté pratiquement totale (Hong Kong, Singapour, Bahreïn, Panama) s'ajoutant aux places financières traditionnelles¹⁵.

Au-delà des intérêts immédiats de rentabilité financière des banques, l'économie d'endettement international fut d'abord un mode de financement permettant l'écoulement des exportations des puissances capitalistes. En

11 La transnationalisation bancaire fait référence au développement des activités avec l'étranger alors que la multinationalisation bancaire désigne les activités réalisées directement à l'étranger. Voir C.A. Michalet - *La Dimension monétaire et financière du capitalisme mondial* - in les Eurocrédits: un instrument du système bancaire pour le *Financement International*. Paris, Librairie Technique? 1981.

12 Voir C. Ominami, op. cit. p. 90.

13 OCDE - *Endettement extérieur des Pays en Développement*. 1983, Paris 1984.

14 Pour les banques américaines, vers le milieu des années soixante, deux banques disposaient de 180 succursales à l'étranger, en 1977, ces chiffres s'élevaient à 130 et 738 respectivement. Pour le cas des banques européennes voir notamment C.A. Michalet et C. Sauviat "L'internationalisation bancaire: le cas français" in CERREY, *Internationalisation des banques et des groupes financiers*. Paris, ed. du CNRS, 1981.

15 Cf. C. Ominami, op. cit. p. 93.

effet, le Tiers Monde constitue un marché important pour les exportations des pays développés. De 18% en 1973, les exportations manufacturières des pays du centre passent à 28% en 1981. Pour les USA et le Japon, la contribution des marchés du Tiers Monde est encore plus importante: 39,2% et 46,5% respectivement en 1981. Ainsi, l'économie d'endettement international représente-t-elle un mécanisme de régulation ayant permis la poursuite de la croissance du Tiers Monde et l'expansion du commerce mondial au profit des pays développés et ceci durant la décennie 70. La crise de l'endettement extérieur au cours des années 80 allait, cependant, mettre en cause cette régulation¹⁶.

Il en découle que les tendances de la multinationalisation/transnationalisation - significatives de la mondialisation du capitalisme - réduisent l'efficacité des régulations nationales sans pour autant déboucher sur une véritable régulation de l'économie mondiale. Aujourd'hui, à défaut de celle-ci, l'économie d'endettement international constitue, en plus, un mécanisme de contrôle et de main-mise par le capital international (Club de Paris, Club de Londres, FMI, Banque Mondiale...) sur les pratiques des Etats du Tiers Monde. L'objectif recherché est une redistribution des statuts des Etats constituant le système mondial au profit des puissances hégémoniques. De ce fait, à l'instar des crises précédentes, la crise actuelle génère une défétichisation de la réalité sociale qui, transparente alors, fait éclater au grand jour les effets du développement inégal d'où le constat aussi bien au Nord qu'au Sud: le changement de la hiérarchie internationale des nations. Au nord, la perte de vitesse des économies américaine et britannique tranche avec le dynamisme de la RFA et du Japon. En dépit de cette nouvelle redistribution des rôles, le Nord demeure, globalement avantagé par les tendances lourdes de la DIT: la prépondérance des flux d'investissement direct entre pays développés, la place centrale des rapports Nord-Nord dans les échanges mondiaux et des termes de l'échange favorables. En effet, à la fin des années 70, les pays développés étaient à l'origine de 93% des flux totaux d'investissement direct et en recevaient plus des 3/4. En 1980, 83,3% des échanges mondiaux de produits manufacturés ont pour origine les pays du Nord. Les flux commerciaux entre ces derniers constituent le courant d'échange le plus puissant avec 40% de l'ensemble des marchandises échangées dans le monde.

La différenciation internationale est plus prononcée au Sud qui se présente comme un ensemble hétéroclite formé d'une part par un petit groupe de pays en pleine croissance bénéficiant d'une véritable cooptation

16 Cf. C. Palloix - *Economie d'endettement international ou économie de crédit international? Des limites de l'analyse de l'impérialisme* colloque "Vers quel ordre mondial?" Université de Paris VIII, Paris 28 Septembre - 1er Octobre 1983.

internationale et par une majorité d'économies marginalisées de l'autre. La plupart des pays africains occupent cette dernière position.

La marginalité des Etats africains

En 1987, le taux de croissance pour l'ensemble du Tiers Monde est plus modeste que celui de 1986, ne représentant que 2,8%. Ce taux est encore plus bas en Afrique: 1,1% en Afrique du Nord et 2,2% pour le reste de l'Afrique (non compris le Nigéria). En 1986, le taux d'accroissement du PIB par habitant fut négatif pour le continent africain (-2,6%) et positif pour l'Amérique Latine (1,6%) ainsi que pour l'Asie (1,7%). (Voir tableau 1).

Tableau I = Taux d'accroissement annuels moyens du produit intérieur brut réel total et par habitant au prix du marché.

1978/79	1979/80	1980/81	1981/82	1982/83	1983/84	1984/85	1985/86
8,8	2,7	-1,9	-3,7	-4,3	1,2	0,5	1,6
	0,0	-4,7	-1,6	-2,6	-2,9	-0,7	-2,6
	-0,1	1,4	1,6	3,5	1,4	-0,8	1,7

Source: Manuel statistique de l'OCDE, 1987.

Contrairement à la période antérieure, depuis 1980 et jusqu'en 1986, les exportations du Tiers Monde baissent de près de 25%. Ceci se traduit par une diminution de la part des exportations du Tiers Monde dans les exportations mondiales qui passe de 33,6% en 1989 à 24,5% en 1986.

Au sein du commerce mondial, les échanges Sud-Sud ne cessent de se dégrader depuis 1982 pour atteindre presque leur niveau de 1955 (6,6% en 1985). Cette chute des exportations concerne toutes les zones du Tiers Monde à l'exception de l'Asie (où elles ont progressé de 31,5%): elle est de 37,9% en Afrique et 19,3% en Amérique Latine¹⁷.

Cette situation résulte principalement de la position de plus en plus marginale des économies africaines au sein de l'économie mondiale.

Ainsi, la part de l'Afrique dans le total des exportations des marchandises n'atteint pas 3% en 1986 alors que la contribution de l'Europe occidentale s'élève, elle, à 44%. La même année, la valeur des exportations de marchandise de l'Afrique a baissé de 14% par rapport à 1985 et de plus de 51% par rapport à 1980. Cette chute n'épargne même pas les 15 économies les plus performantes en Afrique, en matière d'exportation. Le recul des exportations de ces économies est encore plus significatif d'une

17 *Trade statistics*, 1987.

marginalité croissante du continent au sein de l'économie mondiale. (Voir tableau II).

Tableau II - Participation des pays dans le total des exportations en Afrique (en pourcentage)

	1984	1985	1986
Afrique du Sud	12,2	12,6	16,4
Nigéria	16,9	18,1	13,6
Algérie	18,3	17,3	11,0
Libye	15,9	15,8	10,0
Côte d'Ivoire	3,9	4,3	5,3
Egypte	4,5	5,4	4,6
Maroc	3,1	3,1	4,1
Tunisie	2,6	2,5	2,9
Angola	2,9	2,9	2,7
Gabon	2,9	2,8	2,0
Kenya	1,5	1,4	2,0
Zaïre	1,4	1,4	1,8
Zimbabwe	1,5	1,5	1,7
Cameroun	1,3	2,1	1,6
Congo	1,7	1,8	1,3
Total combiné des parts	90,6	93,0	81,0

Source: Manuel statistique de l'OCDE, 1987.

Plusieurs facteurs semblent expliquer cette tendance. D'abord le ralentissement de la croissance et la baisse de la demande, donc des importations sous l'impulsion des pratiques protectionnistes de l'Europe occidentale et des USA conduisent à la réduction des exportations africaines vers ces marchés. Or, il s'agit des principaux débouchés pour les exportations africaines. La part du commerce intra-africain n'a pas dépassé 4% durant les années 80. Ensuite, la baisse des prix des produits primaires, qui constituent 90% des exportations de l'Afrique, a atteint le 1/3 entre 1980 et 1986.

Il en est de même pour les importations qui baissent de 25% en 1986 par rapport à 1980. Cette évolution des importations s'accompagne d'une détérioration des termes de l'échange (voir tableau III).

Tableau III - Estimation approximative des termes de l'échange pour des pays et territoires en développement 1980: 100

	1981	1982	1983	1984	1985	1986
Algérie	116	110	100	101	101	57
Angola	112	107	98	102	102	71
Zaïre	92	87	93	91	90	87
Zambie	86	76	84	75	76	74
Soudan	102	86	84	92	92	82
Kenya	93	92	88	92	90	93
Egypte	118	113	102	103	103	68

Source: Manuel statistique de l'OCDE, 1987.

En outre, la baisse des importations est due aux charges financières croissantes du service de la dette supportées par les économies africaines. En effet, pour 1985-86, le ratio service de la dette/exportations des biens et services est d'environ 30%, largement supérieur au 23% du ratio de l'ensemble des pays du Tiers Monde. Ce ratio est beaucoup plus élevé pour la plupart des pays africains.

En 1986-87, les obligations du service de la dette représentent, au Soudan, 300% des exportations des biens et services; pour 18 autres pays africains le ratio, service de la dette/exportations est de 300% à la fin de 1985 incluant trois économies où ce ratio s'élève à 1000%¹⁸.

Dans ce contexte, les réactions actuelles des Etats africains prennent la forme d'une politique d'ajustement structurel mise en oeuvre sous la pression du FMI et de la Banque Mondiale.

Les Etats africains à l'épreuve de l'ajustement

La crise du capitalisme des années 30 avait enfanté le "dirigisme étatique". Sa crise actuelle semble générer un effet de structure contraire: "le désengagement de l'Etat". En effet, après la vogue de l'étatisme des décennies 1960-70, la "désétatisation" de l'économie est à l'ordre du jour. La décennie 80 se présente comme une période de restructuration des économies africaines au profit du secteur privé. Le "moins d'Etat" est le principal mot d'ordre de la politique d'ajustement structurel. Or, il est

18 IMF, *World Economic Outlook and International Financial statistics*, (various issues); United Nations, Economic commission for Africa, *Survey of Economic and Social Conditions in Africa*, 1985-86, 1987; World Bank, *World Debt tables*, 1986.

aujourd'hui prouvé que "l'étatisme économique" est à la fois le produit et la condition de la reproduction sociale¹⁹. Les changements dans les formes d'intervention de l'Etat - porteurs d'un "libéralisme affermi" - risquent de ce fait, d'altérer, à terme, la reproduction sociale.

Interventionnisme étatique et reproduction sociale

La conformité des politiques des Etats du Tiers Monde à l'orthodoxie financière sous la pression de la Banque Mondiale et du FMI - projet en cours de réalisation dans la plupart des sociétés dépendantes - conduit, dans le contexte actuel, à un désengagement relatif de l'Etat de plusieurs secteurs tant économiques que sociaux qui sont une composante importante du système légitimatoire des régimes politiques.

Partant on assiste à une diminution des dépenses publiques sociales en dépit d'une fiscalité (indirecte) de plus en plus lourde. L'effritement progressif des subventions publiques des prix des produits alimentaires de base, l'application de la méthode de tarification publique fondée sur le coût marginal à certains produits et services publics (eau, électricité, PTT, etc...) ainsi que la réduction des dépenses publiques relatives à l'éducation nationale et à la santé constituent un niveau privilégié pour saisir l'impact de la pression extérieure sur les politiques sociales des Etats du Tiers Monde.

La pression extérieure se traduit également par un projet de restructuration économique sous la forme d'un désengagement de l'Etat de certains secteurs économiques importants. Parmi les formes que revêt ce désengagement, la privatisation du secteur économique d'Etat constitue un champ privilégié pour saisir aussi bien les postulats d'une politique édictée par le FMI (orthodoxie financière, efficacité économique, rentabilisation des entreprises publiques, consolidation du grand capital privé, promotion de l'investissement privé...) que les enjeux socio-politiques dont sont porteuses ces restructurations.

En Afrique, ces nouvelles restructurations relancent le débat sur le secteur public, sa nature et son rôle dans l'économie et la société: comment peut-on renforcer l'essence de l'Etat tout en allégeant ses interventions? Comment pallier à la crise financière de l'Etat africain au moyen de la privatisation d'une partie du secteur public sans engendrer un déficit de légitimation du système politique?

Ne considérant le secteur public qu'à travers son rôle dans l'accumulation du capital, la plupart des analyses de l'interventionnisme public omettent de souligner un aspect aussi important: son rôle dans la fonction de légitimation de l'Etat. Dans la réalité, le secteur public tend à assurer ces deux fonctions contradictoires.

19 Voir A. Doumou - *Etat et Capitalisme au Maroc*. Edino 1987.

Dès lors, l'analyse du secteur public permet de mettre en relief sa nature et ses fonctions dans le processus de reproduction sociale.

Une telle perspective conduit à saisir le pourquoi du profil que revêt ce qu'on appelle "la valorisation du capital" en Afrique, profil que traduit d'une manière manifeste (phénoménale) le rôle de l'Etat à travers les entreprises publiques.

Jusqu'à présent, la crise financière du secteur public (SP) semble traduire un déficit au plan de l'accumulation du capital compensé au niveau de la légitimation. Dans cette optique, le rôle du SP n'est intelligible qu'au regard de la conception patrimoniale qu'a l'Etat des entreprises publiques; c'est-à-dire en tant que "titres de faveur" octroyés, comme patrimoine propre, à la techno-bureaucratie en contre partie de ses "services".

Plusieurs indices appuient cette hypothèse:

- ce sont les entreprises publiques non industrielles qui bénéficient de la plus grande part des transferts financiers de l'Etat reproduisant par là le même mode d'accumulation que les entreprises privées; ce qui est significatif de l'existence d'un "projet idéal de structuration de l'Etat" où la nécessité de légitimation constitue le fondement objectif de l'accumulation du capital;
- la nature de la gestion des entreprises publiques permet de dévoiler comment elles sont perçues en tant que "patrimoine propre" de la techno-bureaucratie. Deux phénomènes caractéristiques de cette gestion corroborent ce point de vue: la filialisation non contrôlée des entreprises publiques et la perte presque totale des fonds octroyés par l'Etat pour le financement de ces entreprises.

En tant qu'instrument privilégié de l'interventionnisme étatique, le secteur public constitue, de ce fait, une cible de la politique d'ajustement structurel. Celle-ci est porteuse d'effets économiques, sociaux et politiques divers.

Les effets de l'ajustement

A l'heure de l'"ajustement structurel" des économies périphériques, les questions d'industrialisation, de désindustrialisation, d'étatisation, de désengagement de l'Etat, de démocratisation et d'autoritarisme politique sont projetées sous la lumière de l'actualité²⁰. La crise financière actuelle semble constituer une limite objective supplémentaire au processus de développement économique et politique entamé par les Etats périphériques et risque de générer à terme une crise politique. Dans ce contexte, l'Etat est mis en cause.

20 Voir colloque portant sur "Politique d'Ajustement économique et recompositions sociales dans le Tiers Monde" organisé par le GREITD le 24, 25 et 26 Février 1988 à Paris.

Le diagnostic du FMI et de la Banque Mondiale est simple; les "largesses financières" de la gestion administrative et l'expansion anarchique du secteur public auraient, sous la pression des impératifs de la reproduction élargie de l'Etat, effectivement multiplié les irrationalités économiques et perduré le modèle d'accumulation. Les déficiences de l'administration publique furent associées au caractère personnel d'un pouvoir administratif de nature néo-patrimonialiste²¹. Le personnel de l'Etat prend des décisions en fonction d'intérêts personnels et afin d'entretenir des réseaux de clientèles au détriment de toute rationalité administrative. Les pouvoirs administratifs, politiques et économiques sont concentrés aux mains d'une techno-bureaucratie véritablement souveraine.

Effets actuels de l'"Ajustement" dans les pays du Tiers Monde

Privilégiant la ponction plus que la production, l'administration publique a, ainsi, épuisé les bases marchandes de la légitimité. En raison du caractère de plus en plus "excluant d'un capitalisme désintégrateur", la démocratisation en cours, dépourvue de sa base matérielle, est ébranlée au profit d'une éventuelle résurgence de l'autoritarisme politique.

Partout au Tiers Monde, on subit actuellement les effets immédiats des "Politiques d'Ajustement Structurel" (PAS). Au-delà de la diversité des degrés auxquels ces pays ressentent les mutations en cours, il est possible de déceler des phénomènes majeurs communs vécus par la plupart des économies périphériques sous l'effet de la crise économique et financière actuelle. Au niveau économique, la crise financière semble engendrer un phénomène de "désindustrialisation" au profit du développement de l'économie spéculative et formelle. Dans la sphère politique, le caractère "excluant"²² du mode de croissance mine la démocratie parlementaire à sa base. C'est là un niveau privilégié pour saisir le déficit qui entame les bases marchandes de la légitimité des régimes politiques en place.

En effet, depuis 1982 les transferts nets de capitaux sont devenus négatifs pour l'ensemble de l'Amérique Latine, et financent une grande partie du service de la dette représentant un pourcentage considérable du PIB²³.

C'est également le cas en Afrique où le ratio Dette/PNB est passé de 27% en 1980 à 43,6% en 1985, soit un accroissement de plus de 63%.

Cette évolution des taux de transferts est corrélative d'une baisse du taux d'investissement; ce qui a un impact important sur le niveau d'activité. Les

21 Sandbrook - *The politics of Africa's economic stagnation*. Cambridge University Press 1985.

22 Il s'agit d'un caractère dominant du mode d'accumulation capitaliste périphérique où le processus de croissance exclut de larges composantes de la population.

23 Le transfert est égal au financement externe moins le service de la dette.

politiques d'ajustement reposent sur les surdévaluations qui ont pour objectif des soldes commerciaux fortement positifs susceptibles de financer les transferts nets. Or, ces surdévaluations ont un effet négatif sur l'investissement à cause de la "dollarisation" qui affecte, tant le budget de l'Etat que le bilan des entreprises²⁴ (Tableau IV). De surcroît, la politique d'ajustement vise la réduction du déficit budgétaire au moyen d'une diminution encore plus forte des investissements publics, accompagnée à terme, d'une baisse des dépenses de l'Etat en salaires. Dans ce contexte, la baisse de l'investissement public engendre une chute de l'investissement privé. Au Mexique, par exemple, l'investissement privé passe de 17,8% du PIB en 1981 à 11,6% en 1982²⁵. De ce fait, la PAS génère des effets dépressifs entravant l'atteinte de l'objectif fixé. "Le cercle vertueux" de la PAS (réduction du déficit, promotion des exportations, paiement du service de la dette) devient, en fait, un "cercle vicieux (dollarisation, dévaluation, dépression).

Tableau IV: Transfert et investissements en pourcentage du PIB

	1980	1981	1982	1983	1984	1985	1986
Transfert net de ressources	2,2	1,8	-3,1	-5,1	-4,1	-4,7	-3
Investissements	23,3	22,5	20,7	17,4	17,5	16,9	17,4

Source: P. Salama *L'impasse des politiques d'ajustement: le cas des économies latino-américaines*.

A la faveur de ces effets divers de la crise financière, la problématique de la légitimation est posée avec acuité dans une période historique où il est question de changements majeurs dans les formes d'intervention de l'Etat. D'une part, la démocratisation en cours -utilisée dans plusieurs pays comme fondement principal du système légitimatoire - se heurte à une "paralysie de l'Etat" due essentiellement à une "croissance excluante" et aggravée par la crise financière actuelle. Il importe de souligner à cet égard que la consolidation de la démocratie suppose deux conditions dans l'intervention

24 Voir J.M. Gankou - Dévaluation et politique d'ajustement; G. Grellet - Les politiques d'ajustement orthodoxes. Un point de vue critique. Revue du Tiers Monde No. 109, 1987. Il s'agit ici de la dollarisation prise dans son sens le plus immédiat; une partie du budget de l'Etat et du bilan des entreprises est évaluée en dollar ou en unités de compte indexées au dollar. Voir à cet égard P. Salama - Dettes et dollarisation. Problème d'Amérique Latine No. 77, 1985 et Dollarisation et hétérodoxie en Amérique Latine. Tiers Monde No. 109, 1987.

25 Voir P. Salama *L'impasse des politiques d'ajustement* in colloque précité.

de l'Etat dont la réalisation est de plus en plus hypothétique dans le contexte actuel:

- une plus grande socialisation de la force de travail qui réduirait la nature excluante du modèle de croissance. La marginalisation des larges couches de la population par le modèle de croissance est incompatible avec le développement d'une démocratie parlementaire. Or, de par le caractère "désintégrateur du capitalisme périphérique" et les effets de la crise financière, la nature excluante de la croissance s'accroît pour concerner non seulement les classes dominées mais une partie croissante des couches moyennes et même certaines fractions des classes dominantes²⁶.
- une gestion efficace des intérêts des fractions du capital selon un ordre fondé sur la compétitivité et non selon des alliances traditionnelles héritées des périodes précédentes. D'autre part, la politique d'ajustement structurel est porteuse d'une modification majeure dans les formes de l'intervention de l'Etat: la nécessité de son désengagement. Les formes multiples que revêt ce processus (réduction des dépenses publiques, privatisation, libéralisation des prix, du commerce extérieur etc.) se traduisent par un recul dans la fonction de l'Etat d'asseoir une base matérielle (marchande) de légitimation. Ce recul signifie un déficit dans les bases marchandes de la légitimation ("performances" économiques et sociales de l'Etat) qui est de plus en plus difficilement compensé par le jeu des bases non marchandes de la légitimation (rôle du fond culturel de légitimation).

L'analyse de l'expérience avancée de l'Amérique latine en matière d'ajustement structurel est riche d'enseignement pour des pays africains comme le Maroc car elle permet de percevoir d'ores et déjà et à des degrés différents quelles seront les grandes mutations économiques, sociales et politiques de son avenir proche.

Le Maroc à l'épreuve de l'ajustement

La crise actuelle s'accompagne d'un recul net de l'industrie du Tiers Monde. De 1980 à 1984, le taux de croissance annuel des produits manufacturés du Tiers Monde qui était de 6,2% pour la décennie 1970 chute pour s'établir à 2,6%. Même pour les branches industrielles performantes du Tiers Monde

26 Voir A. Doumou - "La crise des relations Etat-bourgeoisie". *Lamalif* No. 196 - Février 1988.

comme le textile, elles enregistrent pour la première fois un taux de croissance négatif (-0,5%)²⁷.

Dans ce contexte, le Maroc subissant les effets de la PAS n'échappe pas à cette évolution en dépit de certaines particularités. Au niveau financier, le service de la dette exerce une ponction de plus en plus importante sur l'économie: de 7.025 millions de DH qu'il était en 1984, ce service s'est élevé à 11.669 millions de DH en 1986, soit respectivement à 37,8% et à 52,8% en pourcentage des exportations de marchandises.

Dans le domaine économique, de 1980 à 1986, le taux d'accroissement annuel moyen du PIB ne fut que de 2,9%. La part de l'industrie manufacturière (non comprise: industrie extractive, énergie et eaux et BTP) dans le PIB ne cesse de baisser passant de 17,2% en 1980 à 15,2% en 1986. Ce recul global de l'industrie marocaine va de pair avec la percée de certaines branches industrielles exportatrices comme le textile. Grâce à cette branche, l'industrie manufacturière marocaine qui ne réalisait que 25,8% de sa production à l'exportation en 1980 en atteint presque 50% en 1986. Ce fait isolé ("performances relatives du textile) ne peut cependant oeuvrer en faveur des thérapeutiques de la PAS qui sont de réaliser des soldes commerciaux fortement positifs pour assurer le paiement des services de la dette. En effet, la part des exportations dans le PIB qui avait augmenté entre 1980 et 1985 passant de 13,7% à 18% a de nouveau décliné pour n'atteindre que 16,5% en 1986. Même cette augmentation enregistrée entre 1980 et 1985 semble s'expliquer plus par l'évolution du tourisme et des transferts des travailleurs marocains à l'étranger.

Un autre indice de la consolidation de cette tendance de "non-industrialisation" de l'économie marocaine est fourni par la chute de la part des investissements dans le PIB qui de 22,8% qu'elle était en 1980 ne s'est établie qu'à 20,3% en 1986²⁸. Ces différentes données reflètent les boucles du cercle vicieux de la PAS. Elles montrent qu'au Maroc, comme partout ailleurs en Afrique, l'"ajustement" semble se traduire par une consolidation de la "non industrialisation"²⁹ (recul de l'industrie), une chute de l'investissement et une crise du secteur agricole d'exportation (vieillessement des plantations, problèmes des débouchés, etc.) qui ont des

27 Pour G. Palloix, cette situation est due à une compétitivité plus grande des branches textiles du "monde développé" devenue possible grâce à un avantage comparatif fondé sur l'informatisation industrielle. Cf. *Dette et désindustrialisation du Tiers Monde* in colloque précité.

28 Voir rapports de Bank Al Maghrib.

29 Pour montrer les particularités d'une économie non industrialisée comme le Maroc comparativement aux économies semi industrialisées du Tiers Monde, nous préférons l'utilisation de l'expression "non industrialisation" à celle de "désindustrialisation".

effets dépressifs sur l'économie. Ceci enlève tout réalisme à la PAS: réaliser des soldes commerciaux positifs pour payer le service de la dette.

Au-delà de la croissance économique, l'ajustement exerce également des effets non moins importants sur le système d'alliances sociales du régime politique.

Changement des formes d'intervention de l'Etat et alliance de classe

Un ensemble d'indices semble montrer que la logique de continuité de l'évolution sociale des pays africains est de plus en plus ébranlée par des changements importants.

Au-delà des restructurations économiques et sociales en cours - perverses de par l'essentiel de leur aspects - la crise actuelle serait-elle porteuse d'une nouvelle dynamique historique? Les réformes proposées - si velléitaires et limitées soient-elles - traduisent-elles la mise en place d'un "nouvel esprit libéral" dans la gestion gouvernementale de la crise? Dans quelle mesure peut-on considérer ces choix comme préjudiciable à un système d'alliance sociale en crise? Ces choix offrent-ils, par là, l'opportunité historique potentielle de l'instauration de nouvelles alliances sociales?

Le Plan et/ou la loi des finances: un pseudo-dilemme. Le cas du Maroc

Au niveau du discours de l'Etat, la période actuelle traduit un changement dans la hiérarchie des variantes instrumentales de la politique économique: la restitution du plan aux côtés de la loi des finances avec le lancement du quinquennat 1988-92. Dans la pratique, et comme c'est le cas depuis le début des années 80, ce "renouveau de la planification classique" risque d'être sacrifié au profit d'un encadrement ponctuel de l'activité économique dicté par les contraintes d'une conjoncture fluctuante. En effet, il semble que la crise économique actuelle soit synonyme du décès de la "planification classique".

Sous l'effet des fluctuations économiques et financières de la conjoncture, le primat est au court terme, à la "dictature de l'instant". La loi des finances prend le dessus sur le plan pluri-annuel. Ceci s'explique en grande partie, par le fait que dans les pays capitalistes sous-développés, la crise économique mondiale a enfanté une articulation nouvelle des Etats qui se manifeste par l'absence d'autonomie des régimes politiques périphériques qui se voient contraints de mettre en oeuvre des politiques économiques collant étroitement à la philosophie néo-libérale par la Banque Mondiale et le FMI. Dans ce contexte, le décès du plan au profit de la loi de finances semble être lié au rétrécissement croissant de la marge d'autonomie des centres de décision autochtone. De ce fait, les tentatives de restitution de la planification classique (lancement du quinquennat 1989-92) risquent de relever encore une fois du simple discours. Il importe de préciser, que si on perçoit la planification comme la nécessité d'encadrer l'activité économique au travers de la fixation d'objectifs et de la mise en oeuvre des moyens pour

les atteindre, force est de constater que l'économie marocaine n'a jamais été aussi planifiée (dirigée) que durant la période actuelle. Il s'agit, toutefois, d'une planification présentant des caractères particuliers:

- une planification transnationale par opposition à la "planification classique" (de type national). Son contenu et sa forme sont largement déterminés par des centres de décision (FMI, Banque Mondiale) extérieurs au Maroc. L'une des preuves majeures de son caractère transnational réside dans l'uniformité des politiques économiques entreprises dans la majorité des pays sous-développés. Les objectifs généraux de cette "planification transnationale" visent l'orientation des économies dominées en fonction des exigences de la DIT et partant des intérêts des puissances capitalistes;
- une planification qui revêt une forme nouvelle: le plan cède la place à la loi de finances;
- une planification qui signifie une redistribution des pouvoirs des ministères où le rôle stratégique est joué par le ministère des Finances et non celui du Plan;
- une planification optant pour une nouvelle hiérarchie des grandeurs économiques: importance de l'équilibre des finances publiques par rapport à la croissance;
- une planification de la crise et non pas un encadrement de la croissance.

Ces changements portant sur les instruments d'encadrement de l'activité économique, imposés par les contraintes d'une économie fluctuante, semblent déboucher sur une mise en veilleuse du plan en dépit de certaines idées apparemment prometteuses comme celles de l'instauration du budget économique (instrument d'exécution de la tranche annuelle du plan), qui sont demeurées sans suite.

Le nouveau dans la politique économique: portée et enjeux

Dans la lignée, certes, des options libérales fondamentales de l'Etat marocain, l'exercice 1988 du gouvernement semble cependant se distinguer, pour le moins, par son "nouvel esprit".

Des indices en témoignent: une reconnaissance explicite des limites financières et sociales des largesses de la politique économique en oeuvre jusqu'aujourd'hui et une volonté de "réforme de certaines de ses variantes instrumentales principales (les codes d'investissement).

Même si elle procède des recommandations de la Banque Mondiale (rapport de 1984 sur l'incitation à l'investissement), une lecture différente du libéralisme se fait de plus en plus ressentir dans le nouveau discours du gouvernement. Le coût financier et social de "l'issue libérale" à la crise actuelle semble intégrer pour la première fois tous les acteurs sociaux car, de

l'avis du ministre des Finances, "l'économie libérale implique pour les différents partenaires des droits mais aussi des obligations". Ce ton semble être le reflet d'une prise de conscience du gouvernement dans la gestion de la crise, de la nécessité "de mesures qui permettent d'assurer une plus grande stabilité du système..." (discours du ministre des Finances devant le parlement, le 13 janvier 1988.

Une condamnation implicite des largesses de la politique économique en faveur du secteur privé ressort du même discours du ministre des Finances. Une politique économique qui, de par la "multiplication des avantages", "leur quasi-généralisation à l'ensemble des secteurs encouragés", et l'extension pour certains impôts de leur durée d'exonération jusqu'à 15 ans, a conduit "à la réduction de l'assiette fiscale et donc des recettes de l'Etat". Ceci, sans avoir pu engendrer une réelle promotion des investissements privés qui continuent de s'orienter vers "les zones qui ont atteint un certain niveau de développement..." Les réformes, timides et limitées dans leur contenu mais originales dans leur esprit, sont proposées à cet égard; contre la consolidation du processus d'allégement fiscal entamé en 1987 (ramener l'impôt sur les bénéfices des sociétés de 48% à 45% et cette année à 40%), des mesures de ruptures par rapport au passé sont adoptées:

- réduction des taux d'exonération de l'impôt sur le bénéfice à 50% et la durée à 5 ans pour les entreprises créées à partir de janvier 1988;
- élargissement de la tranche exonérée du barème de taxation au titre de prélèvement sur traitement et salaire qui est passée de 6.000 DH à 8.400 DH. Au-delà de la portée purement libérale de ces mesures, il convient de constater que ces points de rupture dans la politique économique se traduisent, d'une manière timide encore et pour la première fois, par la mise en cause de "certains acquis" de groupes économiques dominants.

Etat d'âme de la bourgeoisie

Malgré le caractère velléitaire et limité des "réformes" contenues dans la loi de finances, les réactions de la bourgeoisie sont violentes et agressives. En témoignent tant les attitudes des organisations patronales (comme l'ASMEX qui sans être directement touchées par ces mesures craint l'esprit qui les anime) que la position des partis de la majorité au sein du parlement (voir les recommandations issues de la réunion du bureau politique de l'U.C. du vendredi 8 janvier 1988). Dans le contexte actuel de la crise de l'Etat marocain, l'esprit dont est porteuse la loi de finances traduit, timidement encore, la seule issue libérale offerte au gouvernement pour gérer la crise dans l'attente d'une évolution favorable de certaines variables économiques internes et externes. Est édifiante à cet égard, la réflexion de J. Habermas relative à la corrélation négative existant entre la fonction d'accumulation

des Etats du Centre et qui garde toute sa pertinence pour la compréhension de la crise de l'Etat africain: l'appareil d'Etat se trouve donc devant deux tâches simultanément:

D'une part, il doit se procurer la masse fiscale nécessaire grâce à la ponction des profits et des revenus et dépenser la masse fiscale disponible de façon rationnelle, de telle sorte que les perturbations de la croissance qui prennent la forme de crises puissent être évitées.

D'autre part, la manière sélective dont sont perçus les impôts, les priorités reconnaissables qui dirigent leur emploi et les actions de l'administration elle-même doivent être de nature à satisfaire le besoin naissant de légitimation. Il en résulte dans le contexte de la crise économique mondiale que la poursuite de la fonction d'accumulation n'est possible qu'au prix d'une crise de légitimation de l'Etat non seulement auprès des classes dominées (ce qui est une constante du processus d'accumulation périphérique) mais surtout auprès des classes dominantes dont la dégradation - trait spécifique de la période actuelle de crise - des rapports avec l'Etat est perceptible à plusieurs niveaux. Les réactions violentes et agressives de la bourgeoisie marocaine vis-à-vis du gouvernement montrent combien les groupes dominants sont indisposés par les concessions qu'impose la conjoncture. C'est dire combien le patronat marocain demeure limité dans sa vision globale de la réalité et partant de ses propres intérêts. Dans le discours actuel de la bourgeoisie, ce qui est effet -, l'action de l'Etat face à la crise - apparaît comme cause; la fonction anti-crise de l'Etat est perçue comme facteur originaire de la récession.

Or, la position actuelle du gouvernement semble matérialiser "l'esprit libéral" de la bourgeoisie éclairée représentée par le ministre des Finances, qui, au-delà des intérêts individuels immédiats des classes dominantes, se préoccupe, dans le contexte de l'impasse économique et financière actuelle, de la reproduction à long terme du système économique dans son ensemble.

Les exemples historiques illustrant la nécessité d'autonomie de l'Etat par rapport aux groupes dominants dans une période de crise abondent. Tout près de nous, en France, l'application de la TVA ayant suscité les réactions des milieux d'affaires durant le septennat de Giscard d'Estaing - ne fut pas l'oeuvre d'un gouvernement de gauche, mais de Chirac, représentant organique de la bourgeoisie. Au Maroc la gestion libérale de la crise actuelle semble passer nécessairement à la fois par un effritement progressif de la marge d'autonomie du gouvernement par rapport aux centres internationaux de décision (FMI, Banque Mondiale, Etats du centre etc.) et par une autonomie croissante à l'égard des groupes sociaux, y compris ceux dominants. Cette perspective pose la problématique de la continuité - rupture du système traditionnel d'alliances de classe de l'Etat marocain.

De par ses enjeux, la privatisation du secteur public - composante stratégique de l'ajustement - est au centre de cette problématique.

Les enjeux de la privatisation

Sous l'égide de certaines institutions internationales de financement - le FMI et la Banque Mondiale - le thème de désengagement de l'Etat est depuis quelques années au centre des débats politiques autour des conditions de l'Ajustement Structurel. Même au sein des économies se proclamant du socialisme, il est de plus en plus question du désengagement de l'Etat. Bien plus, au regard des résultats, il semble qu'il s'agit d'une restructuration plus adaptée jusqu'à présent à ce type d'expérience.

En Chine, par exemple, la "politique de privatisation" en oeuvre depuis 1980, a porté ses fruits. L'autonomie de gestion des entreprises d'Etat, l'essor des sociétés mixtes avec l'étranger (51% du capital à la Chine, 49% aux étrangers), la création d'un petit secteur industriel privé et la mise en place d'une forme agricole d'exploitation familiale expliquent, dans une large mesure, le boom économique de ces dernières années; Des performances extraordinaires dans la production: 50 millions de tonnes d'acier en 1986 contre 32 en 1980 et 80 millions prévus pour 1990; dans l'industrie automobile, la Beijing Jeep Corporation (société mixte sino-américaine), créée en 1984, a augmenté de 33% sa production annuelle malgré la réduction du personnel de 10.000 à 4.000 employés accompagnée d'une augmentation de la productivité par ouvrier de 1,7 à 5,8 jeeps par an; les mêmes performances sont enregistrées dans l'électro-ménager, le textile et d'autres branches industrielles; dans le domaine agricole, la production totale des céréales est passée de 304 millions de tonnes en 1978 à 407 millions de tonnes en 1984 et à 410 millions en 1986³⁰.

En Algérie, la politique de désengagement de l'Etat est nouvelle (décrétée le 15 septembre 1987) et ne permet encore aucun diagnostic (privatisation de la propriété foncière et autonomie des sociétés d'Etat).

Dans les pays capitalistes du Tiers Monde, le désengagement de l'Etat est un fait de taille absolue des années 80 qui se traduit par des restructurations diverses à l'origine de plusieurs incidences économiques, sociales et politiques.

En Tunisie, conformément aux objectifs du quinquennat 1987-91 - qui revoit la prise en charge par le secteur privé de 52,2% du total des investissements productifs - le gouvernement signe le 2 août 1987 la loi sur le désengagement de l'Etat de certaines entreprises publiques. Au Sénégal, on note le 30 juillet 1987 une loi-cadre prévoyant le retrait de l'Etat de 26 entreprises publiques qui représentent 21,9% du portefeuille de participation de l'Etat³¹. En Côte d'Ivoire, l'annonce de la suspension du paiement de la

30 Cf. *Jeune Afrique/Economie* No. 101 Novembre 1987.

31 Cf. *Jeune Afrique/Economie* No. 100, Septembre-Octobre 1987.

dette extérieure ivoirienne a secoué ses créanciers qui ont, sous l'impulsion de la Banque Mondiale, continué à soutenir Abidjan pour la mise en place d'un programme "capable de créer les conditions de la relance fondée principalement sur des privatisations". Celles-ci revêtent la forme essentiellement de conversion d'une partie de la dette en prise de participation dans les entreprises publiques ivoiriennes. Au Zaïre, à la demande de la Banque Mondiale, un plan de désengagement de l'Etat a touché une dizaine d'entreprises publiques, qui ont été dissoutes en août 1987. Ces mesures risquent d'être fort préjudiciables aux plans économique, social et politique et on sait que, dans beaucoup de cas, les entreprises publiques emploient plus de 10% de la population active, distribuent le tiers des salaires, fournissent entre 30 et 60% des exportations et réalisent environ 20% du PIB.

Le Maroc n'échappe pas à ces restructurations entreprises dans le cadre des politiques d'ajustement structurel. Il convient, cependant, de distinguer, au sein de ces restructurations, deux types de désengagement de l'Etat.

- Un désengagement de l'Etat "par le bas" provoqué par une "révolution normale" des pouvoirs économiques des secteurs public et privé. Il s'agit d'un fait de structure, latent, lié au mode de développement capitaliste au Maroc. De par son poids limité, la nature des activités et des entreprises touchées et la lenteur de son rythme, les effets économiques, sociaux et politiques de ce processus de désengagement ont été consommés par l'économie et la société marocaine sans problèmes notoires. Ce désengagement de l'Etat est perceptible à plusieurs niveaux. De 1965 à 1978, la part de l'investissement public et semi-public, quoique toujours prédominante, passe de 60,77% à 53,13%. Aussi, la part du capital total des entreprises recensées a baissé, en valeur relative, de 15 points passant de 80% en 1969 à 65% en 1975. En effet à l'exception de l'agriculture, le taux de participation publique a décliné dans toutes les autres branches. Dans ce cadre, la privatisation apparaît comme un processus réel opérant à travers la création de filiales et de sous-filiales (OCE, SODEA, ODI, OCP, etc), ainsi qu'à travers la restructuration du capital de sociétés jouant le rôle stratégique dans l'économie nationale (BNDE, CIH, CDG, RAM, COMANAV, SNI, etc.). L'analyse de l'évolution de la structure du capital social de certaines entreprises publiques permet d'illustrer davantage ce recul du public au profit du privé. Concernant la SOFAC - importante société financière de crédit à la consommation du Maroc - elle fut contrôlée par la CDG jusqu'en 1972 à raison de 65%; cette part n'est plus que de 52% en 1973. Le même phénomène est constaté dans le cas de la BNDE, principal organisme de financement industriel au Maroc. De 56% qu'elle

était en 1959, la part du capital public dans le capital social de la BNDE fut ramenée à 43,7% en 1963 et à 37,13% en 1972. L'évolution de la structure du capital social du CIH révèle le même processus de privatisation du secteur public. Alors que la part du capital public dans le capital social de cette entreprise était de 65% en 1967 et 40,30% en 1973³².

- Un désengagement de l'Etat entrepris "par le haut" par le gouvernement en tant que politique économique (et sous l'égide de la Banque Mondiale et du FMI pour gérer la crise actuelle. De par son ampleur, la "brutalité" dans la réalisation qui l'accompagne et les motivations qui le sous-tendent, ce type de désengagement de l'Etat est porteur d'incidences économiques spéciales et politiques majeures. Il importe de rappeler à cet égard que "l'engagement de l'Etat" répondait, au Maroc, à un double souci de reproduction sociale: au niveau économique par la tentative de constituer une base matérielle de légitimation à travers le rôle du "secteur productif d'Etat" dans la valorisation du capital; et au plan politico-idéologique par la fonction de légitimation qu'assure le secteur public qui vise à préserver les assises sociales traditionnelles du régime politique. Dans ce contexte, les nouvelles exigences du système de l'économie mondiale imposées aux Etats du Tiers Monde" parce qu'elles ne procèdent que de considérations pures d'efficacité économique-financière s'avèrent inconciliables avec les contraintes internes de légitimation des régimes politiques en place. C'est dans ce cadre qu'il faut évaluer les implications du désengagement relatif de l'Etat marocain de plusieurs secteurs tant économiques que sociaux qui sont une composante importante de son système légitimatoire. La loi de finances de 1988 annonce une continuité du processus de désengagement de l'Etat des secteurs sociaux: diminution relative des dépenses publiques, des prix des produits de base, poursuite et généralisation de l'application de la méthode de tarification publique fondée sur le coût marginal à certains produits et services publics (eau, électricité, PTT, etc.) et réduction des dépenses publiques relatives à l'éducation et à la santé. L'année 1988 annonce également la mise en place d'une loi sur les privatisations des entreprises publiques. Les conséquences de tels choix sont multiples.

La dégradation du niveau de vie des populations, l'augmentation du chômage, l'aiguïsement des contradictions sociales entre les classes et

32 Cf. A. Berrada - "Secteur public et Formes indirectes de la Dépendance". *Al Assan* No. 47, Décembre 1983.

fractions de classe d'une part et entre celles-ci et le gouvernement de l'autre du fait des confrontations qu'induisent ces choix et les malaises de la techno-bureaucratie risquent d'engendrer un rétrécissement de la base sociale de l'Etat et de conduire, de ce fait, au renforcement de l'autoritarisme politique. Des faits annonciateurs de cette crise sociale ne manquent pas; les réactions du personnel de l'OCE consécutive aux mesures de privatisation qui l'ont touché sont à cet égard fort édifiantes. Plus significatives encore sont les réactions de la paysannerie - pourtant base sociale fondamentale de l'Etat marocain - qui aurait été également touchée par les privatisations qui avaient atteint même les souks. Depuis l'année dernière déjà, la gestion financière des souks (recettes des droits d'accès) est vendue par l'Etat à des particuliers qui en font une entreprise rentable en élevant les prix d'accès. La conséquence sociale immédiate est un mécontentement total qui s'est traduit par la "grève des souks". La plus importante, à notre connaissance, est celle qui a eu lieu au souk de Bouya Ahmed dans la région de Kelaa des Sraghna où la population locale a refusé de fréquenter les souks pour protester contre ces mesures.

Ainsi le désengagement de l'Etat est en cours et ses premiers effets sociaux se font déjà sentir. Son extension porte le risque éventuel de faire de ce qui n'est encore qu'une crise économique-financière de l'Etat marocain une véritable crise politique.

Les trois limites majeures de la privatisation

Dans l'optique du FMI et de la Banque Mondiale, la crise actuelle serait la conséquence de l'interventionisme de l'Etat qui franchit les "quatre seuils de l'étatisation outrancières":

- les dépenses publiques de salaires, de matériel et de fourniture;
- le secteur public est déficitaire et fait supporter à la collectivité des surcoûts;
- le rôle de l'Etat dans le domaine monétaire et financier;
- les interventions de l'Etat sur le système des prix intérieurs et la réglementation des échanges.

Cette étatisation outrancière confère à l'Etat du Tiers Monde ses caractères propres et de multiples qualifications: Etat "surchargé" depuis 1960, la création d'emplois publics a contribué pour plus de la moitié à la croissance de l'emploi salarié en Afrique; Etat "prédateur" qui vit des prélèvements et ponctions multiples sur la collectivité³³; Etat "mou": la rationalité réglementaire est sacrifiée au profit d'irrationalité, d'indiscipline

33 L'OCE, par exemple, peut-être considéré comme l'un des instruments privilégiés de prélèvement du surplus agricole.

et d'anarchie administrative et d'Etat "contourné": le développement de l'économie spéculative et informelle conduit à la formation d'une économie parallèle qui réduit la base fiscale des pouvoirs publics³⁴. Il en découle que l'étatisation - cause de la crise - doit céder la place à un désengagement progressif de l'Etat revêtant les formes diverses: la réduction de la consommation publique qui a cru relativement au PIB durant la période 1960-1980 aux dépens de la consommation privée, et la dérèglementation des marchés et la privatisation.

Il convient cependant de montrer que ce désengagement de l'Etat bute sur des obstacles majeurs qui remettent en question son opportunité.

La limite économique-financière

Le projet de la privatisation de l'Etat est fondé sur une hypothèse qui reste à démontrer: l'existence "d'acheteurs". Aucune étude sérieuse ne prouve la présence d'un groupe social dont la capacité économique et financière permet l'acquisition des entreprises publiques privatisables. La réalisation de cette condition (existence "d'acheteur") passe par l'injection de ressources financières additionnelles par l'Etat pour soutenir le capital privé dans cette entreprise. Or, c'est cette assistance financière que l'Etat tente d'éviter en privatisant. Un tel scénario risque donc de substituer à une assistance financière au secteur public une autre assistance financière destinée au secteur privé sans garantie de succès. Même dans le cas de l'existence d'un groupe social potentiellement acheteur (ce qui ne demeure qu'une hypothèse), l'histoire des comportements socio-économiques du capital privé a révélé les préférences qu'il porte pour les activités à cycle: commerce, immobilier...

Les expériences vécues par d'autres économies beaucoup plus avancées dans le développement capitaliste confirment cette idée. En Inde, par exemple, qui est une économie où pourtant existe une tradition capitaliste bien ancrée, les entreprises privées ne montrent guère leur désir de s'agrandir par acquisition d'entreprises dénationalisées. Dans d'autres cas historiques, la privatisation des perspectives des entreprises publiques risque d'intéresser les groupes sociaux que la "stratégie de structuration sociale" de l'Etat entendait exclure. Au Kenya et en Tanzanie par exemple, le groupe économique dominant qui est susceptible de bénéficier des privatisations est d'origine Indo-Pakistanaise. Un groupe social non intégré ethniquement par la société civile et vis-à-vis duquel les régimes politiques en place se garderaient d'entreprendre toute mesure politico-économique capable de

34 Cf. P. Jacquemot - *La désétatisation en Afrique sub-saharienne enjeux et perspectives*. In colloque cité.

renforcer son pouvoir et partant de provoquer l'éclatement de la société civile.

La limite politique

Le projet de privatisation repose sur une deuxième hypothèse non démontrée: "l'indifférence" de la techno-bureaucratie et de l'Etat à l'égard de la cession des entreprises publiques au capital privé. Or nous avons montré que ne considérant le secteur public qu'à travers son rôle dans l'accumulation du capital, la plupart des analyses de l'interventionnisme public omettent de souligner un aspect aussi important: son rôle dans la fonction de légitimation de l'Etat. Dans la réalité, le secteur public tend à assurer ces deux fonctions contradictoires.

Ainsi, au niveau économique d'abord, la privatisation du secteur public signifie-t-elle le transfert du pouvoir économique d'une grande partie de la techno-bureaucratie - qui jouissait du privilège d'appropriation privée effective des entreprises publiques - au profit de la grande bourgeoisie. Au niveau politique ensuite, la réalisation de ce projet, l'ampleur et la forme de la confrontation entre ces deux entités sociales dépendent des rapports de force entre elles, des possibilités de compromis et de la proximité de chacune d'elles par rapport au centre de décision politique. Or, dans la plupart des sociétés dépendantes, la techno-bureaucratie (que certaines préfèrent nommer bourgeoisie d'Etat) constitue un segment important de la base sociale des régimes politiques. C'est pourquoi cette nouvelle redistribution des pouvoirs économiques (privatisation) entreprise sous la pression extérieure, risque d'engendrer un rétrécissement de l'espace social qui fonde le régime politique même du côté des classes dominantes qui en font théoriquement partie intégrante.

Par ailleurs, il convient de préciser que la distinction généralement opérée entre entreprises d'Etat de service public (secteur de l'eau potable, transports, PTT, secteur de l'électricité, enseignement et formation professionnelle;..) et les entreprises publiques du secteur concurrentiel (exploitations agricoles, industries agro-alimentaires, tourisme et hôtellerie, commerce extérieur...) procède d'une vision superficielle du rôle du secteur public. L'objectif d'une telle distinction est de justifier la privatisation des entreprises publiques du secteur concurrentiel et de recommander une meilleure gestion financière des autres. Cependant, ce n'est pas seulement dans le cas des entreprises d'Etat de service public que la privatisation doit être évitée parce qu'elle réduit les performances sociales des pouvoirs publics sur lesquelles repose en partie la légitimité de l'Etat. Une analyse de l'interventionnisme public a révélé la nature de la fonction que joue le secteur productif d'Etat (secteur concurrentiel) dans la conciliation des deux

impératifs de la reproduction sociale: l'accumulation du capital et la légitimation³⁵.

Au Maroc le développement d'un capitalisme agraire dépendant a permis cette conciliation. Malgré les efforts entrepris par l'Etat pour la mise en valeur du capital privé agraire au moyen de la politique économique, le processus de reconversion de l'oligarchie foncière en bourgeoisie agraire est lent et se traduit par un faible rythme de diffusion des rapports capitalistes de production. Pour pallier cette situation, l'Etat intervient directement, à travers ses entreprises. Il en résulte que le secteur public concurrentiel constitue un instrument important du "système de structuration sociale" de l'Etat marocain. Sa privatisation porte préjudice au fonctionnement de ce système.

La limite sociale

La privatisation des entreprises publiques signifie leur rentabilisation. Celle-ci implique d'abord une réduction du personnel³⁶, une requalification de la main-d'oeuvre etc. Elle nécessite, ensuite, un système de tarification fondé sur le coût marginal; ce qui se traduit par une augmentation des prix, des biens et services. Ces mesures corrélatives de la privatisation sont porteuses d'aggravation des tensions sociales et risquent à terme de donner lieu à une crise sociale généralisée.

35 Voir A. Doumou - *Etat et capitalisme du Maroc*. Edito - 1987.

36 Le cas de l'OCE est fort édifiant à cet égard.

State and Civil Society in Contemporary Africa: Reconceptualizing the Birth of State Nationalism and the Defeat of Popular Movements

Mahmood Mamdani*

There is virtue in bringing out this clash of perspectives in a simple but sharp manner at the outset. At one end is the point of view of the managers of the independent state - the view from the summit - that the sum and substance of the crisis is that the state reorganized at independence has lost the initiative and the solution must be no more than an endeavor to regain that initiative. At the other end is the view from below - from the valley - from which point of view the crisis is the summit; it is the state reorganized at independence whose very basis was the defeat of popular movements to transform society. The solution thus must lie in the rejuvenation of these movements so as to seize the initiative, and not in the reconsolidation of the state. To understand this latter perspective, it is necessary to reconstruct the salient points in the historical flow of the state-civil society relationship from the time when the movement against colonialism reached its zenith. It is the purpose of this paper to contribute to such a discussion.

The radical critique of the decade of African independence often argued that the colonial state was simply "inherited" at independence, that the independent state was a simple continuation of its predecessor. At its crudest, this assertion was no more than the statement of a theory of conspiracy; it abstracted social developments from the terrain of social struggle and explained them as a simple translation of the will of the colonial power into reality.

For, no matter how much the organization of the independent state resembled that of its predecessor - no matter how little the colonial state was reorganized in the process of independence - the nature of the independent state could only be understood as the outcome of a struggle between two polarities: on the one hand, the colonial state; on the other, the forces of nationalism. In the nature of independence, as of the state that was its hallmark, was underlined both the character of the colonial state and of the

* Department of Political Science, Makerere University, Kampala/Uganda

anti-colonial struggle. Methodologically, there was little to commend either the nationalist historian who held up the independent state as symbolizing a sharp and sudden break from the colonial era, or the radical critic who saw it as no more than a hoax, a simple continuation of the colonial era. Both were equally one-sided in their analysis.

For an Assembly deliberating over the several dimensions of the "African Crisis", it is necessary to revisit the struggle between colonialism and nationalism. For out of that confrontation were borne the contours of state and society in the period of independence. And it is that legacy which is in sharp crisis today.

The period following the Second World War saw the development of powerful popular movements in most African colonies. It was a time when ever-widening numbers of working people entered the arena of organized political activity under a variety of self-identifications: as peasants, workers, oppressed nationalities, religious minorities, women, youths, etc.

Within a decade, however, this upsurge had been deflated. The implementation of colonial reform politics was in full swing. "The initiative", bitterly remarked Bankole Awooner-Renner, the Secretary-General of Ghana's Convention Peoples' Party in 1952, "has passed from the hands of the oppressed to the hands of the oppressor"¹.

It was, as one may expect, the strongest of the colonial powers - Britain, France - that pioneered reforms to stabilize imperialism. Through practice, they learnt that popular movements could not be defeated by force alone. The colonial counter-offensive had necessarily to be political. To be effective, it had to be formulated, executed and presented - not as a military or even a law-and-order campaign - but as a political reform. True, this reform from above was a response to strong rivalries at the summit (with the rise of the US) and growing pressures from popular movements below; its purpose, though, was to restructure the camp of the oppressor and to disorganize the camp of the oppressed, to reorganize the structure of domination while at the same time deflating the movement against it.

The success of the reform was a political defeat for the popular movements of the 1940's. The reform had a double consequence. It first split the united front of the forces of anti-colonialism, by making concessions (initially political, and then economic) to bourgeois aspirants within that broad front. The point was to detach that stratum from the camp of revolt and to win it over to the camp of law and order, as a result not only to reform and to restabilize the order introduced by colonialism at the turn of the century but also to demobilize any radical challenge to it. The

1 Basil Davidson, *Black Star: A View of the Life and Times of Kwame Nkrumah*, London, Allen Lane, 1973, p. 86.

second aspect of the reform was to legalize the most important popular organizations (trade unions, cooperatives, friendly societies), to bring them under the scrutiny of the state and step-by-step to undermine their autonomy and any element of popular accountability they may have developed.

The defeat was not only political; it was also ideological. In fact, out of this very defeat was borne an ideological inversion: from a popularly-rooted conception, nationalism was turned into a state ideology.

The articulation of this new institutional ideology, state nationalism, went hand-in-hand with a series of dramatic political changes initiated from above: the reform wave of the 1950's culminating in a series of independence celebrations in the 1960's. It was consolidated in the context of a wave of state-organized and state-led "nationalist" struggles of the 1960's and 1970's. And its crisis-point was rooted in the crisis of the state form that emerged from the colonial reform of the 1950's.

The formulation of nationalism as a state ideology in the 1950's and 1960's required a dual shift: on the one hand, a delegitimation of all democratic struggles as partial, 'sectarian' or 'tribal', while upholding the state as the only legitimate expression of the interests of the whole (the country, the nation, the people); on the other, the displacement of all internal, popularly-derived efforts towards a way forward by an externally-imposed, state-centered, technocratic search for a solution.

Why raise this question today? Because it needs to be recognized that the crisis of nationalism today is the crisis of one particular anti-democratic variant of it. But the formulation of an alternate perspective on nationalism, based on a popular and democratic orientation, is not possible unless we move away from a state-centered approach to one which puts emphasis on the autonomy of popular organizations, and in the context of such a shift, raise the question of social transformation from below.

This essay is written at two levels, political and ideological, concrete and general. On the one hand, the analysis is political. It takes concrete historical material from Ugandan history, past and contemporary. The point is to analyze the political defeat of the popular movement of the 1940's (and in this context, the colonial reform of the 1950's, the high point of state nationalism in the 1960's and 1970's, and its crisis in the 1980's) and draw lessons for an analysis of the popular upsurge that has come out of the crisis of the 1980's and whose hallmark was the guerilla struggle organized by the National Resistance Army (NRA). On the other hand, the analysis is at the level of ideology. It is a critical exposition of the main elements of the ideology of state nationalism as constructed from the summit in the wake of the political defeat of the 1940's, and the rudiments of a new ideology of social transformation as can be glimpsed from the struggles of 1980-85.

The essay is organized in four parts. Part One is a theoretical introduction on nationalism as a state ideology. Part Two is a

historico-political analysis of the popular movement of the 1940's and its political defeat in the context of the colonial reform of the 1950's and the state nationalism of the 1960's and 1970's. The analysis is concretely carried out on the terrain of developments in Uganda. Part Three, also concretely focussing on Uganda, is an analysis of the political struggle against state terrorism and the conditions of its success by 1986. Finally, Part Four returns to the general discussion and articulates the opposition between the ideology of state nationalism in crisis and the rudiments of an ideology of social transformation emerging from the struggles of the 1980's.

Nationalism as a State Ideology

The phenomenon of nationalism is contradictory, both as ideology and as a social movement². Nationalism is neither necessarily progressive; nor

-
- 2 In the ideological struggles that prepared the groundwork for the French Revolution and subsequently defended it, and in the conservative reaction to it, we can trace two contradictory conceptions of nationalism.

The French Revolution and the enlightenment that preceded it is the springboard of the broadly democratic conception. For the French Revolution was understood by its proponents as first and foremost a revolution of the French people. It was associated with radically new ideas, as those of citizenship and popular sovereignty. In one fell swoop, in a revolutionary wave that was a radical seizure and exercise of rights, the French people were said to have created the French nation, the result of a "social contract". The nation signified a political category of freely associating individuals.

A contradictory tradition is rooted in the political and ideological reaction to the enlightenment and the French Revolution. It derives on the one hand from Herder, Fichte, and the German Romantics, and on the other from Edmund Burke and the reaction in England. It denies the rational and the implicitly contractual basis of nationalism. Instead, it asserts that national identity has an inherited and a traditional character; it is rooted in the genius of a people and in their unique culture and tradition. Nations are not created; instead, they wake up or are brought to life. Instead of a contractual, it advanced an organic conception of nationalism. Politically anti-democratic, methodologically it tended to stress the objective aspect of the development of national movements. (It should, of course, be noted that the organic conception of nationalism has tended to be put forth by diverse political tendencies, from the fascists in Western Europe to the populists in Eastern Europe; while the former were acutely hostile to the left, the latter were not always so).

This dichotomous soil within which were rooted contradictory aspects of the European nationalist tradition was stressed by Hans Kohn, *The Idea of Nationalism*, New York, Macmillan, 1944, and has become very influential in academic circles. The contours of this European legacy are retraced in detail in a book-length manuscript by Geoff Ellie (Department of History, University of Michigan, Ann Arbor, untitled, 1986).

Within the Marxist tradition, the dominant trend was set by the writings of Stalin on the national question. Stalin's major contribution was to underline the historical character of the development of national movements. Briefly put, he argued that nationalism cannot be understood except in the context of the development of capitalism. For it is the development of capitalism which generalizes commodity production, creates national markets, dissolves age-old communities established on the basis of 'natural' affinities in the crucible of this common market, and thus creates the objective need for a national state to consolidate the growing national market in the interests of the class that controls or has the aspirations to control that market: the national bourgeoisie. ("Marxism and the

necessarily reactionary. Through concrete analysis, the nationalism of the oppressor must be clearly distinguished from the nationalism of the oppressed.

From this point of view, the state nationalism of the 1960's cannot be considered as the flowering of the popular nationalism of the 1940's; rather, the former arose from the ashes of the latter. This much should be clear once we contrast the socio-political context of nationalism in the two periods.

In the 1940's, the conception of a Ugandan people was not being forged in identity with the state; rather, that concept was being borne in confrontation with the state nationalism was not a derivative of the process of state formation, but of the growing democratic struggle against state repression; national identity was the outcome of popular unity rooted in the crucible of popular struggle. In a word, national liberation and nation formation were two aspects of the same process.

The starting point of the production of a counter-ideology, the ideology of a colonial counter-attack, could be none other than the rudimentary elements of popular ideology. To reconstruct nationalism - this time as a state ideology - it was necessary first to detach it from any moorings in the popular struggle of the 1940's. Once divorced from the democratic struggle,

National Question", in Bruce Franklin, ed., *Stalin: Major Theoretical Writings*, Croom Helm, London, 1973.)

Stalin's preoccupation with defining a nation - as "a historically evolved, stable community of language, manifested in a community of culture" - both tended to assume that a nation existed before coming to life and tended to provide some kind of a definitive checklist on the basis of a fixed historical experience of what was and what was not a nation. In other words, it tended to close the historical process on the basis of developments in a single historical epoch, that of rising capitalism in Europe.

The anti-dote to Stalin in the Marxist tradition can be found in the writings of Gramsci and Mao.

In his analysis of the failure of the Italian bourgeoisie in constructing an Italian nation, Gramsci weaved together the analysis of nationalism as ideology and as social movement. This was done on the basis of his conception of power as "domination plus moral-intellectual leadership". Thus, Gramsci underlined the role of intellectuals, but not in a social and historical vacuum, rather as "organic" to particular classes; and he went on to underline their historical significance, mainly by asking whether the intellectuals were organic to a fundamental social class with a national capacity for a social transformation. (See Carl Boggs, *The Two Revolutions: Gramsci and the Dilemmas of Western Marxism*, Southend Press, Boston, 1984, pp. 159-62, 223-27.)

In his general theses on the national question in semi-colonies and colonies, Mao argued that nation formation and national liberation are two inter-connected aspects of a single process; in other words, the nation does not necessarily exist first and then become the basis of a national movement. Similarly, Mao's analysis of classes also underlined the connection between the national and the social questions; one only needs, for instance, to think of the by now famous distinction between the 'compradore' and the 'national' bourgeoisie drawn by Mao. (See "The Chinese Revolution and the Chinese Communist Party" and "On new Democracy" in *Selected Works*, Vol. 2, Foreign Language Press, Peking, 1967..)

the defense of nationalism could easily be presented as the defense of state interests. At the same time, all movements autonomous of the state, and therefore anchored in one or another section of civil society, could be recast as detracting from national unity, as divisive, and therefore, as anti-national.

This ideological inversion, of course, could not be in a political vacuum. To be effective, it had necessarily to go hand-in-hand with a political reform, a reform that altered the form of the state from a colonial to an independent state. Only the interests of an "independent" state could first be identified with and later substituted for the interests of "the people".

This is why nationalism was consolidated as an institutionalized state ideology really in the post-independence period. How deep-rooted was this development even in the intelligentsia, whether it "joined" the state or remained outside and critical of it, is clear from the fact that state nationalism continued to be the shared commitment - the common premise - of both the dominant perspective (modernization theory) and the contending school (dependency) in the social sciences³.

3 A discussion has been unfolding in recent issues of *Southern African Political and Economic Monthly* (SAPEM), Harare; critical of African intellectuals with an "entrist" perspective. While the basic argument in this discussion - the pitfalls of a statist perspective of social transformation from above - needs to be made over and again, the presentation of the issue in the pages of SAPEM appears to be from a perspective too narrow and at times more moral than political.

For the fact is that the statist perspective is not confined to those who have "entered" the state. It is the argument of this paper that the ranks of the intelligentsia *organic* to the ruling classes in Africa could be found both within and without state sectors. In this sense, in spite of real differences between them, both the modernization and the dependency theorists shared a common ground: that of transformation of society from above.

Conversely, it is possible to find individual intellectuals located within state sectors, but critical of a statist conception of social transformation. The point, in other words, is not as much the spatial location of intellectuals as their ideological orientation and political practice.

The point can be underlined with reference to an analysis of student struggles contained in a recent CODESRIA publication (Chris Peter and Sengondo Mvungi, "The State and the Student Struggles", in Issa Shivji, ed., *The State and the Working People in Tanzania*, CODESRIA, 1986). Peter and Mvungi comment on the banning of a student organization at the university of Dar-es-Salaam - the University Students African Revolutionary Front (USARF) - and its journal, *Cheche*, in the following words:

The death of USARF and its theoretical organ Cheche nipped in the bud the growth of a real revolutionary left in Tanzania. It destroyed the embryonic organization which could have enabled the left in Tanzania to operate in an organized form. (p. 180).

From what point of view could USARF be considered the embryo of a "real revolutionary left"? Peter and Mvungi themselves document the banning of autonomous student organizations - particularly that of the University College of Dar-es-Salaam Student Union (USUD) in 1966 - by a state power with growing authoritarian tendencies. Did not USARF rejoice at this banning because of the "reactionary" perspective of USUD? Was not the USARF perspective on socialist transformation essentially anti-democratic and statist, with its differences with the state power focussing not on the issue of the need for the autonomy of popular organizations but on the insufficiently socialist content of state

The discourse of modernization theory was constructed around two dichotomies: tribe/nation and tradition/modernity. The concept 'tribe' was employed for every ethnic group south of the Sahara. The implicit connotation that the groups referred to (and their practices) have a 'primordial' character went alongside a deafening silence as regards the social history of the group. The entire history of the spread of commodity production and exchange, of the associated development of a division of labour and of classes with distinct and at times even contradictory interests, and of social movements anchored in the interests of specific classes - all this was easily and quickly glossed over. In contra-distinction to this anti-thesis - "the tribe" - it was easy to identify "the nation" (practically embodied in the state) as the prime mover of historical development.

The tribe/nation dichotomy was further reinforced by yet another overlapping dichotomy: tradition/modernity. The 'tribe' was the repository of the 'traditional'; the 'nation' the harbinger of the 'modern'. A movement was characterized as 'tribal' or as 'nationalist' depending on two factors: first, the language in which its demands were articulated, and second, the geographical parameters within which it organized. Put in the unilinear evolutionist framework of modernization theory, 'tribalism' was defined as 'pre-modern' and 'backward', either hindering or at best preparing the ground for modern 'nationalist' movements. Neither was it always necessary to state directly the political conclusion of such a perspective: that national movements are modern and therefore historically progressive (or legitimate), and that tribal movements are pre-modern and therefore historically not progressive.

The radical nationalist critique of modernization theory evolved in the form of another school of thought, dependency. While it rightly criticized the silence of modernization theorists on the role of imperialism in the development and reproduction of Africa's backwardness - in the process reconstructing history from the point of view of the impact of external forces on African society - dependency theorists continued to share one major premise with the scribes of modernization. In its call for a reversal of the process, for a return to an autonomous development - summed up in the demand "delinking" - it continued to focus on the state as the real subject of history in Africa⁴.

policies? Was not then the perspective of USARF intellectuals organic to the class project of the Tanzanian state, in spite of the differences outlined?

4 See, Mahmood Mamdani, *Wamba-dia Wamba and Thandika Mkandawire, Social Movements, Social Transformation and the Democratic Struggle in Africa*, CODESRIA, Working Paper 1/88, Dakar, 1988.

An adjunct to radical political economy was a particular variant of Marxism, which also developed as a state ideology. Except for a change in terminology, it was in substantial agreement with the ideologues of modernization: the essence of socialism, it agreed, was no more than the development of the productive forces, and because productive forces in Africa were relatively backward and classes not as distinctive, the real agent for the development of productive forces had to be none other than the state. In the language of this variant of Marxism, socialism was economic development minus the class struggle. The point is that democratic struggle was seen as detracting from the national project as defined by the state and was thus considered inimical to national unity.

From this point of view then - the point of view which collapsed the two notions of state and nation into one single non-contradictory combination - was written (or, shall we say, re-written) the 'nationalist' history of the 1960's and the 1970's. Nationalist history-writing was a one-sided enterprise executed from the perspective of the summit. It robbed the nationalist movement of its social content, writing no more than a national history of social movements, in the process reducing these to no more than so many local constituent elements of the 'national movement'.

As the pen of the nationalist historian remained dipped in a Universalist ink, the history of social movements was deprived of its social content since this was seen to have no more than a particularistic significance. Even when the history of a particular movement was written - say of workers (the Uganda Motor Drivers Union) or of peasants (Uganda African Farmers Federation) or of a religious group (the African Hellenic Church) or of a nationality organization (*Bana ba Kintu*) - the endeavour was to de-emphasize what was seen as its particularistic (i.e., social) aspect and to highlight its universalistic (i.e., national) aspect, so that even the history of social movements was recast as no more than the sub-histories of so many local chapters of the national movement.

As the historian tried to play down whatever features may detract from the national character of a social movement so as to emphasize its nationalist credentials, to remove the notes which could not easily be harmonized within a single national chorus, s/he also ended up obscuring local issues so as to cast in bold the one single national demand: self-government or independence! To use a somewhat modern metaphor, what was really a "rainbow coalition" was painted in a single grey!

But the local issues more often than not had inspired the organization of the movement in the first place. A history which played these down was also often without any clues as to the social character of the constituent elements of the national movement.

As a result, it is not uncommon to find the history of a rich spectrum of social movements organized in response to a variety of demands - not only

national but also social - often summarized as no more than the political history of the national movement; and in turn to find the history of the national movement reduced to the history of nationalist parties and organizations; and these in turn to the history of the "winning" nationalist party; and, in a surprisingly large number of cases, to find even this reduced to no more than the biography of the national leader! History-writing, in this case, proceeds as it were by a series of reductions, from social history to political history to individual biography.

To capitulate, then, the two by-products of the transformation of nationalism from a popular to a state ideology are: the production of a one-dimensional history of the "national movement"; on the one hand, the delegitimation of all contemporary democratic struggles as detracting from national unity on the other. I have discussed the former. Let me briefly elaborate on the consequences of the latter tendency.

With the delegitimation of all struggles autonomous of the state, the search for a solution to "the crisis in Africa" has tended to side-step the perspective and demands of the victims struggling for a way out of the crisis; instead, this search has focused on the perspective of those in charge of "managing" the crisis. Not surprisingly, then, the tendency has been to look for a solution more from above than from below, and eventually more from outside the parameters of the problem rather than from within these parameters, a solution more external than internal. In a sentence, it has been a search more technocratic than democratic, more utopian than realistic.

It has been a search for solutions more universalistic (in the sense of abstract) than concrete. As I have tried to argue, this has been true of both the major contending schools of thought since the War: "modernization" as well as "dependencia". The "modernization" theorists started by jumping on the nationalist band-wagon with an unabashed call for "nation-building", by which they meant nothing more than state-building. Faced with the crisis of the late 1970's, they shifted attention from the state to civil society, from the state power to the bourgeoisie (either actual or aspiring), championing a form of "privatization" that stood directly opposed to any meaningful conception of democratization.

In direct contrast to the growing comprador orientation of modernization theorists, the *dependencia* group focussed attention upon the state as the real defender of national interests. They turned the world as painted by modernization theorists upside down, presenting more often than not a mirror opposite as both analysis and solution. Thus, in response to the call for "privatization" by the gurus of modernization, the *dependencia* lobby lined up in defense of the state; in response to "structural adjustment" to the international markets, they called for "delinking" from it.

This is why to confine our discussion to a perspective informed by the "modernization" vs "dependencia" debate is to be locked within the

parameters of state nationalism. A debate whose alternatives are "privatization" vs "statisation" is a debate situated in the internal history of nationalism as a state ideology, at the most demarcating its high and low points. The former found expression in the much-publicized search for a "New International Economic Order" (NIEO) by the managers at the summit of each of these neo-colonies; the latter - its low, or crisis, point - is the imposition of "Structural Adjustment" (SAP) on these managers, no matter how reluctantly, from without.

No doubt, the shift from an international situation characterized by the search for a NIEO to one highly favourable to the imposition of a whole series of "Structural Adjustment Programmes". No doubt this shift expresses an adverse development, and cannot simply be ignored. And yet, one must also recognize that both the NIEO and the SAP are integral to the history of nationalism as a state ideology. Both partook of the perspective of changing society from above. The only difference was in the following.

The demand for a NIEO expressed the confidence of the new ruling classes in Africa that they were indeed capable of taking command of history; it summed up their programme for social transformation from above. The formulation of an alternate perspective - SAP - is indicative of a shift of responsibility in social transformation openly into foreign hands; it leaves the states in Africa with only the residual function of maintaining law and order.

Thus, we witness the expression of the crisis at the ideological level: fewer and fewer African states can articulate any ideology of social transformation; more and more openly stand as nothing but custodians of law and order. It is in this sense that NIEO and SAP represent two moments in the internal history of nationalism as a state ideology, the former its moment of triumph, the latter the moment of its crisis; the former its zenith, the latter its nadir.

It is in this context that we must situate the current debate in ruling circles on the role of the state in Africa - the debate on "statisation" vs. "privatization", the debate between the managers of the African states and their erstwhile foreign benefactors organized as the IMF and the World Bank. It is a debate whose common ground is the assumption that history has stopped in Africa, that no major social changes are likely to take place any more, and that the choice lies in either pruning or reinforcing existing relations and roles. It is a debate whose parameters are too narrow for a discussion informed by larger issues of democratization and social transformation.

This is why it is necessary to step out of this internal history onto the terrain of the larger history which was its overall context.

For whether comprador or nationalist, both sides in the above argument have stayed at an arm's length from concrete popular struggles against

concrete manifestations of the crisis, no matter how immediately fragmentary or ineffective these struggles be. Our point here is that any search for a solution must begin with an analysis of concrete attempts to arrive at a solution by movements of various strata; and that means necessarily returning to the analysis of social movements.

The point is not to begin an excavation to unearth so as to uncritically embrace one social movement after another - more or less in the manner of the "Africanist Historians" who celebrated the "discovery" of one kingdom after another, one royal lineage after another. It is not to replace the uncritical rejection of every 'local' social movement - that based in a region, a nationality, a religious or a social group - as 'sectarian' by an equally uncritical and populist embrace of these same movements. The point, is to ask: (a) what are the demands around which a social movement organized? (b) what changes, both in perspective and in internal organization, did a social movement go through to reach out to and organize those previously unorganized? (c) what social groups did it fail to organize because of its limitations?

The thrust of this paper is that the only standard that can be used to assess the political character of social movements at this point in our history is that of the democratic struggle: movements that struggle for rights (for equality) must be distinguished from those that fight for privileges (for advantage); the former must be supported and the latter isolated.

It is time we return to take a fresh look at that historical process which was summed up as the development of the national movement, or rather, to the various social movements that comprised its constituent elements, to identify the sum total of demands around which they organized and particularly to underline those that sketch in any way or form the elements of a critique of existing social relations and political arrangements. The point is to move away from the nationalist project that focused on writing a national history of social movements, and instead to write nothing less than a social history of the national movement.

This change in perspective - from an analysis of social struggles from the point of view of statist nationalism to their analysis from the point of view of the democratic struggle - can be grasped in terms of yet another shift. This is a shift from a geographical to a social perspective. The geographical point of view hinges on a spatial contrast between the whole and its parts. From a geographical point of view, then, national is synonymous with country-wide in a purely spatial sense; and sectarian with regional, tribal or religious. From a social perspective, on the other hand, it is possible for the narrowest of perspectives to monopolize the summit, and for the most advanced democratic struggle to be waged from the farthest corner of a country and cover no more than a tiny portion of it!

The Nationality Question and the Democratic Struggle in Uganda

The high point of the national struggle in the colonial period - in Uganda as in several African countries - was in the years following the Second World War. A tide which had peaked towards the middle of the 1940's was at a low ebb by the middle of the 1950's. Before trying to look at the contemporary situation, it is instructive to return to that decade and draw certain lessons.

Compared to the groups of the preceding decade, the organizations that sprung up in the 1940's were distinguished by three features. One, they had a popular character. The middle class intelligentsia that organized in the 1930's - as young men of Buganda, of Toro, of Busoga, etc. - seldom bothered to go beyond the narrow confines of their own class, either in the demands they put forth or in their organizational initiatives. This was the root cause of their failure. The intelligentsia that organized in the 1940's, on the other hand, consciously reached out to organize popular classes, peasants and workers, by putting forth popular and democratic demands through organized forms like co-operatives and trade unions.

Secondly, the wave of popular protest that culminated in the general strike and peasant uprisings of 1945 and 1949 displayed a variety of organized forms. The struggle for democracy was not confined to explicitly political organizations. It found expression in diverse groups, as far apart as co-operatives and trade unions on the one hand and religious bodies like the African Hellenic Church on the other. The form of an activity did not automatically define its content. For example, political activity inside the Church was not necessarily sectarian; to the extent it confronted the pro-colonial and anti-democratic practice of the church establishment, there took place a democratic struggle inside religious organizations.

And thirdly, as the democratic struggle advanced, it pitted popular classes inside a nationality against those interests which constituted the social base of the colonial state within the same nationality. The most dramatic illustration of this was of course in 1945 and 1949, when peasants in Buganda razed to the ground houses of Baganda landlord-chiefs. In other words, the further the democratic struggle advanced, the more it tended to dissolve the unity of all classes on a nationality basis, and the more it tended to reconstruct a unity of popular classes within that nationality on a democratic basis. It was thus erroneous to describe political activity organized along nationality lines as necessarily reactionary; to the extent that it was anchored in popular organization and aimed against pro-colonial and anti-democratic interests within that same nationality, its significance was positive.

As I have already emphasized, this movement was not defeated by the colonial state through simply the force of arms. Far more important was the

fact that the colonial state was able to seize the initiative, on both the ideological and the political fronts. Why was it able to do this and what was its initiative?

The success of the colonial state in seizing the initiative was for two major reasons. The first stemmed from the fact of the uneven development of the colonial political economy: that the national movement was rooted mainly in the small working class of the towns and in the commodity-producing peasantry. In other words, the base of the anti-colonial and the democratic struggle tended to be those nationalities most drawn into the crucible of commodity production and exchange, not those least drawn into it. This is why the colonial state was able to present the national movement ideologically as a movement of certain nationalities, and therefore a threat to other nationalities. It thus tried to represent a struggle for rights by popular classes within certain nationalities as a demand for privileges by all classes within these nationalities.

The second reason why the colonial state was successfully able to seize the initiative was due to the weakness of the democratic movement itself. The democratic movement was an alliance of various classes, with interests that coincided up to a point and diverged thereafter. The most important partners in this alliance were the middle class, workers and peasants. But, for both ideological and organizational reasons, the alliance between them was unequal.

Ideologically, the only class with a national capacity - with both an awareness of the state and a capacity to 'manage' it - with the middle class. "For events have shown", wrote Amilcar Cabral, "that the only social stratum capable both of having consciousness in the first place of the reality of imperialist domination and of handling the state apparatus inherited from that domination is the native petty bourgeoisie"⁵. Both the working class and the commodity-producing peasantry lacked such a capacity. This is why the leadership of trade unions and cooperatives tended to come from within the middle class intelligentsia.

This uneven ideological development was further reinforced by the organizational weakness of popular nationalism. For even the limited democratic perspective of this movement had yet to be translated into a democratic mode of organization; its popular character had yet to be consolidated in organizational terms. It was thus a movement which had yet to develop organizational forms whereby the base could hold its leadership accountable. It was a movement whose middle class leadership was not only susceptible to being wooed through partial concessions by the colonial state,

5 Amilcar Cabral, "Presuppositions and Objectives of National Liberation in Relation to Social Structure", in *Unity and Struggle*, London, Hienemann, 1980, p. 134.

but also had the necessary organizational freedom to do so at the expense of the popular classes.

The cajoling and capitulation of this middle class leadership, and the simultaneous demobilization of its popular base, was the sum and substance of the reform programme launched by the colonial state in the aftermath of the 1945 and 1949 peasant uprising and workers' strike. The purpose of this political initiative was two-fold: simultaneously to demobilize the popular classes in the advancing national democratic movement and to mobilize the property-aspiring strata both inside and outside that movement.

Let us first look at how the popular classes were demobilized by the reforms⁶. The legislation of the late 1940's and the early 1950's that was designed to legalize co-operatives and trade unions at the same time depoliticized these organizations. Both were brought under the scrutiny of the state, reorganized in a bureaucratic (rather than a democratic) fashion, put under the control of a middle class leadership for whom these organizations became new-found vehicles for career advancement and the accumulation of wealth. From then on, co-operatives and trade unions were less and less vehicles that advanced the interests of peasants and workers, more and more organizations that controlled the activity of these popular classes.

At the same time, the colonial state implemented yet another series of reforms. Directed specifically at the property-aspiring middle class, its sum and substance was "Africanization", of trade and the civil service in the main.

In the final analysis, the success of these reforms hinged on detaching the national demands of the movement from its social (democratic) demands, and then giving the former the narrowest possible content: i.e., anti-colonialism rather than anti-imperialism. To succeed, the reforms had to promise that independence would be 'granted', and at that, soon. Without this, it would not be possible to convince the property-aspiring middle class that it was about 'to arrive'; that the question of the hour was now strictly an internal question, that is, how were the fruits of the reform to be distributed amongst various middle class factions? The more this middle class divided and organized on a fractional basis, each trying to organize popular classes of its nationality (or religion, or region, depending on concrete historical circumstances) under its own leadership, the more the struggle for rights of the popular classes gave way to a jockeying for privileges amongst middle class-led coalitions, organized variously, on either a nationality, religious or a regional basis.

6 For a detailed analysis of this question, see Mahmood Mamdani, *Politics and Class Formation in Uganda*, London, Hienemann, 1976, chapter 7.

The divorce between nationalism and democracy was consolidated in the period after independence. It is in this period that nationalism emerged as a state ideology. At first cut off from its popular base and later turning hostile to any demands for democracy, middle class nationalism became no more than a form of statism.

Nationalism as a state ideology represented not only a divorce of nationalism from democracy but ultimately an opposition of that specific form of nationalism to democracy. This is clear from the experience of a number of 'radical' African states: Uganda under Obote I (first period), Ghana under Nkrumah, Tanzania under Nyerere, to take but a few examples⁷. In each of these experiences, the counter-position of state nationalism and democracy was evident time and again. In the process, nationalism turned into a language of state repression. The demand for national unity became in practice no more than an attempt to legitimize state control in all its forms. Correspondingly, official denunciation of "sectarianism" and "tribalism" turned into so many attempts to discredit any demands for democracy, i.e., the freedom to organize outside and independently of the state.

And finally, we may note that the stifling of democracy in the name of nationalism and national unity tended to give rise to a double phenomenon. On the one hand, governmental power was increasingly exercised in the interest of - and was seen to be an expression of - the privileges of the, property-owning or aspiring classes and strata of the nationalities (or religion) 'in power'. On the other hand, this encouraged the development of oppositional movements also based on nationality (or religious) affiliation, and also crystallizing the leadership of property-owning or aspiring classes and strata within the nationalities (or religion) 'out of power'.

The NRA Experience

The NRA experience can be divided into two periods: 1981-85 - the period of oppositional activity; and 1986 onwards, the period beginning with the capture of state power.

From the point of view of the question of nationalities and the struggle for democracy, the experience of the NRA from 1981 to 1985 was indeed remarkable. Most obvious was the success of the NRA in forging an alliance of popular classes cutting across nationalities, some of which had even hostile relations in the immediate past. The first phase of the armed struggle successfully established a peasant base in Buganda, but under a leadership

⁷ See Jitendra Mohan, "Nkrumah and Nkrumahism", *Socialist Register*, 1967; reprinted in *Forward*, vol. 9, No. 1, 1987, Kampala, Uganda, for an excellent critique of Nkrumahism in independent Ghana as a form of state nationalist ideology.

which substantially came from outside Buganda. For the first time since the colonial reform of the 1950's, the hold of right-wing factions - on the one hand, the "traditional" landed oligarchy and on the other, the Catholic clergy-connected professional and middle classes - for the first time. The political hold of this right over the Baganda peasantry was broken. Buganda, the focal point of the democratic struggle in the 1940's, turned into the bastion of right-wing oppositional activity over the next three decades, once again throbbled as the heartland of the NRA-organized guerilla struggle from 1980 to 1985. The second phase of this guerilla struggle expanded this peasant base from Buganda to Bunyoro, establishing an alliance between nationalities whose dominant classes had been at loggerheads for most of this century.

In another article⁸, I have argued that its success in organizing the peasantry of diverse nationalities needs to be traced to the democratic component of the struggle waged by the NRA. Key to the social programme of the NRA was not the replacement of one set of state agents by another, but in fact their replacement by popularly elected organs, called Resistance Committees. In other words, just as with the national movement of the 1940's, key to winning over the support of the peasantry of various nationalities from its 'traditional' state-connected leadership was the successful pursuit of a democratic struggle inside each nationality.

And yet, it is precisely this lesson that the NRA seems to have forgotten since its coming to power in January of 1986. This is the lesson that the democratic struggle cannot be brought to a nationality from without; that to have any chance of success it must proceed as a struggle from *within* each nationality, on the basis of organizing the popular classes and isolating the anti-democratic elements inside each nationality.

But before we can discuss this aspect of the NRA's experience since 1986, it is necessary to address the broader question of the course of the democratic struggle over the past three years. So as to underline the tentative nature of the discussion which follows, I shall proceed by way of posing a series of questions, each of which is intended to open up a field of inquiry, rather than by presenting any definitive answer that may tend to close the inquiry prematurely.

From the moment the NRA took power, a contradiction emerged that had not existed before. Can the struggle for democracy be waged from the position of state power? If the cutting edge of the democratic struggle is the establishment of popular democratic organs - Resistance Committees (RCs) - is it possible for the state power to take the initiative in establishing these

8 See Mahmood Mamdani, "Background to Takeover of State Power by NRA", *Forward*, vol. 8, Nos. 1 and 2, 1986, Kampala, Uganda.

committees, the very reason for whose existence is to resist any encroachment on their rights by officials of the same state power? Or, to put it in a nutshell, can the object of a struggle be its subject too?

And yet, one could argue that this contradiction was still embryonic in January, 1986, because the NRA could not be said to have 'taken power' in a definitive sense at that time. What the NRA did destroy was the neo-colonial repressive machinery. What it had yet to touch was the administrative and adjudicatory machinery of the neo-colonial state: the civil service and the judiciary. This aspect of the struggle would be particularly complicated for two reasons.

One, in the concrete conditions of Uganda, it can be said that almost every regime since independence has come and gone with its army. The pillar of the neo-colonial state that has remained firm since colonialism has not been its repressive but its administrative organ, complemented by the judiciary. The consciousness of this historical fact has tended to give the Ugandan civil service and judiciary a measure of confidence and arrogance in their relations with regimes. For, according to the former, the latter come and go while they alone guarantee a semblance of stability and continuity to the state.

Secondly, the struggle against the administrative and the judicial organs of the state cannot be waged using arms. It was bound to be a far more complicated and a far more political struggle. To be successful, it also had to be a profoundly democratic struggle, for success would require the organization of those popular classes who had historically borne the brunt of the injustice meted out by this same civil service and judiciary.

For these very reasons, it is clear that the outcome of the struggle could not be a foregone conclusion in 1986. One could, and many did, ask: Was the NRA going to transform the neo-colonial civil service and judiciary, or was it going to be swallowed up by the neo-colonial state leading to the consolidation of the latter?⁹

To return to the questions I posed above, it must be clearly stated that a democratic struggle cannot be waged from the position of state power. And yet, it must at the same time be recognized clearly that the opposition

9 It is important to realize that the process of this swallowing up cannot be partial, confined to only the terrain of the civil service and the judiciary; it necessarily has to be total and include the army and associated agencies. The situation of "dual power" obtaining in 1986 could only be temporary; it was a situation necessarily characterized by tension and disequilibrium. True, the old army had been defeated. But, how was the new one to be structured? Would its restructuring once again reproduce the key relations around which the old army was organized? From this point of view, to what extent will the reorganization of the guerilla army along conventional lines the relations of hierarchy and the absence of democracy characteristic of neo-colonial armies *inside* the NRA?

between the perspective of social transformation from below and that from above cannot be posed in an absolutist manner. Certainly, ever since Lenin made his famous formulation on the hallmarks of an objectively revolutionary situation, political militants have recognized that revolt from below and division at the top are the twin characteristics of any situation that offers possibilities of progressive change.

Thus, if the NRA expected to continue to wage the struggle for democratic transformation (what it termed the struggle for "fundamental changes") in 1986, it could only be because it was not yet in control of state power; in fact, after January 1986, the contention for state power intensified, and the focus of this contention shifted to the very organs of the state that still remained intact: the civil service and the judiciary.

Under these conditions, for the democratic struggle to be waged successfully - this time from above and from below - three issues assumed vital significance. The first two concern the relation between the movement and the state on the one hand, and popular democratic organs and the state on the other; whereas the third concerns the advance of the democratic struggle into areas where the NRA had no organized base by the time it took power, i.e., areas "on the other side of the Nile". I shall outline them below, once again in the form of questions rather than answers.

First, the waging of a democratic struggle from above is possible only under very special conditions: that is, when the summit is not cohesive but divided with various forces in contention. And yet, such a struggle cannot be waged simply from positions of state authority. It requires the existence of a political organization anchored in some sector of the popular classes and independent of the state. Thus the question of the National Resistance Movement (NRM).

From available information, it would seem that in the armed struggle waged from 1981-86, there did not exist a political cadre separate from the military cadre. Except in places where there was no armed struggle - that is, in government-controlled parts of the country where an underground functioned and in the external wing - the political cadre and the military cadre were one and the same. This, no doubt, was because the NRM was never the political wing of the NRA; rather, it was its external wing. This is why in January 1986 the NRM did not exist except at the summit, as a Secretariat, but without any significant cadre.

In the period following January 1986, the NRM's experience in trying to create cadres through 'politicization' in the cadre school has gone through three phases. In the first phase, the political school admitted anyone and everyone who volunteered. This step suggested the lack of a concrete understanding of the society democratic forces inside the NRM intended to transform, that they had yet to distinguish between those social forces which

were bound to lose from a struggle for democratization and those that were likely to gain from such a struggle.

The result was a rush of lumpen and opportunist elements who expected to become the security personnel of the new regime. This realization was partly behind a change in admission policy in the second phase. Then, admission was in the main compulsory; its targets being primarily various categories of state functionaries.

One would have expected, on the other hand, that a democratic movement would look for its political cadre in the activists thrown up by the democratic struggle of the popular classes and the intelligentsia, i.e., in peasant struggles, worker's strikes, student's struggles, etc. - and not in the functionaries of the neo-colonial state, without any discrimination whatsoever. The question that arises as a result is: to what extent is the NRM today an adjunct of the state?

Recently, there has been yet another shift in the admissions policy for the cadre school. The emphasis has tended to shift from compulsory recruitment of state personnel to the voluntary admission of ideologically "progressive" graduates of institutions of higher learning. The NRM's answer to the question - who is to change Ugandan society? - would seem to be: the intelligentsia. And yet, does not the evidence of the entire Obote II period - particularly the waves of workers strikes and the pockets of peasant resistance - refute any assumption that the laboring classes of contemporary Uganda are not uniformly sluggish and sleepy, unable to express any initiative, incapable of participation in a process of self-transformation?

The shift in recruitment policy - such as that in emphasis from state personnel to the student intelligentsia - should not be taken as strictly sequential; rather, these shifts are far more indicative of an internal struggle in perspectives inside the NRA/NRM. In other words, the NRA/NRM appears to be as internally politically heterogeneous as other political groupings within the country; it harbours tendencies both democratic and anti-democratic, nationalist and comprador.

The second key issue from the point of view of pursuing the democratic struggle today is that of the relation obtaining between popular democratic and the state organs. I have already pointed out that RCs originated in lieu of state authority in the guerilla-held regions.

Since January 1986, there have been a number of changes in the role of RCs. To begin with, RCs are no longer seen as replacements for chiefs but as popular organs that are to hold state officials (chiefs) accountable. This, in my opinion, is a positive development. If the RCs had developed as replacement for chiefs, they would indeed have turned into new chiefs. Given the organizational weakness of civil society in general, and popular classes in particular, RCs would have been popular democratic organs in

name only, for there would have been few realistic ways of holding them accountable to the people.

But the development of RCs has not gone ahead without resistance from the very state officials RCs are supposed to hold accountable. And that is as one would have expected. A clear and growing tendency can be discerned that aims at turning RCs into adjuncts of the state. This tendency is expressed in various ways. To begin with, it manifests in attempts to turn RCs into administrative adjuncts of the state, whose duties are increasingly defined by top state officials as convenience demands (e.g. in the distribution of commodities). Yet another tendency can be seen in the attempts to turn RCs into political adjuncts of the state power whose members would remain in office only so long as they may be suffered by high state officials, (thus, e.g., decisions by District Administrators to dismiss entire Resistance Committees, as in Arua and Iganga).

My second question, then, is: to what extent are popular democratic organs - (RCs), also being turned into adjuncts of the state, in the process losing both their independence and their popular accountability? Does not the experience of "dynamising groups" in the Mozambique of the late 1970's clearly show that the first casualty in the crystallization of a statist perspective on social transformation is the autonomy of popular organizations?

Finally, the question of the "North", the hub of the nationality question today. In political terms, this issue has a dual significance. From the point of view of the division of labor between nationalities as devised in the colonial period, the changes of January 1986 represent a dramatic turn. For the first time, the historical division of labor between the "South" and the "North" no longer obtains. For the first time, the Southern propertied and middle classes control the main lines of business, the political machinery of government, and the repressive and administrative organs of the state. One element in the present situation is thus the acute political crisis of the "Northern" middle class.

The second issue of significance stems from the historical limitations of the NRA. The nationality base of the NRA was shaped initially by that of the very regimes it confronted and fought. The Obote II, unlike the Obote I regime, had given up any pretense at social reform; its social base was increasingly confined to certain nationalities - as was that of the Lutwa regime. In response, the guerilla struggle found fertile terrain in the popular classes of the remaining nationalities; there, the NRA found it relatively easy to politically isolate individual state agents.

The Obote and Lutwa regimes fell because of growing opposition from without and sharpening divisions within. Though the NRA that came to power in 1986 had no organized base in the "North" of the country, the situation that it confronted there was nonetheless favourable: marauding

armies of both Obote and the Okellos, particularly rapacious in retreat, ensured the NRA widespread sympathy amongst large sections of the Northern peasantry. At the same time, politically conscious individuals in the "Northern" middle class looked to the NRA for leadership in a struggle for popular social transformation in "the North". And yet, the NRA was unable to turn this sympathy into organized support and build an organization knitting together popular classes in the bulk of the country. Why?

Because of one crucial mistake. Faced with a rapidly disintegrating regime, and flushed with a victory more rapid than it had expected, the NRA began to give its struggle more of a military than a political significance. When its troops crossed the Nile and pursued the leading personnel of previous regimes, they did so from the point of view of confidence in their own military superiority, but unmindful of the need to build a local political base in "the North". Similarly, when it extended the NRM Administration to "the North" and put in place its own trusted cadre in politically sensitive positions, it did so without realizing the political cost of simply extending what looked and sounded like a "Southern Administration" northwards.

The minute the struggle against leading personnel of previous regimes was pursued as a military and not a political offensive, from that very minute the NRA lost the political initiative to its opposition. From then on, it was not very difficult for those members of the "Northern" middle class targeted as violators of human rights in previous regimes to convince the "Northern" peasantry that the NRA's "broad base" (united front) was simply another name for a "Southern" government! And that their own persecution was on account of their nationality and regional affiliation, and not in response to their record of murder and rape.

Shunned by the NRA, and unwilling to heed the calls of a variety of groups led by discredited lieutenants of Obote or Okello, the crisis of the "Northern" peasantry fuelled for sufficiently long a messianic religious movement that spread against all odds and in the face of heavy human losses¹⁰. And yet, ironically, it was this very fact which brought home to the NRA the lesson that the problem was more political than military. And that it could not confront the leading lights of previous regimes - no matter how brutal their record - without first isolating them politically. Also that, in the absence of this political homework, it had no choice but to extend its "broad base" to include those with a political base in "the North", no matter how anti-democratic their orientation. This much the leadership of the NRA

10 For a brief political analysis of the Holy Spirit Movement, see, Mahmood Mamdani, "Uganda in Transition: Two Years of the NRA/NRM" *Third World Quarterly*, 10(3), July 1988:1155-1181.

appears to have grasped with its decision to halt military campaigns and launch a "peace initiative" in mid-1988.

Let us dwell on the significance of creating a "broad base" government of all dominant middle class factions within the country. In political terms, it would mean that the purveyors of the anti-democratic politics of the neo-colonial state will be rescued once again, in "the South" in 1986 and in "the North" beginning this year. In social terms, it would mean that the imperatives of peace have put a break on any impetus for social transformation. And yet, given the political mistakes of the NRM in 1986-88, a more favourable outcome is difficult to envision in the short run.

I have argued above that when the NRA reduced the dimensions of the democratic struggle in "the North" to simply a military confrontation against dominant forces in previous regimes, it lost the political initiative to these same forces. They were able to present their own grievances as those of "the Northern" nationalities, and their own demands as the democratic aspirations of "the Northern" nationalities: i.e., that all nationalities throughout the country be treated equally.

In the process, however, they narrowed the content and meaning of democracy to suit the interests of propertied classes. For the fact is that, from the point of view of contending factions in the propertied classes in contemporary Uganda, democracy is portrayed as no more than a political system that guarantees pluralism along nationality and religious lines. It is, in other words, both a progressive demand for the equal treatment of all nationalities and religions and a reactionary demand for leaving untouched dominant interests and therefore the social (class) question - inside each nationality and religion. This latter is the real meaning of its call for non-interference in the internal affairs of each nationality and religion!

We see here a situation underlining the contradictory character of democracy: that, under certain conditions, democracy can in fact be the demand of dominant classes opposed to social transformation along popular lines! The demand for democracy, to put in a nutshell, is not always progressive. When made by dominant classes, as in today's Uganda, it is given an extremely narrow and elitist content. Thus the need to underline the class content of every demand for democracy in a specific situation.

To return to the Ugandan situation. No matter how elitist the demand for democracy by dominant interests throughout the country, the NRA/NRM finds it difficult to oppose this with a call for democracy that would sum up a programme for social transformation. This is because of its own political limitations. For without an organization anchored in the popular classes throughout the country, without an organization that can knit together all classes that have an interest in and a capacity for social transformation, without an organization whose cadres are recruited not only from these classes but also from all sectors of society - nationalities, religions and

regions - and which can therefore pursue this struggle from within every religion, region and nationality, and not from without as some sort of an alien offensive; without such an organization, the NRA/NRM will find that to maintain peace it has to give up any aspiration for democratic social transformation ("fundamental changes").

Let me not be misunderstood. No doubt, against the backdrop of state terrorism and civil instability, even a regime that can organize peace and contain factionalism within a consolidated neo-colonial state must be considered a positive development. And yet, given the possibilities opened up by the democratic reforms upon which expanded the guerilla struggle of 1981-85, to rest content with such a "positive development" would be to fail to look beyond the proverbial nose. It would constitute a historical failure to struggle for fundamental solutions to the "African crisis", to weld together a coalition of social forces with a capacity to turn that crisis into an opportunity for social transformation.

Seen in that context, then, the central political issue in today's Uganda is the following: does the NRA have the capacity to reorganize its united front around a programme for social transformation which organizes and passes the initiative to popular and democratic forces in society? Or, will it remain content with a regime of law and order, leaving the initiative in economic and social affairs to the propertied classes that have come to maturity under the series of terroristic regimes that the people have had to suffer over the past two decades?

Contradictory Character of Nationalism

In the study of African societies, there has been an unfortunate tendency to divorce the analysis of ideology from that of politics. As a result, it has become customary for analysts to present the ideology of states, their self-description, as their *raison d'être*. In an era when not only varieties of nationalism but also of socialism have taken on the stature of state ideologies, this has indeed made for the proliferation of social science as apologia.

Implicit in this paper has been the contention that the analysis of ideology must be related to that of politics. Only then can we understand the concrete political role of an ideology, whether it is progressive or reactionary. It serves no purpose to make a list of ideologies, and then divide them into those "progressive" (e.g., nationalism, democracy, socialism) and those "reactionary" (e.g., religious ideologies, tribalism) outside of time and place. It is far more likely that, subjected to a contextual analysis, the contradictory character of ideologies is likely to come to surface.

Hence our emphasis in this paper on the contradictory character of nationalism, and on the need for a contextual analysis of nationalism as an

ideology. But I hope enough has been said in these lines, if not in between them, to suggest that a similar analysis could be made of the contradictory character of not only populism (of which nationalism is but one form) but also of democracy (which, from all indications, is the newly emerging sacred cow of apologetic social science).

Hence the insistence in this paper on distinguishing the popular nationalism of the 1940's from the statist nationalism of the 1960's and 1970's, and on underlining the fact that whereas the former went hand-in-hand with the democratic struggle the latter was not only divorced from it but was even turned into the spearhead for delegitimizing and demobilizing social movements with a democratic potential. And hence the insistence, in the present period when statist nationalism has been reduced to no more than an ideology for the preservation of law and order, that the pursuit of the democratic struggle is not possible outside of forging together an alliance of social movements around a programme for social transformation.

La marginalisation de l'Afrique: Examen des rapports Etat/société civile

Marie-Louise Eteki-Otabela*

L'Afrique et le système international

Les idées essentielles

1/ L'articulation des Etats africains aux Etats du Monde développé est une nécessité pour le système mondial de reproduction de l'ordre social existant.

2/ Or, les Etats africains sont marginalisés dans ce système depuis toujours pour différentes raisons.

3/ En fait, la raison principale est que les mécanismes de reproduction du capital façonnent d'une manière particulière les économies du Tiers-Monde.

4/ Les conséquences de ce phénomène sont:

- sur le plan social: la baisse du niveau de vie
- sur le plan politique: le renforcement de l'autoritarisme politique et l'écrasement de la société civile.

5/ Aussi, la crise de l'Etat aujourd'hui n'est pas forcément une crise de légitimation, mais elle est porteuse de structurations diverses et d'une dynamique pouvant déboucher sur une pluralité d'issues.

Donc, à partir d'une réalité donnée (1), l'articulation des Etats africains aux Etats du monde développé, le Professeur El Malki constate un fait (2), la marginalisation de l'Afrique. Puis il émet une hypothèse (3) pour expliquer ce fait: la façon particulière dont le capital façonne les économies du Tiers-Monde.

L'observation de ce fait, expérimentée à travers les *Conséquences* du phénomène (4) amène le Professeur El Malki à poser comme base de discussion la règle suivante:

La crise des Etats africains aujourd'hui n'est pas une crise de légitimité interne, mais plutôt une crise devant l'alternative où ces Etats sont placés à savoir, se conformer à l'orthodoxie financière libérale ou prendre en compte les contraintes internes de légitimation des régimes politiques en place.

En d'autres termes, la problématique des rapports Etat/Société civile en Afrique aujourd'hui se situe dans la perspective du choix entre maintien du statut quo du système mondial et remise en question de la place de l'Afrique.

* Sociologue, Cameroun

Remarques:

1 - Nous sommes heureux que soit réaffirmée avec force ici, l'idée selon laquelle l'Afrique est indispensable au maintien et à la reproduction du système international. Ce ne fut pas toujours le cas.

2 - Nous sommes bien d'accord que l'orthodoxie libérale, à travers l'application des PAS implique:

- la remise en cause des acquis sociaux des populations qui composent la société civile;

- le renforcement de l'autoritarisme politique des Etats et donc,

- la fin des velléités de démocratisation en cours dans nos pays.

3 - Mais, il nous semble qu'entre reconnaître la spécificité du mode de production capitaliste *périphérique* (la façon particulière dont le capital y façonne les économies) et admettre comme donnée objectives:

- l'absence d'un développement politique;

- et la dépendance de la société civile vis-à-vis de l'Etat, il y a un pas.

Nous voudrions attirer l'attention sur le piège qui consiste à poser l'Etat (post-colonial) comme *instance nécessaire et exclusive de la reproduction du système socio-politique*. Dans la mesure où la problématique des rapports Etat (Politique)/Société (Civile) peut éclairer sur la façon particulière dont le capital façonne les économies du Tiers-Monde, il convient d'être plus vigilant.

Aussi, notre communication partira de cette problématique dans sa version classique et originelle avant de voir son évolution. Dans une première partie, nous exposerons l'approche ethnocentriste et ses implications au niveau du discours socio-politique qui postule une soi-disant consubstantialité de l'Etat et de la société civile.

Dans la deuxième partie, nous examinerons l'approche Tiers Mondiste de cette problématique, afin de voir pour quelle raison socio-économique il est question aujourd'hui de la non-pertinence de cette opposition Etat/Société Civile.

Enfin, dans la troisième partie, nous exposerons l'approche qui est la nôtre avec l'hypothèse totalitaire.

Rapports Etat (politique)/Société (Civile): la problématique

Quand les ethno-anthropologues descendent sur le terrain du continent africain, la problématique des rapports entre l'Etat et la société avait déjà été posée¹.

1 Nous empruntons ici la formulation de cette problématique à Césaire Luporini dans *Marx et sa critique du politique* Paris Maspéro 1979.

Pour Karl Marx, la bourgeoisie a besoin de l'Etat dans la phase d'instauration du mode de production capitaliste. Cela est posé comme la constatation d'un fait empirique. Pour se reproduire, c'est-à-dire pour perpétuer sa domination, ce mode de production se suffit; le couple Etat/Société civile est donc à usage descriptif, car il s'agit là de la perception d'une expérience commune.

Ce couple ne fonctionne plus sur le plan conceptuel quand Marx décide de faire le procès du système capitaliste dans le *Capital*². Il utilise plutôt le couple superstructure (politique) - structure (économique). Pour lui, il n'y a donc pas de lien entre ces deux couples.

Le paradoxe du couple Etat/Société (civile) c'est qu'autant le deuxième couple fonctionne parfaitement dans le cadre conceptuel nécessaire au procès du processus de production avec les principes maintenant bien connus, des deux classes sociales antagonistes, les capitalistes et les prolétaires, celui de la lutte des classes comme comportement socio-politique - celui de la lutte préventive des dominants vis-à-vis des dominés: celui de la lutte incessante entre dominants - et surtout le principe de conscience de classe aux modalités différentes selon les classes; autant rien n'est dit de fondamental sur l'aspect politique, c'est-à-dire sur le couple Etat/Société (civile).

Cela reste le problème théorique du *Capital*. On n'y trouve pas de problématique de l'Etat. Engels a bien tenté une transposition, en indiquant que l'Etat comprendrait en fait, le régime politique et la société civile, les rapports économiques; le premier élément, l'Etat, étant posé comme secondaire par rapport au deuxième élément, la société civile qui serait l'élément décisif.

En effet, Engels analyse³ l'origine et le développement de l'antagonisme fondamental capitalistes/prolétaires et insiste sur le fait que celui-ci est apparu à la suite d'une transformation du mode de production, et donc que toute l'histoire moderne des luttes d'émancipation tourne autour de l'émancipation économique.

Mais, nous savons bien que dans la pensée de Marx, toute possibilité de passage théorique à l'Etat est bloqué, c'est-à-dire que dans les rapports Etat-Société, on retrouve bien du côté de l'Etat, les éléments juridiques, politiques, etc., mais pas ceux constitutifs de l'Etat; du côté société civile, on retrouve les rapports économiques.

2 Césaire Luporini, *idem*, p. 91.

3 Engels cité par Luporini, p. 95.

Il est bien question de *liberté* de l'Etat, mais cette liberté n'est pas posée comme l'objectif des dominés. Marx dit seulement que plus les pouvoirs de l'Etat sont limités (légalement), plus dans la société, on est libre.

Ce qui nous donne donc un Etat subordonné à la société. Ce changement de nature de l'Etat est placé au point de renversement de l'ensemble du système. Marx ne donne nulle part une réponse claire aux deux questions fondamentales posées à ce niveau de réflexion, à savoir:

- quelles transformations subit l'Etat bourgeois pour devenir l'Etat subordonné à la société?
- quels devront être les acteurs d'un tel renversement?

Ainsi la problématique Etat/Société n'est pas élevée au niveau conceptuel de la problématique superstructure/structure. Elle reste un noeud théorique. Et l'on soupçonne que seul Gramsci a essayé de reprendre cette réflexion⁴.

César Lupotini⁵ esquisse une explication des limites de cette conceptualisation pour sortir de l'impasse théorique qu'elle implique. Pour lui, le marxisme serait seulement une critique du capitalisme dans sa phase nationale. Marx n'a pas pris en compte "le système global" tel que nous le connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire:

- l'existence d'un marché mondial avec à l'intérieur la concurrence entre les différentes bourgeoisies, protégées par les structures étatiques.
- le développement inégal des différents pays.

C'est dans cette articulation, système nationale/système mondiale que s'enracinerait la problématique de l'Etat et partant celle du dynamisme des forces productives avec le phénomène de *crise*. Car ce dont il s'agit depuis Marx c'est d'analyser conceptuellement les conditions et la manière d'orienter les masses dans le cadre de la lutte des classes. Or, pour les ethno-anthropologues, le problème ne se posait pas tout à fait en ces termes; nous dirons même qu'il se posait en termes contraires. Pour les tiers-mondistes dont le militantisme en faveur des peuples opprimés a fait illusion, le temps des indépendances africaines, il est clair aujourd'hui que leurs analyses n'ont servi qu'à donner un fondement scientifique à la nouvelle gauche. Car l'hypothèse totalitaire que nous avançons semble ébranler le sacro-saint édifice libéralo-marxiste. Tous nous conseillent de *mettre de côté le postulat de la surdétermination de l'économie mondiale*, si nous adhérons à la thèse de l'impasse théorique actuelle, avec comme

4 Voir dans *Pour Gramsci*, de M.A. Macciocchi, p. 164-199, Seuil.

5 César Lupotini: *Les limites d'une conceptualisation*, p. 103-106.

objectif le retraitement méthodique des données factuelles soit à l'aide des techniques d'analyse disponibles, soit en renouvelant l'appareil conceptuel.

Or l'hypothèse totalitaire implique le fait que l'articulation des Etats africains aux Etats du monde développé s'enracine dans les mécanismes classiques du mode de (re) production capitaliste.

L'approche ethnocentriste

La démarche

La tradition de la pensée scientifique occidentale se base sur l'observation puis la déduction. Aussi les analyses des ethno-anthropologues de Durkheim à Georges Balandier, en passant par Levy-Bruhl, se caractérisent par le souci *d'ordonner les résultats des recherches ethnologiques et sociologiques selon un ordre manifestant le passage du plus simple au plus complexe, du moins civilisé au plus civilisé, du prélogique au logique*. On cherche à découvrir l'origine des choses en expliquant le plus proche par le plus éloigné, espérant trouver une explication au fonctionnement actuel de la société et même la clé de son avenir. Cette tendance des premiers ethnologues à rechercher "les cas primitifs", "non altérés" reste présente à ce jour dans nombre d'analyses africanistes⁶.

L'enjeu

C'est que historiquement, l'ethnographie s'est développée en même temps que s'effectuait l'expansion coloniale des peuples européens,

en ce sens donc, l'ethnographie apparaît étroitement liée au fait colonial que les ethnographes le veulent ou non. Pour la plupart, c'est dans les territoires coloniaux ou semi-coloniaux dépendants de leur pays d'origine qu'ils travaillent et, même s'ils ne reçoivent aucun appui direct des représentants locaux de leur gouvernement, ils sont tolérés par eux et assimilés plus ou moins par les gens qu'ils étudient à des agents de l'administration. Dans de telles conditions, il paraît, dès l'abord difficile à l'ethnologue même le plus épris de science pure, de fermer les yeux sur le problème colonial, puisqu'il est bon gré mal gré intégré à ce jeu et qu'il s'agit d'un problème ni plus ni moins vital pour les sociétés ainsi assujetties dont il s'occupe⁷.

Méthodologie

Vitale pour les colonisés, l'ethnographie l'est aussi et surtout pour l'expansion coloniale des Etats et quand on considère la manière dont elle fonctionne, on découvre un glissement peu innocent, de l'arsenal conceptuel

6 Madeleine Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Paris Dalloz 84, p. 193-194.

7 Michel Leiris, *Cinq études d'ethnographie*, Paris Denoël, p. 84-85.

au discours idéologique. L'archétype "société primitive" a été construit pour les besoins de l'analyse. Il définissait ces sociétés comme des sociétés simples, harmonieuses, homogènes et transparentes ce qui a légitimé sur le plan épistémologique, l'entreprise coloniale.

De la connaissance du plus simple pour connaître le plus complexe, on est passé à la solution des problèmes complexes dans les sociétés primitives. L'évolution de celles-ci vers le plus complexe a alors été posée comme inéluctable, comme devenir normal. Le développement du plus simple est devenu l'objectif devant conduire au bel édifice de l'harmonie des intérêts universels:

La représentation de l'Afrique que se font les auteurs qui appartiennent à ce courant de pensée est à l'image de la représentation plus générale qu'ils se font de la société humaine: un espace sans conflit où il est toujours possible de trouver un optimum collectif par l'ajustement des intérêts particuliers et la quête rigoureuse de l'équilibre de marché⁸.

L'ethnocentrisme

Et pendant un siècle, les sociétés africaines seront perçues suivant une typologie faisant d'elles, des sociétés à structuration simple avec un développement limité des forces productives: des sociétés homogènes et sans histoire avec tout au plus des clans ethniques et enfin comme des sociétés transparentes baignant dans l'harmonie à travers un tissu inextricable de liens de parenté. En conséquence, la négritude ravira la vedette à la lutte de classes et la théorie du développement sera préférée à la lutte de libération, l'OUA ayant été jugée plus authentiquement africaine que le RDA. Michel Leiris mettait déjà en garde contre cette recherche de "pureté originelle" en disant:

Il faut réagir et mettre les étudiants en garde contre une tendance trop fréquente chez les ethnographes, du moins pour ce qui concerne la France celle qui consiste à s'attacher de préférence aux peuples qu'on peut qualifier relativement d'intacts par le goût d'un certain "primitivisme" ou parce que de tels peuples présentent par rapport aux autres, l'attrait d'un plus grand exotisme. A procéder ainsi, l'on risque, il faut y insister, de se détourner des problèmes brûlants, un peu comme ces administrateurs qui font l'éloge du "brave type de brousse" en l'opposant à "l'évolué" des villes et jugent ce dernier avec une sévérité d'autant plus grande qu'il est par rapport au représentant moderne du "bon usage" des auteurs du 18e siècle, plus difficile à administrer⁹.

8 P. Jacquenot et M. Raffinot, *Accumulation et développement*, Paris L'Harmattan p. 30.

9 Michel Leiris, *idem* p. 102.

Aussi le moins que l'on puisse dire c'est que les analyses des ethno-anthropologues libéraux ne visaient ni la promotion des conditions de libération ni l'orientation de la lutte de populations africaines. Il s'agissait généralement de monographies descriptives, livrant un savoir anecdotique et réduisant la réalité africaine aux images folkloriques. Toute tentative pour sortir du giron des ancêtres de Balandier apparaissait comme un manque de rigueur scientifique. Il fallait pour être un bon ethnologue s'en tenir aux archétypes de "sociétés primitives" et du "bon sauvage". C'est ainsi qu'on en est venu à considérer les cultures et les sociétés africaines comme des "totalités expressives" du fonctionnalisme de Malinowski au structuralisme de C. Levy Strauss et à nier catégoriquement toute spécificité conceptuelle à leur appliquer sur le plan des rapports de production. "L'économie du sous-développement" est un sujet très important mais elle ne donne pas matière à formulation et à une théorie¹⁰. Pour les libéraux et leurs ancêtres ethnologues, les erreurs constatées lors de l'application des modèles à telle ou telle situation concrète ne sont que des perturbations bénignes dans la belle mécanique de l'équilibre général. Et si ces erreurs révèlent une ampleur jugée trop profonde, cela ne peut pas tenir à une erreur dans les hypothèses ou sur les modes de raisonnement; mais seulement à cette fâcheuse incapacité des pays "en retard" à respecter les règles du jeu du capitalisme.

Problème théorique

Quand la bourgeoisie occidentale décide de créer les Etats africains dans les années 60, décision qui répondait moins aux aspirations des peuples colonisés qu'aux besoins d'expansion du mode de production capitaliste, elle se trouve confrontée à un problème. Comment fonder (théoriquement) la nature "autoritaire" de l'Etat post-colonial? Il n'était pas question que ces Etats apparaissent comme le produit de l'Occident ou la façon particulière dont le capital façonne les économies africaines - non surtout pas. L'Etat colonial s'inscrivait en droite ligne de la mission civilisatrice. Il fallait maintenant moderniser ces sociétés. La mise en place de l'Etat post-colonial, ses structures et son fonctionnement devaient apparaître comme les produits de l'archaïsme des sociétés africaines. C'était le seul moyen de justifier leur autoritarisme. Ainsi on faisait d'une pierre deux coups:

- on légitimait la reproduction du mode de production capitaliste en Afrique et,
- on faisait apparaître ses modalités d'extension comme nécessité interne des sociétés africaines.

10 Jacquenot et Raffinot, *idem*, p. 30.

Et pendant deux décennies, le développement "a tout à coup cristallisé les espoirs de justice - de paix - et de bien-être pour tous les habitants de la terre". On commença par identifier les obstacles au développement - comme par hasard ils correspondaient presque mot pour mot aux caractéristiques des sociétés primitives! L'explosion démographique, le retard des mentalités, l'analphabétisme, l'absence d'esprit d'entreprises, les conditions naturelles défavorables et surtout le manque de capitaux...

"Ces obstacles, les pays sous-développés (mis pour sociétés primitives) n'avaient pu les vaincre. Sinon ils seraient développés. Le développement devait donc être introduit de l'extérieur..." Très peu d'occidentaux savent aujourd'hui qu'ils ont été eux-mêmes les victimes d'une gigantesque escroquerie.

Etat et société dans la pensée ethnocentriste

Comment se pose dans ce contexte les rapports entre l'Etat et la société? A l'heure où il est de bon ton, grâce aux analyses de la domination et de la dépendance, de faire la critique de l'Etat post-colonial pour faire apparaître ce qui ne s'y réduit pas, il n'y a plus qu'à propos du Tchad que nous avons l'occasion d'entrevoir l'Etat, tel qu'il se présente dans le courant de pensée ethnocentriste. Il s'agit ici de l'Etat sauvant la société du chaos: dans un livre récent Abderahman Dadi, reproduit à merveille ce discours ethno-libéral sur l'Etat:

... on tient là un récit clair et honnête des grandes lignes de l'évolution du Tchad depuis l'indépendance, qui sans prétendre à l'exhaustivité, permet de se repérer dans une histoire singulièrement sinueuse et complexe, mais encore l'ouvrage permet, à travers l'analyse du cas Tchadien, de poser un certain nombre de questions fondamentales, et toujours d'actualité, relatives aux conditions d'équilibre et de survie des Etats africains; parce que le Tchad a condensé et poussé jusqu'au paroxysme, pour le plus grand malheur de ses populations, les contradictions qui travaillent peu ou prou tous les Etats africains, la mise en évidence des facteurs qui ont conduit à cette situation ne peut être que riche d'enseignements et espérons-le de leçon¹¹. Donc voici les principaux enseignements assumés par les Africains eux-mêmes:

L'Etat sauveur de la société

Première tâche de l'Etat: l'intégration nationale. Si la "Nation tchadienne" n'était évidemment pas comme l'avait prétendu Tombalbaye en 1960 un "fait accompli" mais au contraire à forger, il en allait ainsi de tous les pays

11 Abderahman Dadi : *Tchad, l'Etat retrouvé*, Harmattan 1987 - Préface Jacques Chevalier, p. 3.

africains nouvellement indépendants; et la tâche assignée à l'Etat était précisément de s'efforcer de réaliser, sinon l'intégration, du moins une relative "agrégation" sociale en faisant prévaloir de nouveaux liens de solidarité et d'allégeance. Cette entreprise s'est révélée singulièrement délicate et aléatoire dans tous les pays africains;

- l'Etat devait y être un pôle d'attraction avec des fonctionnaires formés à l'encadrement administratif. Il devait assurer la socialisation politique notamment par le parti unique;
- ensuite l'Etat devait permettre de dépasser les clivages existants au sein du gouvernement, du paiement, du parti, dans l'administration et dans l'armée;
- enfin l'Etat devait contribuer à atténuer les tensions internes et réguler la violence issue de la colonisation. L'Etat ne s'est pas fait éclipsé par les mouvements de résistance passive, ni par les pressions extérieures. Il est souvent devenu un Etat fort avant d'être en crise aujourd'hui.

Abderahman Dadi relève les signes de désarroi qui se multiplient au Tchad, même avant le crépuscule de l'ordre étatique. "Tout cela démontre que l'Etat est devenu incontournable et qu'il structure les représentations et les comportements politiques"¹². Ainsi, l'Etat post-colonial était inscrit dans la logique du courant de pensée ethnocentriste libérale comme un avènement naturel. Il ne vient jamais à l'idée d'aucun Africain que nous aurions à ce jour pu nous passer de ces Etats; que les sociétés africaines auraient pu avoir une autre histoire. Non l'Etat post-colonial apparaît comme le destin des sociétés primitives. Il ne vient à l'idée de personne que nos sociétés avaient déjà une pluralité d'issues mais que c'est l'Etat post-colonial qui a prévalu. Non parce qu'il était inscrit dans une logique interne de développement des forces productives mais bien parce qu'il a été imposé de l'extérieur dans le cadre de l'expansion du capitalisme. Pire, dans le discours ethno-libéral cet Etat nous est présenté comme une preuve de maturité politique de la société, une société qui, au niveau du développement des forces productives, a été posée comme primitive. Dans la tradition ethno-libérale, l'Etat sauve la société

L'approche tiers-mondiste

La Démarche

Il semble que cette deuxième approche soit contemporaine au courant libéral. Elle a cependant été d'abord d'inspiration humaniste, puis s'est nettement radicalisée avec l'exaltation du "tiers-mondisme" pendant les

12. Idem, p. 8.

années 1960. A l'intérieur de ces deux courants de pensée, il y a des interprétations différentes des phénomènes culturels, économiques ou politiques; mais ces divergences internes s'estompent, comme nous allons le voir, derrière une manière commune de traiter la problématique des rapports Etat/Société civile.

Les premières analyses ethnographiques avaient surtout pour but le repérage et la définition. Elles ont construit des indicateurs conceptuels visant à mesurer l'état d'arriération des sociétés primitives. Ces indicateurs ont ensuite été rassemblés selon certains critères (simplicité, homogénéité et transparence) ce qui a permis d'établir une typologie des sociétés primitives par rapport aux "sociétés modernes" et enfin elles apparaissent comme "un retard" avec des structures archaïques, une mentalité prélogique et un processus historique plus ou moins bloqué.

L'approche tiers-mondiste est partie également de l'étude des sociétés primitives pour critiquer les thèses ethno-libérales. E. Terray en 1972, P. Rey en 1973, C. Meillassoux en 1975 et Jean Copans en 1975 ont, après avoir balayé le terrain des imageries naturalistes laissées par l'ethnologie coloniale, mis en lumière les erreurs de l'approche dualiste (tradition - modernisme) à l'aide d'une construction plus dialectique en termes d'articulation de modes de production différents; c'est-à-dire le capitalisme et les autres systèmes historiques d'organisation sociale.

Si ces analyses ont permis une certaine intelligibilité des rapports économiques (théorie du sous-développement engendré et perpétré, avec la théorie du développement comme rupture nécessaire) il n'en va pas de même sur le plan socio-politique (face au redéploiement du grand capital). C'est que les tiers-mondistes préféraient partir du couple superstructure/structure pour faire le procès des rapports de production à la périphérie. C'est à partir de ce couple épistémique qu'ils ont fait leurs analyses de la domination (à l'intérieur) et de la dépendance vis-à-vis de l'extérieur. Mais déjà, dans les années 50, Michel Leiris disait:

scientifiquement, il est déjà certain que nous ne pouvons sans que nos vues sur elles en soient faussées, négliger le fait que les sociétés en questions sont des sociétés soumises au régime colonial et qu'elles ont par conséquent subi - même quant au moins touchées, au moins "acculturées" - un certain nombre de perturbations. Si nous voulons être objectifs, nous devons considérer ces sociétés subissant à quelque degré l'emprise économique, politique et culturelle européenne et non pas en nous référant à l'idée de je ne sais quelle intégrité¹³.

13 Michel Leiris, *idem*, p. 87.

L'enjeu

Cet appel a été entendu par les chercheurs marxistes surtout parce que face au courant primitiviste, ils devaient prouver l'universelle validité des concepts et des méthodes élaborés par Karl Mark. Ce pari Claude Meillassoux l'a tenu au cours de son étude *L'anthropologie économique des Gouro*¹⁴. En écrivant son livre, il s'est proposé un double but: décrire à partir du cas des Gouro le mode de production des sociétés lignagères et segmentaires et analyser le passage de ce mode de production traditionnel à un nouveau mode de production caractérisé par le développement de l'agriculture commerciale. La preuve a donc été donnée que les catégories du matérialisme historique sont parfaitement applicables aux sociétés dites "primitives" et que leur utilisation nous permet de franchir une étape nouvelle dans l'exploration de ces sociétés.

La méthodologie

C'est ainsi que l'on est passé de la "totalité expressive", de "l'essence intérieur" tous chères à l'approche libérale quelque soient les écoles, à "l'expression réciproque" entre les éléments du tout, et l'on a commencé parallèlement à la tradition de "l'intégrité" sociale de la réalité africaine, à étudier ces sociétés dans leur "réalité sociale" tout en maintenant l'idée d'une spécificité au niveau du mode de production.

Le tiers-mondisme

Le tiers-mondisme a introduit cependant une nuance subtile permettant de préserver l'approche ethnocentriste. Pour Claude Meillassoux, rappelons-le, il y a un mode de production des sociétés lignagères et segmentaires, défini par la réunion d'un certain nombre de caractères économiques généraux communs à toutes ces sociétés. Pour nous, (de E. Terray et L. Althusser) "un mode de production est l'unité spécifique d'un système de forces productives et d'un système de rapports de production..."¹⁵. Les diverses formes de coopération rencontrées dans de telles formations nous révèlent donc la "présence" combinée d'autant de modes de production distincts.

En clair M. Terray affirme que l'on peut toujours, lorsqu'on se livre au procès de toute société humaine rencontrer des catégories définies par le matérialisme historique. Mais de là à conclure que toute société humaine fonctionne selon la loi du matérialisme historique, il y a un pas. Donc devant la diversité contextuelle des sociétés dites primitives, le marxisme admet certes l'existence d'une structure économique de base, commune à

14 Claude Meillassoux - *L'anthropologie des Gouro de Côte d'Ivoire*, Mouton, 1964.

15 E. Terray - *Le marxisme devant les sociétés primitives*, Maspéro - 1969, p. 167-169.

toute société humaine avec un mode de production dont seuls varieraient les modalités concrètes. Par contre il renonce à rechercher au niveau de cette infrastructure économique, l'explication des différences considérables des sociétés au niveau des superstructures juridiques, politiques, sociales et idéologiques. Pour M. Terray, si Claude Meillassoux s'en est tenu à l'idée que l'ensemble des sociétés lignagères et segmentaires repose sur un seul et même mode de production, c'est peut être parce qu'il n'a pas tout à fait renoncé à la conviction idéologique selon laquelle, il y aurait une **spécificité irréductible des sociétés dites primitives** qui tiendrait en dernière instance à leur simplicité, à leur homogénéité, à leur transparence, et nous revoilà à la case de départ; du coup le marxisme ne s'appliquerait pas aux sociétés africaines. Il faudrait une théorie spécifique pour ces sociétés. Ce à quoi se sont employés Lénine et Roxa Luxembourg avec *l'impérialisme, stade suprême du capitalisme...*¹⁶.

Le problème théorique

Le problème théorique que pose ce refus de considérer les sociétés africaines comme des sociétés humaines à part entière n'a induit les tiers-mondistes les plus honnêtes qu'à nous vendre des mythes révolutionnaires avec un "stalinisme de sous-développés" qui fournissait cependant, tant bien que mal, une vision moderne du monde, manichéenne, certes, mais relativement efficace avec son explication du phénomène de l'impérialisme, son souci du développement économique, sa structure organisationnelle, et son volontarisme optimiste. Cette caricature particulière du marxisme (il y en a d'autres) a été mimée jusqu'à un certain point par les révolutions nationales anti-impérialistes. Mais devant l'échec cuisant de ces révolutions, les tiers-mondistes ont été plus prompts à accuser les intellectuels africains d'incapacité conceptuelle (ce qui participe dans une certaine mesure de l'obscurantisme ethnocraciste) qu'à remettre en cause ce "marxisme à la petite semaine".

*D'une façon générale, les potentialités révolutionnaires du tiers-monde ont été surestimées: trop souvent par universalisme, c'est-à-dire par absence de connaissance des conditions concrètes, une trop grande importance a été accordée au rôle possible de l'idéologie révolutionnaire, sans toujours bien évaluer sur quelle société et dans quelles conditions on essayait de la greffer...*¹⁷

Aussi l'"épaisseur historique" souvent appelée à la rescousse par un certain Poncepilatisme nous ramène en pleine ethnocentrisme avec les

16 Lénine : *Impérialisme, Stade suprême du Capitalisme.*

17 Opinion courante chez les néo-libéraux de droite comme de gauche - Voir Jacquenot et Raffinot op.cit., p. 44-45.

leaders charismatiques et les pseudo "démocraties nationales" pour réaffirmer la socialité du pouvoir primitif et l'absence de conscience de classe dans "ces" sociétés archaïques. Leur rendant la monnaie, Lévi-Strauss disait du tiers-mondisme:

qu'il s'agit là d'une tentative pour supprimer la diversité des cultures tout en feignant de la reconnaître pleinement... L'évolutionnisme social ou culturel n'apporte, tout au plus qu'un procédé séduisant mais dangereusement commode de présenter des faits; il s'agit d'un maquillage faussement scientifique, d'un vieux problème philosophique dont il n'est nullement certain que l'observation et l'induction puissent un jour fournir la clé"¹⁸.

Comment s'étonner que dans sa maturation, l'anthropologie sociale nous propose comme seule issue aujourd'hui une théorie néo-évolutionniste qui préconise simplement "d'utiliser les instruments d'analyse disponibles pour élucider les contraintes qui pèsent sur la dynamique d'accumulation du capitalisme dans les économies dépendantes"¹⁹.

De l'archétype "société primitive" construit pour les besoins de l'analyse des "sous-cultures africaines" on est passé à l'idée d'une "culture africaine", paradigme syntagmatique auquel renverraient ces fameuses "cultures au pluriel". Après le culte de l'unité, celui de la diversité. Et forts de ces présupposés "scientifiques", de l'ethnocentrisme à l'apartheid, les politologues tiers-mondistes affirment sans ambages aujourd'hui que dans les rapports Etat/Société, leur souci prioritaire est de sauvegarder des structures et des institutions, et la consolidation des Etats africains. Mieux les socialistes Français déclarent "nous ne sommes pas intéressés à la déstabilisation des régimes en place"²⁰.

Rapports Etat/Société dans la pensée critique: L'Etat contre la société

Dans ce contexte, la problématique Etat/Société est posée à travers trois idées principales. J. Copans démontre que les rapports Etat/Société s'enracinent dans la primitivité des sociétés africaines. E. Terray se demande si cette problématique est pertinente à propos de la réalité africaine post-coloniale et enfin J.F. Bayart tente de trouver un moyen terme en conciliant les ethnocentristes néo-colonisateurs et les critiques tiers-mondistes avec sa thèse de l'Etat hégémonique.

Pour J. Copans, la prédominance de l'Etat sur la société et l'autoritarisme sociétal sont fondés sur une culture africaine de la hiérarchie

18 Claude Lévi-Strauss cité par E. Terray dans *Le marxisme dans les sociétés primitives*, p. 15-16.

19 Idem. Jacquenot et Raffinot, p. 9.

20 Louis Le Penec - *Vingt questions sur l'Afrique*, p. 13.

et de l'obéissance. "Les sociétés africaines seraient des sociétés qu'imprègne la sacralité²¹ du fait de leur mentalité prélogique. Parallèlement, les seules représentations qui y constitueraient des potentiels de conflits et de résistance à l'Etat relèvent des relations parentales ou tribales, des pratiques magico-religieuses, telle la sorcellerie ou les sectes modernes. Il s'agirait donc en général d'archaïsme interprétés en termes de résistances à l'Etat qui lui, est porteur du projet capitaliste et de ce fait seul acteur politique digne de ce nom. Le problème de l'ethnologie moderne c'est de démontrer que l'Etat "post-colonial n'a pas de forme concrète au niveau de l'infrastructure économique. Alors la hantise des penseurs occidentaux c'est que les Africains intellectuels ou chercheurs découvrent que la seule réalité concrète de l'Etat post-colonial sur le plan national c'est l'appareil coercitif géré par la bourgeoisie bureaucratique".

La prise de conscience de ce fait, de plus en plus réelle et massive en Afrique quelques soient les modalités concrètes qu'elle prenne, a des conséquences désastreuses pour les intérêts du grand capital. Elle implique que, s'agissant de l'Etat, des Africains ne puissent le concevoir aujourd'hui que dans l'acceptation de Gramsci: c'est-à-dire que l'instauration d'un tel Etat implique:

à l'intérieur un fonctionnement démocratique garantissant à toutes les tendances anticapitalistes la liberté et la possibilité de devenir des partis politiques... Et qui fonctionne vis-à-vis de l'extérieur comme une machine implacable contre les organes du pouvoir industriel et politique du capitalisme²².

En fait un Etat démocratique est au moins socialiste. Alors on entretient l'amalgame au sujet de la problématique de l'Etat. Il importe de démystifier toute cette activité débordante sur les rapports Etat/Société civile en Afrique. Il faut en premier lieu distinguer deux niveaux d'appréhension du sujet qui sont mêlés souvent à dessein: quand nous disons au début de cet exposé que le couple Etat/Société civile est à usage descriptif pour Marx, cela implique que la distinction même entre société politique et société civile est d'ordre "méthodique" et "non organique" car dans la réalité perçue au niveau concret, société civile et Etat se confondent. Aussi la première erreur (nous osons croire qu'il s'agit bien d'une erreur) c'est de prendre le couple Etat/société civile à usage méthodique pour faire le procès des rapports de production au niveau superstructure/structure. Cette identification mal-

21 J. Copans comme J.F. Bayart : Les sociétés africaines face à l'Etat - p. 25 dans *Pouvoirs* 1983.

22 Gramsci cité par Macciocchi, p. 169.

heureuse des deux couples et cette confusion des niveaux d'approche a pour principales conséquences:

- la négation de l'Etat d'une part (Etat "fantôme" pour Copans)²³, dans le seul dessein de faire apparaître un Etat post-colonial somme toute pas si terrible que l'on prétend pour ainsi introduire l'idée de désengagement (car qui trop embrasse, étreint) essentiel dans le contexte actuel de redéploiement du capitalisme post-industriel. Et avec cette négation, celle des classes sensées être au pouvoir:

en particulier on ne rencontre guère en Afrique l'équivalent de ces fonctions publiques européennes qui sont bien souvent le plus solide substrat de l'existence indépendante de l'Etat, avec des corporations fermées sur elles-mêmes et maîtresses de leur propre recrutement. On rencontre plutôt en Afrique des bureaucraties dont le mode de recrutement dépend du pouvoir; à leur idéologie de l'intérêt général qui justifie leur liberté d'action vis-à-vis de tous les intérêts sociaux, les Africains préfèrent celle de l'intérêt personnel et de l'enrichissement illicite; toute position d'enrichissement par les avantages personnels qu'elle procure (traitement régulier susceptible d'être réinvesti, prestige social, passe-droits, pots-de-vin, etc...). Même les hommes d'affaires qui n'appartiennent pas au secteur public en dépendent étroitement, ne serait-ce que parce que leurs moyens d'enrichissement repose largement sur des dérogations à la loi (contrebande, fraude fiscale, etc.) ou sur des autorisations administratives (licences d'importation ou autres). La parenté, de voisinage ou de clientèle vient en quelque sorte écarteler l'administration, lui interdire de se constituer en acteur autonome et cohérent²⁴.

- La négation de la société civile dont il faut relever la carence identitaire dans la pensée africaniste; on parle tantôt d'un groupe ethnique (les bamilékéés au Cameroun), d'un mode particulier de production (économie de plantation en Côte d'Ivoire), de groupes sociaux dominés (cadets sociaux et autres) qui prennent "leur revanche sur l'Etat" en tenant en échec son "projet hégémonique"²⁵. Tantôt il faut rechercher la société civile dans les sites intermédiaires entre l'action de l'Etat et les modes populaires d'action (Bayart). Par ailleurs, on souligne que "tous ces

23 J. Copans : Une crise conceptuelle opportune, *Politique Africaine*, juillet 1987, Kartala, p. 2-11.

24 J.F. Bayart dans les sociétés africaines face à l'Etat. Les pouvoirs africains - *Pouvoir* 1983, p. 29-34/35-38.

25 J.F. Bayart *Pouvoirs*, p. 32-33.

soulèvements n'ont débouché que sur des situations d'équilibre catastrophiques" car ni les jeunes marginalisés et victimes de toutes sortes de manipulation, ni les femmes contraintes à des stratégies individuelles ou familiales, ni les paysans, ni les ouvriers affaiblis par les clivages internes ne peuvent contredire la logique capitaliste par la formulation d'un projet explicite de rupture. Toutes ces forces populaires se contentent de peser sur l'Etat par le biais d'innombrables "tactiques" faute d'une stratégie alternative. En conséquence quand on affirme l'inexistence de l'Etat, on a en tête l'Etat au niveau structure nationale concrete, alors que l'on parle de l'Etat au niveau de la superstructure. De même quand on démontre l'absence d'une société civile, on traite d'archaïques les rapports de production et on veut que nous acceptions là la primitivité de la société civile au niveau de la superstructure comme une sorte d'incapacité au politique. La deuxième erreur c'est au niveau organique; peu nous importe de savoir que l'Etat est contre la société ou que la société prend sa revanche sur l'Etat car ce sont là des rapports concrets que nous expérimentons quotidiennement dans le cadre des rapports de production. Ce qui est important c'est que si l'on veut faire le procès de ces rapports de production, il ne faut pas penser qu'il suffit de sortir de l'optique fonctionnaliste de description des différents rôles de l'Etat pour critiquer plus ou moins radicalement la domination de l'Etat sur la société. Le problème n'est pas de réduire l'Etat à sa fonction coercitive, pour nous faire croire qu'il y a un progrès théorique. Le mérite" de Gramsci "est d'avoir distingué à l'intérieur de l'Etat, bien qu'en celui-ci le moment de la force et celui du consensus soient dialectiquement unis, un niveau superstructurel, l'hégémonie... à travers lequel l'Etat exerce sa direction et maintient son leadership idéologique sur la société civile"²⁶. Or l'hypothèse hégémonique selon J.F. Fayart est que l'Etat post-colonial en Afrique essaie de résoudre une crise hégémonique ouverte avec les indépendances et que c'est le projet hégémonique de l'Etat qui explique et à la limite légitime - sa nature coercitive. La distinction entre "société politique" et "société civile" que Gramsci opère dans les "cahiers"²⁷ n'est pas seulement une distinction méthodologique entre deux niveaux de la superstructure, mais surtout le lien théorique où se noue un concept original tout-à-fait nouveau dans la théorie léniniste de l'Etat et qui met en évidence la complexité,

26 J.F. Bayart : "Le parti unique au Cameroun" - *Cahiers d'études africaines*, p. 9-13.

27 Gramsci, idem, p. 165.

l'articulation et la relative indépendance, par rapport à la base économique des institutions, des organisations, des formes de la conscience de l'idéologie à travers lesquelles s'exprime le pouvoir (d'une classe). Alors à quel Africain fera-t-on croire que le projet hégémonique de l'Etat post-colonial est une réalité? Nous savons que la force d'un règne hégémonique est d'autant plus efficace que les mécanismes par lesquels il est advenu sont invisibles.

En Afrique la coercition aussi bien physique que symbolique est le fruit d'une conception musclée de l'autorité que détiennent les pouvoirs politique, administratif, judiciaire et policier.

Les jeunes délinquants sont battus dans les commissariats, les gens sont détenus dans des conditions tragiques et inhumaines, les projets économiques ou urbanistes sont mis en oeuvre autoritairement. Le développement est de facto une obligation imposée par les mesures fiscales, administratives et coercitives; la valorisation de l'investissement humain pouvant mener jusqu'à une véritable réhabilitation du travail forcé de l'époque coloniale (Zaïre, Guinée Equatoriale); la collecte de l'impôt donne lieu à des opérations de police entachées de brutalité. La répression des mouvements sociaux ou des pratiques populaires menace constamment de dégénérer en incidents sanglants (Nigéria, Zaïre, Libéria, Madagascar, Centrafrique, Kenya, Gambie, Cameroun, Côte d'Ivoire) et les situations de répressions paroxystiques ont endeuillé la Guinée Equatoriale, la Guinée Conakry, l'Ouganda, le Burundi, le Rwanda²⁸.

Pour Gramsci, l'Etat c'est la société politique et la société civile: "une hégémonie cuirassée de coercition". Or si partout en Afrique le procès des rapports de production révèle un Etat coercitif, elles sont rares les sociétés africaines où l'Etat est à la fois la société politique et la société civile, au niveau de la superstructure. Il n'existe pratiquement pas de pays où le groupe social dominant a pu ou même a dû s'imposer comme dirigeant avant même la prise de pouvoir gouvernemental. C'est là aussi une des conditions réelles pour parler d'Etat hégémonique. Selon Gramsci, la fonction hégémonique est aussi un moment et une condition du processus révolutionnaire. Alors que dans les pays africains, même lorsque les dirigeants Chefs d'Etat étaient des leaders au cours de la guerre d'indépendance (Côte d'Ivoire, Guinée par exemple) ils n'ont pu maintenir leur hégémonie (personnelle) que par la force; Les Etats africains sont des cas particuliers où la seule force suffit à l'exercice du pouvoir. Hors de cette hypothèse, il est indispensable de penser ensemble les deux termes de

28 Bayart *Pouvoirs*, p. 35.

domination et de consensus car, à ne vouloir mettre l'accord que sur le second comme le fait J.F. Bayart, on finit par concevoir "l'Etat non plus seulement comme instrument d'oppression qu'il faut donc briser, mais comme système à réformer"²⁹. C'est une interprétation révisionniste de droite de penser que cet Etat a la direction politique de la classe au pouvoir, encore moins la capacité d'en assurer la direction intellectuelle et morale. Raison pour laquelle ces Etats sont essentiellement anti-démocratiques.

La troisième erreur à laquelle induit l'usage alternatif des couples Etat/Société et superstructure/infrastructure et la confusion des niveaux d'analyse c'est de penser que ce qui ne se réduit ni à l'Etat ni aux modes populaires d'action politique et qui serait donc la société civile ne peut se saisir qu'à travers des énonciations politiques. Il faut faire remarquer qu'en disant cela, on se trouve au niveau de la superstructure. Et le contrôle de la société par l'Etat et par les groupes sociaux qui postulent au statut de classe dominante porte d'abord sur l'accès des acteurs historiques au système politique. Les régimes en place sont opposés à l'organisation autonome et plurielle des groupes sociaux subordonnés par l'effort totalisant l'intégration des différentes forces sociales au sein de mouvements uniques: parti, syndicat, organes annexes de jeunes, étudiants; avec mobilisation plus ou moins épisodique comme en Côte d'Ivoire, débonnaire comme au Cameroun et plus totalitaire comme en Guinée, Zaïre, Togo. Cette participation conforme et unanimiste par la sélection des candidats aux fonctions électives, l'accès à la scolarité de qualité, la répartition des richesses est régulée par le centre d'où l'Etat et les classes dominantes assument leur propre reproduction. Alors pour que "la politique se gère dans le visible"³⁰, il faut déjà que l'accès, "le passage au politique" se conçoive dans le visible.

Dans un pays comme le Cameroun, entre la structure économique qui a sa logique propre de reproduction du capital et l'Etat avec sa législation, sa coercition, se tient la société civile, avec des lieux, des temps, des agents et des structures dont l'Etat empêche l'institutionnalisation et la systématisation, car dangereux pour lui.

En deuxième lieu, c'est cette société civile là qu'il s'agit d'analyser dans ses rapports avec l'Etat et non des comportements plus ou moins pathologiques résultant de la rigueur de la domination, ni encore moins des pratiques énonciatives dont on sait parfaitement qu'elles ne sont détotalisantes que le temps de la lutte pour l'accession au pouvoir.

29 Gramsci, *idem*, p. 168.

30 J.F. Bayart : *L'hypothèse totalitaire*, colloque Paris - février 1984.

- D'abord il faut partir du fait que la distinction Etat/Société est méthodique et non pas organique en ce qu'elle est tout-à-fait pertinente s'agissant de la réalité africaine post-coloniale.
- Ensuite qu'à ce niveau méthodique il est tout-à-fait pertinent de poser en principe l'autonomie de la société civile en Afrique. En ce sens elle peut parfaitement s'analyser dans la vie sociale avec des lieux, des temps, des agents et des structures qui menacent régulièrement et de façon permanente la logique de l'Etat post-colonial.
- Enfin que dans la réalité concrète, société civile et Etat se confondent et quand E. Terray dit que "mille liens continuent d'attacher l'Etat à la société civile et que mille canaux permettent à celle-ci d'intégrer celui-ci"³¹, il démontre là, contrairement à sa conclusion, que les sociétés africaines sont des sociétés hautement et pleinement politiques.

L'hypothèse totalitaire

Avec l'ethnocentrisme, l'Etat devait sauver la société archaïque, l'amener à un niveau de développement permettant d'intégrer l'Afrique dans le système international. Le moins que l'on puisse dire aujourd'hui c'est que l'Etat a échoué totalement dans cette mission. Alors les penseurs africanistes plus ou moins tiers-mondistes nous expliquent qu'en réalité cet échec est à mettre sur le compte des pesanteurs sociales qui n'ont pas arrêté pendant presque trois décennies de peser sur l'action de l'Etat. Mieux, l'Etat a été obligé d'être contre la société pour essayer de la sauver malgré elle. Et comme le dit l'adage populaire, on ne peut pas sauver quelqu'un contre sa volonté. Alors il faut s'y résoudre. Les sociétés africaines sont irrémédiablement non-politiques et partant, hors de l'histoire. Nul doute que cette façon de voir les choses sert à maintenir le statut quo; nous proposons une autre explication.

La démarche

Très longtemps il a été interdit de considérer la colonisation pour ce qu'elle fut une gigantesque opération commerciale doublée du plus grand génocide que l'humanité ait jamais connu; il s'agissait de moderniser des sociétés arriérées et archaïques. Puis l'expansion coloniale qui a donné lieu à la "libération nationale" s'est soldée par l'octroi des indépendances. C'est seulement 20 ans après que les analyses tiers-mondistes nous apprennent

31 E. Terray : *L'Etat contemporain en Afrique*, p. 14.

qu'il s'agissait de la reproduction du mode de production capitaliste avec la création des Etats en prime.

Quant au fait de ces analyses nous avons voulu dénoncer les Etats africains comme étant de simples instruments de contrôle de l'impérialisme, les tiers-mondistes étaient les premiers à nous convaincre du contraire sous prétexte que ces Etats avaient pour mission la réalisation de nations souveraines. Enfin aujourd'hui quand nous avançons l'hypothèse totalitaire pour expliquer la marginalisation de l'Afrique, M. J.F. Bayart nous conseille de la

"projeter dans le futur" parce que "la moitié de la population des Etats africains est trop jeune pour avoir fait l'expérience directe de la référence libérale à la fin de la colonisation et qu'en conséquence au-delà des stratégies indéniables d'entrée dans le totalitarisme, nous n'avons pas assisté d'une façon irrévocable à l'installation du totalitarisme tel que le définit R. Aron"³².

Pourtant le même Bayart décrit à propos du Cameroun, des mécanismes totalitaires du régime. A travers l'Afrique, les indices ne manquent pourtant pas; la prolifération des régimes de parti uniques tentaculaires disposant du monopole de la fonction politique et encadrant les différents pans de la société par le biais d'organismes annexes spécialisés; des régimes qui fonctionnent d'emblée sur le mode de la mobilisation et de la participation conforme, et les observateurs ont pu se gausser des élections à 100% (et même parfois à 110%, selon les vœux d'un Préfet camerounais); défilés de masses scandant des mots d'ordre à la gloire du Chef du Parti et de la pensée officielle... La prétention de l'Etat à moderniser la société selon les besoins d'une conception globale du "Développement", un "Développement" défini de l'extérieur et imposé par le haut, est lourde de relents totalitaires indéniables, jouant à la fois sur la coercition et sur les mécanismes d'intériorisation. Etats pédagogues s'adressant à des "peuples-enfants", immatures, coupables et toujours prompts à retomber dans les errements du passé, le passage d'un 'Etat mou à un Etat intégral" dans un contexte d'inconsistance relative de la société civile. Mais on nous invite malgré ces indices à ne voir que de l'autoritarisme. Bayart parle même de "Bonapartisme", là où il pourrait nous venir à l'esprit que l'idée de développement séparé pour la "périphérie" a inauguré sur le continent africain ce processus de désintégration dont C. Lefort dit qu'il combine

32 J.F. Bayart : *L'hypothèse totalitaire* et citations suivantes.

*la dissolution des liens sociaux ordinaires et l'anéantissement des volontés particulières avec le montage d'un immense réseau bureaucratique dans la société entière*³³.

Comme pour l'ethnocentrisme et le tiers-mondisme, on analyse les mécanismes totalitaires au niveau de l'infrastructure économique et social mais on refuse de le reconnaître quand on se place au niveau de la superstructure socio-politique. On conclut à une intégration de la société civile et de l'Etat. On constate leur fusion et au lieu d'y voir du totalitarisme on parle de "bribes de totalitarisme"³⁴ dont il faut chercher le fondement dans "un totalitarisme social" interne et s'interroger de façon moins anecdotique sur la transposition éventuelle de ce totalitarisme social au plan de l'Etat contemporain de facture occidentale.

L'enjeu

Voici comment le définit Bayart:

*A ma connaissance, aucun travail d'envergure n'a raisonné systématiquement en termes de totalitarisme peut-être parce que les auteurs les plus sensibles à la structure verticale (ou en oignon...) des régimes africains et les plus enclins à la dénoncer, les économistes dépendantistes, les anthropologues marxistes, les sociologues de la domination tendaient à mésestimer la dimension spécifiquement politique de leur objet, par une pesanteur propre à leurs disciplines respectives et se méfiaient, du fait de leur inspiration idéologique, d'une notion sensée appartenir à l'arsenal intellectuel de leurs ennemis de classe*³⁵.

Enjeu donc d'abord idéologico-théorique.

*A tout cela il faut ajouter une raison déplaisante. Les moyens d'information ont une curieuse attitude à l'égard de la violence qui afflige les sociétés politiques africaines. D'un côté ils la relatent avec une complaisance qui tient lieu d'explication, y discernant l'une des caractéristiques du continent: le politique serait plus dangereux en Afrique qu'ailleurs*³⁶. *D'un autre côté, ils se montrent très sélectifs (un Kolwezi pèse plus lourd qu'un Soweto, les victimes d'une rébellion plus que celles de sa répression, les réfugiés plus que les prisonniers) et*

33 C. Lefort : *Réflexions sur l'archipel du Goulag*. Seuil 1976, p. 97.

34 Bayart, *L'hypothèse totalitaire*.

35 Bayart, *L'hypothèse totalitaire*.

36 Bayart, *L'hypothèse totalitaire*.

parfois étrangement muets dans la mesure où, au marché des morts violentes, un Polonais vaut cent Palestiniens... et mille Africains!"

Enjeu politique ensuite:

L'irruption de l'Union Soviétique sur la scène africaine au milieu des années soixante dix à la faveur de la guerre angolaise et de la révolution éthiopienne a changé les données du problème. Le patronage de société par l'Etat a pris sens, mais un sens unique: seules certaines situations sont concernées, celles qui ont trait aux intérêts vitaux de l'Occident...³⁷

Enjeu économique enfin!

La méthode

Il faut poser dès le départ que le pouvoir est totalitaire en Afrique, du fait du présumé idéologique selon lequel le sous-développement procède du non-développement. Faire le procès des sociétés africaines post-coloniales dans les sens où le totalitarisme le fait c'est

- forcément considérer un type de société différente - un modèle de communauté transparente; une manière de penser cette transparence³⁸.
- Admettre que la majorité des Africains vit l'expérience totalitaire à travers les régimes politiques établis en Afrique, "Expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme"³⁹.
- Examiner la logique de ces régimes, pour arriver par une attitude aussi objective que possible à déterminer leur causalité historique réelle.
- Et c'est seulement alors que la problématique de l'Etat post-colonial peut être posée de façon moins folklorique.

Cependant, il convient d'insister sur le fait que pour que la violence totalitaire apparaisse sous son hideux visage de tragédie quotidienne, il faut sortir de la pratique discursive totalitaire d'une part, et ne pas se contenter d'appréhender la praxis sociale de l'Etat pour ce qu'elle se donne surtout au travers des consciences individuelles d'autre part. Il faut aller au-delà de ce que nous appelons les masques du discours. Qu'il s'agisse du discours

37 M. I. Etaki-Otabela dans *Misère et grandeur de la Démocratie au Cameroun* - Harmattan, 1987

38 *Idem*

39 *Idem*

ethno-anthropologique ou qu'il s'agisse du discours sur le social qui devient discours africaniste, il faut pouvoir sortir du discours sur le social qui devient discours social. Ces deux discours relèvent de l'idéologie totalitaire dans lequel ils sont enfermés car il s'agit d'une "idéologie de granit"⁴⁰; elle implique que toute la sphère applique une seule et même norme. Elle est née de la tentative de rassembler dans un même discours, de condenser dans une représentation unique les éléments épars de la réalité africaine, ce discours tend à faire coïncider le discours social dominant avec le discours du pouvoir.

Le totalitarisme en question

La première réserve de J.F. Bayart à propos de l'hypothèse totalitaire est que

*l'Etat post-colonial africain ne repose pas d'une région à l'autre sur les mêmes fondements sociaux et culturels et sa structure est beaucoup plus complexe que ne veulent bien le dire les différentes vulgates*⁴¹.

Les africanistes sont à ce propos frappés d'une myopie pour le moins surprenante. Comment font-ils pour ne pas voir que le pôle du pouvoir dont il est question ici, (ne serait-ce qu'au niveau du savoir qui l'énonce) s'appelle Parti Unique sur toute ou presque toute l'étendue du continent africain. Car qu'il s'agisse des pays qui se donnent pour multipartisans ou qu'il s'agisse des Etats à peine sortis du maquis (Zimbabwe) c'est partout la même et unique logique de parti unique:

*constitué d'une élite d'initiés, d'un corps social qui n'est jamais altéré par ses membres ou même ses sympathisants qu'ils soient déçus, humiliés, ou quasiment anéantis et d'un appareil tout actif, tout puissant qui régit sous la direction d'un homme ou d'un groupe d'hommes, la société entière. Le discours du parti exprime et recouvre sous des mots sortis de l'histoire ces archaïsmes que les Africanistes en quête d'exotisme se complaisent à exhiber en termes de "profondes césures culturelles, religieuses linguistiques" et qui représentent selon eux plus sûrement l'authenticité de la réalité africaine une réalité totalitaire qui combine un processus de concentration du pouvoir, en vertu duquel l'organe dirigeant de la bureaucratie et singulièrement l'égocrate décide du sort de tous grâce au processus de diffusion du pouvoir dans la société civile par le truchement du Parti en vertu duquel, la société est quasiment absorbée par l'Etat qui se trouve ainsi rendu invisible*⁴².

40 Idem.

41 Lefort, p. 127 et suivantes.

42 Bayart, idem.

Mais non, J.F. Bayart ne peut pas et ne veut pas voir cette réalité africaine là. "Aux évolués"; il préfère le "bon sauvage" et contre toute objectivité, il nous dit:

Dans de tels contextes, il n'y a pas à l'échelle de l'Etat contemporain, "d'idéo-logique", ni de "schéma culturel... diversement infléchi par un lieu dominant de production symbolique qui alimente l'idiome majeur d'où émane une grille classificatoire imposée à la culture dans son entier"⁴³.

Mais c'est exactement cela le contraire de la réalité africaine aujourd'hui. Pour les africanistes, il ne peut y avoir de totalitarisme complet en Afrique noire dès lors que les paysanneries n'y sont point encore "capturées" par l'Etat et que les "Chaînes syntagmatiques"⁴⁴ de légitimation ne sont point aussi longues qu'elles n'y paraissent. Ce qu'ils ignorent c'est que le pouvoir en Afrique s'incarne et s'annonce en logique africaine⁴⁵, depuis les Pharaons. S'agissant des paysans, les africanistes ne se doutent pas un seul instant que le pouvoir africain est totalitaire aujourd'hui, parce qu'il accompagne la formation de nouveaux rapports d'oppression et d'exploitation dans la perspective de la révolution post-industrielle du capitalisme. Que signifie dans cette perspective "les espaces temps" produits par les paysans africains? Il s'agit certes des sociétés unanimistes mais sûrement pas unidimensionnelles dans la mesure où la "tentative de dissimuler l'antagonisme qui déchire la société de part en part requiert ici la plus formidable violence étatique"⁴⁶.

Cette répression s'acharne aussi bien contre les bureaucrates que les paysans dont les conduites de cohésion impliquent une soumission entière à l'autorité du maître en qui elles s'incarnent; les conduites de cohésion sont certainement plus significatives de totalitarisme que "les espaces temps" aux énonciations incomplètes, temporaires et historiquement inachevés⁴⁷. La dissolution effective et effectivement recherchée de tous les modes de socialisation autonomes sous l'action du pouvoir de l'Etat est loin de constituer "des bribes de totalitarisme". L'identité du bon sauvage aujourd'hui est constituée de sorcellerie, de pratiques de délation, du poids des croyances magico-religieuses. Les africanistes ne veulent pas entendre les "évolués" leur parler de modes de production néo-coloniale qui seraient porteurs de totalitarisme.

43 Lefort, idem.

44 Bayart, idem.

45 E. Terray cite Hyden dans *l'Etat contemporain*, p. 17.

46 Bayart, idem.

47 Eteki, idem.

Le problème théorique

Nous retombons une troisième fois sur le même problème théorique. Car J.F. Bayart affirme que:

les Etats de droit (Sénégal, Cameroun; Kenya), quel que soit leur degré d'autoritarisme, ne peuvent être considérés comme totalitaires (bien que parfois ils fonctionnent partiellement (?) sur le mode totalitaire)⁴⁸ dans la mesure où ils sont assez nettement différenciés par rapport à une société civile en voie de structuration.

On ne peut s'empêcher de voir qu'il y a là une fois encore une confusion de niveau d'analyse. Alors il faut redire qu'au niveau de la superstructure il existe bel et bien une société civile dans ces sociétés, et qui n'est réductible ni au dynamisme ethnique (Cameroun), ni à la discrétion islamique (Sénégal), mais qui s'affirme, depuis bien avant la colonisation et surtout sous l'Etat post-colonial, dans un mouvement antagoniste de celui qui précipite le pouvoir étatique vers son but, le totalitarisme. Reconnaître l'existence de la société civile au niveau de l'infrastructure ne signifie nullement que cette société civile apparaît en société au niveau de la superstructure. L'Etat et la société civile existent bel et bien au niveau du procès des rapports de production dans la société africaine. Reconnaître cela quel qu'en soit les Etats, ne devrait pas induire à la reconnaissance de l'Etat post-colonial essentiellement, ni à nier l'existence de la société civile dans son identité réelle.

La problématique de l'Etat, son impasse théorique ressurgit dans des déclarations du genre:

Les Patrimonialismes sanglants se sont d'autant plus approchés du modèle totalitaire qu'ils se sont posés comme des anti-étatismes et des "Associations de malfaiteurs" (au sens où Mussolini l'entendait) dominant sans partage avec une société "primitive et gélatineuses" sous la forme d'une idéocratie⁴⁹. Et J.F. Bayart de citer la Guinée sauvée de justesse parce qu'elle a enfin renoué avec l'extérieur (Islam, ancien colonisateur). A l'entendre, il semble bien que l'Etat comme la société civile ne retrouvent leur nature pleine qu'au travers de leur articulation au système mondial. C'est donc bien dans l'articulation système national/système mondial que s'enracine la problématique de l'Etat et partant celle du dynamisme des forces productives.

48 Eteki, *idem*.

49 Bayart, *idem*.

Rapports Etat (politique)/société (civile): sous le totalitarisme

Dans les rapports Etat/société, de quel Etat, de quelle société parlons nous? Dans l'antagonisme Etat politique/société civile, de quels mécanismes, de quelle domination il est question? Quels sont les rapports entre ces deux niveaux de perception de la réalité africaine (niveau national/niveau international). La confusion épistémologique qui règne à ce sujet n'est-elle pas la première garantie du maintien du statut quo et de la conformité à l'orthodoxie financière libérale?

La réalité commune africaine c'est celle des Etats où ne transparait le bruit d'aucun conflit, des Etats qui ne respectent pas les droits de l'homme, des Etats labourés par le fantasme de la discorde civile, des Etats où l'on ne traite qu'avec les oppresseurs, des Etats où la mémoire collective a été mise en torpeur avec cette même haine de la division, le même délire unanime qui s'est identifié à la haine de la dissonance jusque dans l'ordre de la vie, des Etats où se trouve réalisée une langue commune, un alphabet collectif; où se taisent les longs silences que produisent entre les hommes les paroles de liberté, des Etats qui enjoignent les corps de se taire, les âmes de se résigner parce qu'il y a un sens à toutes choses, une raison à toutes les décisions, des Etats où les mythes collectifs ont été fabriqués, construits ouvertement, comme dans le cas du tribalisme, ces mythes qui fonctionnent comme des machines à coaguler les volontés, à catalyser les énergies et à fondre les voix dispersées dans la même grégaire oraison, des Etats où le lien social n'est plus une communauté de sujets mais une communauté de tribus dans lesquelles s'est tracé autour de chacun un cercle bien bouclé qui circonscrit tout entier, où le Noir n'est plus rien d'autre que le total de sa négritude, le reclus de sa culture, le geôlier en même temps de sa spécificité, des Etats où il n'y a plus de place pour une définition de l'individu (africain, camerounais, ou autre) qui au-delà de leur particularisme, vaudrait pour tous et rattacherait les Africains à l'humanité, des Etats où il n'y a plus le moindre interdit pour retenir la machine à tuer, où il n'y a plus d'éthique possible sur la base de l'idéologie de la différence, des états où la justice est une vaste flagornerie, où le racisme se dit tribalisme, en fait, des Etats totalitaires, parce que le totalitarisme y a droit au camouflage auquel il peut oser prétendre celui de la banalisation de ses crimes et celui de la familiarisation à son discours, des Etats essentiellement illégalistes, parce que illégaux, parce que créées pour la plupart par des décrets étrangers, des Etats où l'anti-politique, l'apolitisme comme on dit en Afrique est une mystique. Alors ces Etats se sont acharnés sur la société, ils ont détruit les corps intermédiaires - pire ont enserré les débris dans le carcan totalitaire, pour les ressortir sous "forme de communauté de base" promesse à des aventures nationales. Les individus ainsi produits ne peuvent plus se définir qu'en attachement indéfectible même aux nombreuses polices parallèles.

La société est alors cet élément pacifié et désormais sans turbulences, où il n'y a plus un atome, plus un grain de sociabilité qui ne soit adéquatement, parfaitement, spécifiquement exprimé. Cela signifie que pour les nègres ainsi produits, la démocratie est un système qui représente mal, qui ne convient pas aux pays en développement, qui est contre notre nature africaine! Cette nature qui s'est toujours exprimée en communauté de tribus. La réalité africaine aujourd'hui c'est tout cela, un Etat, des individus, une société hantée par la simple et pure idée du signe de tous les grands signifiants universels Etat - Droit-Politique - Institution - Démocratie. Et le grand danger pour les tenants de cette réalité c'est moins l'institutionnalisation, la systématisation que l'intériorisation de ces grands signifiants:

l'incomparable péril, c'est si le signe, soudain, investit, par le dedans, le corps de la société africaine s'il déserte sa place d'étranger et bien à la place de toutes les places, même les plus authentiques⁵⁰.

Et comment appeler, qualifier une telle réalité sinon de totalitaire?

Des mécanismes de domination totalitaire

Dans la mesure où la pensée néo-libérale de gauche comme de droite tient à se donner bonne conscience, et à admettre la nature autoritaire des Etats africains, elle nous peint en conséquence de façon plus ou moins réaliste, plus ou moins impressionniste les mécanismes de domination de l'Etat bourgeois matiné de barbarie africaine. Les mécanismes de domination totalitaire c'est autre chose qu'un Etat répressif.

La domination totalitaire s'articule autour du peuple devenu son propre ennemi, de l'égocrate: s'enracine dans le système constrictif et se donne à travers une idéologie de granit imperforable.

Comment le peuple devient son propre ennemi?

Les analyses sur la terreur africaine ont souvent pour objet les périodes de répression⁵¹, concernant particulièrement des couches de la population. Les paysans, les étudiants, les enseignants, l'armée, les bureaucrates eux-mêmes, etc. Il s'agit de décrire la barbarie qui s'empare de millions de personnes. Mais est-ce qu'il vient jamais à l'esprit d'établir le nombre de personnes anéanties par cette répression depuis seulement 30 ans sur le continent africain? Mais non, on nous dit qu'on ne peut pas parler de totalitarisme parce que cette répression n'est pas comparable ni dans la durée ni dans son ampleur à ce qui s'est passé ailleurs. Comme dit C. Lefort:

50 Bayart, *idem*.

51 Eteki, *idem*.

la comparaison, il serai choquant de la fonder sur les atrocités commises ici et là. A quelle balance voudrait-on peser l'extermination par le gaz et l'extermination par le travail? (des paysans africains en dehors de toute période de répression). Qui tirerait argument du nombre de populations anéanties dans un système ou bien du sadisme des bourreaux dans un autre?⁵².

J.F. Bayart veut bien admettre le totalitarisme en Afrique du Sud mais n'en voit que des bribes en Afrique noire:

Si l'on peut toutefois distinguer une variante du totalitarisme (Bayart en a établi une typologie!). C'est en ce sens seul que le régime stalinien a porté à son accomplissement la représentation d'un peuple entièrement rassemblé, sans division interne, tout actif, mobilisé en direction d'un but commun à travers la diversité de ses activités et pour cette raison même, dans le même temps, occupé à extirper de soi, tout ce qui porte atteinte à son intégrité, à éliminer ses parasites, ses nuiseurs, ses déchets⁵³.

C'est ainsi que récemment nous nous sommes entendu dire que le féminisme ne passera au Cameroun que s'il s'agit d'un féminisme de développement!

Il nous semble que les pays africains ont porté eux, à son paroxysme, la représentation du peuple, son propre ennemi. Par exemple, le fait que pour les prisonniers politiques on parle seulement "d'internement administratif" pour supprimer purement et simplement la catégorie des politiques dans les camps célèbres dans tous les pays africains; il faudrait y ajouter ensemble tous les coffrés, ajouter, multiplier par dix, cent, le nombre des membres des familles exilés, suspects, humiliés, persécutés et l'on verra que le peuple africain à son tour, est devenu son propre ennemi tout en ayant acquis en revanche, son meilleur ami, la police politique!

Et, dès lors, son ennemi n'est plus figurable dans le monde de la nature. Par exemple tel groupement ethnique, comme dans le cadre de la répression classique. Un Autre identifiable représentant de la sous-humanité, cet ennemi se définit nécessairement, à partir de sa propre image comme le représentant de l'anti-social. En ce sens, il ne saurait se fixer au dehors. Il paraît inlocalisable partout et nulle part, il ne peut que le hanter comme le porteur d'une altérité dont la menace

52 Laurent Gbagbo: *Pour une alternative démocratique*, Harmattan 1983 - décrit les épisodes classiques dans les pays africains.

53 C. Lefort, *idem*.

est toujours à conjurer. C'est à la limite le citoyen normal qui se trouve converti en ennemi potentiel du peuple. C'est qu'il faut aussi l'image de cet ennemi, de cet Autre pour soutenir celle du peuple uni, sans division.

L'opération qui instaure la "totalité" requiert toujours celle qui retranche les hommes "en trop"; celle qui affirme l'"Un" requiert celle qui supprime l'"Autre"⁵⁴. Quel pays africain n'a pas ses hommes en trop? aussi bien les subversifs étiquetés que les potentiels. Et cet ennemi il faut le produire. C'est-à-dire le fabriquer et l'exhiber pour que la preuve soit là, publique, réitérée, non seulement qu'il est la cause de ce qui risquerait d'apparaître comme signe de conflit, ou même de l'indétermination mais encore, qu'il est éliminable en tant que parasite, nuiseur, déchet.

Grand procès donc. Par-delà les procès décrits dans les analyses de la domination "autoritaire" qui s'inscrit dans toute l'étendue du social, dont l'enjeu est l'affirmation de l'intégrité du peuple et le ressort de la production des ennemis-intérieurs - non pas certes comme des opposants - ce qui laisserait supposer qu'ils puissent détenir une autre vue sur la société de l'intérieur d'elle-même, incarner en elle un autre possible, mais comme symbole de l'altérité.

Quel pays africain n'a pas connu ses affaires montées conformément à une stratégie politico-policrière exploitée avec succès partout ailleurs depuis des siècles? L'histoire des Etats post-coloniaux est jalonné de conplotis fomentés par des partis ou des centres au demeurant presque toujours fictifs. La société, se présentant comme toute positive (si l'on proclame qu'elle se construit, il s'agit d'un auto-développement; l'avenir est supposé contenu dans le présent) ne doit avoir rien en dehors d'elle-même, c'est-à-dire rien à l'intérieur d'elle-même qui puisse indiquer une autre forme, donner figure à une alternative, où, en d'autres termes les plus simples, elle ne doit contenir aucune classe (!) aucun groupe ou agent social tous déclarés non-politiques... qui puisse revendiquer explicitement le nouveau ou seulement le faire présager par sa pratique ou bien son langage. C'est vrai dans la réalité, c'est aussi vrai dans le discours néo-libéral.

Il faudrait décrire ici le phénomène de l'Egocrate qui est sans aucune commune mesure avec le fameux culte de la personnalité cher aux néo-libéraux⁵⁵. Afin de montrer en quoi c'est ce mécanisme de domination qui institue le totalitarisme. Comment quand le pouvoir se scinde des lieux de socialisation effective, il se concentre toujours d'avantage dans les

54 C. Lefort, *idem.*

55 C. Lefort, *idem.*

appareils de ces organes jusqu'à refluer vers une source unique: l'Egocrate, c'est bien le seul aspect que Bayart reconnaît de façon incontournable.

Quant au système constrictif, il s'agit de renouveler l'approche du procès des rapports de production⁵⁶ en Afrique. Nous allons nous contenter ici d'en donner quelques idées directrices. Pour expliquer la terreur africaine, il convient de renoncer au schéma connu de la terreur. L'industrie du développement fonctionne en extrayant d'une société promise à l'unité, à l'homogénéité, à la transparence sous le contrôle de ses dirigeants, une société vouée à l'organisation des éléments parasitaires et ce sont ceux-là seuls, du fait qu'ils sont désocialisés, arrachés par la violence à tous les réseaux de dépendance particulière où se détermine leur existence, ce sont ces hommes abstraits qui s'offrent à la pleine maîtrise du pouvoir. Les limites de la contrainte subsistent: l'Etat tend à absorber sans jamais parvenir à la société vivante, et cela pour la simple raison qu'elle est indéterminée, qu'elle excède de l'ordre des règles et des comportements manifestes, qu'elle implique des échanges dont la signification et les effets se dérobent même à la conscience de leurs agents. Les pays africains font surgir une population sur laquelle tend à s'accomplir une domination illimitée.

Il faut réexaminer les modalités de fonctionnement des rapports de production non seulement lors des massacres mais en permanence celles de l'être africain, le phénomène d'anéantissement symbolique au-delà de l'extermination physique. Ces hommes extraits qui sont les ennemis du peuple, méthodiquement broyés, renvoient à ceux qui disposent de leur sort: policiers, commissaires, instructeurs, le corps de fonctionnaires. La production d'une humanité en lambeaux leur fournit sans cesse l'assurance de leur propre identité comme corps social indivisible. C'est la forme du social qui se trouve fantastiquement r appropriée par la bureaucratie. L'extorsion du récit-confession est une autre modalité de l'anéantissement, l'auto-anéantissement.

Dans les pays africains, la bureaucratie mène sa guerre non pas contre des groupes, des classes, des foyers d'opposition déterminés mais contre la virtualité du rapport social, des liens élémentaires de réciprocité.

Une guerre qui mobilise tous les moyens pour que, sous l'effet de la peur physique, de l'épreuve extrême de la faim, de la menace de l'extermination, par le travail ou les produits chimiques, du soupçon généralisé, de la délation, chacun devienne étranger au semblable; une guerre qui, par les crimes de droit commun, les coups, le vol, le viol et le mouchardage, fait régner la "Loi" du pouvoir; une guerre incessante et qui doit l'être car

56 C. Lefort, *idem*.

l'anéantissement symbolique demeure le corrélatif de l'établissement du pouvoir bureaucratique. Il faudrait partir de l'idée de redressement par le travail déjà présenté dans l'idéologie coloniale puis analyser la fameuse industrialisation dans la perspective de l'industrie pénitentiaire.

Quant à l'idéologie de granit elle nous apparaît aussi bien à travers le discours social africain⁵⁷ qu'à travers celui des africanistes qui se penchent sur la réalité africaine. Ce discours s'active sous la consigne *ne pas penser*, qu'il s'agisse de l'absurdité de la vie de tous les jours ou qu'il s'agisse de l'incohérence du discours qui est proféré sur cette réalité. On peut ici souligner quelques repères: cette parole est scellée par le mensonge collectif, il y est question d'une humanité fantastiquement repliée sur elle-même, engoncée dans la certitude, où le savoir est strictement conditionné par le pouvoir en ce sens absolument mutilé, dévitalisé, converti en machine d'occupation. Idéologie de granit parce que nous ne pouvons la concevoir qu'à condition de viser simultanément le rapport au savoir en vertu duquel s'abolit la distinction entre la représentation et le fait, et le rapport au nous, au Parti, en vertu duquel s'abolit la distinction des sujets. Il est vain d'appréhender l'idéologie de granit au niveau du contenu. En cachant la violence, elle en fait une habitude, une seconde nature qu'elle institutionnalise.

La fonction véritable du Parti: bien penser, contraindre le militant à faire l'exhibition, à ne pas tenir compte de sa déchéance, à faire preuve d'une certitude, véritable passion qui annule jusqu'aux effets de la souffrance. Tout tend à faire penser qu'en Afrique l'épreuve de l'oppression et de l'exploitation a depuis longtemps annulé les effets de la propagande sur les masses. Erreurs ou déviations donnent une raison de plus de renforcer sa certitude ou sa pensée africaniste. La pensée s'attache à une société sans histoire, une société dans laquelle toute indétermination est bannie, où l'inconnu par principe n'excède pas les limites du connu et où cette pensée méprise les véritables intellectuels.

Les concepts africanistes ou africains masquent le rapport nouveau qui s'est établi entre le sujet et le supposé réel, rapport qui s'installe dans un besoin de savoir et de penser. La connaissance s'annule sous l'effet de la transcendance de la science africaniste ou de la tradition.

Cette idéologie qui accompagne le totalitarisme implique que toute la sphère applique une seule et même norme. Elle naît de la tentative de rassembler dans un même discours, de condenser dans une même représentation les éléments épars de la certitude africaine et africaniste. Unification, condensation qui changent la certitude, la rendent indestructible

57 C. Lefort, *idem*.

"imperfectible", hors des atteintes du réel. C'est pour cela qu'elle est de granit. Une telle opération ramène le processus idéologique à un foyer unique. Elle tend à faire coïncider le discours social dominant avec le discours du pouvoir. Cette opération se réalise concrètement dans sa forme sociale qui est le Parti; Il faut enfin voir comment se pose le problème du politique dans cette idéologie.

Que signifie l'apolitisme de rigueur? Pourquoi passe-t-on du non-politique aux énonciations politiques à travers la pensée africaniste?

Car dès lors que la politique apparaît comme champ d'action, comme multiplicité de rapports voués à s'agencer selon leurs propres normes et intelligibles par eux-mêmes, du même coup c'est le règne dans la société de l'apolitisme et le non-politique qui se trouvent libérés dans la pensée qui fonde cette réalité.

Conclusion

Pour revenir à la problématique générale, il nous semble que l'assertion d'un niveau de développement de la praxis africaine capable de fonder une méthodologie et des outils d'analyse d'une plus grande pertinence, est une assertion idéologique. Face à elle, nous avons posé le principe d'une hypothèse totalitaire de la réalité africaine. Alors, quel appareil de mesure permettrait d'évaluer la pertinence de cette hypothèse? S'il faut se résoudre à attendre l'aval de la pensée dominante, alors idéologie pour idéologie, nous nous en tenons à notre hypothèse dans l'espoir de trouver un cadre africain à son approfondissement.

A la question du Professeur El Malki de savoir pourquoi les mécanismes de reproduction du capital à l'échelle mondiale façonnent d'une manière particulière les économies du Tiers-Monde, nous avons montré que ni le paradigme ethno-libéral avec son hypothèse du développement inégal, ni le paradigme critique néo-libéral avec son hypothèse de dépendance économique ne permettent de comprendre entièrement les transformations opérées dans la logique de l'accumulation au niveau de la superstructure, et par conséquent ne peuvent constituer une réponse au niveau de la structure. Nous avons proposé l'hypothèse totalitaire qui, en permettant de comprendre la nature véritable des structures sociales et étatiques des pays africains fait le procès d'une logique de l'accumulation différente de l'économisme et de l'archaïsme des forces productives.

Il s'avère donc que le problème politique que pose la place de l'Afrique dans le système international ne peut trouver une solution judicieuse - en termes d'interdépendance effective à la place de la dépendance renouvelée - dès lors que le choix politique que cette solution implique (tenir compte des contraintes internes de légitimation des régimes politiques en place) repose entre les mains d'un Etat totalitaire, dès lors que du fait même de cette nature qui est la sienne, cet Etat post-colonial est posée comme "instance

nécessaire et exclusive à la reproduction du système socio-politique", s'il est vrai que dans les rapports Etat/Société, la question n'est pas qu'il y a plus ou moins d'Etat, encore que s'agissant de l'Afrique, ce soit bien là l'enjeu qui amène les capitalistes à préconiser moins d'Etat et les socialistes plus d'Etat dans la phase actuelle de l'accumulation du capital. L'analyse, le procès de cette accumulation en Afrique nous amène à la question de savoir si pour nous Africains, la question est réellement quel Etat? Cependant, dans cette perspective, nous avons montré en d'autres circonstances qu'à partir de la nature totalitaire de l'Etat post-colonial, s'il faut tendre vers un équilibre entre Etat et Société civile, cet équilibre ne peut se réaliser que dans le cadre d'un processus démocratique global qui reste à garantir par l'instauration d'un Etat de droit; à consolider par l'avènement du multipartisme et à approfondir par la remise en question de l'idéologie monopartisanne. Seulement, dans la mesure où nous sommes impliqués dans ces rapports dialectiques au niveau de la praxis, nous nous rendons bien compte que ces issues sont loin d'être probables.

Alors, devant la réalité de l'Etat totalitaire, la question au lieu de quel Etat, n'est-elle pas plutôt faut-il absolument un Etat? N'existe-t-il pas actuellement en Afrique d'autres forces sociales capables d'assumer ces issues? Au lieu de se fixer sur la réalité africaine telle qu'elle est advenue, ne serait-il pas possible de prendre en compte des forces sociales porteuses de transformation plus significatives dans la perspective des intérêts, et du devenir de l'humanité africaine?

S'il est vrai que l'histoire est indépendante des volontés individuelles ou collectives, c'est peut-être quand même à ceux qui font profession de leur intelligence d'en préparer l'avènement.

Pouvoir d'Etat et société civile en Algérie*

Quelques réflexions à partir des événements du 5 octobre 1988 en Algérie

Naceur Bourenane**

L'objet de cette note est d'introduire à partir de quelques faits empiriques une réflexion et des interrogations sur le rapport Etat/Société civile dans le cas d'un pays du continent africain, l'Algérie. Le choix de ce pays ne tient pas simplement dans le fait qu'il s'agit d'un pays africain, mais au type de réaction qu'a eu le pouvoir central d'Etat lorsque la révolte d'une partie de la population a gagné en ampleur et est devenue violente. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que ce pays a un Etat dirigé par un pouvoir originellement issu des milieux populaires, ayant eu par le passé une idéologie et une pratique économique et sociale fortement marquées par une orientation populiste. Il s'agit d'un pouvoir né d'une véritable révolution populaire qui s'est traduite par la mort de plus de 10% de la population totale, du déplacement et du regroupement dans des centres sous surveillance militaire du quart de celle-ci.

Face à la contestation par un mouvement social non structuré, s'étendant de proche en proche et embrasant de nombreuses cités, depuis la capitale jusqu'à des petites villes administratives se trouvant à 700 km de la ville d'Alger et après une absence de près de 4 jours, le pouvoir a choisi la voie de la violence physique et morale pour rétablir son autorité.

Il y eut de 300 à plus de 500 morts, un nombre encore plus élevé de blessés et des milliers d'arrestations. Durant ces journées, l'armée et les services de la police¹ ont utilisé des balles explosives contre les manifestants, des enfants, des mineurs et des jeunes à la limite de l'âge

* Ces quelques réflexions sont fournies "à chaud". Elles doivent être considérées comme provisoires. C'est pour cette raison que l'on n'opérera pas une distinction entre les causes lointaines et celles plus immédiates, à l'origine des événements d'Octobre.

1 Situation originale observée en plusieurs endroits de la capitale, les jeunes discutaient "paisiblement" entre deux affrontements avec les soldats et les agents du corps de sécurité. Ceux-ci ont été même pris partiellement en charge au plan alimentaire par la population. Il semblerait que par endroits, les agents de sécurité isolés ont trouvé refuge dans les maisons, face aux réactions violentes des jeunes.

adulte. On a eu recours à la torture à une très large échelle, en utilisant les mêmes procédés que ceux dont a usé par le passé le pouvoir colonial, on a sodomisé, castré, violenté dans leur corps et leur esprit un grand nombre parmi les personnes arrêtées. Tel a été le bilan provisoire tiré d'une semaine de révolte par différentes structures, dont la commission d'enquête de la ligue officielle des droits de l'homme. Aujourd'hui, les premières investigations montrent que ce que l'on qualifie dans les milieux officiels de "dépassements" ont été par trop généralisés et par trop systématiques pour ne pas ressembler à des pratiques institutionnelles et non à des agissements individuels de quelques déréglés mentaux. D'où la question de l'exercice de la violence par les pouvoirs d'Etat.

Ce type de réactions, de la part d'un pouvoir ayant pour lui à la fois la légalité constitutionnelle et se clamant d'une légitimité historique acquise lors de la guerre de libération nationale, nous interpelle aujourd'hui à plus d'un titre. Face à ce type d'implosion sociale qui est rampante et latente dans un grand nombre de nos pays (du fait de l'aggravation des problèmes sociaux, de la marginalisation économique, sociale, politique et culturelle des jeunes, des inégalités économiques croissantes...), quel peut être l'attitude et que peuvent faire les spécialistes en sciences sociales et leurs organisations nationales, sous-régionales et régionales? Quelles attitudes adopter si d'autres Etats développent le même type de réponse? Devrons-nous nous confiner dans la position passive qui a prévalu au sein de l'union professionnelle des sociologues, des économistes et des démographes algériens, en nous contentant de déplorer les événements et de nous incliner à la mémoire des victimes? Devrions-nous au contraire réfléchir dès à présent aux formes les plus efficaces que pourra prendre notre action? Ces questions ne préjugent pas des appartenances ou des convictions politiques des uns et des autres. Elles découlent de quelques principes fondamentaux autour desquels s'est articulé historiquement le mouvement de décolonisation de notre continent, et qui continuent de mobiliser nos populations, toutes couches sociales confondues, à savoir le droit à l'intégrité physique et mentale, le droit à la libre expression et d'organisation, le droit des peuples (et non pas seulement des Etats) à la libre disposition de leur avenir. Ces questions me paraissent d'autant plus fondamentales que les perspectives économiques et sociales ne laissent guère présager d'une amélioration de la situation; bien au contraire, la conjonction des différents facteurs économiques, sociologiques, démographiques et politiques poussent à admettre le scénario pessimiste. Dans ce cas, la montée de la violence et la rupture des consensus sociaux semblent inévitables.

C'est à cette fin et dans cette problématique qu'un retour sur l'"octobre algérien" paraît devoir être médité. Car, il ne s'est pas agi dans le cas algérien de briser un mouvement structuré, conduit par une quelconque

organisation politique, mais de rétablir le pouvoir d'Etat menacé dans son être par une révolte au départ pacifique, de couches désespérées, d'une jeunesse en marginalisation économique, sociale et surtout politique rapide. La violence avec laquelle le pouvoir a fait usage des forces de police et de l'armée, après avoir totalement disparu de la scène publique durant plusieurs journées, laissant la rue aux jeunes, mérite d'être analysée et méditée, pas seulement pour l'Algérie, mais au niveau des autres pays du continent. De ce point de vue, la célérité avec laquelle les autres Etats africains et arabes (ainsi que de nombreux Etats, notamment des puissances occidentales) ont manifesté leur appui au pouvoir d'Etat rend compte de la portée réelle de ces événements, à l'échelle des pays voisins, voire sur une grande partie du continent.

Le contexte général

Les événements d'octobre 1988 sont intervenus dans un contexte économique, social et politique précis. Celui-ci est marqué par une montée de revendications de toutes sortes, depuis le relèvement des salaires jusqu'à la suspension des responsables de l'exécutif au niveau local; Il est également dominé dans sa phase ultime (à partir de la mi-septembre) par un discours violent du Président de la République. Ce dernier a convoqué une réunion des responsables de l'exécutif de l'Etat et du Parti (19 septembre), au cours de laquelle il a fortement critiqué les conduites jugées indignes des responsables de l'administration (sous entendue Parti et Etat), des opérateurs économiques publics et privés, ainsi que de la population, notamment de la fraction émigrée en Europe. Non seulement celle-ci ne participe pas à l'effort national, mais de plus elle s'inscrit en opposition avec l'effort de développement, en tant qu'acteur négatif, entre autres parce qu'elle est l'instrument de la dévalorisation de la monnaie nationale.

Il ne s'agit pas ici d'entreprendre une analyse globale de la situation économique, sociale et politique de l'Algérie, mais de rappeler quelques caractéristiques, les plus saillantes et les plus significatives au plan de l'évolution sociale et politique récente, celles qui éclaireraient les contours du contexte algérien et qui pourraient servir de trame à la construction d'un système explicatif, et de base à l'élaboration de scénario pour le futur.

L'Algérie: un pays en situation favorable

Apparemment la situation de l'Algérie apparaît globalement plus favorable que celle qui caractérise la plupart des autres pays africains. Au point de vue économique, tous les indicateurs fondent une telle appréciation, qu'il s'agisse du PNB/habitant, du niveau des réserves internationales brutes, des équilibres financiers extérieurs (bien que négatif, le solde des opérations courantes avec l'extérieur reste limité), ou de sa solvabilité sur les marchés financiers. Au point de vue socio-culturel, le taux d'alphabétisation et le taux de scolarisation sont parmi les plus élevés du continent. Au plan

démographique, le taux de croissance tend à baisser. En même temps on assiste à une redistribution de la population en direction des villes moyennes et à une inversion de la tendance à la régression de la population agricole.

L'Algérie: un pays en "crise économique"

Mais quoique globalement en meilleure position relative, l'Algérie connaît de sérieux problèmes économiques. Ceux-ci sont liés à une réduction pour plus de moitié de ses ressources en devises (du fait de l'évolution défavorable du marché des hydrocarbures) et à une volonté de ne pas recourir au principe du rééchelonnement de sa dette extérieure. Ce principe vient d'être réaffirmé à nouveau à l'occasion du congrès du parti du FLN (27/28 novembre 1988).

Ces problèmes sont de trois types. D'une part, assurer le financement des secteurs productifs, industriel et agricole aux besoins incompressibles en matière de produits intermédiaires, d'autre part, répondre à la demande des ménages en biens de consommation durables et non durables, faiblement ou non produits sur place, enfin poursuivre une politique de résorption des déficits accumulés dans le domaine des infrastructures et du BTP. Tous ces problèmes interviennent dans un contexte de croissance des besoins en emploi, en logement, en santé, en alimentation, etc. Ainsi, la population en chômage ne représente pas moins de 20% de la population active, soit 1.200.000 chômeurs (compte non tenu de la population féminine non incluse dans ce calcul). Ceux-ci sont formés surtout d'une population jeune et ayant suivi pour une partie croissante des études secondaires, voire supérieures. Pour la période actuelle, la demande nouvelle en emploi (chômeurs non compris) est estimée à 210.000 postes de travail. Or les créations d'emploi n'ont pas dépassé les 65.000 en 1988 (contre 150.000 en 1985). Selon le plan du nouveau gouvernement, 90.000 nouveaux postes seront créés en 1989. Tous ces chiffres donnent une idée de la première contrainte interne. La deuxième est liée à la pression sur la demande en logement. Celle-ci est très élevée. Le taux d'occupation par pièce est de l'ordre de 2.5 personnes et le déficit en logements est estimé à plus de 220.000/an². Pour maintenir le déficit actuel et le taux d'occupation présent (7.5 personnes/logement), il faudrait créer 137.000 logements/an à partir de 1990.

Or les structures productives paraissent peu performantes et les ressources extérieures se réduisent comme une peau de chagrin. Le déficit moyen annuel³ a été de l'ordre de 5 milliards de dinars (1\$ US = 6 dinars) en 1987, alors qu'il était de l'ordre de 3 milliards de dinars en 1980 (1\$ US = 5 dinars). Pour faire face à cette dégradation continue, un train de

2 On compte en moyenne 1.2 ménage par logement.

3 Il s'agit du solde global des opérations avec l'extérieur.

réformes économiques est engagé⁴. Il s'inscrit dans le sens d'une désétatisation et d'une autonomisation croissante des structures productives. En même temps, sont gelés les investissements nouveaux, réduites les importations destinées à l'approvisionnement des secteurs économiques en biens intermédiaires et comprimées ou différées les importations en biens de consommation, notamment les biens alimentaires. Ces mesures qui s'apparentent fortement à un programme d'ajustement structurel s'accompagnent d'un assouplissement dans l'exercice du monopole sur le commerce extérieur, d'une ouverture en direction du secteur privé national, d'une libération des prix de large consommation, de relèvement des prix de produits largement soutenus jusque-là (alors même que les revenus salariaux demeurent stationnaires) et de la dévaluation du Dinar (de l'ordre de 40%). Dans cette pratique de la gestion économique, un point de vue semble l'emporter, à savoir la priorité aux équilibres financiers extérieurs et à la maîtrise de l'endettement. L'objectif affirmé est de sauvegarder l'indépendance de la décision économique et de ne pas avoir à se soumettre aux injonctions du FMI⁵. La priorité est donnée à la gestion sur le court terme, et le Plan cesse d'avoir le même poids. La question qui se pose est de savoir ce que coûte économiquement et socialement une politique qui n'intègre pas la pratique du rééchelonnement de la dette et qui donne la primauté à son remboursement au détriment de l'intensification de l'investissement productif⁶.

Le résultat est une aggravation continue du chômage et partant des inégalités sociales (compte tenu de la structure socio-démographique de la population)⁷, assortis d'un appauvrissement relatif du plus grand nombre. Le pays fait face aujourd'hui à un chômage en accroissement rapide. Relativement faible il y a quelques années, du fait de la politique d'investissement poursuivie, rien ne permet d'escompter sa stabilisation sur

4 Cf. "les Réformes des Structures productives en Algérie, Désengagement de l'Etat ou Désétatisation de l'économie publique" in *Annuaire de l'Afrique du Nord 1988* (à paraître), CRESM Aix-en-Provence (France).

5 Cependant, ce dernier appelle à chaque occasion à la poursuite de cette politique économique et à son nécessaire approfondissement.

6 Dans la gestion de sa dette (à moyen et long terme, c'est-à-dire exclusion faite des prêts sur le court terme) estimée à 18 milliards de \$US, l'Algérie continue de rembourser régulièrement les intérêts (environ 1.5 milliards de \$US) et le principal (environ 3 milliards de \$US). Pour combler le déficit entre les ressources dégagées à partir des exportations (1.5 milliards de \$US) et le remboursement total, l'Etat utilise les nouvelles lignes de crédit non encore entamées et des crédits commerciaux, les ajustements s'effectuant par le truchement des réserves propres.

7 La taille moyenne des ménages n'est pas identique. Elle est plus élevée pour les plus pauvres. Or ce sont ces couches qui fournissent le plus grand nombre de demandeurs d'emplois et qui disposent du capital relations sociales le plus limité pour accéder aux nouveaux postes de travail.

le court et sur le moyen terme. Au même moment, les retards accusés par le secteur de l'habitat (dûs notamment à une réduction drastique des matériaux de construction) viennent aggraver le déficit déjà fort lourd en logements⁸.

Nous nous sommes limités jusqu'ici aux aspects économiques ayant une incidence politique et sociale immédiate, sachant que d'autres pèsent aussi profondément, tels que ceux qui ont trait au domaine de la santé ou encore au maintien en l'état des structures productives existantes devenues en partie obsolètes.

La crise institutionnelle

Au point de vue politique, la principale structure, le parti du FLN, s'est progressivement constituée en une véritable administration obéissant dans son fonctionnement au principe de la discipline et de la hiérarchie bureaucratique. Tant du point de vue des effectifs qui y sont employés que de celui de sa structuration spatiale (plaquée sur le découpage en commune et en wilaya), hiérarchique (à côté du Wali, on retrouve le Commissaire du parti, au même titre que le Commandant du secteur militaire) ou encore de son intervention sur le terrain. Cela apparaît nettement à chaque manifestation publique. Ainsi, on a assisté depuis plus d'une dizaine d'années (mais avec une forte accélération de la tendance sur la période récente) à une sorte d'inversion, par laquelle les cellules à la base sont devenues de simples courroies d'exécution et de transmission, des sortes d'antennes locales du pouvoir, dépendant pour une très large part dans leurs pratiques des "instructions" émanant de l'"appareil central". Les organisations socio-professionnelles ont connu le même type d'évolution. Cette "normalisation" a été menée grâce à la mise en oeuvre d'une disposition du règlement du parti selon laquelle ne peuvent accéder à un poste de responsabilité au niveau des organes élus (qu'il s'agisse des organisations syndicales, professionnelles ou des structures de gestion économiques et administratives locales telles que les communes et les wilayates)⁹ que les militants sélectionnés par le Parti. Ainsi, dans ce système il n'y a de place pour aucune forme d'organisation autonome, en dehors des

8 En Algérie, non seulement le taux d'occupation par pièces est élevé, mais se posent aussi des problèmes de vétusté et de salubrité d'une part importante du parc existant. Plus de 10% des logements sont insalubres et impropres à l'habitation (caves, gourbis...).

9 L'Algérie est subdivisée en 48 wilayate. A la tête de chaque wilaya se trouve un wali nommé par décret présidentiel. Il fonctionne comme le représentant de l'Etat au niveau local. Il est le chef de l'exécutif. A ses côtés, on trouve un organe aux pouvoirs non négligeables, l'assemblée populaire de la wilaya. Ses membres sont élus sur une liste unique établie par le Parti FLN. Chacune des wilayate comprend plusieurs communes. Celles-ci ont à leur tête une assemblée populaire. Parmi ses membres sont "élus" les personnes constituant l'exécutif de la commune. Dans ce système, le pouvoir de gestion et d'intervention dans les affaires publiques des instances élues diminue au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'échelon local.

associations à caractère humanitaire, sportif ou social. Encore que celles-ci supposent l'agrément préalable (et non automatique) de l'Etat, par l'entremise du ministère de l'intérieur. Il y a lieu de noter qu'à tous les niveaux, le choix des listes des éligibles aux postes de responsabilité, voire celles des élus sont arrêtés après enquêtes (en fait en partie par l'entremise de tractations) des services de sécurité.

La généralisation de ce mode de fonctionnement politique va avoir pour effet l'exclusion et la mise à l'écart d'un grand nombre de syndicalistes et la soumission du militant de base à la hiérarchie. En effet, le choix d'un responsable devient pour partie lié à la nature et au poids de la "structure" qui le "parraine"¹⁰. Mais cela ne signifie pas pour autant que la soumission est totale. A l'occasion des discussions des dossiers importants, les militants continuent malgré tout à exprimer leurs points de vue. Cependant, leur faible représentativité et la base sociale souvent limitée qui les caractérisent en font des "auxiliaires" d'un intérêt relativement secondaire, et on ne semble guère tenir compte dans la pratique de leurs "injonctions"¹¹.

La conséquence de ce mode de fonctionnement est une double marginalisation des structures politiques du parti FLN (et des organes qui dépendent dans leur composition humaine de son intervention, communes, wilaya, assemblée nationale, syndicats, unions professionnelles, etc) vis-à-vis de l'Etat d'une part et de la société d'autre part. Avec l'Etat, le parti perd progressivement toute emprise réelle, tant dans l'orientation de l'action que dans le choix des hommes. En fait, même le choix des élus résulte d'un accord entre les instances des représentants du Pouvoir Central au niveau local dans sa composante civile et militaire. Vis-à-vis de la société civile, il ne sert guère de cadre de luttes, ni d'expression. Tout au plus est-il entre les mains d'une minorité de privilégiés qui l'utilise comme un moyen parmi d'autres pour progresser dans la hiérarchie, pour prétendre à certains postes de responsabilité ou/et accéder à certains biens de consommation peu disponibles, à même d'assurer leurs détenteurs d'une force de négociation ou d'enrichissement rapide (un terrain pour la construction, un logement, un fonds de commerce...).

Ainsi, la société politique "officielle" apparaît en situation de "déconnexion" vis-à-vis de la société civile. Tout se passe comme si l'une n'a guère besoin de l'autre pour fonctionner. Le résultat est un parti et des

10 A plusieurs reprises, ce mode de fonctionnement a fait l'objet de dénonciations, notamment dans la presse nationale. Après les événements d'octobre, de nombreuses autorités ont été contestées sur cette base.

11 La presse a publié de nombreuses lettres et les rapports des conférences régionales préparatoires du 6ème congrès du Parti. Ceux-ci font état du fait que les militants ont à plusieurs reprises attiré l'attention des responsables au niveau central sur les "déviations" et les "abus", mais semble-t-il en vain.

structures d'expression et de gestion politique fortement présents au plan médiatique, mais ayant une faible emprise et se trouvant en réalité économiquement, socialement, culturellement et politiquement minorés.

Ainsi, au marasme économique vient s'ajouter l'inexistence d'une société politique susceptible d'amortir ou de canaliser tout mécontentement social, que ce dernier ait pour origine les ménages et les populations ou les gestionnaires du domaine public.

La crise de gestion

Cette carence est accentuée à son tour par un problème lié au mode de gestion sociale de l'économie, au contexte de la prise de décision économique. On a assisté progressivement depuis la fin des années 70 à un blocage de la gestion économique. Celui-ci est lié à l'indécision des gestionnaires, à leur refus de "prendre des risques" et au "besoin de se couvrir", chaque fois qu'il y a eu lieu de faire face à une donnée nouvelle. Ce phénomène tend à se développer depuis 1984/85. En 1979, une véritable chasse aux sorcières est engagée contre les anciens décideurs. Des ministres sont entendus par la Cour des Comptes, d'anciens directeurs généraux d'entreprises sont écroués et attendent souvent de longs mois avant d'être jugés et... libérés faute de preuves suffisantes (mais sans pour autant être publiquement réhabilités), etc.

Si jusqu'en 1978/79 les décisions étaient prises par les chefs d'entreprises ou les ministres sans tenir compte systématiquement de la régularité juridique et institutionnelle (ce qui est en soi une source de gabegie et de gaspillage de ressources), par la suite l'impact (négatif) possible sur la carrière individuelle devient le point cardinal de l'action. Ainsi, après les luttes d'appareil (Plan contre Agriculture, contre Industrie lourde, contre Finances, etc.) comme mode de gestion sociale de l'économie nationale, on assiste à l'émergence et à la généralisation d'un autre mode. Celui-ci se fonde sur les luttes inter-individuelles, chacun en fonction de son "poids" social. Dans ce mouvement, on observe la régression relative des instructions écrites. Les circulaires et les autres formes d'injonction traditionnelles s'accompagnent, voire cèdent la place devant les instructions verbales. Du coup la "survie" dans le système devient une variable dépendante du clientélisme et du népotisme tant décriés par ailleurs. Ces deux pratiques vont constituer le rempart et le garant déterminants à tous les niveaux.

C'est dans ce contexte que l'on va être témoin en Algérie du développement d'une nouvelle forme de "compradorisation" sociale. Celle-ci va affecter toutes les activités sociales et toutes les couches sociales. C'est une sorte de "social-affairisme" qui se généralise, développant encore plus la marginalisation de la société politique et aggravant le hiatus entre les pouvoirs d'Etat et la société ou tout du moins les couches moyennes et

inférieures, les cadres moyens de l'administration, les travailleurs de toutes sortes et les jeunes non occupés par ailleurs.

Dans ce cadre, les rapports de parenté plus que le régionalisme deviennent un référent essentiel. Ainsi, entre deux candidats à un poste, le responsable choisira dans grand nombre de cas, celui qui est susceptible de lui "rapporter", de lui permettre de se maintenir ou de progresser dans la hiérarchie. On devine dès lors l'instabilité qui peut en découler, en cas de changement de responsables, surtout dans un pays où la guerre de libération nationale a permis une grande fluidité sociale, tout un chacun ayant quelque part une "relation", une "introduction" possible auprès de telle ou de telle autre "autorité".

Ces différents aspects évoqués à grands traits rendent compte pour partie du marasme dans lequel se trouve aujourd'hui le pays. Ils aident à mieux approcher la question de l'analyse des causes qui ont conduit au "séisme" d'octobre 1988.

Le marasme socio-culturel

Il y a lieu d'y ajouter quelques éléments sur le contexte socioculturel. Celui-ci est marqué par l'aggravation des inégalités sociales, par l'émergence d'une véritable classe compradore. Aux effectifs probablement encore limités, celle-ci s'est constituée de véritables fortunes en un temps record et dans bien des cas selon des procédés pour le moins douteux. Du fait de la nature de ses consommations ostentatoires, celle-ci s'est de fait trouvée érigée en modèle, notamment pour une jeunesse largement ouverte aux médias extérieurs¹². Tout en étant décrié¹³ par les jeunes urbains (la population algérienne est pour plus de moitié urbaine), ce modèle de consommation sert de référent (s'habiller au dernier cri occidental, voyager, etc.) pour de larges composantes de cette jeunesse. En fait, il trouve un terrain d'autant plus favorable pour se matérialiser que la production nationale, tant matérielle que culturelle apparaît insuffisante au double plan quantitatif et qualitatif, autre source de "névroses" pour une population sans projet social précis, sans possibilités matérielles, n'ayant guère de pôle d'attache et vivant dans des conditions matérielles très difficiles ou du moins précaires.

Deux attitudes principales sont développées. La première est la recherche d'un équilibre interne à travers la pratique religieuse. L'islam, à travers son contenu et la discipline intérieure et extérieure qu'il appelle, à travers le cadre de rassemblement et de discussion répété quotidiennement qu'il offre, apparaît dans ce cas un cadre idéal pour une partie de cette

12 L'Algérie ne reçoit pas moins de 5 à 6 chaînes de télévision européennes.

13 Des expressions multiples sont utilisées pour les désigner et les tourner en dérision.

jeunesse. La seconde attitude consiste au contraire dans le développement d'un mode de vie marqué par une certaine forme de rejet et d'une rupture partielle avec le modèle alternatif. Toute une ligne de conduite allant du vêtement au contenu anti-conformiste de la chanson et volontairement provocateur (le Raï) est développée¹⁴. Mais entre ces deux pratiques, il n'y a ni rupture, ni opposition, des passages existent en permanence. En fait, les jeunes confrontés aux mêmes réalités vivent en "communauté", voire en "communion" quasi-permanente¹⁵, s'épaulant et s'entraïdant chaque fois que cela est possible.

A l'origine du 5 octobre

Les événements d'octobre ont été interprétés au départ par bon nombre de médias comme l'expression d'un "ras-le-bol" des "pauvres", face aux pénuries et au renchérissement des produits alimentaires de base, surtout de la semoule. Nombreux ont été ceux qui y ont vu une réplique de Casablanca et de Tunis. Par la suite, c'est une lecture s'apparentant à celle qui prévaut pour les Etats socialistes (totalitarisme, crise du parti unique, etc.) qui a prévalu.

Inadéquation des schémas classiques

Cette lecture à travers des schémas extérieurs n'est que faiblement opérationnelle. En effet, Octobre n'est ni la "révolte de la semoule", ni une crise interne du parti unique qui aurait atteint ses limites et au sein duquel s'opposeraient les orthodoxes et les autres. Il s'agit en réalité d'une révolte contre un mode de fonctionnement économique et politique minorant les différentes forces sociales, notamment la jeunesse. C'est en effet un soulèvement en faveur d'une démocratisation économique, politique, sociale et culturelle, contre les abus et les exactions de toutes sortes subis en premier lieu par les jeunes dans un espace qui est le leur, LA RUE. Les slogans scandés par les jeunes, et la nature des édifices publics attaqués le montrent clairement. Ainsi, ce sont les commissariats de police, les sièges du parti, les tribunaux, les mairies et les grandes surfaces qui ont été pour l'essentiel touchés.

En fait, les événements d'octobre marquent un tournant. Ils sont l'aboutissement d'un divorce entre Etat et Société. Ils consacrent la fin violente d'une forme de société civile fondée sur une forte indépendance des mécanismes de reproduction de la Société et de l'Etat. Dans ce sens, les

14 Il est intéressant de noter que ce type de chansons a très rapidement conquis les jeunes des pays voisins et a été même repris et amplifié par l'immigration maghrébine en Europe.

15 L'image que l'on se fait des musulmans pratiquants, des "intégristes" actifs apparaît de ce point de vue très largement erronée. Elle constitue une simplification à laquelle ne sont pas étrangers les médias occidentaux.

explications par la situation économique ne paraissent guère suffisantes. Certes, il y a une dégradation rapide de la situation, mais malgré tout la situation demeure beaucoup plus favorable en comparaison avec d'autres pays voisins. De plus, les structures familiales ainsi qu'une forte convivialité continuent de prévaloir, elles servent d'"amortisseur" aux effets de la "crise économique". Peut-être faudra-t-il prendre en ligne de compte l'existence de ce système de solidarités pour saisir le mode d'intervention des facteurs économiques. Les conditions de mise en oeuvre du "programme d'ajustement algérien" et les inégalités qu'il est venu mettre à nu ont conduit à la rupture de l'alliance entre les différentes forces sociales. On a assisté à la rupture du consensus social hérité de la guerre de libération nationale et de vingt années d'action développementaliste. Il a en effet mis un terme à la mobilité sociale générale qui avait prévalu par le passé.

On peut définir la période 1984/1988 comme étant celle de la consolidation rapide des différenciations économiques et sociales. Peut-être est-elle même annonciatrice de la constitution d'une caste militaro-civile dominante, constituée sur la base de la rapine et des commissions. Cependant, avec l'évolution récente de la situation, quand bien même une telle entité sociale aurait une consistance sociale et politique effective, elle pourra difficilement régenter de manière indépendante. Aujourd'hui, une barrière psychologique importante a été dépassée. Elle concerne la reconnaissance sociale de la légitimité et de la pratique de la violence étatique. Les différentes exactions et abus passés, notamment ceux commis durant les journées d'octobre semblent conduire vers le recul des lois de la peur et du silence au sein de larges franges de la population. Différents témoignages montrent que l'on ne craint plus les services chargés du maintien de l'ordre public, qu'il s'agisse de la police ou des corps d'armée.

L'explication par les luttes au sommet

Dans ce cadre, l'explication par les luttes politiques au sommet de la pyramide de l'exécutif, autour de la place à assigner à chaque faction du pouvoir dans les années à venir paraît plausible. Rien ne permet d'exclure l'hypothèse selon laquelle le mouvement a été enclenché par un groupe, partie-prenante au pouvoir. Ce "groupe" aurait poussé aux manifestations afin d'arriver au congrès dans un rapport de force qui lui soit favorable. Dans ce cas, la rue aura médiatisé des luttes au sommet. L'identité des slogans dans des cités fort éloignées, les modalités d'enclenchement du mouvement (grèves tournantes, sortie des écoliers dans plusieurs endroits comme premier moment, etc.) et les conditions dans lesquelles les jeunes appelés du service national ont ouvert le feu sur les enfants et la foule sont pour le moins troublants. Cependant, cela ne saurait expliquer le déclenchement du mouvement et de la violence. Aucune composante du pouvoir n'a les capacités d'une mobilisation aussi large et aussi intensive. Si tel était le cas, on aurait assisté à un autre scénario; à moins que ce qui s'est

produit a pu être parfaitement "orchestré" de bout en bout par le pouvoir actuel, celui qui est sorti triomphant du congrès du FLN¹⁶. Cela paraît peu vraisemblable car il suppose une démarche à la fois méthodique et machiavélique.

La relation Etat/Société

Peut-être que l'explication principale est à rechercher dans le mode de fonctionnement de la société dans son rapport à l'Etat. Jusqu'en 1985/86, la société a fonctionné dans un rapport de dépendance matérielle vis-à-vis de l'Etat, et dans un rapport d'indépendance politique et sociale à son égard. Si on prend comme exemple les Domaines Agricoles Socialistes aujourd'hui restructurés, on se rend compte qu'ils étaient formellement contrôlés par l'Etat. Ils ne l'étaient en effet que sur le volume des investissements et sur une partie faible de la production. Dans ce cas, l'Etat garantissait un minimum pour la reproduction des collectifs et ce quelque soit le niveau de rentabilité atteint. Les travailleurs disposaient ainsi d'un minimum de revenus auxquels venait s'ajouter un complément souvent substantiel provenant des ventes non déclarées (appelées par euphémisme production auto-consommée) et de la mise en location du matériel agricole, voire des terres. Cela vaut tout autant pour les entreprises publiques chargées de répondre aux besoins des ménages (logement, santé, alimentation, etc.). Déficitaires ou non, elles continuaient de par leur mode de fonctionnement, et grâce au budget de l'Etat, à garantir l'autonomie des structures et des individus. Dans certains cas, elles permettaient aux occupants des postes stratégiques un enrichissement rapide, notamment par la corruption. A lire certaines lettres de citoyens dans la presse nationale, il ne s'agit pas là de faits isolés, mais d'un mode de gestion institutionnalisé dans certaines entreprises; Les opérateurs privés tiraient également des bénéfices substantiels de ce mode de fonctionnement de l'économie nationale; et les occasions d'investissement que leur offraient l'Etat ont toujours été la source principale de l'enrichissement.

Ainsi les logiques familiales et individuelles avaient la possibilité d'investir positivement les espaces productifs et de décision. L'Etat avait les moyens de financer la pratique d'une "démocratie tutélaire" où seuls des mots comme l'Etat "réalise", "consent", "se sacrifie" pour le Peuple trouvent place. Dès le moment où l'Etat n'avait plus les moyens de répondre à une demande sociale sans cesse croissante, l'équilibre fragile et à la limite artificiel s'est trouvé rompu.

Aujourd'hui, avec l'autonomie des entreprises publiques, la vérité des prix, la volonté d'un "ajustement scolaire", le refus de recourir au

16 Le congrès du FLN s'est déroulé les 27 et 28 novembre 1988.

rééchelonnement de la dette, l'Etat n'a plus les moyens institutionnels d'intervenir, pour maintenir ou même revenir à l'équilibre initial. De ce fait, rien n'exclut à terme de nouveaux "octobres".

Les perspectives pour l'Algérie

La question des perspectives futures suppose pour être abordée que soit explicité certains présupposés théoriques et méthodologiques, non seulement pour ce qui est de la définition de l'Etat et de la société civile, mais aussi de leurs relations.

Etat et Société civile

Sans vouloir reprendre des discussions développées dans d'autres cadres, notamment au sein des groupes de recherche du CODESRIA, il paraît utile d'insister sur le fait que l'Etat en tant que pouvoir et en tant que structure ne peut être traité dans un simple rapport d'extériorité avec la société civile¹⁷. Quand bien même existe ici ou là des écrans (un président au dessus des partis, un monarque, matérialité formelle de la profondeur historique...), on ne doit pas perdre de vue qu'il y a une interpénétration entre les deux. Il y a lieu d'insister sur le fait que ces ensembles, tout comme les liens qui les unit ne se sont pas totalement sédimentés. Bien au contraire, on est tenté de dire qu'ils sont encore en gestation, voire en mutation rapide. C'est peut-être là que l'approche classiste orthodoxe et traditionnel nous paraît peu opératoire, parce que par trop simpliste, établissant une correspondance quasi parfaite entre une "classe" (qui reste à retrouver dans bon nombre de cas), ses moyens d'expression idéologiques et son appareil coercitif et répressif.

17 Le pouvoir d'Etat peut être défini comme la résultante d'une dynamique "interne", liant dans son mouvement le pouvoir central d'Etat à travers ses projets et les appareils d'Etat chargés de leur formalisation et de leur mise en oeuvre. Cette inter-relation et cette interdépendance n'est pas démunie de contradictions, car ni le pouvoir central ni les appareils ne sont sociologiquement homogènes, et les mêmes forces s'y retrouvent. A cela s'ajoute le fait que chacun d'eux poursuit une finalité particulière, pour le premier le maximum d'efficacité dans la concrétisation des projets qu'il définit, pour les seconds, le maximum d'autonomie afin de renforcer leur "pouvoir" spécifique. Un exemple, lorsque le pouvoir central (PCE) décide d'un projet de réforme économique des entreprises publiques, ses différentes composantes poursuivent des finalités différentes, du fait de la non homogénéité socio-politique du PCE. Dans leur concrétisation à travers des textes réglementaires, ces finalités vont donner lieu à des luttes au sein des appareils (AE). Celles-ci feront intervenir donc les "porteurs" des finalités inavoués. Or le rapport de forces au sein des AE peut être différent de celui qui caractérise le PCE. D'où la possibilité d'une inflexion du projet initial. S'ajoute à ce premier ordre de détermination, celui qui concerne le devenir des AE avec la mise en oeuvre du ou des projets de réforme. Va-t-il conduire à l'affaiblissement de tel AE ou de tel autre. Va-t-il permettre l'augmentation du pouvoir de décision vis-à-vis du PCE, etc. Dans cette lutte et dans cette dynamique, les forces sociales (FS) qui ne sont pas forcément représentées au sein du PCE peuvent intervenir et infléchir sur la logique des AE, du fait des liens organiques (familiaux, affectifs, d'intérêts matériels...) qui lient leurs composantes humaines respectives.

Si on admet cette lecture, le type de société civile et politique à créer ou à produire socialement apparaît alors comme un enjeu complexe et central dans les luttes pour l'hégémonie sociale. La question du type et de la forme que va prendre l'exercice de la démocratie en Algérie revêt ici une importance cruciale. Il me semble possible d'avancer l'hypothèse selon laquelle il y a une volonté quasi généralisée des dominants, tant au niveau national qu'international, de créer au nom de la démocratisation (de la vie économique, sociale et politique) une "société politique écran" autorisant et consolidant l'ordre établi. C'est ce qui a été conduit avec un succès variable dans différents pays. Peut-être que les expériences marocaine, sénégalaise, égyptienne et tunisienne mériteraient d'être analysées. Peut-être même qu'elles préfigurent la "démocratie africaine" de demain. Il est intéressant de noter que dans certains de ces pays, les luttes politiques au sein de la société civile conservent un caractère "policé" et se maintiennent en deçà de barrières qu'on ne peut franchir; car aller au-delà, c'est courir le risque de perdre le droit à l'expression et à l'action non clandestine. En effet, sortir du terrain démocratique balisé par les autorités qui "concedent" la démocratie et aller au-delà, c'est s'engager sur la voie de la remise en cause de l'ordre établi, c'est-à-dire une certaine forme d'exercice du pouvoir, une certaine distribution du revenu et des ressources nationales, etc.

Le congrès du FLN semble avoir choisi la voie de la prudence pour aboutir à ce type de démocratie politique, la seule susceptible de ne pas provoquer l'interrogation sur la formation des richesses, le passé politique des uns et des autres, etc.

Quelles perspectives pour l'Algérie

Pour demeurer au niveau des analyses premières, et compte tenu des contraintes économiques et sociales multiples (la dette, l'emploi, l'habitat, la demande en biens de consommation, etc.), il n'y a que deux alternatives pour les forces dominantes en Algérie: une "ouverture extérieure" au sens d'une soumission plus grande aux puissances régionales (méditerranéenne et arabe notamment) ou supra-régionales, ou bien un nouveau pacte social populaire et populiste. Le congrès semble avoir privilégié la seconde alternative¹⁸. Mais comme chacun le sait en Algérie, le parti est en plein bouleversement. Aussi, ce n'est que dans la pratique que l'alternative apparaîtra clairement.

La pratique sociale a cependant changé depuis les événements d'octobre. De nouvelles forces sont en voie de formation. Elles n'épousent pas toujours les clivages conventionnels (communiste, islamiste, nationaliste, libéral...).

18 Il est intéressant de constater que les textes issus du Congrès n'ont pas fait l'objet de publication 2 ou 3 jours après la fin des travaux. Seules des lignes générales sur leur contenu ont été rendues publiques.

De ce fait elles sont porteuses de mutations profondes dans l'exercice du pouvoir, tant au niveau local qu'au niveau central (à travers l'Assemblée nationale). La "Rue" parle et s'organise ici contre la torture et pour les libertés démocratiques, ailleurs pour la démocratie dans l'exercice du pouvoir local. Ici on exige le jugement public des tortionnaires, ailleurs on revendique le remplacement des membres des exécutifs "wilayal" et communal et leur poursuite judiciaire, etc. Les députés "malmèment" un gouvernement à travers la discussion de son programme. Bien avant octobre, ils ont modifié, mais en silence, différents projets de lois, notamment celui allant dans le sens de l'ouverture de l'économie nationale aux entreprises étrangères et aux multinationales. Aujourd'hui ils exigent la publicité autour de leurs travaux... Ce mouvement s'accompagne aussi du "retour" des intellectuels et des "universitaires" sur les terrains politique et syndical. Au sein même du parti, aujourd'hui on ne peut plus continuer à ignorer les militants de base. Peut-être même que la contestation risque de s'y développer, surtout avec la "débureaucratisation" qui devrait l'affecter durement...

Cette évolution montre bien que les problèmes sont de type fondamentalement socio-politique avant d'être politico-économique. Le problème essentiel a trait au mode de gestion étatique. Il n'est peut-être pas inutile d'insister sur le fait que la question de la gestion de la dette et du respect des échéanciers est moins essentielle et moins déterminante qu'on le soutient, tant dans le système de pouvoir que parmi les masse-media. Pour qui connaît la structure du service de la dette et de son mode de gestion, le problème principal est celui de la stabilité politique à même de rendre possible une gestion sur le court et le moyen terme du service de la dette. La question qui se pose en effet ici porte sur la reconnaissance et la légitimité politique des actions à entreprendre. Au profit de quelles forces et au détriment de qui tel "groupe" ou tel autre groupe d'actions seront entreprises. Autrement dit, le mouvement qui est né en octobre est porteur d'un nouveau type de conflit social, dont les enjeux sont moins des intérêts économiques au sens restreint du terme (ceux des travailleurs, des paysans, des gros possédants, etc.), que le pouvoir de décision. D'où la question du type de société à promouvoir. Tout le monde est d'accord pour la création d'une société civile et d'une société politique démocratique, mais le point d'achoppement concerne sa forme. Sera-t-elle élitiste ou non, au profit de quelle "élite".

Les solutions qui priment et les perspectives qu'elles ouvrent

Il est intéressant de revenir aux premières mesures d'"urgence" prises au lendemain des événements d'octobre. Dans un premier temps, la priorité a été donnée à l'ouverture sur l'extérieur. L'Etat a bénéficié de l'aide fort symbolique de l'Arabie Séoudite. Celle-ci a financé l'importation de produits marocains. Il y a eu également l'aide (limitée) apportée par la CEE

et les USA. Aujourd'hui, rien n'exclut la multiplication de lignes de crédits pour éviter que l'expérience d'octobre ne puisse se répéter, servir d'exemple ou faire tâche d'huile. Dans ce sens, une décision semble avoir été prise, celle d'inonder le marché de produits de large consommation, de juguler l'inflation (par une action sur les prix des produits alimentaires non administrés) et de faire "oublier" les problèmes qui se "conjuguent" au quotidien. Il s'agit en même temps de développer l'image d'une situation économique désastreuse, afin de faire admettre la nécessité de la paix sociale et de pouvoir présenter à court terme un "bilan globalement positif".

Cependant rien ne permet de dire que les choix ont été définitivement arrêtés pour ce qui est du recours aux lignes de crédits extérieurs. Seules des hypothèses peuvent être avancées, au vu des premières mesures engagées.

Une réforme-replatement institutionnelle

Le congrès du Parti-FLN qui vient de s'achever est intéressant par le type de rapport qu'il cherche ou prétend vouloir promouvoir. On observe un retour à une conception formellement "frontiste". A ce titre, une restructuration est annoncée au plan organique. Le point le plus significatif réside dans l'annonce d'un nouveau poste, celui de "président" du Front. C'est ce dernier et non le Secrétaire Général (nommé par le Comité Central sur proposition du Président du Front) qui est présenté comme candidat unique au poste de Président de la République. Cela s'inscrit en droite ligne d'une première réforme introduite par voie référendaire le 3 novembre 1988. Elle a fondé la "séparation" au sein de l'exécutif entre le Président de la République et le Chef du gouvernement. En quoi consiste cette séparation. Le Président de la République nomme un chef de gouvernement qu'il charge de composer son équipe et de préparer un programme conformément à des "orientations" qu'il lui fournit. Le chef du gouvernement se présente devant l'Assemblée Nationale qui peut le désavouer. Dans ce cas, le Président de la République désigne un nouveau chef de gouvernement. Au cas où celui-ci n'est pas accepté, c'est l'Assemblée Nationale qui est dissoute. Le Président organise de nouvelles élections parlementaires. Ces éléments montrent bien que cette première réforme tourne autour du pouvoir de décision. Ce dernier continue d'être concentré entre les mains du Président de la République, tout en paraissant être décentré au profit du chef de gouvernement; C'est le premier écran dans l'exercice effectif du pouvoir.

Un nouveau pas vient d'être franchi avec la création du poste de Président du front. Celui-ci apparaît comme le "Chef" reconnu et légitime de toutes les "sensibilités" et les "tendances" qui s'expriment au sein du Front. Ainsi, il en est l'immanence. Au même moment, il en est transcendant. C'est le Président qui est au-dessus des luttes partisans et des sensibilités qui s'expriment, à la différence du Secrétaire Général (CAS) qui peut représenter la tendance majoritaire. A ce titre, le CAS est désigné par le Comité Central sur proposition du Président. Cela laisse au Président la

liberté de le révoquer si un problème d'exercice du pouvoir idéologique et/ou politique venait à surgir. Un autre écran et "verrou" est ainsi mis en place dans l'exercice du Pouvoir de décision.

Un gouvernement de "technocrate" au pouvoir politiquement et socialement "limité"

Le nouveau gouvernement mis en place après le référendum du 3 novembre 1988 est composé principalement d'un personnel politiquement nouveau. Dans leur majorité, il ne s'agit pas de "politiques". Cela concerne notamment les départements les plus sensibles, Education, Santé, Habitat, Hydrocarbures. A cela s'ajoute le fait qu'un certain nombre d'entre eux ont des "compétences techniques" limitées pour le secteur qu'il gère. Cette double faiblesse les rend peu aptes à conduire une remise en cause du mode de fonctionnement du système de gestion et de décision actuel décrié par tous. Circonstances aggravantes, ils n'ont aucun poids face à l'action combinée des multinationales et de leurs partenaires étrangers, du fait des liens qu'ont établis ces structures et "personnalités" extérieures avec les détenteurs du pouvoir réel qui ne sont pas dans le gouvernement. Sur cette base, l'hypothèse la plus favorable est que ces nouveaux responsables puissent maintenir le statu-quo social et éviter une dégradation de la situation. Mais cela ne peut être fait que durant un temps limité, car les contraintes vont se faire pressantes, au double plan intérieur (demandes d'emploi, de logement, d'augmentation du niveau des salaires bloqués depuis plusieurs années, etc.) et international (arrimage politique et économique définitif à la CEE et à l'axe le plus conservateur au sein du monde arabe¹⁹).

Quatre scénarios-limites peuvent être envisagés pour le futur de l'Algérie à moyen terme.

- Une démocratisation "à l'africaine". Des partis verraient le jour. Ceux-ci permettraient à une démocratie politique de se mettre en place, mais ne conduiraient ni à moyen ni à long terme à la remise en cause des intérêts des groupes sociaux dominants ou en voie de l'être actuellement.
- Un retournement de la situation actuelle et un durcissement. C'est la formule intermédiaire entre le Chili et la Pologne actuels qui sera imposée par l'armée toujours physiquement présente aux portes de la capitale.
- Une démocratisation à la latino-américaine, avec un renouveau progressif et profond du système politique et économique.

19 L'Algérie continue à échapper à la domination de l'Arabie Saoudite malgré l'ouverture en cette direction; et cela constitue aujourd'hui l'exception dans cet ensemble géo-politique.

Cette troisième alternative, celle qui garantit la démocratisation la moins formelle est encore possible. Le Pouvoir d'Etat né d'octobre 1988 n'a pas encore atteint un niveau d'homogénéité susceptible d'écarter ce scénario. Cependant, il ne peut se matérialiser que par une mobilisation intérieure en cours et par un appui et une publicité internationale autour de ce qui se passe en Algérie, surtout au niveau des pays du tiers monde et en leur sein de l'ensemble afro-arabe. L'un des traits caractéristiques du Pouvoir d'Etat algérien est d'être très attentif à l'image qu'on en donne à l'extérieur.

Renforcer la société pour consolider la démocratie

Fernando Calderon*

Introduction

Je souhaiterais soutenir ici l'affirmation selon laquelle la meilleure façon de consolider la démocratie en Amérique latine c'est de mettre la société en valeur. Cette mise en valeur impliquerait, entre autre aspects, le renforcement des acteurs sociaux, du système politique et de la culture démocratique, ainsi que de l'Etat lui-même. Ce renforcement doit se faire dans le sens d'une meilleure intercommunication entre l'Etat et les facteurs sociaux et entre les facteurs sociaux eux-mêmes. En définitive, c'est une mise en valeur créatrice de la société sur elle-même.

Il est difficile de parler de l'Amérique latine en général; Il en a toujours été ainsi à cause surtout de la grande diversité socio-culturelle du continent. Aujourd'hui, à cette diversité sont venus s'ajouter d'importants processus de fragmentation et de décomposition sociale. La crise a non seulement mis en évidence ces diversités mais elle les a aussi multipliées. Ceci est visible à divers niveaux et sur des questions variées. Une compréhension globale de l'Amérique latine demeure encore un exercice osé. Néanmoins la crise a permis des tentatives de restauration de l'unité latino-américaine, de par ses effets, les réponses qu'elles engendrent et les nouvelles analyses qu'elle exige. Ce sont là des moments de réflexion et d'action qui doivent dépasser les solutions socio-politiques ou économiques du passé.

La situation est dépassée où la diversité socio-culturelle était ou pouvait être relativement ordonnée par la relation existante entre l'Etat et le modèle d'industrialisation. Nous nous référons ici à l'Etat dans ses diverses orientations nationale-populaire, populaire, développementiste, autoritaire, etc. Actuellement, les changements que cet ordre a entraînés, leurs limites ainsi que les transformations extérieures ont déterminé un épuisement et une incapacité croissante à reproduire la relation antérieurement citée.

Premièrement, les changements dans les moteurs de développement économique ont fait que l'industrie ne possède plus la capacité d'accomplir un rôle intégrateur dans la société; ceci n'est même plus envisagé par l'imaginaire collectif. De même, la plus grande interdépendance économique et financière internationale, et les impacts croissants de la révolution technologique limitent progressivement la capacité de régulation

* CLACSO, Buenos Aires

économique en jouant à travers l'Etat sur la demande sociale agrégée, ce qui empêche de réussir par ce mécanisme quand la dépendance des marchés antérieurs à celle-ci est maximale. L'oligopolisation de l'extraversion de ces derniers en est ainsi accentuée. L'inflation et la dette pèsent encore plus dans ces cas-là.

L'Etat manifeste alors une faiblesse structurale, non seulement par l'inopérabilité de son accroissement bureaucratique et son incapacité à affronter les demandes brutales du système économique international, mais aussi par sa croissante incapacité à satisfaire les demandes énormes et plurielles de la société.

Finalement, même les acteurs politiques du passé, tels les mouvements national-populaires ou de la classe ouvrière, vivent un processus de fragmentation et repli de leur action collective; de nouveaux comportements et de nouveaux acteurs et orientation surgissent. Ceci limite leur action totalisante sur le système politique et sur les relations de pouvoir. En quelque sorte, ce que l'on appelle le sujet historique se trouverait fragmenté.

Nous vivons dans des sociétés où il n'existe apparemment rien de sûr ni de pérenne, où l'incertitude du quotidien se juxtapose à la fragilité des horizons politiques et à l'éclosion d'une multiplicité d'identités particularistes. Néanmoins, on assiste (comme jamais encore en Amérique latine) à une évalorisation sociale de la démocratie. Elle est revalorisée en tant que régime politique et social, alors qu'elle a peut-être réalisé un effort social et d'Etat sans précédent, pour satisfaire les demandes du système international, surtout en ce qui concerne le poids du paiement de la dette extérieure.

Nous vivons donc des moments conflictuels dans la création d'un nouvel ordre. Et nous ne savons pas quelle ordre démocratique se cristallisera et si cet ordre, quel qu'il soit, permettra de dépasser l'historique oscillation entre dictature et démocratie; mais nous savons que les différents ordres démocratiques avancés ou en construction possèdent différents contenus sociaux, culturels et économiques. Nous savons aussi que si la démocratie en construction implique un ensemble de politique orthodoxe d'ajustement économique en fonction du capital, il est bien probable qu'elle soit coercitive et socialement exclusive, sans déboucher sur une plus grande équité, légitimité et intégration sociale.

De nombreuses études économiques prospectives¹ concluent qu'à moyen terme, si l'on applique une politique économique orthodoxe, l'Amérique

1 Voir Banco Internacional de Reconstrucción y Fomento/Banco Mundial. *Informe sobre el desarrollo mundial*, Washington D.C., 1985; Sánchez Arnao, *Escenarios de mediano plazo para el futuro desarrollo de América Latina*. Instituto Italo Latino-americano, Roma, 1985.

latine perdrait ses positions sur le marché international, tandis qu'à l'intérieur de ses frontières, l'accroissement économique attendrait seulement les indices des années 60, avec des paramètres très régressifs dans la distribution du revenu. Et personne ne peut garantir que ce processus s'accompagnera d'une forte stabilité politique.

Les résultats de certaines des investigations prospectives récentes sur la modernisation et la démocratisation de l'Etat², deux facteurs clefs du processus politique actuel, consignent des tensions entre la modernisation et la démocratisation de l'Etat, avec une tendance à la prédominance d'une modernisation exclusive. Ceci impliquerait une plus grande concentration des décisions et des ressources économiques dans des groupes et des intérêts oligopolisés et transnationalisés, ainsi que la prééminence d'un capitalisme spéculateur qui monopolise l'information technique. Une telle modernisation produirait en outre une plus grande concentration des décisions au sein du pouvoir exécutif; et à l'intérieur de celui-ci il serait fortement concentré entre les mains des couches techno-bureaucratiques hautement "rationalistes" et "réalistes". On aboutirait finalement à une très forte perte d'autonomie de l'Etat au profit des décisions externes à la région. En définitive, l'Etat serait peut-être plus efficace mais moins souverain.

Par ailleurs, les politiques de démocratisation tendent à être plus instrumentales, induites et contrôlées par des élites. La recreation des cadres institutionnels tend à se limiter à la restauration d'une démocratie "exclusivement libérale", dans le sens d'un pur Etat de droit démocratique, avec une faible transformation du système politique et des mécanismes de participation sociale et politique. C'est-à-dire que l'horizon prédominant est celui d'une restauration du sens démocratique traditionnel en laissant plus d'initiative au marché qu'à la prise de décisions participatives, ce qui équivaut à privilégier une démocratie de représentation instrumentale en tant qu'administratrice de l'ordre politique.

Néanmoins de nouvelles positions se détachent de ce scénario dominant³. A ce sujet, il est pertinent de se demander: jusqu'à quel point et comment certaines forces sociales pourraient aller à l'encontre de leurs intérêts et proposer des ordres démocratiques plus libérateurs qui puissent empêcher cette recomposition constante et négative de la société et de la politique aux mains de l'économie.

2 Las transformaciones de las relaciones Estado, sociedad y economía en América Latina. Tomos I y II. *Modernización y democratización del Estado*. CLACSO, Buenos Aires, 1988.

3 Voir Calderón, Fernando, *Los movimientos sociales ante la crisis*, Biblioteca de Ciencias Sociales No. 18, CLACSO, Buenos Aires, marzo 1986.

La mise en valeur de la société en tant qu'idée centrale de ce message implique surtout une volonté de changement, un renforcement de l'action sociale, un développement de l'esprit d'entreprise, une innovation du système politique et un renforcement de la capacité d'action de l'Etat.

Nous voudrions explorer et démontrer quelques unes des caractéristiques et des problèmes d'une action politique différente, envisagée du point de vue de la société.

Volonté de changement

La démocratie latino-américaine fait face à un double défi: d'abord avec celui de terminer avec les régimes anti-populaires et la culture de l'intolérance; puis avec celui de créer et de recréer une certaine capacité de réponse de l'Etat et du système politique face aux demandes multiples de la société, le tout devant se faire dans un contexte et des conditions économiques internationales internes et "internationalisées" très défavorables à cause surtout des difficultés de redistribution du revenu et de mobilité sociale.

Le préjugé fondamental sur lequel reposent certaines des thèses est celui d'après lequel un tel défi peut être relevé en s'appuyant d'abord sur les possibilités internes de chaque pays et de la région dans sa totalité. L'objectif principal: répondre à la question: comment faire pour que la logique du fonctionnement extraverti des groupes et acteurs les plus dynamiques de l'économie favorise un début de résolution des demandes de la base concernant l'intégration de la société.

Ceci implique surtout une puissante volonté de changement, une volonté créatrice qui peut trouver sa source dans le marasme du pouvoir et les déterminants politiques et économiques, et pouvant ainsi mener à la consolidation d'une démocratie expansive et progressive. Il est possible que la crise puisse précisément provoquer un climat de dialogue et de construction sociale alternative, ainsi que des niveaux et des procès de reconstruction de blocs socio-historiques stimulant ainsi la dynamique de l'unité nationale et de l'intégration latino-américaine.

De ce point de vue, la société doit nécessairement effectuer quatre types de changements interdépendants et parfois conflictuels. Nous les présenterons ici seulement en tant que thèse de référence pour la discussion.

Approfondir l'action et l'autonomie des mouvements sociaux

Afin que les processus démocratiques se consolident et se développent politiquement, leur capacité inclusive et leur permanente référence à la société et à ses acteurs se relèvent très importants. Le problème consiste à faire que les sociétés transforment et hiérarchisent les nécessités et les demandes dans des actions sociales combinées avec des interventions et sur le système politique, permettant ainsi un approfondissement et une transformation de la démocratie représentative. De plus, il est essentiel

d'imaginer un système d'action sociale qui a un impact positif sur le développement socio-économique.

Comment faire pour que les chefs d'entreprise agissent comme des chefs d'entreprise et n'organisent leur action en fonction des hasards de la roulette? Comment faire pour que les classes politiques, si fermées sur elles-mêmes culturellement, perdent leur condition d'élite, s'ouvrent et soient en interaction avec la société et les autres acteurs? Comment faire pour que les demandes de réarmement civique et éthique et le droit à la différence s'expriment dans des réformes constitutionnelles claires? Comment faire pour que les demandes de décentralisation, démocratisation territoriale et d'autonomie culturelle se concrétisent en d'authentiques volontés de modernisation? Comment faire alors pour que les demandes des acteurs sociaux se transforment en action politique?

Répondre à de telles questions dépasse ce cadre-ci, mais cela impliquerait essentiellement la revalorisation du rôle de la politique et de l'action politique sur la société et sur l'économie. Seule celle-ci, la politique, serait capable de promouvoir:

- les recherches de dépassement de l'actuelle fragmentation de l'action collective, l'organisation des acteurs sociaux, afin qu'ils puissent communiquer entre eux et avec le système politique et l'état;
- une réorientation des multiples demandes adressées à l'Etat, vers les groupes d'intérêts, afin qu'ils atteignent une auto-représentation, mais aussi qu'ils soient représentatifs dans le système politique, ce qui leur permettrait d'accroître leur capacité d'agir et de résoudre certains de leurs propres problèmes sans recours aux solutions paternalistes de l'Etat;
- de nouveaux acteurs sociaux par un accroissement de leur propre capacité d'action, en fonction de leurs identités et orientations propres, par le biais de l'intercommunication, dans le but de promouvoir une action partagée résultant de l'évolution politique de leurs intérêts, favorisée par l'intercommunication des acteurs sociaux.

Ceci implique un élargissement du système politique qui est généralement monopolisé par les partis. Cette situation impliquerait à son tour une réforme politique des partis. Ce thème ne sera ici qu'énoncé.

Renforcer "l'esprit d'entreprise"

De quelle façon pourrions nous créer des économies alternatives qui dynamisent le développement socio-économique et intègrent la capacité productive et distributive de la société? La réponse à cette question est certainement une politique planifiée qui relie les possibilités de diversification exportatrice à des noyaux de reconversion industrielle et des

modèles de consommation nationaux et latino-américains, à des expériences dans l'autogestion sectorielle, le pouvoir local et une action politique concertée face à la dette; cette planification réclame de nouvelles procédures pour renforcer la capacité de l'Etat, son action unitaire et moderne afin d'aboutir au résultat souhaité.

Mais ces dynamismes ne peuvent pas se promouvoir dans le vide; il est nécessaire que les acteurs sociaux concernés adoptent des comportements nouveaux et des valeurs qui expriment et représentent leur action, et les rendent aptes à cristalliser - dans le système politique - un ensemble de garanties réciproques dans le comportement socio-économique, assurant ainsi l'existence et la promotion d'entreprises multiplicatrices du développement et du changement dont l'impact est ressenti par l'ensemble de la société.

Cet esprit d'entreprise est important, au moins, dans un double sens. D'un côté, il favoriserait la création et la consolidation d'une volonté collective opposée aux phénomènes d'apathie, de démobilitation et désenchantement politiques. D'un autre côté, il engendrerait une force nouvelle aux comportements d'entreprise avec un niveau d'efficacité technologique et de gestion administrative, reliés à des valeurs et des responsabilités cohérentes avec les projets, principalement ceux liés à la production. Ces logiques à travers multiples formes d'organisation, permettraient d'aboutir à un système de contrôle et de responsabilisation des entrepreneurs non performantes et productives.

Le processus de concertation sociale sont une source d'innovation, car ils peuvent construire des espaces partagés pour le traitement des conflits et la prise de décisions qui modifient les logiques centrifuges et exclusives de la crise en aidant à impulser le développement. Néanmoins, pour que ces dynamiques soient productives, il est très important de connaître la réelle corrélation des forces et des intérêts présents au moment des négociations, les variables macro-économiques nécessaires et susceptibles d'être régularisées, et plus essentiel encore, la capacité de l'Etat à équilibrer les dynamiques de la configuration socio-économique des forces en présence, en fonction des principes de représentation sociale.

Il est donc essentiel de penser au renforcement des acteurs sociaux et de la capacité de l'action de l'Etat à sortir de la crise. Mais ceci reste insuffisant si l'on ne provoque pas des changements dans le système politique.

Changer le système politique

Est-il possible de penser la rénovation du système politique pour lui fournir une plus grande capacité de prise en considération de la pluralité des acteurs socio-culturels dans le processus de décision?

Est-il possible de penser la reconstruction du système politique afin de dégager progressivement des valeurs consensuelles de changement et des

modèles symboliques et matériels qui peuvent être appropriés par l'ensemble de la société?

Répondre à ces questions équivaut à imaginer une rénovation du régime démocratique libéral actuellement en vogue. Cela signifierait peut-être envisager le changement social et politique d'une façon complexe et multidimensionnelle.

Des études récentes sur la relation entre système politique et société⁴ ont démontré, avec une certaine clarté, que pratiquement dans tous les pays de la région, il existe une importante inadéquation entre la société et le système de représentation politique. Ceci au moins dans trois sens:

- en premier lieu, les instances de représentation classiques, telles les parlements, ne suffisent pas à traduire de manière authentique la pluralité actuelle des sociétés;
- les mêmes instances de représentation, relativement limitées dans leur action, n'ont ni un impact décisif, ni une efficacité réelle sur le système politique;
- on perçoit, par ailleurs, de nombreuses demandes des acteurs, socio-culturels, certaines vagues d'autres plus précises, mais toutes indiquent l'urgence de changements dans le système institutionnel et plus particulièrement dans les champs de représentation propre de la dimension sociale.

C'est-à-dire que si nous combinons tous ces aspects, nous constatons l'existence de possibilités réelles d'une interaction organique plus effective entre les nouvelles orientations des acteurs sociaux et l'introduction de changements importants dans le régime démocratique.

Néanmoins, il est préférable de se demander de quel type de changement s'agit-il? Surtout, comment effectuer ces changements? Permettent-ils de rompre définitivement d'avec l'oscillation asymétrique déjà mentionnée? Un tel bouleversement impliquerait l'abandon du vieux système de représentation sans même tenter de le rendre plus effectif. Cela suppose que l'on l'améliore et le transforme pour servir un système politique où les acteurs sociaux pourront être représentés dans les instances de prise de décisions, de façon à obtenir une interaction entre eux; ils assumeront ainsi les risques de l'alternance démocratique par une participation.

Nous souhaitons souligner ici que les mécanismes de participation sociale doivent se loger principalement dans le système politique à travers de nouvelles formes de représentation et d'auto-représentation. Dans une telle perspective, on ne peut pas séparer la construction de la démocratie de

4 Voir Calderon, Fernando et dos Santos, Mario (ed.), *Los conflictos por la constitución de un nuevo orden*, CLACSO, Buenos Aires, 1987.

la construction institutionnelle, et celle-ci de la mise en valeur des acteurs sociaux représentatifs. Les acteurs sociaux ne pourraient pas exprimer et développer leur action sans un cadre institutionnel légitimant leur intervention.

Renforcer l'Etat et sa capacité d'action unitaire

Il est communément accepté que les Etats nationaux latino-américains sont en train de changer et qu'ils ont grand peine à reproduire le rôle dominant qu'ils eurent durant les décennies passées. L'Etat ne peut plus régulariser et affronter la crise; les demandes internes diverses et les pressions externes l'affaiblissent chaque fois davantage; de même sa propre capacité de gouvernabilité économique y compris de régulation politique interne souffre de graves carences. Il faut ajouter à ceci la formidable impulsion idéologique de privatisation de l'Etat par des forces internationales des pays capitalistes centraux et des forces internes du renouveau libéral. Ces évolutions indiqueraient une tendance à l'épuisement du rôle central de l'Etat dans la région, tendance vérifiable.

Une option différente devrait pourtant promouvoir une rénovation et un renforcement de la capacité d'action et de réaction de l'Etat - car pour l'instant il est le seul agent politique qui peut impulser une sortie de la crise - par la mise en valeur interne contre la crise, tout en participant au niveau national et régional à une meilleure compréhension et résolution des effets des mutations dans des relations de pouvoir du système international. Apparemment même si le renforcement et la modernisation de l'Etat implique l'acceptation du changement de ses fonctions et structures, il est nécessaire en même temps d'établir une inter-relation différente entre le système politique et les acteurs sociaux; ces derniers sont en quelque sorte intéressés par le questionnement tant de libéralisme obséquieux que de l'étatisme fermé.

Parmi les défis possibles, nous signalons les suivants:

- la recherche d'action gouvernementale qui obtiennent une cohérence à l'intérieur des appareils, des agences et schémas de l'Etat, ainsi qu'une cohérence dans leurs propres actions et messages à la société et au système international;
- la création progressive de systèmes de gestion étatiques spécialement dans les aires socio-économiques stratégiques. Ces systèmes doivent avoir des niveaux d'efficacité élevés qui stimulent en plus le développement et la valorisation de comportements bureaucratiques à valeurs organiques tel "l'esprit de service publique" et dans le cadre d'une plus grande rationalisation technique.
- l'éventail des politiques sociales avec une prédominance de la production qui prend en compte les expériences communautaires

urbaines et rurales associées aux processus de démocratisation et de décentralisation du pouvoir local et régional;

la création et recréation constante d'espaces de reconnaissance et d'interaction politique des acteurs sociaux, aux différents niveaux socio-économiques et culturels, pour aider à la multiplication de la capacité de l'Etat à une représentation sociale des intérêts de la nation.

C'est-à-dire une modernisation et un ordre d'Etat socialement et économiquement progressif. Dans cette option de démocratie progressive on suppose que l'Etat sera fort mais seulement si la société l'est aussi.

D'autres changements sont sans doute nécessaires, qui sont tout aussi complexes pour le choix du modèle du leadership politique, par exemple. Nous savons bien que dans des sociétés et cultures comme les nôtres, le rôle des leaders est central pour affronter les nouveaux défis. Nous savons aussi que la société elle-même est source de nouveaux leaderships démocratiques, ceux par exemple qui accompagnent et impulsent les expériences démocratiques locales, tentent de reprendre une certaine capacité de décision politique aujourd'hui confisquée par les techno-bureaucraties possibilistes. C'est ce nouveau leadership qui invente et valorise une volonté de changement. Il sont en définitive les vecteurs de légitimation et de définition des objectifs mais aussi des valeurs essentielles existantes dans la communauté, c'est-à-dire de production de nouveaux projets historiques.

Il nous faut enfin signaler notre ignorance - en tant que spécialistes en sciences sociales - des processus et changements que souffrent et vivent nos sociétés. Il est nécessaire d'impulser et de rechercher une plus grande liaison entre les politiciens et les chercheurs; il est également nécessaire de revaloriser une politique nourrie dans les possibilités de la science, mais il est surtout nécessaire que les analyses - outre la compréhension des processus historiques sur une base empirique et la critique du monde des idéologies - s'inspirent et collaborent dans la recherche de nouveaux chemins émancipateurs.

The Debt Crisis and its Implications for Democratization in Latin America and Africa

Eboe Hutchful*

In an earlier article I discussed the authoritarian implications of the process of economic reform in Third World countries stimulated by global recession and the debt crisis¹.

Although the argument at the time did not sufficiently acknowledge the process of democratization then underway in the Latin American countries, the passage of time has not changed my basic conclusions. If anything indebtedness has become an even more oppressive reality in economic and political life in Third World countries since the original debt crisis in 1982. Since then the total debt of Third World nations has risen an additional 50% from US\$842 billion in 1982 to US\$1,217 billion in 1987. Expressed in terms of its relationship to exports of goods and services average debt ratio has risen from 119% to 158%². Total service (principal and interest) on long-term debt has risen more modestly (after rescheduling) from US\$97.4 billion in 1982 to about US\$101 billion in 1986. However in the same period net transfers fell from US\$18.4 billion to about US\$29 billion as banks sharply contracted lending to debtor countries³.

Export of capital to creditor countries and institutions, deteriorating international financial and trading conditions, and harsh adjustment programs have combined to produce unprecedented austerity and hardship in the indebted countries. This in turn is diminishing the space for democratic practices, already restricted in countries with frequently authoritarian histories. In both regions there are, apart from debt, social, institutional and other factors inhibiting democracy, and these vary between Africa and Latin America as well as between individual countries. Secondly the recent democratic experiences of Africa and Latin America have diverged significantly, with rapid progress toward demilitarisation and political

* Trent University and University of Toronto, Canada

- 1 Eboe Hutchful, 'The Modern State and Violence: the Peripheral Situation', *International Journal of the Sociology of Law*, 14, 1986.
- 2 IMF, International Monetary Fund, *Annual Report*, 1988, Washington D.C., International Monetary Fund, p. 33.
- 3 World Bank, *World Debt Tables 1986*, Washington D.C., World Bank, p. xxiii.

liberalisation in Latin America since the late 1970s, while much of Africa on the other hand remains under military rule. Thirdly the different debt-structure of the African and Latin American countries, and more importantly differences in economic and bargaining power (an area in which important distinctions exist between the Latin American countries as well), have created different 'spaces' for democratic practice. While it is thus not easy to separate the effects of debt from entrenched structural and institutional factors or to generalise from contrasting regional and country experiences, the imposition of similar adjustment and debt-rearrangement regimes has introduced certain common elements into the political situation in the debtor countries. This has created conditions in both regions which as a whole do not support the consolidation of democracy.

The Situation in Latin America

In Latin America the fate of democratisation is linked directly to the debt crisis in a number of ways. First the onset of the debt crisis in 1982 coincided with the democratisation or liberalisation of the political process in a number of Latin American countries, with elected civilian regimes replacing authoritarian and repressive military regimes. In the 1960s and 1970s Latin America appeared to be caught in a sweep of militarisation of its state structures; the number of military regimes rose from 6 in 1960 to 13 in 1976, including all the largest and most developed states (with the exception of Mexico). By the end of 1985 however only 4 countries remained under formal military rule; the 'return of democracy' in Guatemala in early 1986 shrunk this number to 3. The return to civilian rule in Brazil in March 1985 appeared to have completed a continent-wide cycle begun by the Brazilian *coup* of 1964. Even in Mexico, where regression into authoritarian military rule had been avoided, a process of liberalisation of the PRI's single party rule was commenced with the political reforms of 1977, intended to increase the number and ideological diversity of competing parties and the representation of opposition parties within the political structure. Chile remains the significant exception to this trend. Even here however after progressive personalisation of his rule and its extension through various devices, the defeat of Pinochet in the recent referendum promises to bring his brutal regime to an abrupt end.

In most of these countries the process of democratisation remains formal and circumscribed, incorporating various institutional and ideological constraints on the civilian regimes and restrictions on the effective participa-

tion of the popular sectors⁴. What has been installed is not democracy in the conventional Western sense but rather a;

form of restricted or limited democracy where civilian governments are elected through regular procedure with the exclusion of significant social actors. Not only are actors excluded from the political arena, but important policy areas such as defense, foreign investment, international alignments and finance are left outside the political debate⁵.

Furthermore,

these regimes have been formally redemocratised without altering any of the social, economic and political factors that unleashed undemocratic tendencies in the first place.

While flagrant human-rights abuses have been ended, even in Argentina the repressive apparatus that serviced the military regime has been left largely intact, while leaving unaddressed the question of the subordination of the military itself to civil authority. The power and institutional autonomy of the military itself has been preserved, ready to re-intervene should the civilian regimes falter or the social order or system of international alliances be threatened⁶.

Even given their limited nature the timing of the debt crisis could not have been more problematic for these transitions, although it must also be recognised that the decision by the military regimes to reinstate formal democratic processes was not always taken independently of the economic crisis. The democratic regimes thus came to power under stringent, even desperate, economic conditions: unserviceable foreign debts, falling export prices and collapse of the oil market, aggravated by the depreciation of the US dollar, severe import compression, historic levels of domestic inflation, high unemployment and negative growth rates. The solutions demanded by the international banks and the IMF in return for a measure of debt relief have been stabilisation policies that have stimulated domestic recession and unemployment in return for marginal, and sometimes negative investment and trade gains.

4 For a study of the processes of democratisation in Latin America, see Guillermo O'Donnell, Philippe Schmitter, and Laurence Whitehead (eds), *Transitions from Authoritarian Rule: Latin America*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1987.

5 Nef, Jorge, "Redemocratisation in Latin America or Modernisation of the Status Quo"? Paper presented to *Global Development Week*, University of Toronto, 15 January 1986, p. 56.

6 *Ibid.*

The genesis of the debt crisis was rooted in the economic policies of the dictatorships. Following the earlier period of capital-intensive import-substituting industrialisation accompanied (particularly in the Brazilian case) by low labor absorption, these policies emphasized export diversification and promotion of manufactured exports; the creation of extensive backward linkages into the intermediate and capital-goods sectors on the basis of a 'triple alliance' between the state, foreign multinationals and local capital, accompanied in the Brazilian case, both by considerable statisation and denationalisation of strategic economic sectors; large scale importation of capital and intermediate goods; forcible repression of mass consumption and political exclusion (in the case of Mexico controlled incorporation) of the popular sectors. This capital and import-intensive strategy placed heavy reliance on foreign borrowing and on the encouragement of direct foreign investment, and in Mexico from the later seventies, on petroleum surpluses. In the case of Chile a similar process of internationalisation of the economy was combined with dismantling of the state enterprise sector.

The strategy underlay the 'economic miracle' and high growth rates that characterised in particular, Brazil and Mexico producing in the Brazilian case annual increases of almost 11% in GDP. Brazil's exports of manufactures grew at average annual rates exceeding 50% between 1968 and 1973 while Mexico's grew by 37%⁷. The negative side of this 'miracle' was the rapid growth of the international debt; from 1967 to 1975 Brazil's debt rose at an average annual rate of 27%. Following the global recession and export slowdown of the mid-seventies the country continued to draw heavily on foreign loans and credits (now freely available on the Eurodollar market) and on deficit financing to finance its imports and trade deficit and to maintain the growth rate⁸. This pattern of industrialisation also resulted in a highly 'dualistic' structure, with an industrial structure that in productivity and contribution to total product approximated that of the industrialized countries, but coexisting with an occupational structure typical of underdeveloped countries and characterised by pronounced intersectoral differences in output per worker; and a demand profile that combined a small but sophisticated and highly diversified (luxury) market with a relatively large (wage subsistent) market of low diversification⁹. It was also characterised by highly skewed income distribution patterns and extreme

7 Graham, Douglas H., "Mexican and Brazilian Economic Development; Legacies, Patterns, and Performance" in Hewlett and Weinart (eds), *Brazil and Mexico: Patterns in Late Development*, Philadelphia: Institute for the Study of Human Issues, 1984, p. 49.

8 *Ibid.*, p. 29.

9 Furtado, Celso, "The Brazilian Model of Development" in Wilber C.K. (ed), *The Political Economy of Development and Underdevelopment* p. 331.

rural and urban impoverishment. In Brazil, where this process of income concentration and social inequity was most parked, the wealthiest 10% of the population increased its share of national income from 39.6% in 1960 to 50.4% in 1976, while the share of the lowest 50% declined from 17.4% to 13.5% within the same period. Indeed in 1976, the top 1% of the population exceeded the entire bottom 50% in its share of national income¹⁰. Two-thirds of the Brazilian population is said to consume less than the 2480 daily calories considered to be the minimum intake by the Food and Agricultural Organization (FAO). Illiteracy is 23.9% in Brazil, compared with 17.3% for Mexico and 12.4% for South Korea¹¹. In Mexico the richest 10% of households controlled 46.6% of disposable household income in 1963 and 51.1% in 1975, while the share of the bottom 40% declined from 9.2% in 1963 to 8.0% in 1975¹². In both countries increasing agricultural capitalisation and concentration impoverished and displaced the rural peasantry, with increasing destruction in Brazil of Amazon land and its Indian populations, and forced *ejido* family labour migration in Mexico¹³.

In most of the Latin American dictatorships the end of the debt-funded 'miracle' was in sight well before the transition to democracy had been completed. In Brazil inflation hit an all-time high of 211% in 1982. Retail food prices rose by 227.5% and GDP fell 3.9%¹⁴. Unemployment deepened in spite of a trade surplus of US\$6 billion, and foreign investment plunged.

This crisis placed severe strain on the political system and threatened to unravel the carefully conceived 'liberalisation' process. An IMF agreement negotiated at the end of 1982 deepened the recession collapsed early in 1983 when Brazil failed (or refused) to satisfy some of the targets. Criticisms of the 'austerity' by opposition leaders (newly legitimated by their victory in the 1982 elections), and their demands for the dismissal of the Delfim Netto and the economic team that had engineered the economic 'miracle', made it impossible to renegotiate a fresh agreement with the IMF. Roett has painted a grim picture of the 'painful hardships' in Brazil on the eve of the transition to democracy:

-
- 10 Hewlett, S.A., "Poverty and Inequality in Brazil" in Hewlett and Weinert, op. cit., p. 318-21.
 - 11 Roett, R. and Tollefson S.D., "The Transition to Democracy in Brazil", *Current History*, January 1986, p. 22.
 - 12 Felix, D., "Income Distribution Trends in Mexico and the Kuznets Curves: Patterns of Late Development" in Hewlett and Weinart (eds) op. cit., p. 268.
 - 13 Graham, op. cit. p. 39.
 - 14 Roett, R., "Brazil's Debt Crisis and U.S. Policy" in Richard E. Feinberg and Vallerian Kallah (eds), *Adjustment Crisis in the Third World*, London: Transition Books, 1984, p. 140.

The social implications of the crisis have become grave. Crime has risen dramatically in Brazil's urban centers. Hunger and malnutrition are common in both the urban and the rural areas of the country. The number of street children, homeless or abandoned youths, is one very noticeable sign of the crisis. The drought in the Brazilian Northeast is now in its fifth year, and the shortage of food and health care, recognised to have reached crisis proportions, has aroused public clamour for action¹⁵.

This unpromising scenario could be repeated, in various degrees, for virtually all the Latin American countries. The future of democracy depends on how the new regimes deal with problems posed by a shrinking economic base, entrenched economic and social inequalities, and a polarised political environment. Cotler's assessment of Peruvian democracy can be extended to other Latin American countries:

The nation's political prospects and the consolidation of democracy will depend upon the state's capacity for intermediation among sharply conflicting interests and demands in economic conditions that are hard to reconcile with popular participation by broad sectors of society¹⁶.

What this requires firstly is some formula for incorporating the popular sectors into the political process and, at the economic level, responding to their basic consumption needs, thus breaking convincingly with the political and economic priorities of the former dictatorships. Given the weakness of these regimes, these objectives (the latter in particular) cannot be expected to be attempted in a way that threatens the dominant sectors or the military itself. Needless to say, political incorporation of the popular sectors must depend on effective response to the basic needs of these sectors if it is not to lead to an 'unacceptable' radicalisation of the political process. This paradox is particularly acute in the 'populist' regimes in Argentina and Peru. It implies the ability of these regimes, under relatively stagnant economic conditions, to address issues of economic and social equity, an area that has been excluded from the discourse of 'democratisation' in most countries.

Although the form of 'democratic transition' in most cases imposed political and institutional limits on the ability of the new regimes to deal with fundamental social issues, it is clear that the debt crisis has also placed additional constraints on their options. First the reverse flow of resources is

15 Ibid, p. 141.

16 Cotler, J., "Military Interventions and the 'Transfer of Power to Civilians' in Peru" in O'Donnell et al., *The Transition from Authoritarian Rule: Latin America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press 1985, p. 172.

impairing the regimes' access to the material resources necessary for effective intermediation. Diverting shrinking export surpluses into debt-servicing rather than into basic social services or into imports for expanding production and employment has sharply increased the 'social debt' in the form of basic needs foregone. According to the Inter-American Development Bank, central government expenditures for health, education, nutrition and housing in nearly all Latin American countries have declined since 1980-81, in some cases drastically. Secondly the recessionary impact of adjustment policies threatens (at least in the short term) to shrink further the domestic economic base, particularly in the area of employment generation and government investment in poverty programs. Per capita GNP has been falling more or less consistently in most of Latin America since the debtor crisis; in 1986 only three countries, Brazil, Panama, Colombia had higher average incomes than in 1980. Third and more seriously, given the existing social structure in these countries - adjustment programs may actually exacerbate income concentration. Their market emphasis at the same time hampers the ability to address this through institutional means. Because of the concentration of agricultural productive capacity in most of Latin America export commodity repricing does not benefit the small rural producer to the same degree as in Africa, being preponderantly absorbed by large farmers. This depressed economic situation does not favour the reintroduction of the popular sectors into the democratic political process.

What is the likelihood that the new regimes can respond successfully to these challenges? The historical record is not reassuring. According to Skidmore¹⁷ no democratically elected government in either Argentina or Brazil has ever been able to sustain a stabilisation program. The introduction of such programs has usually provoked authoritarian military takeovers. This is due partly to the traditional polarisation over stabilisation measures, (with business sectors and technocrats in support and the unions, salaried (white-collar) workers, mass parties, and military nationalists opposed to it), and partly because conventional stabilisation measures have had a mixed record in the region. Responses to the debt crisis in the region have been diversified¹⁸. Mexico has been the most compliant and the most anxious of the large debtors to collaborate with the IMF and the international banks. The government has devalued the peso, liberalised foreign trade and investments, reduced government salary rolls and privatised state enterprises. These policies have led to strong growth in manufactured exports,

17 Skidmore, T., "The Politics of Economic Stabilisation in Post-War Latin America" in Malloy, J.E. (ed), *Authoritarianism and Corporatism in Latin America*, Pittsburgh: Pittsburgh University Press, 1977.

18 Kaufman, R.R., "Democratic and Authoritarian Responses to the Debt Issue: Argentina, Brazil and Mexico", *International Organization*, 39(3) Summer 1985.

particularly with the revival of the 'maquiladora plan'. The adjustment record of the de la Madrid government has won high praise and support from the U.S. Treasury and the large international banks. In turn Mexico has been rewarded with debt rescheduling terms that are, relative to those offered other debtors, uniquely favourable. While new funding has dried up for other debtors, including Brazil, Mexico continues to receive generous funding, much in the form of 'forced' lending. In 1986, when virtually no new money went to a large debtor (other than Nigeria) Mexico received US\$6 billion; according to the IMF virtually all the US\$3 billion transferred to Third World countries in the first half of 1987 went in bank lending to Mexico.

Nevertheless Mexico has been in almost uninterrupted crisis. This is partly but by no means exclusively due to the collapse of oil prices. In 1988, the government budgeted for an average oil price of US\$16.00 per barrel equivalent to total anticipated revenue of US\$7.4 billion; this price projection was later scaled down to US\$12 a barrel, but by October average prices for Mexican crude had struck US\$9, US\$10 a barrel, subverting a peso exchange-rate freeze installed as part of a wage-price stabilisation program. Once again it became necessary to organise emergency assistance to Mexico, and there are renewed demands for renegotiation of the foreign debt. Sustained austerity has eroded support for the PRI and created difficulties for managed political liberalisation, as well as for the maintenance of previous incorporative practices, which were heavily dependent on patronage and corruption¹⁹. In 1982 heavy electoral fraud was required against the PAN, the main opposition party, to assure the PRI government the appearance of solidarity and authority required to deal with the policy consequences of the debt crisis. The 1988 presidential elections revealed a similar pattern of fraud in spite of this the PRI's share of the popular vote fell to 50.3%, compared to 69.7% and 69.3% in 1976 and 1982 respectively, and the poorest performance in the party's six decades in power. The major reason for this drastic erosion of the PRI's support is the 40% drop in average Mexican incomes that has occurred between 1982 and 1988 as a result of stringent adjustment policies.

The case of Mexico raises serious questions about the adequacy of conventional approaches to the debt crisis. If Mexico with its fidelity to the classic adjustment model and liberal patronage from international banks, continues to encounter difficulties, what about Third World debtors facing a more austere financial environment? Mexico is not the only negative example. The debt difficulties this year of Colombia, one of the least

19 Teichman, J., *Policy Making in Mexico: From Boom to Crisis*, Boston, Allen and Unwin, 1988.

indebted Latin American countries and one of the few current on its debt service, is being taken as evidence that 'even a conservatively run nation that has prudently managed its money may be unable to avoid the storm of the international debt crisis'²⁰. In particular it puts into doubt the relevance of the so-called 'new consensus' on adjustment and debt reduction developed since 1985 and designed to combine debt-relief and growth²¹. This assumed a) domestic adjustment policies to ensure adequate savings and improve resource allocation and investment returns; b) sufficient demand in the world economy (i.e. the industrial economies) to absorb increases in the exports of debtor countries; and c) adequate resource inflows to support the adjustment process. While many debtor countries have carried out rigorous adjustment policies involving 'high political risk', p. ix., the other two conditions - expanded financial inflows and markets for Third World exports - have failed to materialise. On the contrary bank lending has dried up and debt-service has increased, leading to negative resource flows. Under pressure from the IMF and the World Bank debtor countries have aggressively expanded exports, only to encounter growing protectionism, a depreciating US dollar, and the worst commodity prices since the Depression. The international environment has deteriorated markedly for debtor nations. Measured against prices of manufactured exports, non-oil commodity prices fell 10%, in 1986 to the lowest level in 50 years²². Revenue losses for oil exporters from the price collapse in 1986 totalled US\$17.3 billion for oil exporters in Latin America, equivalent to 30.8% of 1985 exports and 6.9% of GNP. With the exception of Brazil (which managed to increase imports at the cost of reduced trade surplus) 1986 marked the fifth year in succession of import cutbacks for Latin American countries; 1986 imports (with Brazil included) were only slightly more than 60% of import levels in 1980. This has stimulated domestic recession and inflation. GDP for the region as a whole grew at only 1.6% in 1986 and 0.4% in 1987; with Brazil excluded the figures fall to -1% and 0% respectively.

However, while the new democracies are anxious to avoid the conventional retrenchment policies of the IMF, it is not clear that they have found - or that they can negotiate - viable alternatives. Gracia's partial moratorium on debt repayment, 'Sarney's Cruzado Plan', and Alfonsin's 'Austral Plan' were all attempts to formulate an alternative strategy to recessionary IMF policies.

20 *Globe and Mail*, Toronto, March 22, 1988.

21 World Bank, op. cit. p. ix.

22 *Ibid*, p. xi.

The common element in these plans was a price freeze, liberalisation of imports, and expansion of consumer spending through wage increases or increases in the money supply. This had the effect of temporarily raising domestic output, curbing inflation and restoring growth. In particular Garcia's expansionary policies appeared to have been brilliantly successful, resulting in the highest growth rate (8.6%) in the region in 1986, a year of widespread recession. However, these policies also resulted in a consumption and import boom and in sharp deterioration of the external balance. In all three instances the collapse of the plan led to drastic rise in the inflation rate and sharp increases in official prices, seriously compromising the government's popular support soon after major election victories.

The failure of the Cruzado Plan helped to precipitate Sarney's unilateral moratorium on interest repayments on Brazil's debt in February 1987. The debt moratorium and the refusal to negotiate with the IMF was opposed by Brazilian businesses as well as the banks, and led to Dilson Funaro's dismissal and his replacement as Finance Minister by Mailson da Nobriega. While the latest debt agreement (June 1988)²³ has restored Brazil to financial respectability and made Nobriega the 'darling of Brazil's foreign bankers'²⁴, the fiscal and wage austerity incorporated in it has further polarised Brazilian politics, making doubtful Sarney's survival in the November 1989 elections. As important the strengthening of loan loss provisions by the major North American banks and reduction of their Third World portfolios has stiffened their resistance to similar 'blackmail' by Third World debtors.

Given this scenario, it is not surprising that the answer to the question posed by Roett,

How can (Latin American) governments deal with economic recession and simultaneously continue with the process of political democratisation?

has tended to be pessimistic. Although the democratic experiments in Latin America have held and in some ways even matured, one is inclined to agree with O'Donnell that for many Latin American countries 'prospects for

23 The June 1988 agreement with Brazil's creditors rescheduled US\$63.6 billion in principal and interest due between 1987 and 1993 over 20 years with 8 years grace at reduced interest, and provided US\$5.2 billion in new funding from the banks, with an additional US\$1.4 billion to be provided by the IMF. Paris Club debts were to be rescheduled at a later date. In return Brazil was required to settle almost immediately arrears of US\$1.35 billion to bring payments up to date.

24 *Globe and Mail*, 22 September 1988.

political democracy are not very favourable'. His gloomy prediction is that for much of Latin America:

*the dice are probably loaded in favour of repeated iterations of shaky and relatively short-lived democracy and ever-uglier authoritarian rule*²⁵.

Kaufman is more optimistic, arguing with respect to Argentina and Brazil that with the discrediting of authoritarian military solutions;

*civilian elites, now more than at any other time in the past several decades, may have some breathing space to find solutions of their own*²⁶.

The Situation in Africa

Turning to Africa two observations can be made to distinguish the region's debt situation from Latin America. The first is the rather different structure of Africa's debts. Most African debts are public sector debts owed to governments, export insurance agencies and multilateral agencies. An associated feature is the dominance of single-party debt (reflecting essentially colonial relationships) which as a rule gives rather less room for negotiating manoeuvre. The multilateral (IMF, World Bank) component of this debt has grown significantly in recent years. Individual African debts are diminutive compared to those of the larger Latin American debtors, but actually more burdensome to service given the region's weaker economic base. Only a few countries (Nigeria, Morocco, Côte d'Ivoire, and South Africa) owe substantial sums to commercial banks. These are also the only African countries listed among the 25 most Heavily Indebted Countries (HICs).

Their predominantly official nature means that most African debts are renegotiated within the Paris Club forum, where 'short-leash' arrangements continue to be the norm, rather than in bank committees.

As a rule very little new money or interest rate concessions have been extended with the Paris Club reschedulings. Multi-year Debt Rearrangement (MYRA), which has become increasingly the rule with the big Latin American lenders, is still rare in Africa, the Côte d'Ivoire debt agreement of 1986 being the only exception. This reflects the fact that, as a rule, African debt rearrangements have involved probably the least favourable terms and the most stringent conditionalities, a reflection in turn of the limited

25 O'Donnell G., Schmitter and Whitehead, L., *Transitions from Authoritarian Rule: Latin America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987, pp. 14-15.

26 Robert R. Kaufman, 'Democratic and Authoritarian Responses to the Debt Issue: Argentina, Brazil, Mexico', *International Organization*, 39(3), 1985.

bargaining weight of African countries as a whole, given their relatively small debts and marginality in the international financial system. To this must be added the fact that although the OAU has recently become more active on debt issues, African nations have shown even less of an inclination to coordinate their debt strategies and the ability to effectively pressure creditors. Although the poorest African debtors will benefit from outright debt cancellation and from the recent Toronto proposals, most African debtors were excluded from the Baker Plan (only three of the 15 eligible debtors were from Africa), and as a rule African debtors have not benefited from the recent innovations in debt-reduction or refunding²⁷

Secondly, the economic performance of African debtors has been even more dismal than that of most Latin American debtors. After several years of severe adjustment Africa's internal economic situation and international trade position have regressed in every respect since 1980 (table 1). Production of major cereals declined by 15% in 1987, principally in Eastern and Southern Africa, in spite of substantial increases in producer price incentives. Fall in coffee prices and depreciation of the US dollar led to a drop of 20%-45% in the external terms of trade of countries in Central and East Africa. Cocoa prices have fallen to their lowest levels in many years, leading the two principal producers in West Africa (Côte d'Ivoire and Ghana) to attempt to withhold supplies from the market. The collapse in oil prices, while providing much-needed relief to oil-importers, led to a revenue loss of US\$8.3 billion to oil-exporters in Sub-Saharan Africa (SSA) in 1986, equivalent to 43.4% of 1985 exports and 9.9% of GNP.

Table 1 : Performance Indicators for Sub-Saharan Africa in Percentage

	1973-80	1980-85	1986*	1987*
Import Volume	7.5	-7.8	-3.8	-6.8
Export Volume	0.2	-3.7	-1.6	-3.6
Export Unit Value (US\$)	17.3	-4.0	-18.2	8.3
Terms of Trade	4.7	-1.9	-23.2	0.5
Purchase Power of Exports	4.9	-5.5	-24.5	-3.1

* Estimated

Source: World Bank, *Annual Report 1988*, p. 23.

27 These include debt conversions, buy-backs, exchange schemes, securitization, and interest reprofiling. For a discussion of these and other financing instruments see IMF, *Annual Report 1988*, p. 46.

While drought, environmental disruption, and political conditions contributed to these results, much responsibility should also be placed on the IMF adjustment formula, involving large margins of currency depreciation, cuts in government expenditure, severe price adjustments, trade liberalisation, and so on. With even weaker backward linkages and less diversified export structure than the Latin American countries African economies tend to respond even less successfully to adjustment strategies stressing currency devaluation and export expansion. Except in the area of commodity exports, such policies have stimulated domestic recession and unemployment without curbing inflation²⁸. Disastrous falls in commodity prices have occurred just as producers have committed substantial resources to primary export expansion, with rising surpluses as each adjusting country tries to capture a larger share of stagnant markets. The significantly differentiated rates of increase in export and food producer prices (53% and 22% respectively) have persuaded food farmers to move into export production and weakened the capacity for food self-sufficiency. As may be expected the failure of primary export promotion has had important fiscal consequences. The resources of marketing boards have been strained when world market prices fell steeply after committing themselves to large producer price increases. Decline in external terms of trade and large local currency demands from marketing boards have in turn forced a number of African countries back into deficit financing, rising inflation rates, and resumed pressure on exchange rates²⁹. Given this scenario, repayment of new adjustment lending in addition to existing loans has become a serious problem in a number of African countries particularly since IMF and World Bank loans cannot be re-scheduled³⁰.

What is the impact of the debt crisis on democratisation in Africa? It is difficult to say with any precision, firstly because in Africa as in Latin America there are various institutional, structural and other factors inhibiting

28 Often increased inflation has accompanied sharp currency depreciations. According to the World Bank real interest rates in Africa were 69-79% of the levels in 1980-82. However, these figures hide massive exchange rate adjustments in individual countries: 77% in Uganda, 55% in Sao Tome, and 46% in Madagascar in 1987, and 99% in Ghana between 1983 and 1986. Currency auctions, the preferred option of the IMF, has led to large and sudden drops in exchange rates, with little margin for controlled depreciation. Zambia abandoned the auction and revalued the *kwacha* in 1986, and the Central Bank of Nigeria has been forced to intervene to prevent the *naira* from sinking too low on the auction.

29 World Bank, *Annual Report, 1988*, Washington D.C., World Bank, 1988, p. 87.

30 Sierra Leone, Zambia, Liberia and the Sudan are among 12 countries so far disqualified from further IMF funding for failing to meet payments. In Africa the side-effects of adjustment include further depletion of rainforests from the pressure to expand primary exports, and de-industrialisation due to the emphasis on 'comparative advantage'. An ironic result since domestic economic integration and structural diversification were often the main reasons for contracting debt in the first place.

democracy, and (again as in Latin America) the democratic record before the debt crisis was, to say the least, indifferent; but secondly because Africa has not been involved in a democratising trend similar to contemporary Latin America. In addition the institutional situation into which the debt crisis is being projected is substantially different (a less polarised social structure; a much smaller national bourgeoisie, with less developed roots in the domestic productive structure and diversified links with international capital; and a less professionalised and ideologically 'set' armed forces, to name a few obvious differences). Also support for and opposition to stabilisation programs have not taken similar organized or institutional form or necessarily expressed the same alliances, although as in Latin America unions, white collar workers and small businesses have been prominent in their opposition. Less space also exists for institutional actors and special interests in Africa to make their imprint on adjustment negotiation processes, given the weak negotiating position of African governments *vis-a-vis* external interests, the degree of dominance of the local economic bureaucracy, and weak influence of local business. If a domestic interest could be identified to support current adjustment policies it would probably be the primary export sectors, particularly rural agricultural producers - not normally an articulate or influential political interest, in spite of its crucial position in the economy. By shifting economic power in favour of this sector (which is still dominated by small producers) adjustment programs could, if sustained, redefine the balance of power in African society.

What we do know for certain is that elected (and in general civilian) governments have been reluctant to initiate stabilization programs. Sometimes it has necessitated a military overthrow to commence a program (Ghana December 1981; Nigeria December 1983, possibly Guinea 1985). At least one elected government has been overthrown directly as a result of the adoption of an IMF program (Ghana 1972) and so has at least one military regime (Sudan 1985). A promising experiment in 'popular democracy' in Ghana has come to an abrupt end after the adoption of a stabilization program in 1983. Military coups, food riots in Zambia and Tunisia, price riots in Khartoum - no wonder adjustment austerity is complicating political survival for the few relatively open (if not necessarily 'democratic') regimes remaining in Africa.

Debt and Democratic Practice

So far we have discussed how debt affects the *external conditions* of democracy in Africa and Latin America. However, debt-reform also bears specific political relations and notions of political practice that profoundly affect the possibility of developing democratic relations. The prevailing ideological framework of debt-reform is monetarism. Monetarism is philosophically anti-democratic because philosophically anti-political. As a

theoretical model it typically conceives of 'market' an 'economy' in abstraction from their social and political determinations, and regards accumulation processes as capable of being rationalized independently of the class struggle. In other words, monetarism has no conception of political limits. Its basic incomprehension toward questions of politics has been demonstrated again and again in the behaviour of the IMF, the Chilean 'Chicago School', etc. Complex issues of economic reform strike monetarists as exceedingly obvious, given the simplicity of their assumptions. In the mature bourgeois democracy etatism leads to economic and political polarization; for fragile democracies like those in Latin America and Africa its political effects may prove terminal. In these countries the ideal political carapace of monetarism is the authoritarian alliance of technocrats and the military. Secondly, the fact that monetarist solutions are essentially being dictated from abroad (the IMF, international banks, Western governments) exacerbates this lack of political sensitivity. This limits the extent to which domestic political forces and democratic constituencies can shape reform processes. Simply, it leads to a situation where those dictating economic policy do not have to bear responsibility for its political management or for its political consequences. Different countries and regimes - depending on the size and structure of their debts, their geopolitical and economic significance, the skill and sophistication of their negotiators and the size and degree of self-confidence of their national bourgeoisies - have different margins for resisting or modifying the content of these foreign pressures. So far, however, the evidence of capacity for effective resistance has not been encouraging, even for the most powerful debtors.

The essence of bourgeois democratic practice lies in its mode of integration and separation of the political and economic instances, in other words in its ability to disarticulate the economic and political levels of dominance and thus subject economic reform to political limits. While - under conditions of capitalist democracy - this may prevent the formulation of adequate responses to problems of accumulation on the part of the state, at the same time 'by giving determinacy to the class struggle it deters the emergence of extreme political conditions'³¹ What we have in debt-induced reform on the other hand is the 'unalloyed rule' of finance capital.

A proper relationship between the economic and the political in the process of economic reform is not possible under the dictatorship of foreign banks, that is, unless we can nationalise the terrain of struggle over

31 Hutchful, E., "The Crisis of the New International Division of Labour; authoritarianism, and the Transition to Free Market Economies in Africa, *Africa Development*, xii, 2, 1987, p. 41.

economic reform and thus create the national autonomy and space necessary to deal with economic issues politically. This would not be a sufficient step for democracy, but it would be a first and crucial step.

Bibliography

- Cotler, Julio (1987), 'Military Interventions and the 'Transfer of Power to Civilians' in Peru', in O'Donnell et al., *Transitions from Authoritarian Rule: Latin America*, Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Evans, Peter (1979), *Dependent Development: The Allied Multinationals, State, and Local Capital in Brazil*, Princeton: Princeton University Press.
- Felix, David (1984), 'Income Distribution Trends in Mexico and the Kuznets Curves: Patterns in Late Development', in Hewlett and Weinert (1984). *Brazil and Mexico: Patterns in Late Development*, Philadelphia: Institute for the Study of Human Issues.
- Furtado, Celso (1981), 'The Brazilian 'Model' of Development', in Charles K. Wilber, *The Political Economy of Development and Underdevelopment*.
- Graham, Douglas H. (1984), 'Mexican and Brazilian Economic Development: Legacies, Patterns, and Performance', in Hewlett and Weinert (1984).
- Hewlett, Sylvia A. (1984), 'Poverty and Inequality in Brazil', in Hewlett and Weinert.
- Hewlett, Sylvia A. and Richard Weinert (1984), op.cit.
- Hutchful, Eboe (1987), 'The Crisis of the New International Division of Labour, Authoritarianism, and the Transition to Free Market Economies in Africa', *Africa Development*, xii, 2.
- Hutchful, Eboe (1986), 'The Modern State and Violence: the Peripheral Situation', *International Journal of the Sociology of Law*, 14.
- IMF (1988), International Monetary Fund, *Annual Report 1988*, Washington D.C.: International Monetary Fund.
- Kaufman, Richard R. (1985), 'Democratic and Authoritarian Responses to the Debt Issue: Argentina, Brazil and Mexico', *International Organization*, 39, (3) Summer.
- Nef, Jorge (1986), 'Redemocratisation in Latin America or Modernisation of the Status Quo?', paper presented to 'Global Development Week', University of Toronto, 15 January.
- O'Donnell, Guillermo, Philippe Schmitter, and Laurence Whitehead (1987), *Transitions from Authoritarian Rule: Latin America*, Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Roett, Riordan (1984), 'Brazil's Debt Crisis and US Policy', in Richard E. Feinberg and Valleriana Kallah (eds), *Adjustment Crisis in the Third World*, London: Transition Books.
- Roett, Riordan and Scott D. Tollefson (1986), 'The Transition to Democracy in Brazil', *Current History*, January.
- kidmore, Thomas (1977), 'The Politics of Economic Stabilisation in Post-War Latin America', in James E. Mallot (ed), *Authoritarianism and Corporatism in Latin America*, Pittsburgh: Pittsburgh University Press.
- Teichman, Judith (1988), *Policy Making in Mexico: From Boom to Crisis*, Boston: Allen and Unwin.
- World Bank (1988), *Annual Report 1988*, Washington D.C., World Bank.
- World Bank (1987), *World Debt Tables 1986*, Washington D.C., World Bank.

Recherche et extraversion: éléments pour une sociologie de la science dans les pays de la périphérie

Hountondji Paulin*

Introduction

J'emprunte aux économistes la notion d'extraversion, telle qu'elle fonctionne dans la théorie du développement, pour la transporter sur un autre terrain: celui d'une sociologie de la science.

Il me paraît en effet urgent que les hommes de sciences africains, et peut-être plus généralement, du Tiers Monde, s'interrogent sur le sens de leur pratique d'hommes de science, sa fonction réelle dans l'économie d'ensemble du savoir, sa place dans le procès de production des connaissances à l'échelle mondiale. Sommes-nous satisfaits, oui ou non, de la manière dont ça "marche"? Tant que nous n'envisageons les problèmes de la recherche scientifique que sous l'angle de la performance et de la carrière individuelles, nous n'avons rien, ou presque rien, à redire à la situation actuelle. Nous déplorerons seulement, et c'est ce qu'on fait habituellement, l'insuffisance des équipements, la faiblesse numérique des communautés de chercheurs par rapport à l'importance de ces mêmes communautés dans les pays industrialisés, et d'autres faiblesses. mais ces insuffisances quantitatives n'auraient rien de bien inquiétant. Elles indiqueraient tout au plus que la recherche scientifique en est encore, ici, à ses débuts, qu'elle est relativement jeune par rapport à celle des grandes métropoles industrielles, et que l'écart se réduira forcément avec le temps, à mesure que se développera, en Afrique, l'activité scientifique et l'effort pour des performances plus élevées, dans le cadre des institutions actuelles, et des rapports actuels de production scientifique.

A y regarder de plus près, cependant, le problème est moins simple. Car il faut aller au-delà des rapprochements quantitatifs, au-delà des performances de tel ou tel savant africain pris isolément, ou de telle ou telle équipe de recherche, au-delà de la compétitivité de tel ou tel centre ou laboratoire pour examiner, par exemple, l'origine des appareils et autres instruments utilisés, les modalités du choix des sujets de recherche, les besoins sociaux et autres exigences pratiques dont procèdent, directement ou indirectement, les sujets ainsi choisis, le lieu géographique où ces besoins et exigences se sont imposés, la destination réelle des résultats de recherche, le

* C.I.A.P., Cotonou, Bénin

lieu ou, et la manière dont ils sont consignés, gardés, capitalisés, la manière dont ils sont, le cas échéant, appliqués, les liens complexes entre cette recherche et l'industrie, cette recherche et l'activité économique en général - en posant, à chaque fois, la question: A quoi sert cette recherche? A qui profite-t-elle? Comment s'insère-t-elle dans la société même qui la produit? Dans quelle mesure cette société parvient-elle à s'en approprier les résultats?

En considérant les choses sous cet angle, on s'aperçoit aisément que la différence n'est pas seulement quantitative, mais qualitative, pas seulement de degré ou de niveau de développement, mais d'orientation et de mode de fonctionnement, entre l'activité scientifique en Afrique et cette activité dans les métropoles industrielles, la recherche, ici, est extravertie, tournée vers l'extérieur, ordonnée et subordonnée à des besoins extérieurs au lieu d'être auto-centrée et destinée, d'abord, à répondre aux questions posées, directement ou indirectement, par la société africaine elle-même.

Le Tiers Monde et le procès mondial de production des connaissances

L'activité dans le Tiers Monde me paraît caractérisée, globalement, par sa situation de dépendance. Cette dépendance est de même nature que celle de l'activité économique, c'est-à-dire, replacée dans le contexte de sa genèse historique, elle apparaît clairement comme le résultat de l'intégration progressive du Tiers Monde dans le procès mondial de production des connaissances, géré et contrôlé par les pays du Nord.

On a déjà observé mille fois qu'à l'époque coloniale, le territoire dominé fonctionnait, sur le plan économique, comme un réservoir de matières premières, destinés à alimenter les usines de la métropole. Ce qu'on a moins bien remarqué, c'est qu'elle fonctionnait aussi, par rapport à l'activité scientifique métropolitaine, comme une pourvoyeuse de matières premières. La colonie n'était qu'un immense réservoir de faits scientifiques nouveaux, recueillis à l'état brut pour être communiqués aux laboratoires et centres de recherches métropolitains, qui se chargeaient, et pouvaient seuls se charger, de les traiter théoriquement, de les interpréter, de les intégrer à leur juste place dans le système d'ensemble des faits connus et reconnus par la science. Autrement dit, si l'activité économique de la colonie se caractérisait par une sorte de vide industriel, l'activité scientifique se caractérisait, elle aussi, par un vide théorique criard. La colonie manquait de laboratoires, comme elle manquait d'usines. Elle manquait de laboratoires au sens le plus large du terme, au sens où toutes les disciplines, qu'elles relèvent des sciences exactes et naturelles ou des sciences sociales et humaines, ou d'autres secteurs encore de la connaissance, se développent forcément en laboratoire. La colonie n'avait que faire, pensait-on, de ces lieux spécialement aménagés et équipés pour le travail conceptuel, de ces bibliothèques savantes ou, le cas échéant, de ces appareils techniques compliqués, nécessaires pour la transformation des faits bruts en

connaissances vérifiées - ce qui s'appelle l'expérimentation. Par contre, les laboratoires métropolitains trouvaient, à la colonie, une source précieuse d'informations nouvelles, une occasion irremplaçable d'enrichir leur stock de données et de s'élever d'un cran dans leur recherche, à la fois, d'une connaissance exhaustive et vraiment universelle, et d'une maîtrise pratique de l'environnement.

Fournisseur de matières premières, la colonie était en outre accessoirement, on le sait, un débouché parmi d'autres, pour les produits de l'industrie métropolitaine. Mais ce qu'on a moins bien remarqué, c'est qu'elle fonctionnait aussi de la même manière par rapport aux produits de la recherche scientifique métropolitaine. Ainsi trouvait-on et trouve-t-on toujours, sur le marché dahoméen (béninois, comme on dit aujourd'hui), le savon "Palmolive" fabriqué en France, à partir de l'huile de palme (huile dont le Dahomey était et est encore producteur), comme on y trouvait et comme on y trouve encore, sur un autre plan, des manuels de géographie tropicale, voire de géographie du Dahomey produits en France à partir de données recueillies sur le terrain, au Dahomey ou dans d'autres pays tropicaux, et traitées dans les laboratoires de l'Institut national de cartographie à Paris; ou encore, dans un autre registre, des locomotives, des voitures, des machines et appareils divers résultant de l'application technologique du savoir accumulé en métropole et de son exploitation industrielle. La colonie était, à sa façon, consommatrice de science, comme elle était consommatrice de produits industriels; produits importés dans un cas comme dans l'autre, et perçus comme tels; produits dont les populations locales ignoraient la genèse et le mode de "fabrication", et qui pouvaient, de ce fait, ne leur apparaître que comme une surréalité non maîtrisable, plaquée miraculeusement sur leur réalité quotidienne.

Il serait intéressant d'examiner en détail les formes et modalités de cette "consommation" scientifique périphérique, d'en mesurer l'importance, de chiffrer le rapport, ou plus exactement, la disproportion entre cette consommation et la production scientifique plus ou moins embryonnaire, ce qui pourrait fournir un indice précis du degré de dépendance scientifique et technologique dans les différents pays, ou dans les différents secteurs d'activité dans un même pays. Il serait intéressant, par ailleurs, d'examiner la nature et l'importance relative des faits et informations bruts "exportés" des colonies vers les laboratoires centraux de la recherche, de comparer ces faits et informations avec les matières premières proprement dites exportées des mêmes pays en direction des usines métropolitaines, d'établir des critères pour une distinction, au moins approchée entre ces deux catégories de "matières premières". Une telle distinction, on le sait, n'est pas simple, dans la mesure où même les matières premières de l'industrie subissent parfois elles-aussi, en métropole, un traitement "scientifique", préalablement à leur transformation réelle.

Enfin il serait intéressant d'apprécier, du point de vue historique et épistémologique, ce que la science européenne doit au Tiers Monde, la nature et la portée des connaissances issues du traitement théorique de cette masse nouvelle de données et d'informations, le fonctionnement réel des disciplines nouvelles fondées sur ces découvertes (géographie tropicale, agriculture tropicale, sociologie africaine, anthropologie, etc.), et les remaniements opérés, dans les disciplines plus anciennes, par ces mêmes découvertes.

Ce n'est pas ici le lieu de résoudre ces problèmes complexes. Qu'il suffise d'avoir noté, au minimum, le parallélisme réel entre le fonctionnement de la colonie par rapport à l'activité économique métropolitaine, et son fonctionnement par rapport à l'activité scientifique; l'analogie très forte entre les stratégies d'extraction appliquées dans les deux cas, c'est-à-dire, d'un côté le drainage des ressources matérielles, et de l'autre, le drainage de l'information, en vue d'alimenter à la fois les usines et les universités et centres de recherche métropolitains.

Sans doute cette analogie est-elle loin d'être parfaite, puisque, par exemple, le "drainage" d'une information ne dépouille pas de cette information la colonie qui l'a produite, tandis que l'extraction de l'or, de l'ivoire, de l'huile de palme ou de l'arachide, dépossède matériellement le pays producteur. Par rapport à notre problème, toutefois, cette différence est secondaire.

Il y a plus. Non seulement cette différence est secondaire, non seulement l'analogie reste très forte entre les deux formes d'extraction, mais il s'agit, au fond, de deux moments complémentaires d'un seul et même processus: l'accumulation à l'échelle mondiale. L'activité scientifique en général peut être conçue, en effet, comme une modalité particulière de l'activité économique; c'est aussi une activité de production, même si les objets produits sont ici des connaissances, c'est-à-dire des concepts, des objets intellectuels et non matériels; Il était donc naturel que l'annexion du Tiers Monde, son intégration au système capitaliste mondial, à travers la traite et la colonisation, comporte aussi un volet "scientifique", que le drainage des richesses matérielles aille de pair avec l'exploitation intellectuelle et scientifique, l'extorsion des secrets et autres informations utiles, comme il était naturel, sur un autre plan, qu'elle aille de pair avec l'extorsion des oeuvres d'art destinées à alimenter les musées de la métropole.

Extraversion et marginalisation des "savoirs traditionnels"

L'époque dont nous parlons est certainement révolue, mais elle a laissé des traces. Economiquement (au sens étroit du mot "économie"), on ne peut plus simplement parler de vide industriel, pas plus qu'on ne peut parler, sur le plan scientifique, de vide théorique. Les anciennes colonies ont maintenant des usines et une activité industrielle parfois intense, et sur un autre plan,

elles ont des universités, des laboratoires, des centres de recherche parfois fort bien équipés. Cette multiplication des usines n'a cependant pas conduit, on le sait, à un authentique développement, mais à une "croissance sans développement", pour reprendre l'expression de Samir Amin. L'implantation des chaînes de montage de voitures, et d'autres unités industrielles du même genre, continue d'obéir à une logique de l'extraversion. L'industrie néo-coloniale reste massivement déterminée par les besoins de bourgeoisies périphériques, identiques, en substances, à ceux des bourgeoisies métropolitaines: elle vise à produire des biens de consommation de luxe destinés aux minorités privilégiées, plutôt que des biens de consommation de masse. Elle ne peut, de ce fait, servir à la promotion collective des couches les plus larges de la population - ce qui serait le développement.

Mutatis mutandis, je tiens, pour ma part, que la multiplication, à la périphérie, des structures de production intellectuelle et scientifique (universités et centres de recherche, bibliothèque, etc), loin de mettre fin à l'extraversion, a eu pour fonction essentielle, jusqu'ici, de rendre plus facile, donc de renforcer le drainage de l'information, le viol du secret, la marginalisation de savoirs "traditionnels", l'intégration lente, mais sûre, de tout l'héritage scientifique (ou pré-scientifique) et de toute l'information utiles disponibles dans le Sud, au procès mondial de production des connaissances, géré et contrôlé par le Nord. En d'autres termes, ces structures de production scientifique sont elles-aussi, au même titre que les chaînes de montage, des structures d'"import-substitution" qui, loin de la supprimer, renforcent au contraire l'extraversion, la dépendance de la périphérie par rapport au Centre.

De cette extraversion, on peut citer, au moins, les indices suivants:

- l'activité scientifique, dans nos pays, reste largement tributaire des appareils de laboratoire fabriqués au Centre. Nous n'avons jamais produit un microscope, à plus forte raison les appareils nouveaux, de plus en plus sophistiqués, aujourd'hui nécessaires pour une recherche de pointe. Ainsi échappe déjà à notre contrôle le premier bout de la chaîne, la fabrication des instruments de recherche, la production des moyens de production scientifique.
- Notre pratique scientifique reste largement tributaire des bibliothèques, archives, maisons d'édition, revues et autres périodiques scientifiques publiés dans le Nord; tributaire, plus généralement, de ces structures de consignation, de conservation et de diffusion des résultats de recherche où prend corps la mémoire scientifique de l'humanité, et qui restent massivement concentrées, pour l'essentiel, dans le Nord. Sans doute doit-on reconnaître, à cet égard, l'énorme progrès accompli depuis quelques dizaines d'années dans les pays du Sud. Sans doute faut-il apprécier à sa juste valeur l'activité interne de publication et d'édition scientifique

matérialisée, ici et là, par des Annales d'Université, des revues et périodiques divers, des maisons d'édition de plus en plus crédibles. Les progrès réalisés sur ce plan sont encore loin, cependant, d'avoir renversé la tendance. A preuve, le fait tout simple que ces publications trouvent, encore et toujours, dans les pays du Nord, leur lectorat le plus nombreux et le plus fidèle. Il ne s'agit pas, bien entendu, de s'en plaindre, mais de constater le fait, de l'analyser et d'en dégager le sens.

- Nous touchons ici à l'extraversion théorique proprement dite: le fait que les travaux de nos savants soient toujours davantage connus et lus dans le Nord, que dans le Sud; le fait, plus grave encore, que cette circonstance, qu'on pourrait considérer, à première vue, comme purement extérieure, soit toujours, en fait, intériorisée par nos savants eux-mêmes, au point d'infléchir l'orientation même et le contenu de leurs travaux, en déterminant le choix de leurs thèmes de recherche, et des modèles théoriques appliqués à leur traitement. Le chercheur du Tiers Monde a ainsi tendance à se laisser guider, dans son travail scientifique, par les attentes et les préoccupations du public européen, auquel appartient son lectorat virtuel.
- Conséquence, parmi d'autres, de cette extraversion théorique: la recherche à la périphérie porte, le plus souvent, sur l'environnement immédiat; elle reste rivée au contexte local, enfermée dans le particulier, incapable et peu désireuse de s'élever à l'universel. On peut trouver paradoxal, à première vue, que l'orientation centrique de la recherche soit ici présentée comme un signe d'extraversion scientifique. On aurait plutôt tendance à y voir, au contraire, l'indice d'une libération du chercheur du Sud par rapport aux thèmes dominants de la recherche nordique, le signe que ce chercheur se penche en priorité sur les questions intéressant directement sa propre société. Mais la vérité est tout autre: car, dans le mouvement d'ensemble de l'histoire des sciences, les spécialisations territoriales ont encore été produites par l'Europe et répondaient, à l'origine, aux besoins théoriques et pratiques de l'Europe. La vérité est que l'africanisme lui-même, comme pratique et comme idéologie, est encore une invention de l'Europe, et qu'à s'y enfermer, le chercheur africain accepte, en fait, de jouer, au regard de la science européenne, le rôle subalterne d'un informateur savant. L'intérêt légitime du chercheur du Sud pour son milieu peut ainsi, en devenant exclusif et mal maîtrisé, engendrer des pièges redoutables. L'obsession de l'immédiat, la peur de prendre le large, le conduisent alors à l'enfermement scientifique et l'écartent d'une phase essentielle du processus d'ensemble du savoir: la production des modèles théoriques eux-mêmes, l'élaboration des schémas

conceptuels qui permettent ensuite d'appréhender le particulier comme tel.

- Mais l'extraversion scientifique peut avoir une origine et une portée plus immédiatement pratique; il peut arriver que le choix du domaine de recherche ne soit pas seulement conditionné, c'est-à-dire indirectement déterminé, par les préoccupations du lectorat européen, mais qu'il soit immédiatement dicté, sans détours et sans subtilités, par les exigences d'une économie elle-même extravertie. La recherche agronomique offrait, jusqu'à une époque récente, un bel exemple de cette forme grossière d'extraversion, puisque ses travaux visaient, pour l'essentiel, à l'amélioration des cultures d'exportation (palmier à huile, café, cacao, arachide, coton, etc.) destinées à alimenter les usines du Nord, ou les usines d'"import-substitution" implantées çà et là dans le Sud, tandis qu'étaient négligées les cultures vivrières, dont vivait la grande masse des populations locales. Les choses ont, certes, évolué depuis, mais la tendance fondamentale demeure: la recherche agronomique reste souvent massivement au service d'une économie de traite.
- Le fameux *brain-drain*, la fuite des cerveaux du Sud vers le Nord, revêt, dans ce contexte, une signification nouvelle: manifestation accidentelle de l'extraversion globale de notre économie et, plus spécialement, de notre activité scientifique, il ne doit pas être traité comme un mal en soi, mais comme la face visible d'un iceberg énorme qu'il faut apprendre à considérer et, si possible, à soulever dans son ensemble. Ceux qui partent, en effet, ne sont pas seuls: ceux qui restent sont pris, indirectement, dans le même mouvement. En toute rigueur, tous les cerveaux du Tiers Monde, toutes les compétences intellectuelles et scientifiques sont portées, par tout le courant de l'activité scientifique mondiale, vers le centre du système. Quelques-uns d'entre eux "s'installent" dans les pays hôtes, d'autres font le va-et-vient entre la périphérie et le Centre, d'autres encore, dans l'impossibilité d'effectuer le déplacement, survivent tant bien que mal à la périphérie, où ils luttent tous les jours, avec un succès variable, contre les démons du cynisme et du découragement, les yeux cependant toujours tournés vers le Centre, d'où viennent, pour l'essentiel, appareils et instruments de recherche, traditions, publications, modèles théoriques et méthodologiques, et tout le cortège de valeurs et de contre-valeurs qui les accompagne.
- Forme mineure du *brain-drain*, le tourisme scientifique Sud/Nord m'apparaît comme un phénomène important, auquel on n'a prêté, jusqu'ici, que peu d'attention. Dans l'activité normale du chercheur

du Tiers Monde, le voyage reste une nécessité incontournable; le chercheur doit se déplacer physiquement, partir vers les grandes métropoles industrielles, soit pour parfaire sa formation d'homme de science, soit, une fois lancé son propre programme de recherche, pour le poursuivre au-delà d'un certain seuil. La question n'est pas de savoir si de tels voyages sont agréables ou pas; beaucoup, sans doute, les trouvent agréables, surtout en début de carrière, d'autres, par contre, les trouvent étrangement répétitifs, ou les vivent comme de véritables arrachements. Ce n'est là qu'une question d'appréciation personnelle, qui laisse intact le vrai problème, celui de la nécessité structurelle de tels voyages, des contraintes objectives qui rendent inévitable cette forme de tourisme scientifique, et qui caractérisent de manière spécifique l'activité scientifique dans le Tiers Monde.

Disant cela, bien entendu, je ne prétends pas minimiser l'énorme profit scientifique que l'on peut tirer de tels voyages; j'appelle l'attention, au contraire, sur le fait que ces voyages restent, dans les circonstances actuelles, la condition *sine qua non* d'un tel profit. Aussi serait-il absurde, dans ces circonstances, toutes choses restent par ailleurs égales, de chercher par exemple à mettre fin, par divers moyens de coercition, au "tourisme" scientifique Sud/Nord, dont j'essaie justement de montrer qu'en toute rigueur, il n'est pas un tourisme du tout. L'exigence véritable est ailleurs: il doit s'agir de changer, de transformer en profondeur les rapports actuels de production scientifique dans le monde, de promouvoir, dans les pays aujourd'hui périphériques, une activité scientifique auto-centrée.

Je n'ignore pas par ailleurs, que même au Centre du système, le chercheur d'aujourd'hui ne peut, sous peine de mort lente, rester tout à fait sédentaire; qu'au coeur même du Centre, il y a le centre du Centre, le pôle absolu: les Etats-Unis d'Amérique, qui drainent de plus en plus vers eux, au détriment de l'Europe du Nord et du Japon, la "crème" de la communauté internationale des chercheurs. Pour eux, le "tourisme" scientifique n'a pas alors la même signification: le flux des chercheurs Nord/Nord ne résulte pas d'un déséquilibre interne de l'activité scientifique dans les pays capitalistes de second rang: chacun d'eux développe bel et bien une activité indépendante, auto-centrée, capable, en principe, de survivre par elle-même. L'exode de ses hommes de science vers les Etats-Unis ou, pour certaines disciplines, vers le Japon, relève, de ce fait, de la recherche d'un "plus". Par rapport à l'exode Sud/Nord, il représente un luxe plutôt qu'une nécessité vitale.

- Il faudrait examiner, pour être complet, une autre forme de "tourisme" scientifique: le déplacement Nord/Sud. Le mouvement qui conduit vers un pays de la périphérie le chercheur du pays industrialisé n'a jamais la même fonction que le mouvement

inverse. Le savant européen ou américain ne va pas chercher la science au Zaïre ou au Sahara, mais seulement des matériaux pour la science et, le cas échéant, un terrain d'application pour ses découvertes. Il n'y a pas à chercher ses paradigmes, ses modèles théoriques et méthodologiques, mais d'une part, des informations et des faits nouveaux susceptibles d'enrichir ses paradigmes, et d'autre part, des territoires lointains pour effectuer, avec le moins de risques possibles pour sa propre société, ses expériences nucléaires, ou d'autres types d'expériences, dangereuses à des degrés divers.

Des pans entiers du savoir contemporain sont nés de cet investissement scientifique du Sud par le Nord, en sont issues des disciplines nouvelles, telle l'anthropologie sociale et culturelle, et des spécialisations diverses au sein des disciplines antérieures. Le savoir ainsi constitué, le savoir sur l'Afrique et le Tiers Monde échappe entièrement à l'Afrique et au Tiers Monde eux-mêmes, mais est systématiquement ramené vers l'Europe, rapatrié, capitalisé, accumulé au Centre du système. Nulle extraversion, par conséquent, dans le mouvement Nord/Sud, mais simple détour tactique au service d'une autosuffisance et d'une maîtrise technologique renforcées.

- Que deviennent, dans ces conditions, les savoirs et savoir-faire traditionnels? C'est un fait qu'il existe, dans nos cultures orales, des corpus de connaissances parfois très élaborés, fidèlement transmis d'une génération à l'autre et s'enrichissant souvent au cours de cette transmission. Or, ces savoirs sur les plantes, les animaux, la santé et la maladie, ces techniques agricoles et artisanales, au lieu de se développer, de gagner en exactitude et en rigueur au contact de la science exogène, ont plutôt tendance à se replier sur eux-mêmes, subsistant, dans les meilleurs des cas, à côté des savoirs nouveaux dans une relation de simple juxtaposition, et pouvant même, dans le pire des cas, disparaître complètement et s'effacer de la mémoire collective. L'intégration au processus mondial de production des connaissances a ainsi pour effet de marginaliser les savoirs anciens, voire, dans le pire des cas, de les refouler hors du souvenir conscient des peuples qui les ont, à un moment donné, produits.
- L'extraversion scientifique se manifeste aussi à travers l'usage des seules langues occidentales comme langues scientifiques, l'obligation pour le chercheur du Tiers Monde de passer par les fourches caudines de ces langues d'origine étrangère pour accéder au savoir et, à plus forte raison, pour le reproduire et l'étendre. Sans doute doit-on se garder d'exagérer les inconvénients résultant de cette situation, ou de tomber dans les excès d'un romantisme qui voudrait que chaque langue fut déjà, en elle-même et par

elle-même, l'expression d'une vision du monde déterminée, et que la langue maternelle fut par conséquent, pour chacun, la seule où puisse s'exprimer sa véritable identité. Sans doute faut-il ramener la langue à son rôle instrumental et faire droit aux exigences modernes d'une communication élargie, dans un monde où nul ne peut désormais, sous peine d'asphyxie, se replier entièrement sur lui-même. Il n'en faut pas moins reconnaître le caractère contre nature des rapports réels qui existent actuellement, dans certains pays du Tiers Monde, et en particulier en Afrique Noire, entre les langues du terroir et les langues importées, la marginalisation de fait des premières au profit exclusif des secondes, leur relégation au rang de sous-langues, voire de "*dialectes*" ou de "*patois*", juste bons pour exprimer les platitudes de la vie quotidienne, l'absence d'un projet audacieux d'alphabétisation généralisée et d'utilisation de ces langues comme véhicules de l'enseignement et de la recherche au niveau le plus élevé, aux fins d'une réelle démocratisation du savoir.

Je n'irai pas plus loin. Ces remarques n'ont d'autres but que d'indiquer une direction de recherche, et d'en fonder la légitimité par rapport aux recherches existantes. Elles relèvent d'une discipline connue: la sociologie de la science. Mais, contrairement aux travaux habituels dans ce domaine, l'étude envisagée ici ne saurait se contenter d'examiner le fonctionnement de la science dans les sociétés industrielles. Elle interrogera au contraire les caractères spécifiques de l'activité scientifique et technologique dans le Tiers Monde, à la périphérie du système capitaliste mondial. L'objectif final est de fonder une nouvelle politique scientifique et technologique, qui permette à terme, l'appropriation collective du savoir et de tout l'héritage scientifique disponible dans le monde, par des peuples qui ont été constamment dépossédés, à ce jour, sur ce plan comme sur tous les autres, des fruits de leur travail.

The "Africanist" Heritage and its Antinomies

Archie Mafeje*

Prelude

Although the term, Africanist, can, and has been, used in different ways, it is essentially a political-ideological concept. It purports to have as its referent either the African continent or a category of people who are identified as Africans. Like all such concepts, it is largely taken as self-evident either as geographical or subjective specification. For instance, in general it does not include north Africa nor does it refer to people in the continent other than blacks. While Sub-Saharan Africans have been used as a convenient shorthand for this, it is worth noting that peoples in the horn of Africa and northern Sudan are not associated with nor do they claim such a political-ideological identity. This would suggest that being black is not a sufficient criterion. What remains is cultural and somatic criteria which led to the well-known colonial characterization, Negroid Africa. While this might be objectionable to modern Africans, it is well to remember that the original *Africanists* used it of themselves, as will be shown.

The point of bringing out these details is not to cast aspersions on anybody or to draw invidious distinctions among Africans of different hues or somatic types. It is a way of inviting modern Africans to come to terms with their historical heritage. According to the English dictionary, "heritage" is that "which is or may be inherited". This is suggestive because it implies a selective process. This is vindicated by the fact that since independence more peoples in Africa, including some of those who had cherished an otherwise identity, have come to identify themselves as "Africans" - not to say, "Africanist". While examples could be drawn from the horn of Africa and north Africa, the most spectacular cases come from southern Africa. As is known, there, racial classification set the so-called colored and Indians apart from the Africans and saw themselves as such. With the march of time things have radically changed.

One of the implications of the above is that, whatever the "Africanist" conception of the self might be, it could not mean or represent the same thing throughout time. The inconsistencies or contradictions this entails could be viewed synchronically i.e. within the movement itself or diachronically i.e. between itself and its changing environment or historical stages. It is in this sense that we can talk about the movement and its

* Department of Sociology and Anthropology, American University of Cairo, Egypt

antinomies. By the latter is meant a contradiction within a principle or law; a contradiction between principles that are derived from the same law. A good example of the former would be "anti-racist" racism and of the latter, nationalism and socialism as dimensions of the same revolution. Here, we enter a very difficult terrain which could easily provoke schism or controversies within the African intellectual community. However, it is worth the risk because it touches on some of the contemporary political issues which still await clarification. In areas such as southern Africa where racial issues are intertwined with capitalist exploitation it is very difficult to rationalize the "Africanist" heritage and, at the same time, it is impossible to ignore it. Elsewhere in Africa where black is exploited by black, it is hard to give it currency, except by invoking imperialism and thus obfuscate the relationship between internal and external exploitation.

These contradictions notwithstanding, some have sought to revive the concept by emphasizing cultural and psychological factors. This might be quite legitimate, but so far the "Africanist" heritage has not yielded viable concepts for dealing with the problem, as will be shown later. If the desire is to avoid the usual positivist separation between subjects and objects, then the epistemological problem is how to avoid cultural relativism and to eschew the pitfalls of idealism. This is made even worse by the fact that the bearers of the "Africanist" tradition are by no means the best representatives of African culture. If anything, they belong to the most alienated section of the African population, the educated and urbanized elite. Indeed, part of their grievance is being accorded a subordinate position in a world which is white-dominated. It is the hurt pride and continual racial humiliation which accounts for their combative spirit. This might be necessary but is hardly sufficient, as it does not necessarily distinguish between primary and secondary contradictions within the African revolutionary struggle. Like every other social phenomenon, racism is structurally-determined. As such, its historical instances predicate different structural solutions. It would be strange if modern "Africanist" projections have as their object the same structural concern as those of the 1950s. If it is acknowledged that important historical changes have occurred since independence, then inevitably the question must be posed and answered unambiguously: what is the significance of the "Africanist" heritage in the present historical conjuncture in Africa?

The Africanist Primeval View

Before any evaluation of the "Africanist" heritage can be contemplated, it is necessary that we comprehend what is being objectified. For the sake of a true sociology of knowledge, it is important to acknowledge that the "Africanist" tradition or political philosophy is not African in its origins nor is it a product of African culture. It was initiated by what used to be called

"Negroes" in the New World. While their blackness is not at issue, to imagine that they were authentic representatives of African culture would be to show a lamentable lack of sociological sense and appreciation of the meaning of history. One has in mind such historical figures as Edward Blyden, Sylvester Williams, W.E.B. Du Bois, Booker T. Washington, Marcus Aurelius Garvey, Price Mars, George Padmore, Aimé Césaire, and Léon Damas. What they have in common with other blacks in colonial Africa was racial oppression and exploitation. Secondly, like the other blacks who carried the Africanist banner forward in Africa, e.g. Kwame Nkrumah and Léopold Senghor, they were products of Western education and culture to varying degrees. It can be surmised that the combination of assimilation and rejection is what became intolerable and led to an identity crisis. However, the feeling of alienation among the blacks in the diaspora and among those who were born in Africa could not have been the same. In the case of the latter, as Franz Fanon once remarked, past happening of by-gone days of their childhood could be brought up out of the depths of their memories.

Nonetheless, the primeval view of "being black in the world" remained the same; so did the concepts which were used to invoke it. The two key concepts that have been passed on to us are "African personality" and "Negritude". Although the former is associated with the name of Kwame Nkrumah, it was in fact first introduced by Edward Blyden in 1893 back in Freetown. It was taken up in 1900 by Sylvester Williams when he convened the first ever pan-Africanist congress in London. It can be supposed that this inaugurated the third concept, pan-Africanism, which was destined to hold sway in the 1950s and the 1960s. Although George Padmore played a significant role in developing both the concept of "African personality" and of "Pan-Africanism", it was Nkrumah who gave both political currency and substance throughout Africa. Kwame Nkrumah, who had spent nearly ten years studying at Lincoln University and Lincoln Theological Seminary, knew the black American "Africanists" and was familiar with their ideas. Above all, after the Second World War he spent two years, working with George Padmore in London as Joint Secretary of the Fifth Pan-African Congress. By the time he returned to Ghana (then Gold Coast) in 1947 to become General Secretary of the United Gold Coast Convention, his position as an advocate of "African personality" and "pan-Africanism" among African leaders was unassailable.

Similarly, the concept of "Negritude", though associated with Léopold Senghor in most minds, was in fact first introduced by the French-speaking blacks in the diaspora, especially from central America. Among its best known exponents may be mentioned the names of Aimé Césaire and Léon Damas. Léopold Senghor came into contact with them towards the end of the 1920s when he went to Paris for further studies. It was a felicitous event

which led to a lasting collaboration. Between 1929 and 1940, the three leaders laid the foundation for the movement and saw intense participation by black students from central America, Africa and elsewhere. In their case, unlike in "African personality" or "pan-Africanism", the emphasis was not on the political but rather on the cultural. It was a fight against cultural assimilation by the *grandchildren of the Gauls* and a conscious attempt to revive *black civilization* or the entire world of black culture as was represented in Paris. However, with the participation of Léopold Senghor, the emphasis began to shift towards African culture and values. Instead of being a mode of being, a consciousness of color and race in history. Under his influence, "Negritude" became the "cultural heritage, the values and particularly the spirit of Negro-African civilization".

Despite differences in interpretation or emphasis, the primeval view of the "African personality" and "negritude" represented an ontology of being black in a white-dominated world. It expressed the predicament of men from the colonized world who had been attracted and repelled by white civilization and values. In Paris in particular, this was manifested in the publication of such periodicals as *Légitime Défense*, *La Revue du Monde Noir*, *l'Etudiant Noir* and, not least of all, *Presence Africaine* which outlived all of them. Launched in 1947 by the Senegalese, Alioune Diop, the latter became the most effective mouthpiece of the "negritude" movement. In his first editorial Alioune Diop made it clear that:

This review does not fall within the range of any political or philosophical ideology. It seeks the collaboration of all men of good will (white, yellow or black) who are capable of helping us to define the nature of the African essence, and hastening the integration into the modern world¹.

This might not have been representative. With such men as Césaire, Damas and Senghor behind it, the Journal could not eschew altogether political issues. Its "Africanist" orientation demanded that it addressed not only the question of the social and psychological liberation of Africans but also of the liberation of the African continent itself from white colonialism. It is, therefore, a question as to whether Sartre in his introduction, *Orphée Noir*, to the *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, edited by Senghor in 1948 was right in supposing that "negritude" was but a moment in the dialectical progression which would ultimately transcend black and white racism and create a new human society. The fact that all three founders of the movement were at this point in time back in

1 Gendzier, LL., *Frantz Fanon: A Critical Study*, London Wildwood House Ltd., 1973, p. 42.

Paris as deputies from their respective territories, Martinique, Guyana, and Senegal, to the French Assembly might have confirmed the illusion of a non-racist "French commonwealth". This in part would explain why militant Africanists such as Frantz Fanon rejected "negritude" a non-revolutionary concept which was likely to lead to a compromise between white colonizers and the colonized Africans or blacks in general. This is, notwithstanding the fact that "Negritude" advocates such as Senghor presented a highly romanticized picture of African culture in their denunciation of European individualism and instrumentalism. In its imagery "negritude" invoked the innocence and harmony of a lost world, without indicating how it fitted into the "realities of twentieth century capitalism".

The Transfigured View and African Independence

Whatever were their experiences abroad, future African leaders succeeded eminently in one thing. They managed to indigenize the political and ideological ideas they had picked up abroad. What started off as a general black philosophy in the New and the Old World in their hands became "Africanist" philosophy or ideology. Whereas the material conditions - racial humiliation, economic exploitation, and political and cultural domination - under which they struggled can be presumed to have been the same as those suffered by other blacks elsewhere in the world, subjectively, they believed in the uniqueness of the social, psychological and cultural attributes of the Africans. Consequently, in their quest for freedom or liberation, the first generation of African leaders elevated Africanness or "negritude" to a philosophical principle. Amongst those whose philosophical projections have the greatest impact may be mentioned Kwame Nkrumah, Léopold Senghor, Cheikh Anta Diop, and Julius Nyerere.

At the level of ideology, if by ideology is meant a complex system of ideas articulating more or less felicitously a particular vision of the world and a body of guiding principles, it is possible to distinguish between "African personality", as is elaborated by Nkrumah, and "negritude", as is expounded by Senghor. It could be argued that the former had a definite socio-cultural reference to which were attributed those social characteristics and cultural reflexes which distinguished Africans from whites, especially as encountered in a colonial setting. On the other hand, "negritude", as expounded by Senghor, had certain metaphysical connotations, over and above what could be ascribed to "African personality". We are here referring to such concepts or notions as *Black soul, emotion is negro, communion of souls, reason that is "seized"*, etc.

A new excerpts from Senghor's philosophical repertoire will illustrate the point:

"Negritude" is the whole of the values of civilization - cultural, economic, social, political - which characterize the Black people, more exactly the Negro-African world. It is essentially instinctive reason, which pervades all these values, because it is reason of the impressions, reason that is "seized". It is expressed in the emotions, through an abandonment of self in an identification with the object; through the myth, I mean by images - archetypes of the collective soul, especially by the myth primordial accorded to those of the cosmos. In other terms, the sense of communion, the gift of imagination, the gift of rhythm - these are traits of "Negritude", that we find like an indelible seal on all the works and activities of the Black man.

Negro African society is collectivist, or more exactly communal because it is rather a communion of souls than an aggregate of individuals ... Africa had already realized socialism before the coming of the Europeans ... but we must renew it by helping it to regain a spiritual dimension².

The universalization of African values and cultural traits is not limited to Senghor. Cheikh Anta Diop tried to do the same and went so far as to claim an Egyptian ancestry for most African cultures and, *vice versa*, the black nature of Egyptian culture. Not only this, he laid claim to Egyptian civilization as essentially black African civilization and postulated affinities between the Pharaonic languages and modern African languages.

There are at least three things noticeable about the "negritude" trajectory. First, there is a deliberate attempt to portray blacks as antithetical to whites in every sense of the word. This is obviously an expression of the rejection of whites and all they stood for. Second, there is a glorification or idealization of blacks. Once again, this is a veiled way of seeking respectability by those who had been humiliated and despised. Third, there is a yearning for the African traditional past. Undoubtedly, this is a sign of alienation on the part of the educated black elite who, nonetheless, never retreated from the *entrepôts* of white civilization before and after independence. These antinomies present the modern, critical African with philosophical and theoretical problems.

One thing certain is that hardly any African intellectual would accept the idea that Africans are by nature irrational, intuitive, and emotional. Consequently, in their consultative meeting in Nairobi in June 1980, African philosophers came to the conclusion that:

2 Sumner, C., "Assessment of Philosophical Research in Africa: Major Themes and Undercurrents of Thought", UNESCO, 1984, p. 154-157.

"Negritude"'s characterization of the reasoning of Africans is not acceptable. "Negritude" is not scientific; it suggests falsely that the Negro is incapable of conceptualization. It gives a privileged position to intuition, that is to the identification of the knowing subject with the object³.

For lack of a critical and ratiocinative function, "Negritude" was, accordingly, rejected as no philosophy. Secondly, despite its political importance, there was some uneasiness about its implicit racism. But Senghor himself had described "Negritude" as an "antiracist racism" - something which even African philosophers are not able to avoid entirely in their aversion to foreign (European) influences and in their attempt to say what is peculiarly African about their discourse. The strictures against "Negritude" could have been, and were, made against the concept of "African personality". But the difference is that, being largely pragmatic, it was quickly extended to pan-Africanism in the hands of Nkrumah. Pan-Africanism, unlike "Negritude", was, or so it seemed, a set of practical principles and ideas and had no transcendental connotations. If it failed, it did so as a political programme or vision, if somewhat illusory.

Associated with "blackness" in the minds of earlier generations of African leaders such as Nkrumah, Senghor, Kenyatta, Nyerere, Sékou Touré, and Kaunda was a communal spirit which was exemplified by the way of life in traditional Africa villages. In their ideological projections the leaders concerned construed this as natural disposition towards socialism among Africans. Nkrumah summarized this point of view as follows:

The traditional face of Africa includes an attitude towards man which can only be described, in its social manifestations, as being socialist. This arises from the fact that man is regarded in Africa as primarily a spiritual being, a being endowed originally with a certain inward dignity, integrity and value. This idea of the original value of man imposes duties of a socialist kind upon us. Herein lies the theoretical basis of African communalism. This theoretical basis expressed itself on the social level in terms of institutions such as the clan, underlying the initial equality of all and the responsibility of many for one⁴.

Reference had already been made to similar claims by Senghor. Echoing to some extent Senghor and Nkrumah, Nyerere, in texts which became a source of controversy in post-Arusha Tanzania, declared:

3 Ibidem p. 250.

4 Nkrumah, K., *Conciencism*, London, Heinemann 1963, p. 69.

We, in Africa, have no more need of being "converted" to socialism than we have of being "taught" democracy. Both are rooted in our own past - in the traditional society which produced us. Modern African socialism can draw from this traditional heritage the recognition of "society" as an extension of the basic family unit. But it can no longer confine the idea of the social family within the limits of the tribe, nor, indeed, of the nation⁵.

Similar sentiments had been expressed, although in a vaguer and almost elusive manner, in the Kenyan concept of *Harambee* and *Zambian Humanism*.

Much has happened since the above theories were enunciated. It can be said, without prejudice, that they represented African nationalism in its pre- and immediately post-independence phase. This phase was essentially an anti-colonialist or anti-white domination movement. Symbolically, it glorified the African past and extolled its human virtues. It embraced *all* Africans or blacks as brothers and asserted their equality to whites. Insofar as it was anti-colonial, it was liberating and, insofar as it encouraged and enjoyed popular participation, it was *democratic*. Insofar as it played down social inequalities, injustice and class divisions in traditional African societies and in the emerging neocolonial social formation, it was fraudulent. This is particularly so that it was the same leaders who after independence constituted an exploitative and repressive elite who, far from treating with solicitude African rural communities, adopted and turned African primate cities into Western El Dorados and centers for conspicuous consumption. Insofar as this was their version of socialism in practice and insofar as they got comprised with the former colonial countries and imperialism in general, they had become reactionary. These are the issues which occupied most African intellectuals from the beginning of the 1970s onwards. They called for re-evaluation of the earlier political theories as well as the post-independence programmes for social and economic reconstruction. Undoubtedly, these marked a break from the old nationalist tradition.

Neocolonialism: A Debasing of the Africanist View

In the wake of the collapse of the Africanist view of the founding fathers of African nationalism, there are two questions which need to be answered. First, was Jean-Paul Sartre right in supposing that, though a necessary phase in the development of the consciousness of the black man, "Negritude" was but a moment in the dialectical progression which would ultimately erase black and white racism to create a new human synthesis? Second, has

⁵ Nyerere, J., *Freedom and Unity*, Dar es Salaam, Oxford University Press, 1986, p. 170.

the internationalization of capital rendered all nationalism anachronistic and irrational, as has been suggested by some European Marxists such as Eric Hobsbawn⁶ and Tom Naim.⁷ These questions have been implicit in some of the debates in Africa for some time now. In answering them, African intellectuals have been inclined in either of two directions, Eurocentric universalism or particularism (relativism), or outright chauvinism.

While it is clear that the Africanist view that inspired the anti-colonial struggle and ushered independence has proved hollow it is absolutely important to see it in historical perspective for leaders such as Nkrumah, Modibo Keita, Sékou Touré, and Nyerere counted as progressive in their time. The issue can be tackled on at least three levels: the emotional-psychological, the cultural, and the structural. The first was a dialectical response to white racism. To emancipate themselves from white-instilled racial inferiority, blacks had to believe in themselves as subjects of their own history as good as any other. To do this, they did not have to be authors of racism for they did not need it. On the contrary, it was white colonialists and imperialists who needed it for structural and ideological domination. Therefore, while Sartre was justified in recognizing "negritude" as a necessary phase in the development of the self-awareness of the black person, he was mistaken in thinking that it would in itself erase the scourge of white racism, without transforming its material base. Properly understood, racism is not a problem of the South but of the North which has an objective interest in it. For that matter, even the definition of "African" and the existing racial hierarchies in the ex-colonial world are attributable to this. If this is in doubt, one has only to recall racial hierarchies in colonial Africa, culminating in such grotesque examples as apartheid South Africa. The racial issue is still very much part of the current struggles in Africa and the rest of the Third World. The only historically significant difference is that in the process of the struggle identities such as "African" or "black" are being re-defined so that the scope for racial manipulation by the authors of racism is getting narrower. In the present epoch, we can now talk of "Africans" and the "Third World", without recourse to race or color. This is true of even those groups which still insist on "black consciousness" as in South Africa. This can be interpreted not as an end of nationalism but as a new and broader nationalism against imperialism which is fundamentally a *structural* issue, as will be shown in the subsequent discussion.

-
- 6 Hobsbawn, E., "The Attitudes of Popular Classes Towards National Movements for Independence" in *Mouvements nationaux d'Indépendance et Classes populaires*, Paris. A. Colin, Vol. 1, 1971; Hobsbawn, E., "Some Reflections on Nationalism" in Nossiter, T. et al (eds), *Imagination and Precision in the Social Sciences*, London, Faber & Faber, 1972.
- 7 Naim, T., *The Break-up of Britain*, London, New Left Books, 1977.

On the cultural question, vague and pretentious claims have been made in the name of African culture within the "Africanist" view, without saying clearly whether or not there is a pervading pan-Africanist culture and, if so, who its authentic subjects are. While it is true that all thinking occurs in particular cultural and socio-historical contexts, there is no denying the fact that the dialectical relationship between discourse and its immediate social environment is crucial. Although African leaders during the struggle for independence frequently referred to *African culture*, after many years in exile or in foreign *entrepôts* in their own countries this was probably an illusion, a mirage of their past, and that they themselves contributed nothing to African culture. Even Senghor, the poet, might have succeeded in making a contribution not so much to African culture as romantically depicted in his writings but more to black French literature. This might also apply to those modern African intellectuals who, out of frustration and alienation under imperialist domination, invoke *African culture*, without reflecting on their own social status in African society. Culture is created only by virtue of *belonging organically*. This holds for artists as well as creative intellectuals or leaders. All manipulate cultural symbols. But the question is: whose symbols?

As far as the dynamic link between the African creative thinker and his socio-cultural environment is concerned, a distinction could be made between pre-colonial and post-colonial African thinkers. Owing to the fact that pre-colonial intellectual forms in black Africa were oral, they were necessarily steeped in idiom, symbolism, style and content in their immediate cultural environment. The same cannot be said of post-colonial forms. By and large, modern African creative expression is in foreign languages (mainly English and French). This, no doubt, signifies a rupture of that original, organic link between the creative thinker and society. The educated literate in black Africa, probably represent the nearest thing to the blacks in the diaspora who started the back-to-the-African-roots movement.

Naturally, the extent of alienation will vary according to historical accident and personal vicissitudes.

In this context, it might serve us well to recall Franz Fanon's historical schema, dividing the process of alienation of the colonized writers into three phases:

In the first phase, the native intellectual gives proof that he has assimilated the culture of the occupying power. His writings correspond point by point with those of his opposite number in the mother country. His inspiration is European and we can easily link up these works with definite trends in the literature of the mother country. This is the period of unqualified assimilation.

In the second phase, we find the native is disturbed; he decides to remember what he is. But since the native is not a part of his people, since he only has exterior relations with his people, he is content to recall their life only. Past happenings of the by-gone days of his childhood will be brought up out of the depths of the memory; old legends will be reinterpreted in the light of a borrowed estheticism and of a conception of the world which was discovered under other skies.

Finally in the third phase, which is called the fighting phase, the native, after having tried to lose himself in the people and with the people, will on the contrary shake the people. Instead of according the people's lethargy an honored place in his esteem, he turns himself into an awakener of the people; hence comes a fighting literature, a revolutionary literature, and a national literature⁸.

Whether or not one follows Fanon's exact evolutionary schema, "African personality" and "negritude" theoretical projections would fit his second phase when the native remembers who he is and would qualify as pre-combat. While the latter characterization might be debatable from the point of view of the beginnings of militant African nationalism, in African literature the case is cleaner. From the point of view of sociology of knowledge, a random sampling of black African literary works from the late fifties and early sixties, whether they be by Chinua Achebe, Wole Soyinkà, or Okot p'Bitek, exhibit a pre-occupation with traditional African values and their threatened disintegration under the impact of Euro-Christian values, backed by an uncompromising colonial administration.

After independence, there is increasing concern about the degradation of the African ethics under the influence of urbanization and the unchecked venality of African ruling elites and their grasping bureaucracies. Even to the untrained eye or mind, works such as Chinua Achebe's *Things Fall Apart*, and *No Longer at Ease*; Cyprian Ekwensi's *People of the City*; James Ngugi's *Weep Not Child*; Aluko's *One Man, One Wife, Chief the Honorable Minister*, and *His Worshipful Majesty*; Kwei Armah's *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*; Onoura Ekwensi's *Highlife for Lizards*; and Oswald Ntshali's *Sounds of a Cowhide Drum* seem to fall into this genre. However, while some appear to be a liberal critique of modern African society, relying basically on the 19th century European paradigm of *gemeinschaft* versus *gesellschaft* - community (rural) vs society (urban), some represent the beginnings of a radical critique of both. For that matter, if Léopold Senghor

8 Fanon, F., *Black Skin, White Masks*, New York, Grove Press, p. 178-79.

and Ousmane Sembene are in some way a reincarnation of the wolof *griot*, then they are so in dialectical contradiction.

Likewise, it would not require any great literary sophistication to comprehend the difference between Soyinka or Achebe's liberal bourgeois nationalism which separates between the model and its perversions and, say, Sembene's and Ngugi wa Thiongo's radical nationalism which perceives a betrayal in the model itself. Unlike the Nigerian doyens of African literature who stop in the second phase of Franz Fanon's evolutionary schema, writers such as Sembene and Ngugi have definitely entered the third or combative/revolutionary phase. Works such as Ngugi's *Petals of Blood* and *I Shall Marry When I Want*; and Sembene's *Emitai*, *Mandabi*, and *Xala* (as reviewed by Cham⁹ and Felix Mnthali¹⁰ testify to this. While these works are rooted in the African society, as is shown by the novel idea of "rural theater", they are underlined by a totalizing critique which cuts across both traditional and neocolonial African society. The powerless, especially the peasants, are subtly encouraged to assert themselves against both their traditional and neocolonial oppressors. Most importantly, the message is carried to them in their own language.

The latter is an unmistakable attempt to re-establish the lost organic link between the artist and his audience. To achieve this goal, not only must the artist command the local language(s) but also must be conversant with the details of local culture. Implicit herein is a process of cultural revivalism of the self and of a community which has been undermined from both ends, with the intention of bringing about a revolutionary transformation. As Mbye Cham remarks:

When Sembene decides to put more emphasis on film in local languages than on fiction in a foreign language and when Ngugi chooses to stage plays and write fiction in kikuyu, one is dealing with a conscious artistic choice as well as a deliberate political act designed to recapture and develop the traditional concept of art as part of society in the context of a "new reality in action"¹¹.

Once again, implicit in this cultural revivalism is a rejection of foreign domination and the alienating and degrading dynamics of the neocolonial State in Africa for which certain classes among the blacks are responsible. The insistence on breaking up parochial structures and to reconstitute the

9 Cham, M.B., "Artist and Ideological Convergence: Ousmane Sembene and Haile Guerima" *Ufahamu*, XI, 2, 1982.

10 Mnthali, F., "Semiotic Constants and Perceptions of Change: A Study of the Symbolism and of change in African Literature", *Africa Development*, XI, 4, 1986.

11 Cham, M.B., *op. cit.* p. 10.

nation by jettisoning the neocolonial mode of political and social organization proves that these writers are still operating within the realm of the *national question* in Africa. Insofar as they have in their perspective transcended the limitations of the uncritical petit-bourgeois nationalism of the "fifties" and "sixties", they can justifiably be referred to as progressive African nationalists.

In this category, one would be tempted to include some South African writers such as Alex Laguma but for the fact that South African writers are still dominated by the racial question and have not clearly projected their new society beyond the confines of petit-bourgeois nationalism. Theirs is combative, without being revolutionary in the sense of anticipating the negations and perversions of black bourgeois nationalism. The latest example of this is Lewis Nkosi's *Mating Birds*. If Fanon from his experience equated "combative" with "revolutionary", this does not seem to be apposite any more. After a soul-searching exploration, the African philosopher, Paulin Hountondji, comes to the conclusion that in order to replace the present vertical dialogue among themselves with horizontal exchange, African research people "will be forced to enlarge their theoretical horizon beyond that of Africanist obsession"¹².

As seen by an interested observer, it would appear that, historically, culture revivalism in African literature has been used in two different ways. One tendency was to decry colonial subversion from the point of view of idealized traditional cultural values. This gave rise to a backward-looking critique which took for granted both African traditional democracy and communion as well as liberal bourgeois democracy. Undemocratic predispositions of the underlying structures themselves at either end of the spectrum were hardly contemplated. It was a moral indictment which offered no solution for the structural transformation of neither traditional, nor modern African society. The second and relatively new tendency used traditional values and local languages precisely to make apparent the iniquities of both traditional hierarchies and neocolonial structures.

Insofar as this cultural revivalism is forward-looking and is committed to a totalizing critique, it is progressive and lays a basis for a new national integration. This is more of a structural than a cultural question. It is apparent that cultural revivalism or relativity can be used for conservative as well as progressive ends. The need for cultural independence does not seem to be in dispute. The question is, as Hountondji poignantly puts it,

12 Hountondji, P., "Aspects and Problems of Philosophy in Africa", Paris, UNESCO, 1984, p. 27.

*How can we avoid the pitfall of conservatism and the reactionary attitude inherent in all cultural nationalism (read chauvinism), without succumbing to the excesses of an uncharted universalism?*¹³

Particularism vs Universalism: A Challenge to the Africanist View

The question of whether or not in the present epoch all nationalisms have become anachronistic and irrational is not unrelated to the question of whether in the present crisis in Africa nationalist or Africanist representations are of any relevance at all. As is shown especially by the Marxist debate of the 1970s which were inspired by Gunder Frank's and Samir Amin's work, there was an unmistakable loss of faith in African nationalists and their bourgeois/petit-bourgeois nationalism and a preference for class-analysis which lent itself easily to universalistic theories of labor, capital, and imperialism. While these were not rejected, as the economic, political, and social crisis in Africa deepened, at the end of the 1970s and the beginning of the 1980s there was a significant shift towards a re-examination of the internal structure in the African countries themselves. This included those which were thought to have taken a progressive stand against neocolonialism, e.g. Algeria, Tanzania, Mozambique, Angola, Ethiopia, and Guinea Bissau. This meant not only a denunciation of the neocolonial state in Africa, which was fast getting discredited, but also a great deal of soul-searching among African radical thinkers. What had gone wrong? Who were they? Had they foreseen the coming crisis? The Socratic injunction, "know thyself", had come into play.

In a spirit of self-criticism it was acknowledged that the continued intellectual domination of Africa by foreigners in research and in development policy formulation was a reflection of failure by African intellectuals and scientists to take the necessary initiative and provide endogenous theoretical options and, thus, put themselves in a position where they could offer new solutions to African problems. Secondly, there was the nagging question about whether they themselves were the authentic interlocutors. Could they have in their individual careers become victims of abstracted universalism and party to a tendentious rendering of African history? Could it be what they were talking about was an illusion or a mirage, reflecting reality conceived "under other skies", as Fanon put it? There was a felt need to dig deeper into the African society. Although it did not strike us as such at the time, the Kenyan debate of the early "eighties in which there was an expressed determination to go and find out the real facts in the villages themselves" was one of the first signals. The candid review,

13 *Ibidem.*, parenthesis added.

not of the Frelimo government, but of the history of Frelimo itself by some Mozambican intellectuals was another example; so was the effort by the authors of *Zimbabwe: The Political Economy of Transition*¹⁴, the various debates in the *African Journal of Political Economy*, and some research sponsored and published by CODESRIA.

What emerges from all this is that there is a new awakening in Africa which is born of disillusionment and resentment of domination, intellectual as well as political and economic. What is new about it is that it is consistently radical and leftist on its own terms. Secondly, it is critical not only of the bourgeois nationalism of the leaders of the independence movement but also of their misconceptions about their own societies. The latter, as was mentioned, has stimulated a back-to-the-roots movement. In its wake, this has necessitated a revision of both the intellectual and political terms of reference. This is no easy task, as those who are concerned have to struggle on at least three fronts. First, the beleaguered African regimes have become increasingly intolerant of any criticism by their own intellectuals. Consequently, banning, banishment, detention and imprisonment of intellectuals has become common, with unmistakable deleterious effects on the quality of education and research in most African universities.

Second, donors, who are invariably politically and ideologically motivated, are hostile to or at best suspicious of independent-minded African scholars and often accuse them of "ideological bias". This has proved very awkward, indeed. As African scholars are dependent for their research on donations from the North, they are caught in a serious dilemma. They either have to compromise or forfeit any support from such sources. Either way their pride is hurt and the realization of the power of veto of the North is hard to swallow. In recent years, this has led to bitter arguments among African scholars. There are those who will have none of it and there are those who, for pragmatic reasons, are willing to be party to a horse deal. Or even worse, there are those who, out of desperation or cupidity, go behind the backs of their fellow-Africans and make personal deals and hope that nobody finds out. It is hard, if not impossible, to combine revolutionary zeal with personal corruption.

Third, as if to add insult to injury, the Northerners rationalize their own desire to control and dominate by imputing that most of the research proposals by African radicals or nonconformists are unscientific or "below standard". Given the fact that in such cases the criteria for judgement themselves are in dispute, rationally, who is to say? Here, we come face to face with what is unmistakably Northern intellectual arrogance and

14 Mandaza, I., (ed), *Zimbabwe: The Political Economy of Transition*, 1980-1986, Dakar, CODESRIA Book Series, 1986.

prejudice. One is reminded of a case of Senegalese professors - all trained in the best French universities - whose proposal to do research in some *French* villages met with resistance because their French counterparts (including some of their former professors) expressed "some doubts" as to their ability to carry out the research successfully. The issue was not scientific; it had to do with racial superordination and subordination in an age of imperialism. Under these conditions the African is still being denied the right to become a truly universal person. This is made possible by the internal weakness of his/her world, namely, the unresolved national question.

It is as if the African radicals are being thrown back onto the question of "being-black-in-the-world". Without going into the question of the use of analogies and metaphors in historical and scientific analysis, it can simply be acknowledged that nothing could be further from the truth. If the former was the essence of the African nationalism which brought about independence, we are now witnessing its negation, despite appearances to the contrary, e.g. the Black Consciousness Movement in South Africa and momentary lapses into black chauvinism by some African intellectuals who allow their anger and frustration to get the better of them. As has been pointed out, racism is not the problem of the South but of the North, including their kith and kin in the South. This is even more so, if it is recognized that racism is *structurally* determined but *rationalized* in cultural and somatic terms.

What we referred to as progressive African nationalist intellectuals have certainly been through this. There are two reasons for believing so: a) they make a distinction between themselves and those Africans who have been coopted into the structural racism of the North and benefit by it; and b) they have fallen back onto their African heritage not to glorify it but to draw valid clues and sustenance with the express purpose of bringing about a structural transformation of society as a whole, which is the ultimate antidote to Northern structural racism. This creates a common ground or structural convergence among those who are similarly engaged within Africa and elsewhere in the Third World. Insofar as this is true, we can talk of African nationalism as well as Third World nationalism in the contemporary structural setting, without contradicting ourselves.

Despite protestations to the contrary and lingering chauvinistic sentiments, however justified, it must be stated most emphatically that the struggle of the contemporary, radical, nationalist African intellectuals is not cultural but structural. Culture is not made at will by willing individuals. It is a slow cumulative process made by free and autonomous peoples. If the autonomy be lacking because of structural domination, then the culture of any people cannot be defended. The dialectic of culture is one of the most misunderstood phenomena even by anthropologists and sociologists. It is important to note that, while culture distinguishes between different peoples,

it does not in itself and by itself engender hierarchy or structural divisions amongst peoples, nor does it guarantee harmony amongst those who are structurally divided but share a common culture.

Addressing ourselves to the former proposition first, it can be pointed out that the vast majority of cultures in the world stand in a non-hierarchical relationship to one another and that, historically, cultures have borrowed from one another, without undermining one another. In fact, cultural diversity has always been a source of curiosity even to the Europeans. European explorers of the 15th and 16th centuries were full of praises of the cultures they encountered.

It was latter-day European colonialists and imperialists who used cultural differences as a justification for domination and exploitation. Their arguments about inferiority and superiority of particular cultures was spurious from beginning to end, for, if it was a matter of logical necessity, then they should have deferred to the great civilizations of the East, which preceded theirs by thousands of years.

Even in the case of Egypt, the acknowledged cradle of Western civilization, they did not hesitate to degrade it and put it under their thumb. More significantly, once the structural domination had been accomplished, it was the same Europeans who appropriated and perverted the best of the so-called inferior cultures through a flourishing industry for the structurally dominant tourism. The structurally disadvantaged Mediterranean Europeans suffered a similar fate, despite the fact that they belong to the same culture. In the light of this, Africans do not have to be defensive about their culture(s). It will come to its own and regain its dynamic, if the requisite structural space is created.

However, as has been warned, cultural affinity is no guarantee for structural harmony between peoples and within communities. There is not much love lost between Red China, Taiwan, and Hong Kong: or between East and West Germany or, indeed, between Eastern and Western Europe. All those who are structurally threatening are lumped together as enemies of western civilization and, symbolically, are seen as the incarnation of the devil itself. This occurs at the national level as well. The radical African intellectuals have already had a fore-taste of this from their fellow-Africans. Although at times this takes the form of linguistic or the so-called tribal cleavages, it happens just as frequently within what is supposed to be solidary linguistic and cultural groups e.g. among the north Africans. This points to the structural consequences of class divisions within given communities, something which bourgeois nationalists ignored for ideological reasons.

Likewise, when radical nationalists in their search for authenticity insist on using their own African languages, they should bear in mind that even languages are structurally-loaded. The language of the rulers is not the same

as that of the ruled. Insofar as this is true, every language has its own vernacular, including the European languages. The only difference is that the colonized were initiated only into that part of the European languages which had universalistic pretensions. Therefore, it became impossible for them to find its social equivalent among the uninitiated masses and hence the feeling of alienation among the educated African elite. In essence this means that even African languages have to be approached critically, as they are also bound to play a particular role in the ideological reproduction of certain culturally determined hierarchies such as elders and juniors, men and women, slave and master clans, royal and commoner clans etc.

It is evident that every culture has its progressive as well as its reactionary aspects. Secondly, while it is a powerful source of identity and an infallible instrument of social mobilization, if used chauvinistically, it could destroy what it seeks to preserve or promote. Islamic fundamentalism under the Ayatoullahs in Iran, under General Zia in Pakistan, under General Nimeri's Sha'ria code in the Sudan, and the demonstrable cultural intolerance of the Moslem Brothers in Egypt are hardly a reason for equanimity. Far from guaranteeing freedom for cultural action, all these movements have produced the opposite - cultural and political totalitarianism, whose dire consequences have been felt in recent years. What is most significant is that they caused alarm among the general populace, if not outright rebellion as in the Sudan and partially in Iran. This is a point which Anouar Abdel Malek and his collaborators¹⁵ overlooked in arguing uncritically in favor of cultural nationalism in the Third World as counter-weight to western cultural imperialism. While the anti-imperialist stance is commendable, mere reversion to traditional culture and values is no guarantee for progressiveness. To meet the requirements of a post-imperialist society, traditional culture and values must be revolutionalized. In other words, in fighting imperialism we must develop a critique of indigenous cultures as well. Moreover, it would be a conceptual error to suppose that cultural relativism has no universal implications. Not only do cultures cross-fertilize one another in the course of their autonomous development but also willing subjects can participate in more than one culture by learning other peoples, languages, literature, and pleasing habits. These could be facilitative points of convergence, without implying assimilation or subordination. Referring to this experience in Ethiopia, the European philosopher, Claude Sumner, had this to say:

15 Malek, Anouar A., (ed), *Culture and Thought*: UN University - McMillan Press Ltd., London, 1984.

As I was pursuing my research on Ethiopian Philosophy ...I became aware that philosophy in its scientific context was insufficient to express the richness, beauty and depth of the cultural world I was attempting to penetrate. I had to turn to poetry, drama, dance and music to communicate the unitary vision of life and world of which my methodological research had given me the first insights¹⁶.

An African could say the same of the West under conditions of equal and free exchange. But, for the time being, there are serious structural obstacles.

Nevertheless, it behoves us not to oversimplify the relationship between structure and culture. First of all, in ordinary speech, *culture* is used in two senses, namely, that which people acquire by virtue of their upbringing in a particular society, or being civilized. The expression, "civilized", has become extremely emotive due largely to Western prejudices and imperialist ideology. The Westerners made it appear that they were the only civilized people in the world and insisted to judge the rest of the world and its past by the standards of their few-centuries old civilization. At the height of their colonialist expansion, they conceptually divided the world into *historical* and *non-historical* peoples (even Marx and Engels subscribed to this ludicrous idea). As things stood between 1750 and 1850, black Africa which was believed to have produced hardly an outstanding individual in the fields of "either action or speculation" (Hume) was, by common consensus, uncivilized and inhabited by "unhistorical" peoples. This piece of European prejudice should not blind us to the importance of the question of whether or not a valid distinction could be made between culture as a general human endowment and civilization as the highest human endeavor with universal implications.

According to this postulate, not every culture produces a civilization. Historically, we know of fewer civilizations than we do of cultures. Whereas we frequently talk of Egyptian, Chinese, Persian, Indian, Japanese, Greek, Roman, Byzantine, Arab, Inca, Maya, Aztec, and more recently, European civilization, we hardly speak in the same vein about a multitude of other cultures. What is the difference? One of the most obvious factors is the level of development of the arts, technical and abstract, which in turn facilitates complexity and scale in organizational forms. In the past, the increased demand for labor and surplus for underwriting the high standard of living of the non-working classes have necessitated the overrunning of weaker groups. If every civilization has been accompanied by great human sacrifice and blood, can the uncivilized hope to do the same one day? It is an

16 Summer, C., op. cit. p. 155.

acknowledged fact that the era of expansionism has long been fore-closed. It is also unimaginable that the modern global industrial civilization, inaugurated by the West, will be succeeded by particular civilizations, reminiscent of ancient civilizations. Is the universalism of the present epoch, therefore, irreversible? What does the future hold for those regions which have been denied the opportunity to play an active part in its development?

As far as the industrial civilization is concerned, it has been suggested that black African cultures are objectively handicapped because of lack of growth of the technical arts and mathematisation of knowledge. Samir Amin, among others, reminds us that:

Africanists too easily forget that the Sub-Saharan societies they study had neither the plow nor a written language ... and warns that this conjunction is not accidental. The development of productive forces ... occurs through the transition from human energy to animal energy - Amin, S., Class and Nation: Historically and in the Current Crisis, London, 1980, p. 42..

This implies that, authenticity of African cultures notwithstanding, Africans will not develop until they have acquired those social attributes which, historically, made it possible for other societies to develop. Without accusing Samir Amin of historicism, it can be pointed out that the Arabs were among the first to develop algebra and certainly were familiar with the plough and used animal traction; and yet, they did not produce any industrial civilization and as of now their societies along with the African ones count as "underdeveloped". This would indicate that the link between lack of technical arts and development is not absolute. Nor would Samir Amin deny this, without contradicting himself, for in the same book he explains that:

The only reason it (capitalism) was not invented in Asia or Africa is that its prior development in Europe led to its impeding the other continents' normal evolution. Their subjugation did not begin with imperialism; it started with the birth of capitalism itself¹⁷.

It is, perhaps, unavoidable that in materialist analysis there is a certain ambiguity between historical necessity and historical accident. But from Samir Amin's statement, we can infer that it was a historical accident that capitalism had not invented immetaphorical black Africa, for we cannot assume that even there stone age societies such as the *Ik*, the *Twa*, the *Mbuti*, the *Hadza*, the *San*, etc. etc. had an equal chance of doing so. Indeed, Samir Amin bars all communal formations from this possibility and argues

17 *Ibidem*, p. 6.

that "The high level of productive forces ... involves, capitalist property"¹⁸. All this leads him to the basic supposition that:

*Capitalism is a necessary stage not only because it already exists, and exists worldwide ... all tributary societies had to transform the relations of production underlying their development and to invent capitalist relations, which along enable the productive forces to further develop*¹⁹.

This supposition is highly questionable. First of all, the proposition that "all tributary societies ... had to invent capitalist relations" cannot be clarified because the most advanced among them in the Orient, Latin-America and in West Africa did not do so. Second of all, Samir Amin's dogmatic insistence on capitalism being a necessary stage gives rise to unnecessary problems of theory as well as practice.

First, epistemologically, there is either a theory of stages (which he rejects) or there is not, but certainly not of *one* stage. Second, whatever the technical and scientific deficiencies of particular cultures, in an era of global capitalism, it is utterly unnecessary that they re-discover the same system. In the same way that Africans do not have to re-invent the plough or the wheel, they do not have to re-invent capitalism in order to develop and become part of the industrial civilization.

However, taken at its face value, Samir Amin's basic proposition could mean either of two things, viz., that capitalism is a necessary condition for the development of an industrial civilization or is an historical necessity which need not be realized by all societies. The preemption of its development in Africa by European antecedence and intervention would be an illustration of the latter. But then, if it prevents its full realization among the late comers in Africa and elsewhere, how could it be a necessary condition for Africans and others to develop further? Has not, in fact, the elimination of capitalist domination become a necessary condition for further development in the Third World? Or is it the case that the uncivilized could beat the civilized in their own game? If so, how do we, logically and historically affirm socialist transformations as a necessary condition for overcoming the negations of capitalism in Africa and elsewhere? But then if we are right in our supposition, how do we begin without the necessary material conditions the technical and intellectual attributes which made the capitalist revolution possible?

Although it might have been used as a mere slogan even by those who introduced it and most of whom remained within the international orbit anyway and thus never developed any organic links within their home

18 *Ibidem*, p. 49.

19 *Ibidem*, p. 6.

regions, "self-reliance" might still be the answer to the problem. Being coopted might not have been seen as detrimental by African intellectuals for at first the concept was intended largely for governments and not for themselves. Consequently, regional scientific and intellectual organizations remained weak and individual researchers outward-oriented, which made nonsense of their Africanist effusions. But if, according to radical African intellectuals, African governments have betrayed and the North is not interested in the liberation of the South but rather in its domination, then who is supposed to lead the way and how? Conventionally, it is thought that philosophical and social revolutions are contingent on scientific revolutions. Historically, this is true. It might still apply in our situation, with a difference though. In an integrated world it is futile to think of African science rather than of Africa-specific scientific activity. This presupposes autonomy as well as access, both of which are structural requirements. Therefore, the level of development of material conditions notwithstanding, it is apparent that what is needed most in the modern world is freedom for action. In our view, this puts a premium on the political or self-organization so as to guarantee better access and communication, and a greater impact on both the local and the global environment. This is even more so when it is remembered that scientific concepts and intellectual ideas do not develop in *vacuo*; they develop in relation to particular kinds of society. This brings us back to the question of what type of society, culturally and socially, do progressive African intellectuals aspire to?

It would seem, to achieve the so-called indigenization of the arts and sciences in Africa. African researchers and intellectuals must find a base within these societies and the region in general - something which some African organizations are seriously attempting. This is what self-reliance requires of them in practice. But insofar as this is a reaction against imperialist domination, it is still a search for authenticity. It is a direct counterpart of Northern structural racism which ever so often takes the form of abrasive Europeanist chauvinism, e.g. in the case of South Africa and Palestine, or Japanese super-capitalism or Arab oily petro-dollars. Insofar as it is an indictment of the bourgeois nationalism of the independence movement which issued in neocolonialism, whose *modus-operandi* is capitalism, it cannot but be anti-capitalist. Here, we encounter a historically-determined dialectic between nationalist and socialist forces which baffles the ethnocentric European gurus. Nonetheless, it must be admitted that so far Africans have experienced this intuitively and no clear theoretical paradigms have emerged in their midst. But, as every African would agree, the will has grown, though commitment has yet to be tested, except in a few individual cases.

For the social scientists, arts, and philosophers the task of identifying, evaluating, and synthesizing popular cultural notions, various progressive

nationalist and socialist pre-conceptions and demands is Herculean but not impossible. The temptation to take refuge in self-imposing manifestations such as culture and skin color, which are not themselves germane to the problem, should not be allowed to detract from the fact. But in reality is it not the case that every crisis is followed by catharsis? Steadfastness and abandonment of tendentious historiography is what is required. After all, it is said that Minerva's owl takes flight only after nightfall. Might not the twilight of the "Africanist" heritage have arrived only for aspirant African radical intellectuals to take off?

References

Africanist Political Philosophy and Ideology

- Diop, Anta Cheikh, *Nations Nègres et Culture*, Paris, Présence Africaine, (1964).
Diop, Anta Cheikh, *The Literature and Thought of Modern Africa*, New York, Praeger, (1967).
Fanon, Frantz, *Black Skin, White Masks*, New York, Grove Press, (1967).
Fanon, Frantz, *Sociologie d'une révolution*, Paris, Francois Maspero, (1966).
Fanon, Frantz, *Dying colonialism*, New York, Grove Press, (1967).
Fanon, Frantz, *Toward the African Revolution*, New York, Grove Press, (1968).
Fanon, Frantz, *The Wretched of the Earth*, New York, Grove Press, (1966).
Gendzier, I.L., *Frantz Fanon: A Critical Study*, London, Wildwood House, Ltd., (1973).
Kaunda, K., *A Humanist in Africa*, London, Heinemann, (1962).
Nkrumah, K., *Africa Must Unite*, London, Heinemann, (1963).
Nkrumah, K., *Consciencism*, London, Heinemann, (1965).
Nkrumah, K., *I Speak of Freedom: A Statement of African Ideology*, London, Heinemann, (1961).
Nkrumah, K., *Neo-Colonialism: The Last Stage of Imperialism*, London, Thomas Nelson, (1965).
Nkrumah, K., *Towards Colonial Freedom*, London, Heinemann, (1962).
Nyerere, J.K., *Freedom and Unity*, Dar es Salaam, Oxford University Press, (1966).
Nyerere, J.K., *Ujamaa: Essays on Socialism*, Dar es Salaam, Oxford University Press, (1968).
Nyerere, J.K., *Freedom and Socialism*, (1968).
Padmore, G., *The Gold Coast Revolution*, London, Dennis Dobson, (1953).
Senghor, L.S. (ed), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, preceded by *Orphée noir* by Jean-Paul Sartre, Paris, Presses Universitaires de France, (1948).
Senghor, L.S. (ed), *On African Socialism*, London, Pall Mall Press, (1964).
Senghor, L.S. (ed), *Négritude et humanisme*, Paris, Seuil, (1964).
Senghor, L.S. (ed), *Nationhood and the African Road Socialism*, Paris, Présence Africaine, (1962).

African Literature and Ethnophilosophy

- Achebe, C., *Things Fall Apart*.
Achebe, C., *No Longer at Ease*.
Aduko, T.M., *One Man, One Matchet*.
Aduko, T.M., *One Man, One Wife*.

- Aluko, T.M., *Chief The Honorable Minister*.
Ahiko, T.M., *His Worshipful Majesty*.
Armah, A.K., *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*.
Cham, M.B., "Artist and Ideological Convergence: Ousmane Sembene and Haile Gerima", *Ufahamu*, XI, 2, (1982).
Cham, M.B., "Artistic, Art and Society in Africa", paper presented at a conference on *State and Society in Africa*, Mexico, (1983).
Canton, W., *The African*.
Ekweni, C., *People of the City*.
Hove, C., "Art and Culture", *Southern Africa Political and Economic Monthly*, No. 1, October 1987 and No. 4, January (1988).
LaGuma, A., *A Walk in the Night*.
LaGuma, A., *In the Fog of the Season's End*.
LaGuma, A., *Time of the Butcherbird*.
Mnthali, F. "Semiotic Constants and Perceptions of Change: A Study of the Symbolism and Imagery of Change in African Literature", *Africa Development*, XI, 4, 1986.
Mphahlele, E., *Remarks on "Negritude"*.
Ngugi, J., *Weep Not Child*.
Ngugi, J., *The River Between*.
Ngugi wa Thiong'o, *Petals of Blood*.
Ntshali, O., *Sounds of a Cowhide Drum*.
Nzekwu, O., *Highlife for Lizards*.
P'Bitek, Okot, *Song of Lawino*.
Sembene, O., *The Money Order with White Genesis*.
Sembene, O., *Xala*.
Sembene, O., *Le Dernier de l'Empire*.
Soyinka, W., *The Interpreters*.

African Social Science and Auto-critique

- Abdel-Malek, Anouar (ed), *Culture and Thought*, London, UNU-McMillan Press, Ltd., 1984.
AAPS (editorial), "What Future, African Social Science? - The Challenge of the Brazzaville Scientific Declaration", *Newsletter*, July-Sept., 1986.
AAPS (editorial), "The Legacy of Fanon and Machel for African Social Science", *Newsletter*, Oct. - Dec., 1986.
Amin, S., *Class and Nation: Historically and in the Current Crisis*, London, 1980.
Anyang 'Nyong'o, P., "State and Society in Kenya: The Disintegration of the Nationalist Coalitions and the Rise of Presidential Authoritarianism", *Africa Development*, XI, 4, 1986.
Anyang 'Nyong'o, P., "African Intellectuals and the State", *Southern Africa Political and Economic Monthly*, No. 5, February 1988.
Braganca de A. and Depelchin, J., "From the Idealization of Frelimo to the Recent History of Mozambique", *African Journal of Political Economy*, No. 1, November - December, 1986.
Campbell, H., "The Impact of Walter Rodney and Progressive Scholars on the Dar es Salaam School", *AAPS Newsletter*, July - September, 1986.
CODESRIA, "The Zaria Declaration of African Social Scientists on the adjustment of the African Economies to the World Economic Crisis", Dakar, 1985.
Hountondji, P.J., "Aspects and Problems of Philosophy in Africa", UNESCO, 1984.
Mafeje, A., "The New Sociology: Strictly for Europeans", *Africa Development*, IX, 4, 1984.
Mafeje, A., "The Development of the African Social Science Community and the State of the Arts", *AAPS Newsletter*, October - December, 1986.
Mandaza, Ibbo et al, *Zimbabwe: The Political Economy of Transition, 1980-1986*, Dakar, CODESRIA, 1986.

- Mandaza, Ibbo, "Relationship of Third World Intellectuals and Progressive Western Scholars: an African Critique", *Southern Africa Political and Economic Monthly*, No. 5, February, 1988.
- Shivji, I.G., "Reflections on Intellectuals in Africa", *Southern Africa Political and Economic Monthly*, No. 5, February 1988.
- Tandon, Y., "A Short Postscript on the Dar es Salaam Debate of the 1970s", *AAPS Newsletter*, July - September, 1987.
- Tandon, Y., "On Elitism: A Continuing Debate on the Role of Intellectuals in Africa", *Southern Africa Political and Economic Monthly*, No. 7, April 1988.
- Sodipo, J.O., "Philosophy in Pre-colonial Africa", Paris, UNESCO, 1984.
- Sumner, C., "Assessment of Philosophical Research in Africa: Major Themes and Undercurrents of Thought", Paris, UNESCO, 1984.

General

- Abdel-Malek, Anouar (ed), *Science and Technology*, UNU, Macmillan Press, London, 1984.
- Blaut, J.M., *The National Question: Decolonizing the Theory of Nationalism*, London, Zed Books Ltd., 1987.
- Cabral, A., "National Liberation and Culture", in *Return to the Source: Selected Speeches of Amilcar Cabral*, New York, Monthly Review Press, 1973.
- Ehrenreich, J., "The Theory of Nationalism: A Case of Underdevelopment", *Monthly Review*, 27, 1, 1977.
- Ehrenreich, J., "Socialism, Nationalism and Capitalist Development", *Review of Radical Political Economics*, 15, 1, 1983.
- Hobsbawn, E., "The Attitude of Popular Classes Towards National Movements for Independence", in *Mouvements Nationaux d'Independance et Classes Populaires*, Vol. I, Paris, Armand Colin, 1971.
- Hobsbawn, E., "Some Reflections on Nationalism", in T. Nossiter et al (eds), *Imagination and Precision in the Social Sciences*, London, Faber & Faber, 1972.
- Hobsbawn, E., "Some Reflections on 'The Break-up of Britain'", *New Left Review*, No. 105, 1977.
- Hobsbawn, E., and Ranger, T. (eds), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Le Duan, *This Nation and Socialism Are One*, Chicago, Vanguard, 1976.
- Naim, T., *The Break-up of Britain*, London, New Left Books, 1977.
- Snyder, L.L., *The Dynamics of Nationalism*, Princeton, Princeton University Press, 1964.
- Zavala, I.M. and Rodriguez, R., *The Intellectual Roots of Independence, An Anthology of Political Essays*, New York, Monthly Review, 1980.

Les sciences sociales en Afrique: Problèmes de recherche et de formation

Boubakar Ly*

Introduction

La recherche et la formation en sciences sociales posent, en Afrique, de nombreux problèmes dont quelques uns seront rapidement répertoriés et analysés dans le cadre de la présente communication.

Il est certes difficile, en toute question, de parler d'une manière générale de l'Afrique, cet exercice aboutissant rapidement au schématisme et à l'impertinence. Cependant nous nous y sommes aventuré en sachant parfaitement ce qui nous attendait. Toutefois, précisons, car il convient de "dévoiler nos batteries" - la science sociale faisant obligation au chercheur, par souci d'objectivité de dire de "quel lieu il parle" ne sentant pas la nécessité ici de souscrire à un autre aspect de l'objectivité et de dire "qui parle" - que nos remarques vont beaucoup devoir à la situation qui prévaut, en la matière, dans les pays francophones dont nous avons eu l'occasion de visiter un grand nombre lors d'une enquête consacrée à la manière dont les sciences sociales y existent et s'y comportent. Cependant, mis à part le fait qu'il sera quelquefois fait référence à des écrits de chercheurs anglophones en même temps qu'à ceux de francophones, on peut considérer que compte tenu de l'objet de la science sociale - qui est ici l'Afrique, continent dont l'unité culturelle (comme l'a si bien démontré Cheikh Anta Diop) est une donnée réelle et les problèmes identiques à beaucoup de points de vue - certaines des réflexions faites ici peuvent également valoir, globalement parlant, pour les pays anglophones et peut-être pour l'Afrique en général.

Il convient de commencer par les questions relatives à la recherche, pour les besoins de l'analyse, étant entendu que les deux aspects envisagés ici sont intimement liés.

La recherche

En Afrique, la recherche en sciences sociales connaît un grand nombre de problèmes dont certains sont d'ordre institutionnel tandis que d'autres sont proprement d'ordre scientifique, les deux aspects étant encore ici liés sur bien des points mais séparés pour les besoins de l'analyse.

* Chargé d'enseignement de sociologie, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Cheikh Anta Diop, Dakar/Sénégal.

Problème d'ordre institutionnel

Les problèmes de cette nature comportent également, nous semble-t-il, pour leur part plusieurs aspects qu'il convient de répertorier rapidement.

Statut des sciences sociales

Le contexte social (au sens large) dans lequel se déploient les sciences sociales a des répercussions sur leurs conditions d'existence et d'exercice de leurs activités. En effet, elles sont concernées par les facteurs d'ordre social (à proprement parler), politique, administratif, économique et financier qui caractérisent celui-ci. Concernant le social, le principal problème qui mérite d'être souligné, est l'indifférence et la méconnaissance dans lesquelles se trouvent les populations africaines à l'endroit des sciences sociales. Elles ne voient pas toujours à quoi elles servent ni ce à quoi elles peuvent correspondre. Il en résulte que le travail du chercheur en lui-même est incompris et apparaît souvent comme inutile. Pour beaucoup - qui soupçonnent un peu à quoi il pourrait servir - celui-ci constitue un luxe dont la société aurait pu se passer tandis que le chercheur leur semble - lorsque celui-ci est pris en charge par l'Etat - comme quelqu'un qui est payé à faire quelque chose d'inessentiel (pour ne pas dire "à ne rien faire"). Cet état d'esprit conjugué, avec des facteurs d'ordre politique, a pour résultat le fait que le statut de la recherche et du chercheur en sciences sociales est mal défini, tant au point de vue social que juridique. A cet égard, il est significatif que dans beaucoup de pays les chercheurs, notamment en sciences sociales, courent encore après leur statut professionnel.

D'un autre côté (cet aspect étant lié au précédent) les populations faisant l'objet des investigations, particulièrement les populations rurales, ne comprennent pas toujours que leur situation puisse intéresser autrement que par la voie administrative et servir à des fins scientifiques, la notion de science (sociale) leur restant, parce que trop abstraite, incompréhensible. Pour cette raison, quand il leur arrive de faire l'effort d'accepter le chercheur, celui-ci - qui passe souvent alors à leurs yeux comme un fonctionnaire de plus, c'est-à-dire un élément du pouvoir et à ce titre (c'est là également un problème d'ordre épistémologique) quelqu'un dont on se méfie - n'enregistre de leur part que le type de réactions destinés en général à cette catégorie de gens, réactions dont le moindre n'est pas l'assimilation à un "espion" vu la nature particulière de l'intervention (enquête) de ce "fonctionnaire" particulier¹.

Certes, les populations commencent à se familiariser - les nombreuses enquêtes (surtout socio-démographique) aidant - avec la recherche et les

1 Yaya Wane - *Les Toucouleurs du Fouta-Toro (Sénégal) - Stratification sociale et structure familiale*, Dakar, IFAN 1969, p. 2-8.

chercheurs en sciences sociales, il n'en demeure pas moins qu'ils continuent encore à poser des problèmes. Tout aussi problématique sont les relations avec les pouvoirs publics, relations qui s'inscrivent dans ce contexte général d'incompréhension et de méfiance.

En effet - et c'est là la dimension politique qui est en cause - les rapports entre la science sociale et les chercheurs, qui en sont l'incarnation, sont problématiques à plus d'un titre. Les situations varient d'un pays à un autre mais d'une manière générale, l'état d'esprit des pouvoirs politiques (les chercheurs en sciences sociales se sont beaucoup appesantis sur cette situation pour la déplorer) n'est pas favorable. Dans la plupart des cas, en effet, la recherche en sciences sociales loin d'être considérée comme une nécessité, voire une priorité (eu égard aux nombreux problèmes sociaux au sens large que peuvent connaître des pays en voie de développement) apparaît comme un luxe et les chercheurs comme des éléments inutiles, voire des parasites. Un chercheur écrit à ce sujet:

... Le sentiment général des autorités est que la recherche fondamentale est un simple alibi pour fainéants, sinon une fonction purement alimentaire... L'effectif encore dérisoire de chercheurs relativement à la masse très considérable des problèmes de tous ordres qui sont à étudier, atteste non point l'absence de vocations, mais davantage le peu de cas que l'on fait, à l'échelon le plus élevé, de cette activité scientifique, réputée par certains, superfétatoire, et par d'autres, assimilés à un luxe dévolu aux riches donc incompatible avec la pauvreté des nouvelles nations qui doivent d'abord vivre correctement avant de songer à philosopher².

Quand la recherche et les chercheurs en sciences sociales ne paraissent pas inutiles, ils font tout simplement l'objet de méfiance et de suspicion de la part des autorités qui les considèrent comme éminemment subversifs et susceptibles de "troubler l'ordre public"; le chercheur, en particulier, apparaît comme un "contemplateur et saboteur de cette sacro sainte "construction nationale"³.

Il semble qu'en Afrique, pour citer encore quelqu'un, les classes sociales dominantes ont un préjugé défavorable contre les sciences sociales en général et certaines de leurs disciplines, en particulier;.. On se méfie de ces disciplines ou du moins, des personnes qui les pratiquent. On a tendance à en faire les apôtres du progressisme ou du

2 Idem.

3 Idem.

*radicalisme. Dans quelques pays africains... on parle souvent du caractère nuisible des sciences sociales*⁴.

Partant de cela, on essaie très souvent de contenir les sciences sociales et de réduire ce qui est considéré comme leur propension à la déstabilisation de différentes façons (restriction et limitation du nombre de chercheurs en agissant sur les structures de formation et les postes budgétaires, suppression d'institutions de formation sous prétexte qu'elles produisent des chômeurs, refus d'admettre les sciences sociales dans certains institutions nationales chargées de conseiller les gouvernements, etc.). En définitive, l'attitude des pouvoirs politiques est telle que les sciences sociales n'ont pas la place qu'elles méritent dans la société, à moins qu'elles ne donnent des garanties. A cet égard, la position de ceux-ci est, il convient de le signaler, pour le moins ambiguë. En effet, tout en étant fondamentalement hostiles aux sciences sociales par principe, ils n'hésitent pas, dans les faits, à s'accommoder de leur existence quand voyant tout le parti qu'ils peuvent en tirer, ils les font fonctionner comme des *appareils idéologiques d'Etat* en les incitant à faire fi des aspects déontologiques de leur fonctionnement et à être apologétiques.

Les pouvoirs politiques se sont, un peu partout, trouvés tentés de contrôler, d'une manière ou d'une autre, et à des degrés divers, la recherche en sciences sociales (mise au pas, utilisation pour la légitimation, législation etc.). Là où les chercheurs ont résisté et tenu à conserver leur indépendance ils ont été discrédités, réprimés, marginalisés et leur discipline asphyxiée au point de vue institutionnel et financier.

Il faut préciser encore que les pratiques politiques ont été souvent sous-tendues par un phénomène social profond: l'existence de classes sociales en lutte. Dans ces cas, les pouvoirs politiques et les orientations qui ont été les leurs, parce qu'étant des sortes de résultantes du rapport de forces entre les classes qui a rendu l'une d'entre elles (ou plusieurs) - dont le pouvoir politique est l'expression - dominante, la ligne qu'ils ont tenté d'imprimer aux sciences sociales s'est trouvée être précisément celle de cette (ou de ces) classe dominante⁵.

L'existence d'un tel type de rapports entre la sphère socio-politique et les sciences sociales explique la manière dont les autres aspects du contexte social, particulièrement les aspects économiques et financiers, se sont situés par rapport à elles.

4 Claude Ake, "Sciences Sociales et Développement", *Afrique et Développement*, vol V., No. 4 (octobre-décembre) 1980, p. 16.

5 Samuel Kodja - "Sciences sociales et société: cas du Nigéria", *Afrique et Développement*, vol. IV (octobre-décembre) 1980, p. 69 et 88.

Financement de la recherche

Le financement interne de la recherche (c'est-à-dire par les Etats) en général et en sciences sociales en particulier, apparaît, dans la plupart des cas, dérisoire. Pour diverses raisons - dont celles précédemment évoquées - les sciences sociales font figure de parents pauvres de la recherche. Les dotations budgétaires qui leur sont allouées sont de loin les moins élevées. Parmi les sciences sociales elles-mêmes, certaines sont mieux loties que d'autres, la priorité leur étant donnée quelquefois sur des bases strictement politiques. Si l'on se place au point de vue de la nature et de la finalité de la recherche, la priorité est, par ailleurs, souvent donnée aux recherches appliquées au détriment de la recherche fondamentale.

L'enveloppe budgétaire réservée aux sciences sociales étant limitée, chaque fois que des réajustements budgétaires s'avèrent nécessaires, les sciences sociales en sont les premières victimes. Les budgets des institutions de recherche (universitaire ou extra universitaire) quand ils ne diminuent pas, cessent d'augmenter, ce qui revient au même. Depuis quelques temps, les pouvoirs publics préfèrent affecter les crédits de la recherche en sciences sociales, notamment ceux de la recherche fondamentale à la recherche appliquée et rapide telle qu'elle est pratiquée, dans le cadre des plans de développement, par des structures administratives produisant des monographies, statistiques et études démographiques... bref autant de "digests" parce que fournissant rapidement et à bon compte toutes sortes de renseignements légers, nécessaires aux technocrates se préoccupant d'élaborer, de consolider ou de réviser les plans de développement. Chaque ministère social a tendance à se créer de telles "cellules de recherche". Une telle situation a pour résultat la bureaucratisation, la routinisation et la "médiocrisation" de la recherche, en même temps qu'elle aboutit à la marginalisation de la vraie recherche accusée d'être trop académique, intellectuelle et pas suffisamment axée sur le développement.

N'ayant plus suffisamment de moyens pour mener correctement ses enquêtes de terrain, la vraie recherche, contrainte de rester, à son corps défendant, théorique, finit par confirmer ce dont on l'accuse⁶. Devenue incapable de trouver un financement interne significatif, la recherche africaine se tourne de plus en plus vers l'extérieur pour y trouver le financement qui lui fait défaut. C'est pourquoi ce type de financement est actuellement important. Toutefois, il pose à son tour de nombreux et graves problèmes. En effet (pour n'en signaler que quelques uns), il convient de dire - et c'est la plus grosse difficulté - que celui-ci rend la recherche

⁶ A. Bujra et T. Mkandawire - "The evolution of social science in Africa: problems and prospects", *Africa Development*, vol. 4 No. 4 (octobre-décembre) 1980, p. 30-31.

africaine dépendante. L'assistance extérieure se présente sous différentes formes qui, bien qu'utiles en elles-mêmes, présentent toutes les mêmes inconvénients à savoir: la reconduction de l'impérialisme culturel et intellectuel des pays bailleurs de fonds, le contrôle plus ou moins direct des sciences sociales, le choix par l'organisme de financement des domaines prioritaires, de la méthodologie et des modes d'exploitation des résultats, autant de choses éloquentement résumées par les expressions fort significatives qu'ont eu à utiliser des chercheurs africains, à savoir: *recherche à la carte, parachutage de recherches venues toutes ficelées*⁷ sous le manteau pudique de la collaboration. A tout cela s'ajoute le fait que les centres d'intérêts des organismes bailleurs de fonds changent sans arrêt, ces changements procédant la plupart du temps d'événements s'étant produits en leur sein (changement de direction, d'orientation, etc). Le financement par l'extérieur, bien qu'il soit une nécessité, induit donc des recherches, non pas pertinentes par rapport aux problèmes et aux besoins de l'Afrique mais par rapport aux préoccupations de l'organisme qui finance. En bref... la recherche en sciences sociales financée dans de telles conditions est extravertie. En définitive, quelle que soit son origine, le financement de la science sociale est problématique. Il en va de même de son organisation et de ses ressources humaines et matérielles. L'une des principales difficultés auxquelles se heurtent les chercheurs, de ce point de vue, est la manière dont la recherche est gérée.

Problème de gestion et de moyens

Les fonds destinés à la recherche sont souvent gérés par l'administration centrale (ministères) ou locale (l'université, organismes de recherche). Les procédures de leur déblocage étant longues, ils sont rarement mis à la disposition des recherches en cours, au moment où elles en ont besoin, ce qui a pu compromettre beaucoup de programmes quand il n'est pas arrivé que ceux-ci soient purement et simplement abandonnés.

Les moyens humains et matériels font également souvent défaut. La tendance est à la diminution ou à la stagnation (pour les raisons précédemment évoquées) du recrutement de chercheurs en sciences sociales. Ceux-ci n'étant déjà pas nombreux, il en résulte qu'à long terme c'est l'existence même des sciences sociales en Afrique qui est en cause. Celles-ci, vu l'état des crédits, se trouvent, par ailleurs, de plus en plus dans l'impossibilité d'organiser les enquêtes de terrain indispensables à la discipline, alors que ces procédures constituent leur essence. Cette situation, outre le fait qu'elle renforce la tendance à penser que les sciences sociales

7 D.S. Obikeze - "Le processus d'échange. Une nouvelle approche de la recherche sociale en Afrique. *Revue internationale des sciences sociales*...

(telles que pratiquées dans certaines institutions: les universités, par exemple) ne collent pas au milieu et restent une affaire d'intellectuels purs, risque de condamner, à terme, les chercheurs africains à ne se consacrer qu'à des problèmes d'ordre conceptuel et théorique et surtout (ce qui est plus grave) de le faire à partir de recherches faites par des non africains, recherches se présentant à ces derniers "toutes ficelées" c'est-à-dire comportant leurs propres données empiriques et systèmes d'interprétation que ces derniers n'ont qu'à consommer et à livrer à leurs étudiants ou à critiquer, s'ils tiennent à s'engager dans cette voie, sur de très mauvaises bases scientifiques parce que manquant de données propres.

A tout cela, s'ajoute l'absence de techniciens et d'équipes spécialisées de cadres moyens de la recherche, susceptibles de décharger les chercheurs de certaines tâches et de leur éviter d'entrer dans certains détails de l'organisation de la recherche ou d'être contraints de mener leur recherche de bout en bout, depuis la phase exploratoire, jusqu'à la rédaction du rapport d'enquête en passant par la quête des données et la passation des questionnaires.

Une autre des grosses difficultés auxquelles se heurtent les chercheurs en sciences sociales est relative à l'information scientifique.

Dans ce domaine, ils se retrouvent aussi pauvres que dans les autres. L'Afrique, de ce point de vue, ne semble pas, encore une fois, avoir les moyens de ses ambitions. La documentation et les moyens de documentation font défaut et se trouvent, pour ce qui concerne ces derniers, très peu performants quand on connaît les performances réalisées ailleurs sur ce plan et les gros progrès accomplis pour mettre rapidement à la disposition des chercheurs une documentation complète (pour l'utilisation de l'informatique notamment). Les bibliothèques également restent pauvres et très en retard au point de vue de la parution d'écrits concernant l'Afrique voire le pays d'implantation⁸. Le plus gros de la production intellectuelle sur l'Afrique se faisant à l'extérieur, celle-ci se trouve, par chercheurs en sciences sociales interposés, dans une situation de dépendance pour s'informer sur elle-même et développer une recherche endogène pertinente. A ce niveau, se pose un autre problème, celui des possibilités de publication des résultats de la recherche africaine faite par des africains. Les contraintes ici également sont très grandes. Les maisons d'édition africaines sont très rares et les quelques unes qui existent sont débordées par l'ampleur de la matière et exposées à beaucoup de dangers, compte tenu de la concurrence effrénée que leur livrent les maisons d'édition de l'extérieur. Les revues, pour leur part, parce qu'en très petit nombre, sont incapables - confrontées qu'elles sont, par

8. *Rapport d'activité 1983* - Institut de recherche en sciences sociales et humaines - Ouagadougou, Burkina Faso.

ailleurs, à de grosses difficultés - de publier tous les articles qui leur sont proposés par les chercheurs africains et accusent, dans leur parution, des retards considérables, certaines, pour donner un exemple, en 1988 en sont aux numéros de 1984, encore qu'il y ait plus grave. Les possibilités, pour les chercheurs africains, de se faire publier à l'extérieur sont très minces car compte tenu de la forte demande interne de publication, les éditeurs de l'extérieur, ont tendance à privilégier leurs nationaux⁹. Il en résulte que souvent, les chercheurs africains, lassés de faire de la rétention de publication et de garder par devers eux des manuscrits, finissent par se décourager et par ne plus écrire et tenter de publier quoi que ce soit. La communication des travaux de recherches pose donc de graves problèmes et il ne peut y avoir de recherche africaine viable s'il n'existe pas de possibilité d'en publier les résultats, tant il est vrai (et c'est cela qui distingue le savoir scientifique de l'ésotérisme) il n'y a (pour paraphraser Bachelard dans un sens contraire) de science que du public (et du publié).

Tout ce qui précède montre combien il est difficile, en Afrique, aux sciences sociales d'être elles-mêmes et d'apporter les connaissances indispensables à la société pour ses propres connaissances et reproductions en tant que société et pour son développement économique, social et culturel.

Ces difficultés, liés aux conditions dans lesquelles les sciences sociales déploient leurs activités, sont doublées d'un certain nombre d'autres qui sont, pour leur part, relatives aux conditions mêmes de leur fonctionnement en tant que sciences, des problèmes donc d'ordre scientifique.

Problèmes d'ordre scientifique

Les problèmes de ce type sont également nombreux, cependant, comme pour les précédents, il n'en sera passé en revue que quelques uns des plus significatifs et généraux.

Tous ces problèmes peuvent être organisés autour de la notion de pertinence: pertinence de la recherche africaine par rapport au milieu dans lequel elle évolue et pertinence par rapport à son objet.

Telle qu'elle est entendu ici, la notion de pertinence pourrait être ainsi résumée; il s'agit de savoir dans quelle mesure:

- la recherche africaine en sciences sociales répond, au point de vue de ses objectifs, aux besoins de l'Afrique;
- les méthodes de recherche en sciences sociales telles qu'elles existent sont, pour avoir été mises au point ailleurs, valables pour l'Afrique;

D.S. Obizeke - *Le processus d'échange...* op. cit. p. 787.

- les objectifs de la Science Sociale Africaine

La question qui se pose ici est de savoir s'il ne faudrait pas repenser les objectifs des sciences sociales, compte tenu de la spécificité du milieu africain et de ses problèmes. Les positions des chercheurs - car à ce niveau de l'analyse, il ne s'agit plus toujours d'éléments factuels mais de questions en discussion chez les chercheurs parce qu'entraînant, en raison de leur nature, des attitudes et des conceptions - varient. Cependant les désaccords se manifestent surtout au niveau de l'argumentation mais sur le fond tous s'accordent pour dire que les objectifs de la science sociale doivent être adaptés à la situation africaine. Les arguments qui militent en faveur de cela sont de plusieurs sortes. Pour les situer disons qu'ils tiennent à l'histoire passée (l'évolution des sciences sociales en Afrique) d'une part et au présent et à l'avenir (nécessité pour les sciences sociales d'être des sciences du développement) d'autre part.

Critique de l'orientation donnée aux sciences sociales par la colonisation

La colonisation - qui a introduit les sciences sociales en Afrique - leur avait donné une orientation conforme à ses intérêts et à ses objectifs généraux. Il s'agissait de fournir aux décideurs coloniaux suffisamment d'éléments d'information pour gouverner et administrer les sociétés colonisées. C'est dans cette perspective que de nombreux centres et instituts de recherches furent créés aussi bien dans les colonies qu'en Métropole. Les études menées, dans un premier temps (études d'anthropologie) concernèrent les cultures (au sens large: croyance, systèmes de valeur, parenté, organisation politique traditionnelle), puis, dans un second temps, elles portèrent sur des problèmes socio-économiques (systèmes économiques traditionnels, migrations, urbanisation en relation avec l'exode rural, etc...).

Certes les sciences sociales actuelles étudient encore des questions, cependant elles ne le font plus dans le même esprit que dans le passé. Elles se préoccupent davantage de la faire dans la perspective d'une *construction nationale* et du développement. Autrement dit, pendant la période coloniale les sciences sociales ne se préoccupaient des problèmes sociaux (au sens large) que pour autant qu'ils étaient en rapport avec les intérêts fondamentaux du système, c'est-à-dire en dernière analyse, une grande domination de la société africaine. Ces recherches, pour utiles qu'aient été quelques unes d'entre elles, présentaient le gros inconvénients d'être extraverties par rapport aux intérêts et aux besoins des sociétés africaines en elles-mêmes. Le problème s'est donc posé aux chercheurs après les indépendances de les retourner et de les récupérer en un certain sens en en conservant un noyau et en les faisant servir l'Afrique pour son propre gouvernement et pour les nouveaux objectifs qu'elle s'est donnée à savoir, principalement le développement. Une critique du passé a donc permis de déboucher sur de nouvelles perspectives en matière d'objectifs à assigner aux sciences sociales.

Les sciences sociales dans le développement

Après l'indépendance, il s'est agi de savoir comment et dans quel sens les sciences sociales pouvaient être utilisées et orientées pour servir l'Afrique en voie de développement.

Certes, il n'a pas manqué de chercheurs pour soutenir que les sciences sociales devaient rester indépendantes par rapport à tout objectif social (en l'occurrence le développement) et ne trouver leur raison d'être qu'en elles-mêmes, toute autre démarche étant considérée comme politique. Cependant une très grosse majorité s'est dégagée pour considérer que les sciences sociales ne pouvaient rester à l'écart de la grande préoccupation du moment et qu'elles devaient avoir pour vocation et pour orientation d'aider au développement. Seulement, le développement se présentant comme une sorte de "tarte à la crème", le problème se posait de savoir d'abord, ce qu'est le développement, ensuite à quel type de développement devait se consacrer la science sociale.

Les représentants de la science sociale se sont, en effet demandé et continuent à se demander encore ce qu'est le développement. Tant que ce dernier ne sera pas défini selon des critères scientifiques rigoureux susceptibles d'entraîner une adhésion de l'ordre d'un consensus minimal, il sera difficile de dire exactement quel type de développement la science sociale doit servir, et en retour, ce qu'elle doit être elle-même.

Les points de vue sont assez divergents sur cette question qui s'avère l'une des plus difficiles que la science sociale africaine ait eu à connaître, dans la mesure où elle engage des sensibilités et des options non seulement de nature théorique et méthodologique, mais encore (et surtout) idéologique et politique. Cependant un consensus semble s'être dégagé sur un certain point, c'est que quel que soit la définition apportée au développement et le type de développement préconisé, la science sociale doit rester rigoureuse en le faisant et surtout ne doit pas manquer de faire la critique de ce qui jusqu'à présent a été fait en son nom (celui du développement) et contribuer ainsi à l'élaboration de meilleures stratégies et de nouveaux modèles de développement¹⁰.

Quoi qu'il en soit, le problème de la pertinence des objectifs reste donc posé. Comment et sur quelles bases les sciences sociales doivent-elles intervenir compte tenu des besoins de l'Afrique en matière de développement et comment doivent-elles définir celui-ci?

10 Claude Aké - *Sciences Sociales et Développement*, op. cit. p. 6-7.

Les outils scientifiques

Les outils des sciences sociales - qui sont faits d'institutions, d'orientations de recherches, de méthodes et de techniques - posent également des problèmes quant à leur pertinence, en ce que très souvent ils sont inappropriés à leur objet et extravertis.

Les institutions et les hommes

Le premier constat qu'il convient de faire, de ce point de vue, c'est que la plupart des institutions de recherche (Centre de recherches, Universités) étant héritées de la période coloniale, cette situation a des incidences sur la recherche elle-même.

La période de l'après-indépendance où il a surtout été fait appel à des assistants techniques étant passée, dans beaucoup de pays, les africains qui ont pris la relève se sont purement et simplement contentés de reconduire les modèles et institutions de recherche qu'ils ont trouvés sur place ou, quand ils ont essayé de faire des réformes, de reproduire ceux qu'ils ont eu à connaître à l'extérieur pour, très souvent, y avoir été formés¹¹.

Autrement dit, dans la plupart des cas, en raison de leurs liens (passés ou actuels) avec l'extérieur et de la présence en leur sein de chercheurs formés en dehors d'elles, les institutions de recherche en sciences sociales ne se sont pas toujours révélées pertinentes par rapport au type de recherches qu'il faudrait à l'Afrique. En bref, elles restent souvent inadaptées. Cela apparaît très souvent dans leurs structures, leur organisation interne (présence/ou absence de certaines disciplines, découpage) comme dans leurs thèmes de recherches.

Les orientations et modèles théoriques

La recherche africaine a eu tendance, au départ, à reprendre et à s'approprier certains modèles théoriques classiques (comme, par exemple le fonctionnalisme dans ses différentes variables) jugés seuls scientifiques. De nombreuses recherches (surtout en anthropologie, sociologie et économie) se sont faites sur ces bases. Ce n'est que tard que sont apparues des écoles, critiques en ce qu'elles ont mis en question les orientations théoriques classiques dans leur application à l'Afrique, considérant que la situation de celle-ci nécessitait l'adoption d'outils théoriques et méthodologiques plus adéquats, pour en rendre compte. Celles-ci, qui sont proches du marxisme, ont mis l'accent sur le caractère limité des premières et considéré qu'elles ne pouvaient exprimer la situation africaine pour plusieurs raisons, dont leur

11 D.S. Obizke - *Le processus d'échange...* op. cit. p. 786; également: *Rôle et importance de la recherche dans le développement en Afrique: la perspective africaine*, CODESRIA, Dakar (ronéoté).

nature ahistorique, leur insensibilité aux changements, leur positivisme scientiste, leur manque d'engagement, ne constituent pas les moindres. Aux yeux des partisans de cette thèse, reproduire et acclimater en Afrique, des modèles théoriques nés ailleurs et ayant constitué des réponses spécifiques, au plan scientifique, à la situation d'autres pays, c'est se mettre dans l'impossibilité d'exprimer et de comprendre ce qui se passe en Afrique.

Quoi qu'il en soit de cette question, force est de constater que les sciences sociales n'ont pas encore suffisamment théorisé leur propre situation, ce qui explique dans beaucoup de discipline, l'absence de l'Afrique dans la théorie générale des sociétés spécifique à chacune d'entre elles.

Les aspects généraux (c'est-à-dire la théorie générale) des différentes disciplines (économie générale, sociologie générale, etc.) restent ceux des sociétés dans lesquelles sont nées celles-ci, c'est-à-dire précisément les sociétés occidentales. La théorie générale de la société telle qu'elle est présentée dans les pays africains, aux étudiants notamment, est toujours celle des pays occidentaux, les pays africains ressortissant des spécialisations fondées principalement sur des données empiriques. Une intervention significative de la recherche africaine en science sociale inverserait la tendance, de telle sorte que (dans la formation, en particulier) l'Afrique serait au centre de la théorie générale et les spécialisations spécifiques parce que portant sur des domaines particuliers de la science sociale au lieu d'être globale en concernant l'Afrique creuset de toutes les spécialisations particulières. Bref... l'Afrique, dans son ensemble, c'est-à-dire prise globalement, doit cesser d'être un domaine de spécialisation en Afrique même, pour être au coeur de la théorie générale. Cette démarche si elle se justifie pour les "africanistes" des autres continents, n'a aucune raison d'être pour les chercheurs africains en sciences sociales. Les chercheurs en sciences sociales doivent donc, encore une fois, s'attacher à une plus grande production théorique et trouver les modèles théoriques adéquats à la réalité africaine.

De ce point de vue, il convient de constater que si les orientations critiques de la science sociale africaine ont, en général, fait des remarques pertinentes, elles ont davantage contribué à la "déconstruction" qu'à la reconstruction. Autrement dit, à de rares exceptions près, les chercheurs africains, après avoir critiqué les modèles classiques, n'ont rien proposé à la place. Encore une fois, elles se sont contentées de "démystifier", de sorte que la théorie générale pertinente des sociétés africaines, reste à faire¹².

12 Claude Aké, *Sciences sociales et développement...* op. cit. p. 13.

Problème de la totalité du social, du découpage des disciplines et de la division du travail scientifique

L'adoption de modèles extérieurs non pertinents a eu également pour conséquence le fractionnement des disciplines et le manque d'organisation commune de la recherche. Celle-ci a hérité des découpages traditionnels de l'objet social et de l'existence qu'elle entraîne, de disciplines séparées et les a reconduits.

Le résultat, c'est que le caractère total du fait social (totalité particulièrement accentuée dans les sociétés africaines, en raison de ce que le niveau de développement qui n'a pas entraîné plus d'hétérogénéité ou, pour reprendre une expression durkheimienne une plus grande division du travail social) n'est pas pris en considération et que très peu de place est faite à la démarche multidisciplinaire. Les sciences sociales africaines ont été fractionnées en autant de disciplines spécialisées ne communiquant pas les unes avec les autres. Cette atomisation est d'autant plus remarquable que quelquefois même, elle intervient à l'intérieur d'une même discipline et que des chercheurs (par moments du même département ou institut, ayant des spécialités différentes mais voisines), s'ignorent royalement. L'efficacité de la recherche en sciences sociales nécessite que celle-ci se départisse de ce modèle importé, d'autant plus que dans les pays où il a pris naissance, il a été depuis longtemps mis en cause et dépassé, dans beaucoup d'institutions de recherches. La recherche multidisciplinaire est devenue une nécessité et à ce titre doit s'imposer également en Afrique.

Dans le même ordre d'idée, on constate souvent, outre l'ignorance mutuelle dans laquelle se tiennent des chercheurs à l'intérieur d'une même institution ou d'un même pays, le manque d'échange d'un pays à un autre d'une part et à l'échelle régionale et continentale, d'autre part. Rares sont les chercheurs qui savent ce que font leurs collègues dans les autres pays.

Les échanges, mise à part leur nécessité, rendus difficiles par les raisons précédemment évoquées (absence de moyens de communication) se justifient également par le fait qu'ils constituent un préalable à la collaboration interdisciplinaire. Ils s'imposent, particulièrement, dans le domaine de la conduite de la recherche, domaine où se posent également de nombreux problèmes.

Problèmes épistémologiques et méthodologiques de la conduite de la recherche

Le problème se pose également de savoir comment conduire une recherche en science sociale en Afrique. Pour formuler la question autrement, le problème est de trouver les démarches scientifiques pertinentes par rapport à l'objet social africain. Il faut reconnaître ici encore une lacune des chercheurs qui ne se sont pas beaucoup préoccupés à réfléchir, d'une manière approfondie, sur cette question. Ils se sont contentés de mener leurs recherches et à l'occasion de celles-ci de se livrer à des considérations

méthodologiques fonctionnelles, c'est-à-dire valables pour la recherche en cours. Quand il est arrivé qu'ils s'expriment, d'une manière plus générale sur la question, ils l'ont fait de façon plus critique que constructive. En bref, chaque chercheur a dû se forger, sur le fond préexistant, sa propre méthodologie, quelquefois d'une manière critique. Il est significatif qu'il n'existe pratiquement pas de traités de méthodologie à l'usage des chercheurs africains, traité faisant état systématiquement des adaptations, que les chercheurs africains ont dû effectuer des méthodes générales de la science sociale, compte tenu du milieu particulier qu'est l'Afrique. En bref, il n'existe pas, en quelque sorte, des sommes de la sagesse africaine en matière de recherches sur l'objet africain. Ceci étant dit, il est possible d'énumérer rapidement quelques-unes des difficultés auxquelles ont eu à se heurter la recherche et les chercheurs africains en sciences sociales:

- Rapports entre le positif et le normatif: l'engagement du chercheur.

La question se pose de différentes manières, d'abord par rapport à la nature même des sciences sociales et de leurs objectifs. Alors que certains chercheurs pensent que la recherche en sciences sociales doit être strictement positive et neutre en s'empêchant des jugements de valeurs, beaucoup (la grande majorité) estiment, par contre qu'il ne peut en être ainsi et qu'en Afrique, compte tenu des enjeux, la science sociale doit être engagée¹³.

L'engagement en tant que nécessité étant donné les modalités varient. Pour certains, l'engagement doit se faire au profit du développement (donc d'une catégorie abstraite), pour d'autres, plus radicaux, il ne peut se situer en dehors des classes sociales en lutte et ne peut être qu'au profit des classes dominées rendant par là même la science sociale objective¹⁴.

Pour une dernière catégorie de chercheurs enfin, l'engagement de la science sociale ne peut être que politique (autre catégorie globale). Elle ne peut, selon eux, échapper à la politique, dans la mesure où elle se présente comme une part du combat mené, dans ce domaine, par les populations africaines, en vue de leur affranchissement¹⁵.

Ce type d'engagement ici prôné vaut aussi bien pour les objectifs de la recherche que pour ses aspects instrumentaux. Il est également considéré comme facteur d'objectivité, celle-ci étant inséparable de la participation de la science sociale, auprès des masses, à l'entreprise politique ayant pour finalité dernière le développement. On en revient donc à la nécessité de l'engagement pour le développement, par le biais de la politique.

13 Veronica Brand - "Social work research in relation to social development in Zimbabwe". *Journal of Social Development in Africa*, 1986, 1, p. 67-80.

14 Samuel Kodja - *Sciences Sociales et Société...*, op. cit. p. 77 et 86.

15 *Rapport d'activité 1985...*, op. cit., p. 7.

La question des rapports entre le normatif et le positif qui s'est posée autrement, - en revêtant une dimension plus nettement épistémologique et méthodologique - a concerné le problème de l'implication du chercheur dans sa recherche, en bref... le problème de l'objectivité dans la démarche scientifique.

- Rapport entre le positif et le normatif: la question de l'objectivité en rapport avec l'implication du chercheur dans sa société et sa culture

La question s'est beaucoup posée (surtout en anthropologie) de savoir si le chercheur africain en sciences sociales, parce qu'impliqué dans sa société et sa culture, pouvait être objectif. Autrement dit, est-il en mesure, conformément aux nécessités de l'objectivité (conçues dans une perspective tout à fait positiviste de prendre du recul par rapport à sa propre société et à son système de valeur, pour adopter l'attitude "d'extériorité" nécessaire à l'objectivité¹⁶. La question est d'autant plus compliquée que le chercheur n'est pas porteur simplement des valeurs de sa culture mais encore, en raison de sa formation, de celles d'une autre culture; ce qui le pousse sans arrêt (consciemment ou inconsciemment) au comparatisme avec tout ce qu'il peut comporter de possibilités de distorsion dans la perception scientifique de l'objet de la recherche.

L'objectivité, chez le chercheur africain, se heurte donc à ces difficultés. Néanmoins, elles ne sont pas insurmontables. Beaucoup de chercheurs considèrent que l'appartenance à la culture - bien qu'elle doive être maîtrisée par une auto-évaluation critique permanente faisant intervenir également les éléments extérieurs - présente un certain nombre d'avantage dont le moindre n'est pas celui de lui permettre de saisir le sens immédiat de la réalité, compréhension non médiatisée¹⁷. Il n'en demeure pas moins que la question reste posée de savoir, comment être objectif en Afrique, pour un chercheur en sciences sociales, question d'autant plus pertinente qu'elle ne concerne pas simplement les seuls aspects culturels mais encore sociaux (et par là on retrouve la problématique de l'engagement) relatifs à la position du chercheur dans la structure sociale.

- Importance des données qualitatives

L'importance des valeurs culturelles, en Afrique, est telle que le problème de l'approche qualitative se trouve posé. En effet, toujours en vertu de l'orientation positiviste provenant de l'héritage légué aux sciences sociales, la tendance a été (en vertu du principe qu'il n'y a de science que du quantifiable) - elle l'est encore - à privilégier l'approche strictement

16 Yaya Wane - *Les Toucouleurs du Fouta-Tooro*, op. cit.

17 Idem.

quantitative (et statistique) au détriment de la saisie interne des sens et significations. De plus en plus la tendance se dessine à l'inversion de cette orientation et à faire une plus grande place à la démarche compréhensive faite de la saisie des significations internes; démarche qui peut se révéler (Max Weber l'a éloquentement démontré) si certaines précautions sont prises, tout aussi valable et objective que les autres méthodes¹⁸. Quoi qu'il puisse en être là aussi, ce qui est sûr, c'est qu'elle qu'elles soient, les sciences sociales ne peuvent se passer de cette approche compréhensive qui constitue l'une des particularités par lesquelles elles doivent passer si, parce qu'intervenant en milieu africain, elles veulent bien restituer et comprendre les éléments de celui-ci.

- Adéquation de certaines méthodes et techniques d'enquête à l'objet africain

Les méthodes et techniques d'enquête font également problème. Beaucoup de chercheurs ont estimé, en effet, que les modes d'approche de la réalité africaine doivent être repensés, de même que les méthodes et techniques d'investigation (échantillons, questionnaires). Telles qu'elles sont conçues, ces dernières sont inadaptées au contexte africain. En particulier, elles ne tiennent pas suffisamment compte du milieu (climat, système de valeurs et niveau culturel) et sacrifient davantage au quantitatif qu'au qualitatif¹⁹.

La recherche africaine doit se forger ses propres techniques, qui tout en répondant aux normes scientifiques universelles, sont en adéquation avec les besoins, les valeurs et le niveau culturel des populations.

En définitive, de quelque côté qu'on le prenne, le problème revient, pour la science sociale, à la nécessité de la pertinence des institutions, orientations théoriques, épistémologiques et méthodologiques. Il s'agit, pour elle, d'avoir des outils adéquats lui permettant de mieux organiser, saisir et comprendre scientifiquement la réalité sociale africaine, qui constitue son objet. Le même problème se pose dans ce qui constitue son vivier, c'est-à-dire les écoles de formation des spécialistes en sciences sociales.

La formation

La formation en sciences sociales se donne, en Afrique, dans divers types d'établissements d'enseignement et/ou de recherches: université et instituts d'enseignement et/ou de recherche universitaire ou extra-universitaires. Les problèmes posés par celle-ci, sont liés et très proches de ceux évoqués à propos de la recherche, les deux aspects étant liés sont séparés ici pour les

18 Claude Aké - *Sciences Sociales et Développement...* op. cit. p. 12.

19 D.S. Obikeze - *Le processus d'échange...* op. cit., p. 787.

besoins de l'analyse. La formation dans les différents établissements laisse apparaître beaucoup de problèmes et de faiblesses, dont la plupart ont été identifiés et répertoriés, dans les établissements mêmes.

Problèmes épistémologiques

Ce qui frappe, en premier lieu, c'est la difficulté pour les établissements africains de formation, de cerner et de traduire la réalité sociale africaine dans les systèmes de formation.

Adaptation de la formation à la société

Le découpage de la réalité africaine tel qu'il se produit dans les structures de formation, procède encore de celui qui avait été fait pendant la période coloniale ou correspond à celui des pays dont le système de formation a servi de modèle aux pays africains indépendants. Les différentes réformes n'ont pas été précédées d'une réflexion systématique et collective pour, compte tenu de la réalité sociale en évolution, connaître la nature de la société et mettre le système de formation en adéquation avec elle, au point de vue de ses composantes (disciplines) et de son contenu (matières et programmes). Faute de cela, les établissements de formation (surtout ceux de l'enseignement supérieur) sont restés inadaptés au point de vue des disciplines et des programmes. De nombreuses matières sont présentes alors qu'elles ne sont pas nécessaires, tandis que d'autres qui le sont absolument pour de futurs "*social scientists*" sont absentes.

Découpage des disciplines

Une autre conséquence de la situation précédente, est le mauvais découpage des disciplines, rendu encore plus compliqué par le système adopté: celui des facultés (ou instituts), pour ce qui concerne les pays francophones. Le fait qu'il n'ait pas été tenu compte de la nature de la réalité africaine et le cloisonnement des institutions de formation ont abouti à des découpages et des regroupements inadéquats de disciplines, sans parler du manque d'articulation. Force est de constater certaines disciplines des sciences sociales étant liés et plus proches les uns des autres que très souvent, une partie des sciences sociales se trouve dans des établissements littéraires (par exemple les facultés et instituts relevant des Lettres et Sciences Humaines) où elles n'ont que faire, tandis que d'autres se trouvent dans des établissements à vocation de formation économique (facultés des sciences économiques et instituts annexes). La formation en sciences sociales, manque donc d'être systématique et se trouve dans une situation de désarticulation (entre les différentes branches qui la constituent et entre celles-ci et la réalité sociale qui se présente, elle, comme une totalité.

Méconnaissance mutuelle

Ainsi prises dans des structures différentes, les sciences sociales s'ignorent les unes les autres et chaque institution mène séparément et comme elle peut

son propre programme de formation (et de recherche). Ainsi, pour donner quelques exemples, les mêmes enseignements sont donnés dans les mêmes matières, d'une faculté à une autre, pour ce qui concerne le système des facultés, faisant ainsi double emploi (quelquefois même, c'est le même professeur qui les donne dans les deux institutions. Ailleurs, certains départements font appel à d'autres pour assurer leurs enseignements dans certaines disciplines, sans que la réciproque existe. Ainsi, par exemple les départements de sociologie font appel à des économistes des facultés des sciences économiques, mais celles-ci, quand il leur arrive d'organiser des enseignements de sociologie, ce qui n'est pas toujours le cas, font appel à des économistes qui "se débrouillent" comme ils peuvent. Elles le font d'autant plus que la sociologie y est considérée comme une discipline "annexe". La logique de la discipline "annexe" qu'à l'intérieur d'une même faculté, des disciplines indispensables à la formation en sciences sociales *stricto sensu* (par exemple l'histoire, la géographie et la linguistique, pour les sociologues) apparaissent souvent comme de simples matières à option et en tant que telles enseignées de telle manière que souvent les étudiants (comme les enseignants d'ailleurs) finissent par les considérer comme tout à fait secondaires.

L'approche pluridisciplinaire se traduisant par des structures adéquates de formation est donc souvent absente dans le système fondé sur les facultés. Elle n'existe que dans certains instituts de formation professionnelle.

Toutes les disciplines nécessaires devraient être intégrées à des stratégies de formation pluridisciplinaires conçues, en étroite collaboration, par l'ensemble des départements et facultés concernés. Celles-ci sont d'autant plus nécessaires que, dans certaines structures, il se produit des tiraillements nuisibles à la formation et à la recherche (par exemple, celle qui existe entre l'économie et la gestion dans les facultés des sciences économiques). Ces remarques nous introduisent aux problèmes d'ordre institutionnel que connaissent certaines disciplines.

Problèmes d'ordre institutionnel

Beaucoup de disciplines connaissent, en effet, des problèmes liés à leur manière d'exister, c'est-à-dire leur statut.

Problème de statut

Les statuts de certaines disciplines sont insuffisamment définis ou se présentent d'une manière hybride et par conséquent grosse de conflits.

Sciences économiques et gestion

Il s'agit du problème précédemment évoqué. De nombreuses difficultés existent, en effet, eu égard au statut respectif des deux disciplines. Le fait que les deux soient associées dans beaucoup d'universités, dans diverses formules, aboutit ainsi à des conflits, tout au moins à des tiraillements

préjudiciables à la formation et à son efficacité. Ni l'une, ni l'autre ne peuvent se réaliser totalement, compte tenu des limites administratives et quelquefois pédagogiques et scientifiques que créent l'appartenance à un même département. La gestion - qui a de plus en plus la faveur des étudiants - plus que l'économie, ne semble pas trouver son compte dans le système actuellement en vigueur dans beaucoup d'universités.

Dans certains cas, c'est la faculté des sciences économiques, dans son ensemble (avec les départements d'économie et de gestion) qui ne trouve pas son compte dans l'association avec le Droit et les Sciences Juridiques dans une seule et même faculté. Quoi qu'il en soit, si l'idéal réside dans la pluridisciplinarité, il n'en demeure pas moins que chaque discipline doit être au préalable indépendante non pas seulement dans le domaine scientifique (donc en tant que discipline) mais encore dans son expression dans des institutions universitaires.

Département de Sociologie des Facultés des Lettres

Davantage que les disciplines précédentes, la sociologie (l'anthropologie) connaît des difficultés relatives à son statut. Dans beaucoup de pays, en effet, la formation sociologique se fait dans les facultés des lettres où elle est associée, selon des formules diverses, à d'autres cursus tout en se faisant dans un département ad hoc (le département de sociologie) quand il arrive que celui-ci existe. La sociologie est, au point de vue administratif, souvent intégrée à une autre département (par exemple la philosophie) ou regroupée avec d'autres disciplines, (psychologie, philosophie) dans un même département.

Il résulte de cette situation de mise sous tutelle d'une manière ou d'une autre (les diplômes terminaux des enseignements de sociologie étant souvent ceux d'une autre discipline, par exemple la philosophie), les structures de formation en sociologie manquent de personnalité et ne sont pas toujours en mesure de donner la formation totale qu'elles auraient dû être en mesure de donner. Cette mise en tutelle - la sociologie étant davantage victime de cette situation que les autres disciplines de sciences sociales - s'explique par l'attitude des autorités, évoquée précédemment, qui considèrent cette discipline comme étant à "hauts risques" politiques (contestation) et économiques (production de chômeurs).

Il est bien évident que tant que la formation en sociologie ne sera pas restituée dans ses droits, une dimension importante de la science sociale fera défaut; celle de la nécessaire production de chercheurs (et praticiens) dans une discipline fondamentale des sciences sociales.

Relations entre les différentes structures et institutions de formation en sciences sociales

Le problème en cause ici est celui des rapports que doivent entretenir les différentes structures de formation: établissements universitaires, d'une part

facultés, instituts, centre de recherches) et les institutions de formation professionnelles spécialisées en sciences sociales (assistants sociaux, aménagistes, animateurs, etc.). Ces différents organismes s'ignorent mutuellement. Certes, certaines équipes de ce qui pourrait être appelé les écoles spécialisées de formation en sciences sociales comptent parmi elles, des universitaires; on peut dire, cependant, que d'une manière générale, il n'existe pratiquement pas entre elles de relations institutionnalisées; cette situation de concurrence de fait est d'autant plus aberrante qu'il s'agit des cadres du même pays et que, même si les types de formations et les profils visés diffèrent, les objectifs sont les mêmes, à savoir former des cadres sociaux à partir de connaissances et des acquis de la science sociale. Rien ne les empêche de se concerter et d'élaborer, sans enlever à chacune son originalité et sa spécificité, des stratégies communes et des programmes communs de formation axés sur la division du travail et la complémentarité, à défaut d'une coordination de la formation. Au lieu de cela, chaque institution détermine et poursuit son propre programme selon ses options fondamentales (en matière de programme et de pédagogie) et compte tenu de son mode de financement (et de ses contraintes) en ignorant tout ce que font les autres.

La perspective finale étant l'Afrique, il est normal que toutes ces institutions finissent par adopter une stratégie globale conforme à l'objectif général. Cela évitera la dispersion des efforts et des moyens humains et matériels.

Problèmes de formation

Si l'on considère maintenant les problèmes de formation en tant que tels un certain nombre de difficultés apparaissent également.

Absence d'unité dans la formation au niveau sous régional et régional

De grands efforts ont été faits dans le sens d'une unification de la formation, cependant, beaucoup reste à faire. La formation en sciences sociales dans certaines disciplines (économie, gestion) s'est, en effet, beaucoup rapprochée, d'un pays africain à un autre, au point de vue des matières et des méthodes d'enseignement qui commencent à répondre à quelques normes générales. Cependant, tel n'est pas le cas dans beaucoup d'autres, par exemple, en sociologie (anthropologie). L'absence d'unité est très sensible dans cette discipline. Certes, il existe quelques similitudes au point de vue des cursus et de quelques matières des programmes (économie, démographie, psychologie sociale, etc) mais la plupart du temps, les enseignements sont fonction du nombre (ils sont très peu nombreux) et de la spécialisation des enseignants, ce qui introduit une certaine hétérogénéité, d'un établissement (ou pays) à un autre. Autrement dit, les spécialisations des enseignants ne couvrent pas tous les domaines de la discipline et n'étant pas les mêmes d'un établissement à un autre, chacun de ces derniers

programmes fait ce qu'il peut, compte tenu des disponibilités. Les enseignements de sociologie gagneraient à être unifiés, afin de faire cesser les disparités préjudiciables au développement de la science sociale. A cet égard, les enseignants de sociologie devraient, comme ceux d'économie-gestion, trouver des possibilités de se réunir et d'étudier la question de l'unification des programmes et des méthodes, tout en tenant compte des particularités liés aux réalités sociales de chaque pays.

Insuffisance de la présence de l'Afrique dans les programmes

Le dernier point qui vient d'être évoqué nous introduit à un autre type de difficulté de la formation en sciences sociales, à savoir le trop grand repliement sur les réalités nationales et corrélativement le peu d'ouverture aux questions africaines en général. En effet, le constat doit être fait de ce que la part qui, dans les programmes de chaque pays pris individuellement, est consacrée à l'Afrique en tant que telle (c'est-à-dire compte tenu des approches générales de la problématique du développement dans lesquelles l'Afrique tient une place au même titre que les autres pays se trouvant dans la même situation qu'elle (pays du Tiers Monde), reste relativement faible (en science économique, sociologie et anthropologie). Rares sont les départements de formation qui consacrent systématiquement des parties de leurs programmes à d'autres pays africains. Autrement dit, rares sont (pour ne pas dire autre chose) ceux qui s'étant carrément spécialisés sur d'autres pays africains, communiquent en conséquence à leurs étudiants, le savoir acquis en la matière.

Moyens de formation insuffisants

Mis à part les instituts de formation professionnelle qui sont quelquefois relativement bien lotis, dans la plupart des cas, les moyens matériels font défaut et les conditions de travail restent difficiles. Les établissements, quand ils ne sont pas à l'étroit, ne possèdent pas de bibliothèques et de centres de documentation spécialisés. Quand ils en possèdent, ils sont très peu fonctionnels et particulièrement pauvres. Beaucoup d'entre eux ne suffisent même pas à entretenir les connaissances de base (manuels, usuels) et la simple culture générale, dans la discipline et dans les disciplines voisines, a fortiori aider à la spécialisation en offrant aux étudiants les ouvrages sophistiqués de sciences sociales.

Il se pose alors la question de savoir si des établissements de sciences sociales aussi pauvres en moyens, méritent réellement d'exister et s'il n'y aurait pas lieu de rassembler les ressources de toute nature au profit d'ensemble sous-régionaux. Quelle que soit la réponse apportée à cette question, force est de constater qu'en l'état actuel des choses, la faiblesse des moyens et l'éparpillement des efforts aboutissent à des résultats tout à fait insignifiants à tous les points de vue et inutiles, compte tenu des coûts et des services rendus par certains établissements.

Caractère limité de la formation à la recherche

La formation des cadres professionnels de la recherche (et de l'enseignement) tant au niveau des universités (où il existe des initiations à la recherche sans pour autant qu'elles débouchent sur une formation professionnelle) que des instituts (de recherche) est insuffisante. Il n'existe pas toujours une formation professionnelle et en tant que telle systématique, dans des structures destinées à cet effet. Celle-ci se fait, la plupart du temps, sur le tas et l'entrée dans la profession par simple cooptation sur la base des diplômes acquis. Le très petit nombre d'enseignants et de chercheurs de rang magistral y est, sans doute, pour quelque chose, l'accès à ces grades étant tributaire des conditions de recherche qui, nous l'avons vu, en raison de leur pauvreté, ne facilitent guère une mobilité professionnelle rapide. Les quelques rares enseignants et chercheurs de cette catégorie, qui existent, parce que débordés, ne sont pas en mesure d'assurer l'encadrement systématique des éléments susceptibles de reproduire rapidement et massivement le corps. Jusqu'à présent le renouvellement de celui-ci se fait d'une manière individuelle et au coup par coup. Il en résulte que non seulement la formation, parce qu'empirique, n'est pas de qualité d'une part, d'autre part qu'au rythme où vont les choses, l'Afrique mettra longtemps pour voir en quantité suffisante le nombre de cadres performants dont ont besoin les sciences sociales.

Conclusion

Tels sont quelques uns des nombreux problèmes qui se posent à la recherche en sciences sociales, problèmes qu'il convient d'identifier et d'analyser rapidement. Des solutions existent, certaines d'entre elles se trouvent impliquées dans la manière dont les problèmes ont été ici posés tandis que d'autres ont été formulées d'une manière plus explicite. Cependant, c'est à la communauté des "*social scientists*" qu'il appartient de trouver, à partir de réflexions collectives, les solutions qui s'imposent. Ce texte n'a voulu simplement qu'être une contribution à l'identification des problèmes, c'est pourquoi il ne s'est pas attardé à (particulièrement *in fine*) proposer des solutions toutes faites.

D'autant plus que l'époque que nous vivons parce que problématique en elle-même l'est également pour les sciences sociales.

En effet la crise générale des sociétés africaines s'est traduite par une crise des sciences sociales. Cette dernière n'a pas encore fait l'objet de réflexions. On peut avancer que deux tendances globales, appelées à se développer dans l'avenir, se dégagent déjà:

- d'une part la crise du développement due à l'échec des modèles de développement adoptés jusqu'ici, a pour conséquence de rendre encore plus difficile la volonté des sciences sociales d'être axées sur le développement. Elles sont condamnées encore plus que par le

passé à reconsidérer la notion de développement en elle-même et corrélativement leur propre position à tous les points de vue (objectifs, théorie générale et méthodologie) par rapport à celle-ci.

- d'autre part la crise sociale actuelle est tellement profonde qu'elle a contribué à l'exacerbation des problèmes sociaux anciens et à l'apparition de nouveaux. On pourrait dire que celle-ci semble avoir enrichi l'objet des sciences sociales. Plus que jamais leur nécessité apparaît en même temps que l'obligation leur est faite, par la force des choses, d'être plus interventionnistes et plus performantes.

The Crisis in Economic Development Theory

Thandika Mkandawire*

As we enter the last decade of this century, one part of social science that was designed to specifically address itself to our plight is in disarray. I am referring to "Development Studies" in general although my remarks will be largely confined to the field of "Development Economics". Even this narrowing of the theme does not provide us with a neat definition of what the discipline is. One economist has resigned to circularly defining "Development Economics" as "what development economists do". In a recent survey of development theory Preston's states:

The fact is that Development Economics is a hootch pooch of theoretical and empirical work, of positive and normative matter not adequately separated out, and it does escape any accurate categorization¹.

I will throughout the paper assume that Development Economics is like an elephant - hard to define but easy to recognize.

The choice of emphasis is a reflection of the privileged status of Development Economics in development studies. In addition, a critical review of development economists has the side benefit of illuminating what is going on in "development studies" in general.

Reports of the death of Development Economics may, as Thirwall argues², be premature yet there is something ominous about the persistence and the sources of the reports. The late Dudley Seers, a respected gadfly of the Development Establishment argued:

Development Economics in the conventional sense has therefore proved much less useful than was expected in the vigorous optimism of its youth. In some circumstances it may well have aggravated social problems if only by diverting attention from their real causes - indeed from the problems themselves.

There are reasons to doubt whether it will survive much longer, indeed whether it can be considered a subject at all³.

* Executive Secretary, CODESRIA, Dakar/Senegal

- 1 P.W. Preston, *New Trends in Development Theory: Essays in Development and Social Theory*, London: Routledge and Kegan Paul, 1985.
- 2 A.P.Thirwall "In Praise of Development Economics" in Sense (ed.) *METU Studies in Development*, special Issue, Vol. 11 No. 1/2, 1984.
- 3 Dudley Seers, "The birth, life and death of Development Economics" *Development and Change*, Vol. 10, 1979.

Hirshman, one of the "pioneers" of the discipline, sadly observes that "the old liveliness is no longer there". He notes that early on Development Economics had done much better than the object of its study but that now the gap was narrowing "not so much, unfortunately, because of a sudden spurt in economic development, but rather because the otherwise forward movement of our sub-discipline has notably slowed down"⁴. Streeten contrasts "the present atmosphere of gloom, boredom and indifference surrounding discussion of development problems" with the "intellectual pioneering" and "the exciting time of ferment" of the early days⁵.

Not all economists view these funeral proceedings with gloom. Deepak Lal gleefully concludes that "the demise of development economists is likely to be conducive to the health of both the economics of developing countries and the economies of developing countries"⁶. And of course not all development economists have accepted that the game is over. For Lewis, "Development Economics is not at its most spectacular but is alive and well"⁷. In a spirited response Toye has challenged the attacks on Development Economics, declaring it live although perhaps not entirely well⁸. Killick has, in his turn, pronounced the imminent death of his adversaries and by implication, suggested a triumphant resuscitation of Development Economics.

Whatever the correct diagnosis is, the fact that the health and even survival of the discipline have been questioned at all should be cause for some serious reflection, at least among those that the particular discipline was supposed to serve.

The Rise

Development Economics occupied the pride of place in "development studies" for the simple and persuasive reason that however one defined development, "Economic Development" - understood as rising per capital incomes, industrialization and higher productivity - was a major component of the process. Hence the branch of "development studies" that seemed to directly address itself to this material aspect of "Development Studies"

4 Albert Hirshman, "The Rise and Decline of Development Economics" in A. 'Hirshman *Essays in Trespassing: Economics to Politic and Beyond* (London: Cambridge University Press, 1981).

5 Paul Streeten, *Development Perspectives* (London: Macmillan, 1981).

6 Deepak Lal, *The Poverty of "Development Economics"* (London: Hobart Paperback, Institute of Economic Affairs, 1983).

7 Arthur Lewis, "The State of Development Theory", *American Economic Review*, March 1984..

8 Toye, *Dilemmas of Development*, Oxford, Blackwell, 1987.

enjoyed enormous prestige and received substantial financial support from the nation, states and foreign aid donors.

For a while Development Economics appeared to have successfully carved out a niche for itself as a separate discipline⁹. American institutes were established in Europe to focus on "Development Studies". Mimetically and dutifully, similar institutes were established in Africa to concentrate on development studies, leading one to wonder, at least with the benefit of hindsight, what other departments and institutes in African universities were doing about the underdevelopment of their countries. Hundreds of students and planning officials were sent abroad to do "development studies", or to specialize at some stage or another in an aspect of that - political Development Economics, development administration etc. at specialized "Development Institutes" abroad.

Development Economics was a product of its times and the trajectory of its rise was determined by a concatenation of contingent factors that were historically unique. It was a child of a particular constellation of political, social, economic and emotional forces in the immediate World War II period. Part of the current sense of crisis of development stems from this eclectic genealogy of the discipline.

First, was the War effort and the post-War reconstruction and the evidence that capitalist states could plan production for a given objective be it war or reconstruction. The War had demonstrated "what could be achieved by the mobilization of resources once a nation was given an overriding national objective and a sense of priorities"¹⁰. There was also the political imperative of the reconstruction of a devastated Europe, especially of those areas that were vulnerable to the "communist threat". Not surprisingly, some of the earliest works on development, such as those of Rosenstein-Rodan were preoccupied with problems of the industrialization of Eastern Europe¹¹.

9 There were of course the "purists" who questioned the validity of "Development Economics" as any thing other than a sub-specialism of the positive science of economics. See for instance, Peter Bauer, *Dissent on Development* (London: Weidenfeld & Nicolson, 1971). Harry Johnson accused development economists for violating the most basic tenets of neoclassical economics and for providing intellectual sustenance to wild nationalistic proclivities for industrialization in complete defiance of comparative advantage doctrine which counselled otherwise. These writers are now seen as prescient precursors of the current neoclassical onslaught on Development Economics. See Harry Johnson, "A Word to the Third World: A Western Economists's Frank Advice", *Encounter*, Vol. 37 No, 1971.

10 G. Meier, "The Formative Years" in G. Meier and Dudley Seers, *Pioneers of Development* (Washington, D.C., 1984).

11 P.N. Rosenstein-Rodan, "Problems of Industrialization of Eastern and South-Eastern Europe", *Economic Journal*, Vol 53, 1943 reprinted in A. Agarwala and T. Singh (ed.) *The Economic of Underdevelopment*, Oxford University Press, 1963.

Second was the emergence of new nations who placed development and industrialization on their political agenda. Intent on deliberately telescoping processes that had taken centuries to evolve elsewhere into decades, the leaders of these new nations were desperately in need of theories, strategies and techniques that would facilitate the process of rapid transformation of their underdeveloped countries. Here too the fear that nations might be attracted to communism was to play a key role in raising the status of development studies in general and Development Economics in particular. The attraction of the socialist option had been enhanced by the Soviet industrialization drama and its clear suggestion that processes that had taken years to unfold in other countries could be telescoped into a decade through "planning". It suggested to those opposed to socialism that "non-communist" paths of transformation had to be developed to meet the Soviet challenge. Development Economics thus became part of the "cold war" arsenal against the threat of communism¹².

Third was the intellectual sustenance that Keynesianism gave to state intervention in a capitalist economy and the space it created for new ideas by dethroning neoclassical "monoeconomism" - the assumption that there was one universally applicable economic analysis.

Fourth was the need for "colonial planning". The colonial powers, forced to placate the increasingly militant nationalist forces, had begun to introduce "colonial development and welfare acts" which required some form of planning and which needed some theory on the process of change. This was to produce what Seers labelled as "Colonial Economics out of Political Expediency"¹³.

Fifth was the mood of the times. The rise and fall of Development Economics may have nothing to do with its success or failure in dealing with the problems of underdevelopment. It is often in some sense a reflection of "moods"¹⁴ and ideological and theoretical shifts in the Metropolitan economies, shifts which are then projected in highly magnified form on to the canvas of underdevelopment for reasons that have nothing to do with

12 One of the leading lights of Development Economics, Rowstow points out that the team of MIT social scientists working on communism and development problems were financed by the CIA. Rowstow thinks that it really should have been the State Department's business. W.W. Rostow, "Development: The Political Economy of the Marshallian Long Period", G. Meier and Dudley Seers *Pioneers in Development*, (Washington, D.C.: World Bank, 1988). For an interesting account of the role of development economists in Asian developing countries, their collaboration with the CIA, and their incredible political naivety, see George Rosen, *Western Economists and Eastern Societies* (John Hopkins, University Press, Baltimore, 1985).

13 Seers, op. cit..

14 Peter Ekeh "Development Theory and the African Predicament", *Africa Development* Vol XI No.4, 1986.

real processes in the poor countries. It is not mere coincidence that the high tide of Development Economics corresponded with the exquisitely ideological proclamation of the "End of Ideology". With the optimism and euphoria of independence, there came theories of development planning and modernization that were supposed to inform the social engineering necessary for the development of African societies. This was part of the intellectual self-satisfaction and complacency of Western social sciences in general which in turn reflected the broader socio-economic optimism of prosperity, full employment, trade liberalization etc.

The Fall

Development Economics brought on itself some of its current woes through (a) the intellectual roots which were closely linked to the post-War social democratic ideology of full employment in the cold war preemptive social engineering (b) its close, instrumentalist marriage to states and major international financial institutions; (c) its eclecticism; (d) its opportunistic forays into historical experience picking up examples here and there with no clear theoretical apparatus; (e) its uncertain or even tangential impact on real events and policy; and (f) its class boundedness by context and practice and "classlessness" by self-definition and self-delusion. Let me elaborate on these points.

Theoretical Roots

If, as Hirshman has argued, the emergence of Development Economics as a subdiscipline was facilitated by the fall from grace of neoclassical economics during the Depression and the rise of Keynesianism, then there was the inherent danger and likelihood that its fall would depend more on the fate of Keynesian economics than on the lack of correspondence between the needs of the underdeveloping countries and its explanatory robustness. Development Economics could not luxuriate in the glory of Keynesianism without being accused during hard times of guilt by association. And so it is no coincidence that the rise of neoclassical economics in the developing countries which followed the triumph of monetarism and the crisis of the welfare state in the developed countries spelled trouble for Development Economics which was guilty of the Keynesian sin, if not by commission at least by intellectual association. Wrongly tracing the theoretical genealogy of Development Economics to Keynesianism, the neoclassical economists could establish the death or morbidity of Development Economics by merely pointing to the sad state of its progenitors. Never mind that, as we point out below, the analytical context of Development Economics and Keynesianism were totally different. If there was a link between Keynesianism and Development Economics, it was the critical approach that both shared towards neoclassical economics and the skepticism or delusion about the

efficacy of the market in achieving certain macro goals, whether these be full employment or capital accumulation.

Although Keynesianism provided the intellectual rationale for the state interventionism of Development Economics, it was generally understood among development economists that the preoccupation with "demand management" was not appropriate for the underdeveloped countries where supply rather than inadequate demand was the major constraint¹⁵. Consequently, the analytical content of Keynesian economics had little to do with Development Economics. An important element of Keynesianism that was adopted was the Harrod view of the relationship between capital output ratio, investment and growth. However, even here the interpretation was strictly speaking un-Keynesian. Harrod had advanced his theory to bring out the "knife-edge" characteristic of capitalist accumulation. His fundamental equation was intended to determine the level of savings that was necessary given the desired level of investment and the capital-output ratio. Since in Keynesian economics investors and savers were not the same people, Says law did not hold and the establishment of an equilibrium was not an easy matter in capitalist economies and such an equilibrium would, in any case, be highly unstable. In the hands of development economists, the equation became a planning tool and was widely used to establish the level of capital accumulation entailed by a given growth target and technical relations. "Supply management" entailed increasing fixed capital formation and/or lowering the capital output-ratio. There were, of course some economists who stressed the Keynesian problem of aggregate demand. Nurkse argued from "the vicious circle" perspective that "the inducement to invest is limited by the size of the market". Various other "underconsumptionist" arguments tended to bring out the Keynesian concern for effective demand. However, the overwhelming number of development economists tended to think more about supply.

Here development economists allied itself with the early "supply siders" that were to later displace them as counsellors of international financial institutions. The early "supply siders" also criticized Keynesianism for its failure to address questions of productivity and capital formation. In this they agreed with Development Economics although for them the supply-side preoccupation applied equally to the developed economies. However, they attacked the developments economists as well as the Keynesians for having no microeconomic basis for their macroeconomic models of demand

15 One should point out some exceptions here, Nurkse's preoccupation with "Balanced Growth" led to concerns about the demand side of the developmental equation. See R. Nurkse *Problems of Capital Formation in Underdeveloped countries*, Blackwell, 1953.

management or economic growth¹⁶. More specifically they argued that provided with proper incentives in a free market system, individual producers would respond in ways that would increase productivity and capital formation and yield the desired macroeconomic-results more efficiently and in less a costly way than the state-guided supply management of Development Economics¹⁷.

Macroeconomic crises have a way of shifting attention to issues of efficient management of limited or dwindling resources. And so with the signs of the crisis in the sixties and its outbreak in the seventies, there was greater interest in microlevel analyses. This shift to microlevel analyses could not but further undermine Development Economics, with its penchant for macro-level analysis and state interventionism.

Neoclassical economists have had a field day in tendentiously reading any case of success as proof of the validity of their nostrums. Development economists, with so many ruins in their hands, seemed to accept the neoclassical tales of market success in as far places as South Korea, Malawi or Mali are concerned although they sometimes feel obliged to throw in a word or two about the role of the state, market failures and structural rigidities.

State centrism and Development Economics

By "state centrism" I am not referring to the fact that development economists tended to place so much faith in planning by the state, a point that the "new orthodoxy" harps on incessantly. Rather, I am referring to their perception that the main consumer of their ideas was the state and to the ease with which they embraced the state's self-image and the passive role assigned to the civil society that was to be the object of "development". The easy marriage to the state was reinforced first by the genuine popularity of the nationalist forces that took over the state and adopted "development" as their principal objective and the avuncular enthusiasm of Western liberalism in the "new states". One could contribute to "national development plans" without any qualms about the representativeness of the decision-makers and the legitimacy of their power and objectives. Development Economics swallowed the "developmentalist" ideology of state nationalism and conceived its task as largely that of giving a scientific and technical edge to the ideology of development and modernization.

One important aspect of this "state centrism" was its negative view of politics. Development Economics eschewed and even dreaded popular

16 Peter Drucker, "Toward the Next Economics", Daniel Bell and Irving Kristol (ed.), *The Crisis in Economic Theory*. New York: Basic Books 1981.

17 P.T. Bauer, *Economic analysis and policy in underdeveloped countries*, Duke, 1957.

politics. This was not surprising. Development economists were essentially technocrats and as such their dream was simply the creation of political conditions which were necessary for development. They either wished away the state as an arena of political struggles or preferred to work with the convenient assumption of a neutral or benevolent state that produced consensual "national plans" or articulated "national objectives" which defined a social welfare function that could be used by the technocrats to weight the interpersonal and intertemporal distribution of incomes. To sustain this myth, Development Economics had to conceive the state in a particular way and had to attribute to the ruling classes paternalistic objectives.

Few development economists imagined that side by side with the central development planning ministry stood the Huntingtonian Leviathan ready to crush any demand that might complicate the definition of a social welfare function to be used by planners for weighting projects and priorities. And when they wake up to the presence of authoritarian rule, they tended to be supportive of it.

Development Economics was remarkably suspicious of popular classes who it evoked only in minatory terms to persuade policy-makers to listen to their counsel if they were not to be inundated by revolutionary masses. It viewed popular demands "the Revolution of Rising Expectations" as brakes on development since they tended to raise consumption (lower savings) thus slowing the pace of growth.

Eclecticism and Loss of Analytical Rigor

Development Economics sought to reconcile the specifically economic to the "non-economic" as defined by other disciplines so as to make development studies truly interdisciplinary. In the process something else happened.

Development Economics moved ahead by accretion of issues, assumptions and "theories". The field was a veritable free for all - from those who sought to improve the "N-Achievements" factor of the poor people, by examining the structure of their dreams, the toilet training of its entrepreneurs etc. to those who developed rigorous statistical and rather ahistorical theories of structural changes.

The problems here may be that despite its rejection of neoclassical views of the macroeconomy, Development Economics accepted the subjective theory of value that underpins neoclassical Economics. Once this was accepted, then there was virtually a limitless number of "theories" that one could derive from mutations of different cultural and psychological elements to explain the peculiar behaviour of the "backward peoples". Development Economics textbooks could list all these theories on an equal footing because it lacked any theoretical filter for sorting out the relevant and scientific from the irrelevant and unscientific.

To be fair to Development Economics some of the reference to other development disciplines deserved no more than a ritualistic mention of their existence (for example, how one's knowledge of the toilet training to be linked to accumulation). The attraction of these new theories is that they tended to problematize the people of the underdeveloped countries in a way that seems compatible with the large problematic of underdevelopment and to do so in a way that placed the fault on people rather than global systems.

Concentration on policy prescription compromised the historical-analytical rigour of Development Economics. As Meier reminds us, Development Economics did not arise as formal theoretical discipline but was "fashioned as a practical response to the needs of policymakers to advise governments on what should and should not be done to allow countries to emerge from chronic poverty"¹⁸.

Leeson and Nixon, while not rejecting the notion that Development Economics involves itself in policy advise, criticize Development Economics for the

*conflation of the historical-analytic with the policy-prescriptive, the intermingling of ought with is ...the emphasis on the desire for a better world to the detriment of the fuller understanding of the very imperfect reality*¹⁹.

"Development theory", being "realistic" has rarely bothered to follow the many theoretical controversies which take place in mainstream economic theory. One example will illustrate my point. In the 1960-70's there raged what was known as the "capital theory controversy" that was to destroy a major theoretical tenet of neoclassical theory of income distribution and a whole range of growth models based on that theory. The neoclassical theory of distribution which was consciously advanced by Clark to answer the Marxists argues that one could derive the distribution of income entirely from the production function defined as:

$$Y = f(K,L)$$

where Y is output, K is capital and L is labour. Total differential of the equation would yield the marginal productivities of labour and capital which would be equal to the wage and profit rates respectively which would exhaust the national income. This distribution was determined entirely by

18 G. Meier, "The Formative Years" in G. Meier (ed.), *Pioneers in Development* (World Bank: 1986).

19 Leeson and Nixon, "Development Economics and the State", in P.F. Leeson and M.M. Minoque (ed) *Perspectives on Development: Cross Disciplinary themes in Development* Manchester University Press, Manchester, 1988.

the technical relations of production. Recall K is physical capital. However, in the empirical studies carried out to establish the validity of the neoclassical theory of distribution, these different machines had to be aggregated into K and to do this one had to use prices of machines. However prices presupposed knowledge of profit rates, wages, interests etc which were supposed to be derived from the production function. The circularity of the reasoning was quite clear. In addition, the "reswitching" aspect of the debate undermined the theory that related the capital intensity of the choice of techniques to the wage-profit rate configuration by showing that a technique discarded as the profit rate declined could be chosen later at even lower profit rates.

These controversies appeared in only marginally, if at all, in Development Economics where neoclassical aggregate theories of distribution and choice of techniques were applied in their pristine forms. Questions raised evolved the realism of the assumptions and not the theoretical consistency of the models. Smart neoclassical economists quietly moved away from the neoclassical aggregate distribution models and sought refuge in general equilibrium models where presumably those problems did not arise. However, even here, the main problems that general equilibrium theories face never see the light of day in their application in developing countries.

For what is happening now is that neoclassical economists claim to receive support for their positions from the rigorous Arrow-Debreu general equilibrium models whose preoccupation was the establishment of the possibility of a decentralized economy but also the efficiency of such an economy. However, these models involve extremely rigorous assumptions that have little to do with the real world. Neoclassical economists do, of course, take into account the conditions necessary for assuming that the markets are efficient allocators of resources. A reading of general equilibrium theory clearly suggests that only the true believers in the Sunday school tales of supply and demand determination of resource allocation would believe that the current neoclassical policy thrust is sanctioned by its high theory. As Hahn notes:

...There are many accounts to be found to the proposition that a free trade equilibrium is pareto optimum for the world as a whole. Very rarely do these textbooks spell out completely and precisely what is required to reach this result, in particular, absence of increasing returns to scale and a complete set of Arrow-Debreu markets. If these assumptions were stated and discussed, they might be less inclined to declare free trade "optimal". As it is, concentration on the case of two goods, for

"expository reasons", leads them to forget that this device stops from discussing intemporal problems that is, at least, half the story²⁰.

One can glean the vulgarization of these theories in the IMF/World Bank *Finance and Development* articles where the most incredible claims are made in the name of neoclassical theory. It is for instance quite illogical to assume the functioning of the markets along neoclassical lines while at the same time calling for export orientation on the basis of "economies of scale" argument. The economies of scale and indivisibilities arguments wreak havoc on neoclassical models, and can only be taken lightly in the propaganda version that reaches the periphery and the nonspecialist public.

Intimidated by the mathematical rigour of models that are supposed to sanction the current wave of liberalization, development economists have made fatal and unnecessary concessions to their adversaries. Neoclassical economists take great pride in the fact that their apparatus can be used to "generalize" any economic formulation. Usually, in fact, almost always, this "generalization" involves gross trivialisation of the problematic. Thus the Lewis problem of capital accumulation under conditions of labour surplus is "generalized" by assuming away precisely the central institutional and structural characteristic of the Lewis economic model with its infinitely elastic supply curve for labour²¹; the Harrod knife-edge stability of capitalist accumulation is "generalized" away by assuming an infinitely and instantaneously variable capital/output ratio²²; the Marxian problems of equilibrating the production of goods produced in two departments is simply conjured away by assuming that capital is malleable, or by assuming a one sector economy that produces a versatile good that serves both as consumption and capital goods.

Development Economics may have opened itself to this "generalization" (read trivialisation) by having inadvertently conceded that indeed the neoclassical case was the general one and that Development Economics was merely replacing certain neoclassical assumptions with more "realistic" ones that reflected underdevelopment. If Development theory eschewed abstract theorizing in favour of realism, it never really escaped the theoretical mould of neoclassical thinking about the economy. In many cases development theory involved the questioning of certain neoclassical assumptions on the basis of their "realism" but never did this questioning of certain assumptions

-
- 20 Frank Hahn, "General Equilibrium Theory" In D. Bell and T. Kristol (eds.), *The Crisis in Economic Theory*, Basic Books, New York, 1981.
- 21 D.W. Jorgensen, "The Development of a Dual Economy", *Economic Journal*, Vol. 71, 1961.
- 22 R. Solow, "A Contribution to the Theory of Economic Growth", *Quarterly Journal of Economics*, Vol. 70, 1956.

lead to full-fledged theoretical models. Development Economics never made the "epistemological break" from neoclassical economics and it is for this reason that it is so vulnerable to neoclassical attack. It is also for this reason that counterfactual attacks by neoclassical economists are sufficient to throw Development Economics in disarray. It is also this that makes development economists unable to resist the theoretical pretensions of the neoclassical technical onslaught. The neoclassical economists, having accepted "Monoeconomics" could freely transfer their technical skills to the underdeveloped countries and were able to run circles around the traditional development economists. Even more, they were able to bedazzle younger African economists and Central Bank officials with the finesse of their models.

Failure to Deal with Conjuncture

One remarkable thing about Development Economics is that it never developed a theory of cycles and crises in the underdeveloped countries. There are several explanations for this lacunae. One of these was that the models developed completely abstracted from the capitalist nature of the economies being studied. Reading some of the development literature, it is difficult to see whether authors were conscious that they were dealing with poor capitalist countries. Not surprisingly, some of the faith in planning as an instrument in facilitating rapid growth was based on the Soviet experience stripped of the socio-political context within which that experience had evolved and lived. It has been observed, for instance, that Nurkse's suggestion that the saving potential concealed in rural underemployment be mobilized for capital formation was only adopted in Maoist China! In addition the view was that the conjuncture in periphery economies would in any case be merely reflective of the conjuncture in the advanced countries, and to the extent that Keynesian Economics provided the necessary tools for crisis management, the growth and stability of advanced countries would manifest itself in steady growth in the periphery.

Critics of Development Economics have also tended to be completely oblivious of the notion of conjuncture. For orthodox economists, the present crisis of development is largely a reflection of "poor policy" and is not due to any inherent cyclical patterns of accumulation of the capitalist system at both the global and national levels. While grudgingly conceding that the current stagnation and decline in Africa is the outcome of the world-wide crisis of the system, orthodox economists insist on the role of poor policies. By implication "good policy" would eliminate the cyclical movements of capitalist accumulation.

The radical critique has suffered from its own preoccupation with stagnation in the periphery. Having failed to properly account for spurts of dynamism in the periphery, it has tended to view the current crisis as

confirmation of its basically stagnationist view of capitalist accumulation - a comforting thought perhaps, but hardly enlightening.

Unclear Impact on Policy and Development

Looking back at Development Economics it is difficult to say exactly what it counselled developed countries to do. Was growth to be "balanced" or "unbalanced"? Was the choice of techniques to be surplus maximizing or employment and consumption maximizing? Were countries to go for the "Big Push" or were they to be satisfied with steady and incremental accumulation of capital? Were they to follow import substitution strategies or were they to be export oriented? Were they to carry out "comprehensive planning" or confine themselves to project or sector planning? Development Economics never decided on these "Leading Issues" to borrow from a title of a widely read collection of development studies²³. Every leading economist counselled his/her own views and left it at that. It was from this veritable smidgen of "persuasive metaphors" that development planning and policy were to get their nourishment.

Development Economics was to be later bouyed by the high performance of the "Golden Age" of capitalism, although in retrospect, it is not clear how much claim both Keynesian and Development Economics could lay to that growth during the "Golden Age". The simultaneity of high growth rates and the rise of Development Economics may have been fortuitous, although some champions of Development Economics are inclined to give all the credit to the discipline. The "Golden Age" could just as well have been a cyclical wave in a recurring "boom and bust" process, and Keynesianism merely gave intellectual armour to the prevailing optimism induced by upward movement of the cycle. Katouzian is more categorical on this:

The relatively smooth and buoyant socio and economic functioning of the West had little to do with the truth or falsehood of existing socio and economic theories. It was no evidence that these theories were "working"; it simply did not call upon them to explain any serious problems, or prescribe solutions to them. It left them to indulge in cultivating their back-gardens, to invent and then solve 'scientific puzzles'²⁴.

The period of intensive development theorizing was also one of remarkable prosperity some of which trickled down to some parts of the Third World. Just as neoclassical economists now wrongly blame

23 G.Meier (ed) *Leading Issues in Development Economics*; Oxford University Press, 1984.

24 Homa Katouzian, *Ideology and Method in Economics*; New York: New York University Press, 1980.

development economists for the crisis in the underdeveloped countries, development economists wrongly claim then that their theories "worked" and were responsible for that prosperity. Therefore somehow they don't work now because of some unforeseen exogenous variables or because of misspecification of certain key variables in the model e.g. underestimation of the role of markets or because somehow some states have turned out not to be "developmental states" at all and therefore, are not likely to benefit from the wisdom of Development Economics.

It is of some historical and intellectual significance that the adoption of strategies that accompanied the boom - Keynesianism for the developed capitalist countries and import substitution industrialization for the underdeveloped countries - preceded their theorization. Hitler in Germany and the social democrats in Scandinavian countries were engaged in Keynesian-type pump-priming before Keynes general theory, and the Latin Americans had adopted ISI in the thirties and during the war in response to dramatic declines in access to foreign goods (as a result of declines in their export prices and the war), before the Prebisch and the CEPALIST could provide the strategy some intellectual respectability. The point here is that most of the strategies adopted were in the nature of things, and if Development Economics made them attractive and packageable, it did not account for them.

"Development Planning" was often part of the paraphernalia of nationhood like the national airlines and match factories It was probably because of its window dressing character that teams of advisors to planners could in all seriousness counsel "Planning without Facts" as an intellectually valid exercise. Development Economics became an industry or what *Time* was to term "growthmanship", practitioners of which received sumptuous consultancy fees for merely endorsing a government's plan before presentation to donors.

There has always been an "Alice-in-Wonderland" aura to the development planning process. A country adopts a GDP growth target that is to be achieved through the adoption of a particular "strategy" recommended by a visiting team of experts. Five years later the country shows it has attained the planned level of income but by following a path that was totally different from the one in the plan. The usual thing was merely to acknowledge the growth and to gloss over its mysterious relationship to the strategy.

In many cases, development economists were aware of the illusory exercises they were involved in and much was written about why "Visiting Economists Fail". In this, there was a complicity in the mythmaking for which Development Economics rightly deserves to be blamed.

Radical Contributions to the Rise and Demise of Development Economists

Radical critiques often accused Development Economics for its mispecification of the underdeveloped countries - both as historical entities and as outcomes and modes of production. The "Dependence School" attack on the "linear" Rostovian history that informed much of Development Economics was devastating²⁵. Its restatement of the "structural" features of peripheral capitalism - high levels of monopoly, dependence on trade, surplus leakages etc, entered Development Economics and policy statements as it became part of the nationalist armour against the prevailing world economic order. However the dependence school set up its own downfall. Discarding the linear history of the Rostows, it set up a linear idealization of the historical accumulation path followed by the developed capitalist countries which it then proceeded to demonstrate cannot be attained by the underdeveloped countries. Consequently, it too failed to deal with the conjuncture, and as the Warrantees have zestfully pointed out it could not account for high levels of accumulation in some peripheral countries²⁶.

An indirect contribution by Marxists was the attack on Development Economics for its failure to adopt a "political economy approach" or, at least, to address those issues that were central to that approach i.e. the role of the state, class promotion and accumulation, imperialism etc. This critique also contributed to making development economists self-conscious of their instrumental and ideological role in the development process, in sharp contrast to their delusory self-perception as purveyors of a new scientific and neutral toolbox. And so, at least, perfunctorily Development Economics introduced aspects of political economy in their writing.

One major problem of the Marxist critique of Development Economics is that it tended to view the whole corpus of Development Economics as mere apologetics and consequently possessing little scientific value. This critique completely overlooked the praxiological value of Development Economics

25 However one should point out here that the Dependence School chose its adversary wisely. For had it considered the work of such economic historians as Gershenkron and even Kuznets, it could not have scored as easy a victory as it did.

26 The work of Cardoso and Faletto stands out as an exception in this respect. It however seems to have had very little effect on African absorption of the Latin American "Dependencia" ideas. See F.H. Cardoso and E. Faletto, *Dependency and development in Latin America* (translated by Marjory M. Urquidí) (Berkeley:University of California Press, 1979). Cardoso's and Faletto's work was to appear 10 years after Gunder Franks *Development of Underdevelopment*, a reflection of the problems of access to Third World scholarship which are created by the peculiarities of undervaluing original ideas from the third world and preferring special repackaging by visiting scholars for consumption in the home market.

to the state in its management of the economy, and to the fact that if ruling classes needed the legitimating function of developmentalism, they also needed its techniques to inform policy. Development theory had to contain substantial doses of descriptive accuracy. And so a considerable amount of information was gathered by the development economist which was often ignored by radical scholars.

Marxists who confined themselves to the realm of "value" could not deal with the world of prices. This was the result of a tendency in certain circles to argue that a Marxist analysis should confine itself only to the "value" relationships, and that concern with price relations or the technical relationships was "economistic" and only dealing with "appearances". This, I believe, is a fundamental misreading of Marx. In fact, it means that only Vol. 1 of Marx is to be taken seriously because it is strictly speaking only in that volume that Marx argues in "Value" terms.

Marx's Political Economy worked at three interrelated levels, each of which dealt with a real aspect of the capitalist economic system. The "Value System" (Vol. I) indicated the social character of production and the class nature of exploitation. The "Technical System" (Vol. II) established the "input-output" relationships of production and the necessary conditions for dynamic and stable reproduction of the capitalist system, and the "Price System" (Vol. III) indicated how capitalist competition distributes the surplus among different capitals and established prices of production when, in equilibrium, an average profit rate is established. All these are real features of capitalism and deserve full treatment in any theory of accumulation. It means that political economists must understand such tools as input-output system, theories of pricing etc. if they are to make sense of capitalist accumulation and crises. Unfortunately, the tendency has been to "unpack" these elements, with the result that different things are emphasized by different authors. Some emphasize the "social relations", others the technical relations and still others the "dialectical" method.

Few Marxists felt it necessary to master, let alone teach such planning techniques as linear programming, cost benefit analysis, statistical analysis etc., or to understand conventional accounting systems. This was to backfire on Marxists who had expunged the more rigorous aspects of Economics from political economy. Consequently, younger researchers are skeptical of the intellectual and theoretical rigour of "political economy" and are more attracted to the "rigour" of neoclassical Economics.

There have been occasions when Marxists have had to contribute to policy especially in support of progressive states said to be following the "non-capitalist" road. The voluntary and enforced distancing from the state made Marxists singularly poor advisors when called upon to advise "radical" states. As advisers, most Marxists tended to extract the "rational kernel" of the Soviet industrialization experience, and to distill from that something

that would be generally applicable to developing countries; or at least progressive ones. This could be the Feldman type argument for emphasis on capital goods, the Dobb argument for surplus maximizing choice of techniques, the Rweyemamu argument for emphasis on "Basic Industry"²⁷ or the Amin call for "delinking". But, removed from their proper socio-economical and historical context, these strategies could only produce disasters or veritable monsters²⁸.

However, the Marxist forays into policy-oriented pronouncements on development have tended to be sporadic and often far removed from the real arena of practice, not because of the intellectual unrealism of the advice but because of the uneasy relationship Marxists have had with the state. Should one counsel a bourgeois state and thus succumb to "reformism" or what Shivji has disparagingly referred to as "entrism", or should one watch the ruling classes ensnare themselves in unresolvable and ineluctably revolutionary contradictions regardless how much all this costs the masses in the short-run?.

New Orthodoxy

The "new orthodoxy" which has replaced Development Economics is based on the laissez-faire principle. Its Economics is neoclassical.

There is nothing new about the "new economics". In an atavistic celebration of laissez-faire capitalism, Lal proudly (and wrongly) traces its genealogy to Adam Smith. More accurately, however, it goes back to what Marx called "vulgar Economists" who founded the Marginalist School. Its emphasis is on microeconomics and the static allocation of given resources. Times couldn't be better for the new orthodoxy than this era of limited resources and sensitivity to allocative inefficiencies. Macroeconomic crises have a way of uncovering various forms of "inefficiencies" that may have been concealed by a high macroeconomic performance. However, as Marx and Schumpeter argued, it is precisely those *bêtes noir* of neoclassical economics (state intervention, monopoly, increasing returns to scale, externalities etc.) that are sources of capitalist dynamism and its crises. Neoclassical economists only see these in their latter role.

The new economists have stepped into this vacuum with a flair and arrogant certainty of their policy clout, given its acceptance by the international financial institutions. It comes well-financed, computerized and

27 Justinian Rweyemamu, "The Formulation of an Industrial Strategy for Tanzania", *Africa Development*, Vol. VI, No. 1, 1981.

28 I know of only one book that specifically and seriously advanced strategies that addressed themselves to the peculiarities of Africa states attempting to follow progressive paths of accumulation and that was Clive Thomas, *Dependence and Transformation*. (New York, Monthly Review Press).

literarily armed with all kinds of tools to arm-twist those policy-makers that may doubt its prescriptions and crushing those social groups that refuse to swallow its "shock treatment" nostrums. Pinochet's "Chicago Boys" are the most memorable example of this combination of dogma and arms. A state that does not heed its advice or accept its spuriously precise targets on appropriate levels of state expenditure, rate of devaluation etc. knows it will not receive money. The practitioners and the financiers of this "new economics" are absolutely convinced of its universal validity, and any opposition to it is blamed either on failure to grasp the putatively counter-intuitive subtleties of the theories behind them, or to selfish objection to rational advice by those groups that have earned "rents" from past and prevalent distortion, or simply to bad faith and/or lack of nerve.

Just as "Development Economics" had its "development institutes" the new orthodoxy has its research and consultancy networks. It too, like its predecessors, has its peripatetic advisors that occupy key posts in central banks and ministries of finance. Its preference is for technocrats and it has no qualms about calling for authoritarian rule. The following remark by Findlay is typical of this vice:

The internal autonomy of these "bureaucratic authoritarian" Leviathans has meant that they have been able to overcome internal resistance to "rational" economic policies, for example, such cases as the Brazilian stabilization of the mid-sixties, the withdrawal of price supports, for coffee producers, lowering of the minimum scale of direct foreign investment against the opposition of small business in Korea, and many other instances. Most important of all is some assurance to domestic and foreign firms that the outward orientation is a lasting commitment of the government that will not be eroded by domestic pressures in other direction such as is now occurring in Brazil under its first democratic presidency in more than 20 years. It is very difficult, if not impossible, to imagine a genuinely democratic regime that can insulate itself from domestic pressure groups to the extent necessary, even if the outward-looking strategy is to everyone's best interest in the long-run²⁹.

In a number of cases, the new orthodoxy insists that the minister of finance be trained in the arcane science of devaluations, austerity, stabilization, etc. if a country is to be recommended to financial institutions. "Political" ministers are deemed a definite nuisance. Its space is a "brave

29 Ronald Findlay, "Trade, Development, and the State" Gustav Ranin, and T. Paul Schultz, *The State of Development Economics: Progress and Perspectives* (London: Basil Blackwell, 1988) p. 93.

new world" of costly experiments and "shock treatments" administered by a new breed of economists who will, a million dead children later, only confess to minor statistical error.

The new orthodoxy is profoundly anti-nationalist, for, nationalism is the apogee of economic irrationality. National sovereignty is seen as an unfortunate aspect for the international system. In its populist variant, the demise of the state is seen as good for the nation.

To return to the main theme of the paper, Development Economics *qua* Development Economics has very little to say about the above not only because it has yielded too much ground but because it too functioned within the ambit of the International Financial Institution (IFI) and the state and having been crowded out by the new orthodoxy, it is quite simply unable to speak out as part of civil society. It has, of course, found temporary refuge in the UN system whose clout in national economies has declined dramatically with the ascendancy of the WB-IMF team.

The Case of Africa

Africa has always occupied a peculiar position in development theory. First, Africa did not attract as many economists as other parts of the Third World. And even those who worked in Africa, made their major contribution to Development Economics through models that were recognizably unrelated to African realities and specificities. Whereas in the fifties and sixties, the dominant theories worried about accumulation with "labour surplus" or agricultural transformation under archaic conditions of feudal farming, much of Africa was sparsely populated and often faced severe labour shortages. Agriculture was characterized by small peasant producers who owned their own piece of land and were subject to state marketing structures.

However, racism and colonialism did tend to make Africa fertile for a particular kind of apologetic theorizing, which sought to explain economic behaviour by reference to certain peculiar cultural quirks that underpinned the irrationality of Africans, such as unfavourable climatic conditions, population pressure etc.

For the "labour reserve economy" there was the "backward-bending supply curve" hypothesis which postulated that the supply of native labour would diminish as wages increased so that the shape of the supply curve for labour was not upward sloping but backward bending. In more common parlance, the native worker was said to be a "target" worker who, if well paid would prematurely meet his/her target and withdraw from the labour market. In such a situation, an optimal combination of policies to induce the worker to supply his/her labour to the capitalist was one which included increasing the targets of the peasant (through higher taxes payable in species) while keeping wages low and foreclosing alternative sources of income. These measures would not only push the peasants towards the

mines and settler agriculture, but they would reduce labour turnover by requiring longer sojourns in the "White" economy. The theory and the policy outcomes had a self-fulfilling quality to them. The package of measures did induce labour to migrate to the "white" economy even in situations of declining real wages. If the hypothesized supply curve of labour was backward bending, the achieved one was downward sloping.

For the "cash crop economies", the justification for low remuneration of peasant labour or produce was the "vent for surplus" theory which essentially portrayed the African peasant as chronically wallowing in unwanted "leisure". The advent of colonial rule and merchant capital was to relieve the peasant of this malaise by providing a "vent" for the potential surplus. Peasants would release both energy and surpluses at low levels of remuneration with no need for merchant capital to invest directly into agriculture. The dramatic increase in export crop production in such countries as Ghana, Senegal and Nigeria without proportional increases in population, significant reductions in output for domestic consumption or transformation of forces of production and the repatriation of large profits by merchant capital without any previous injection of capital into peasant production were considered sufficient proof for the validity of the theory. The theory did not, of course, have much historical validity.

Regardless of their validity as explanations of African behaviour, both these theoretical constructs contributed to, or rationalized, the view that one was dealing with a peasantry and working class from which one could continue to extract surpluses with as little investment as possible. To the extent that the *weltanschauung* informing these theoretical acrobatics - for this is what they really were - was racist, they fell into disfavour shortly before independence and definitely after independence. Underscoring the demise of this ideology was the publication of studies purporting to show that the African peasant's supply responses to price incentives were normal.

Nationalism and the attainment of independence undermined the moral basis of these theories. And a wave of studies emerged to demonstrate that Africans responded "rationally" to economic incentives.

Deprived of or freed from these essentially colonial theories of development, Development Economics never seems to have found it necessary to develop theories that would somehow capture the specificities of Africa. How would accumulation look like in societies that were very "open", had peasant-dominated agriculture and were "land surplus"? What would be the interaction between accumulation and environmental factors in a continent whose technical level of maestri of nature was extremely low? What would be the political content of economic policy given the peculiarities of the African liberation struggles and the colonial heritage? What form would the capitalist transformation take in Africa? Who wanted industrialization and why?

Briefly, the African experience remained untheorized in Development Economics.

The "Non-developmental" States

It may be interesting to note that with the current diminution of the sovereignty of African states vis-a-vis foreign powers, there is a new wave of theorizing which once again posits African irrationality as the source of the crisis. Although this irrationality is confined only to the ruling elites, while the peasants are bureaucratically stifled *homo economicus*, it resuscitates the Malthusian threat or concentrates on the poor quality of African soils and the unreliability of rainfall. This new thinking posits something known as a "development state" found most frequently in East Asia. In contrast it raises the spectre of the "non-developmental state" prevalent in our parts of the world. The non-developmental state defies all reason and logic in its behaviour and is therefore a source of bemused bewilderment in some circles and of bitter disappointment to those who had so fervently counselled African states when they were apparently "developmental". Poorly veiled suggestions that foreign non-governmental and governmental agencies should somehow replace this state are made without fear of raising eyebrows.

My suspicion is that this view has probably the same origins as the views that sustained the "vent for surplus" and "backward-bending supply curve" theories as a rationalization of colonial practice. The theories of the "irrational" "non-developmental state" are designed to justify the increasing interference by foreign powers in the economic and political affairs of Africa and the search for "rational" bureaucratic authoritarian states.

The Future

Economics in Africa will have to address the problem of "development" to the extent that this is related to reflections and quests for solutions to the immense problems facing our future. Whether this will lead to the rebirth of "Development Economics" as a separate and autonomous discipline is a moot point.

There is a wide consensus that Development Economics has to adopt a "political economy approach", and there is a tendency in Africa to assume that such an approach is in some sense progressive. However, there is nothing intrinsically progressive about the "political economy approach" nor does it have any special methodological connotations. As Kautozain³⁰ argues, political economy would be used to all approaches to economic science which:

30 Op. cit.

- places a high priority on understanding and solving important and real economic problems in contrast to minute puzzles;
- recognizes the importance of other non-economic, social categories and theories, in their analysis of specific economic problems and makes an earnest effort to allow for such "variables" in their analyses and solutions;
- uses any set of techniques (including mathematics) which are appropriate for the problem in hand; but never allows any sets of techniques to dominate, much less determine the choice of the problem;
- always maintains the history of (the relevant) ideas and events as a background to their study - even though they may not necessarily spell this out on all occasions.

Quite obviously, "the political economy approach" can encompass a wide range of ideological positions. If for a while Marxists were the sole bearers of the mantle of classical political economy, then they have now been joined by whole new breed and range of schools. Indeed, today such approaches range from the classical one through Marx and Weber to the "New Right" whose "new political economy" explicates policy-making in terms of interest group pressures on the State, with the explicit or implicit hope that a bureaucratic-authoritarian regime will emerge to free the state from the instrumentalist exigencies of interest groups.

In Lieu of Conclusion

For as long as underdevelopment exists there will always be an intellectual, moral and political need to come to grips with it. And given the sensitivity of the social sciences to the political economic conjuncture, we should expect a return, even triumphant return, of Development Economics, calling for "planning" and greater state involvement in the economy. For, under a different conjuncture, nationalist "developmentalist" ideology can be expected to re-emerge. It will probably be less "etatist", given the emergence of indigenous capitalist class, but it will accord the state a higher role than is suggested by the current wave of "privatization".

What are some of the practical implications for training and research in Africa? My own view is that good training in Economics and the other social sciences, and greater specificity in the knowledge of our society not as "developmental" societies but as capitalist societies with their internal dynamics and external linkages is most useful. The approach will be "political economy" but if it is to have its classical meaning, and not the too often adopted "bad economics, bad political sociology and a little history" variant, then it will involve a rigorous deployment of economic tools to the study of socio-economic problems derived from real political economies with their inseparable social, economic, political instances.

Quel type de recherche en sciences sociales pour un rôle effectif de la communauté des chercheurs en Afrique?

Hilaire Babassana*

Introduction

Ce papier est une contribution à l'approfondissement des orientations pour le développement de la recherche scientifique et technique en général, et de la recherche en sciences sociales en particulier dans nos pays. A partir des caractéristiques de nos systèmes actuels de recherche, il vise à définir quelques axes de recherche, du point de vue des alternatives envisageables, tendant vers la réalisation du processus de réappropriation par les peuples africains de la réflexion sur le fonctionnement de leurs sociétés et de leurs économies, à partir des potentialités et des possibilités offertes par ces dernières.

L'objet de cette livraison n'est pas de soulever tous les problèmes relatifs à la recherche scientifique et technique dans nos pays¹. Cependant, ses différentes dimensions tournent toutes autour de la question fondamentale de la définition d'une problématique de la recherche capable de favoriser le développement des forces productives au rythme le plus élevé possible et la transformation des rapports sociaux de production afin de favoriser un véritable développement économique et social.

Il s'agit en d'autres termes d'esquisser et de présenter quelques axes d'une orientation conceptuelle et méthodologique conforme aux exigences et aux nécessités de la restructuration de l'ensemble de la société et de l'économie de la manière la plus efficace en vue de :

- permettre au producteur direct et aux cadres de maîtriser progressivement la nature et le développement social ;
- d'assurer une satisfaction accrue des besoins sociaux dans les meilleures délais.

* Brazzaville, Congo

1 Par exemple les aspects relatifs à la situation et à l'évaluation des activités de recherche, ou même à la valorisation des résultats de celle-ci devraient faire l'objet de recherches fines. Ces aspects dépassent l'ambition du présent article.

Face à l'aggravation du sous-développement, procès qui signifie ou/et qui se traduit par le renforcement de la domination et de la dépendance des peuples africains, il est nécessaire et urgent de lancer et de soutenir un débat sur la problématique de la recherche et la valorisation de ses résultats. Il sera ainsi possible de mieux construire une connaissance approfondie de la nature et du contenu réel du sous-développement et les instruments ou/et les modalités opératoires de sa transformation.

Cela est nécessaire, aussi, face à la domination persistante des courants mystificateurs et apologétiques, comme la conception mimétique et linéaire du développement, les théories de la "croissance transmise", la conception productiviste, technocratique et neutre de la technologie.

Les impératifs de l'option pour la stratégie de développement autocentré, autodynamique et populaire, justifie encore le choix de ce thème.

Le moment est donc venu de procéder à l'examen et à la critique dans nos différentes expériences dans le domaine de la recherche, des projets de société à construire ou du développement économique et social.

En effet, l'énoncé de ce que pourraient être les objectifs généraux ou les orientations de la recherche scientifique et technique en général et de la recherche en sciences sociales en particulier ne peut être dissocié, ni des projets de société des peuples africains, ni des priorités actuelles du développement.

Examen de la situation actuelle

L'expérience du développement historique montre que les chercheurs ont toujours été sollicités à chaque époque pour produire une réflexion susceptible de fournir une interprétation et une compréhension du réel, c'est-à-dire, de la formation économique et sociale considérée, telle qu'elle s'est historiquement formée et telle qu'elle fonctionne concrètement.

La connaissance scientifique de la réalité, plus précisément des lois économiques, sociales et naturelles et des mécanismes de leur fonctionnement, est nécessaire pour l'élaboration d'une stratégie efficace susceptible de conduire à la maîtrise du développement technologique, économique, social et culturel. Cependant, il faut souligner que cette connaissance ne suffit pas; il faut également construire une théorie capable de permettre la compréhension des potentialités et des possibilités de transformation des structures de la société.

Le caractère scientifique et le critère de vérité de la théorie ainsi produite se vérifient par leur capacité à être utilisés pour la transformation du réel, conformément au projet de société à construire et à la stratégie de développement à mettre en oeuvre.

Cependant, la réalisation progressive des objectifs prioritaires implique la définition et la mise en oeuvre d'une politique pertinente, dans la recherche

scientifique et technique, en liaison avec la stratégie globale de développement.

Des progrès ont été réalisés dans la création de l'exigence, au niveau de la communauté des chercheurs africains, ainsi que le confirment la création et le développement des institutions, comme le CODESRIA, les associations disciplinaires et sous-régionales de chercheurs, la création très récente de l'Union Panafricaine de la Science et de la Technologie etc.

Malgré l'importance des progrès accomplis, qui constituent incontestablement un acquis, la recherche scientifique et technique, en général, et en sciences sociales en particulier, connaît un certain nombre de lacunes, et se trouve confrontée à un certain nombre de difficultés dues surtout au contexte actuel de crise.

Difficultés et insuffisance du système africain de recherche scientifique et technique en général, et en sciences sociales en particulier.

Elles peuvent être identifiées par la faiblesse du potentiel de recherche, les problèmes de coordination de la recherche, du suivi et de l'orientation, la dépendance vis-à-vis de l'extérieur.

La faiblesse du potentiel de recherche

Le potentiel de recherche humain et matériel reste encore faible eu égard à l'ampleur et à l'acuité des problèmes scientifiques à résoudre.

Le problème de coordination de la recherche

Les diverses activités de recherche mises en oeuvre dans les divers secteurs du système de recherche posent quelques problèmes de coordination qui surgissent aux niveaux suivants :

- absence de lien suffisamment étroit entre le secteur de la recherche; en particulier universitaire, et le secteur de la recherche scientifique et technique dans le système éducatif;
- faiblesse du lien entre le secteur de la recherche appliquée au sein des unités de production et les autres secteurs de la recherche ; de même, au sein de chaque secteur, on relève une insuffisante coordination. Cette inadéquation se traduit notamment par la faiblesse de la liaison entre la recherche et la formation dans le système éducatif, la faiblesse des rapports entre la recherche et les problèmes de développement (ou des unités de production). Cette inadéquation s'observe également au sein de chaque secteur de recherche avec une quasi-absence de coordination et de concertation des chercheurs d'une même institution, ce qui est corroboré par le faible dynamisme des équipes de recherche. La conséquence est le développement parallèle des programmes, d'où un double emploi et une juxtaposition qui se traduit par un

gaspillage de ressources, déjà limitées. L'autre conséquence est une très nette limitation de la recherche pluridisciplinaire.

Enfin, l'absence d'une coordination est encore confirmée par la faiblesse des liens entre la recherche universitaire et la recherche appliquée dans les unités de production. Il en résulte la non valorisation des résultats de la recherche, ainsi que la non utilisation optimale du potentiel scientifique et technique disponibles.

Le problème du suivi et de l'orientation de la recherche

Au niveau de quelques programmes exécutées, il n'est toujours pas établi de compte-rendu sur l'état d'avancement de la recherche et sur les résultats obtenus. Dans les universités par exemple, de nombreux rapports de fin d'année des départements et des établissements mentionnent rarement les activités de recherches. Or, les départements de nos universités sont définis comme des unités d'enseignement et de recherche, et les enseignants, par conséquent, comme des enseignants-chercheurs.

D'une façon générale, il se pose un véritable problème d'organisation du temps d'activité de l'Enseignant-Chercheur. En réalité, cela pose également un problème d'orientation et d'organisation de la recherche. En effet, on relève une faiblesse de la division du travail et de la pratique du travail en équipe, une prédominance des activités universitaires de type académique, tournées, principalement vers la recherche individuelle centrée sur la préparation des thèses (ou mémoires).

Problème de l'information scientifique et technique et de la logistique matérielle et financière

Nonobstant les progrès accomplis dans la structuration de la recherche en Afrique, nos systèmes de recherche reposent encore sur une infrastructure statistique, documentaire et technique en ce qui concerne l'information scientifique et technique limitée.

Des insuffisances sont également constatées dans les domaines ci-après: moyens de publication, politique nationale de financement des publications, communication de l'information entre les chercheurs, les disciplines scientifiques, diffusion de la pensée de l'information scientifique vers le peuple.

Dépendance vis-à-vis de l'extérieur

Nos systèmes de recherche restent encore largement tributaires de l'extérieur tant pour leurs approvisionnements en équipements que pour leur financement, en dépit des efforts consentis sur la base des budgets nationaux.

Sans pour autant écarter l'aide extérieure, l'on sait néanmoins que celui qui contrôle le financement de la recherche, en contrôle aussi l'orientation et les résultats. Cependant, il convient de noter ici que l'une des difficultés de nos systèmes de recherches restent encore l'absence de traditions de

recherche et le volume réduit de la production scientifique. Ainsi l'on constate en effet, que même si les moyens disponibles sont limités, les quelques structures existantes chargées des publications par exemple, ne sont pas intégralement exploitées (cas des périodiques qui ne reçoivent pas beaucoup d'articles).

D'ailleurs, le système de promotion à l'université, dans beaucoup de cas, n'encourage pas la pratique des publications. En somme, ce système ne repose nullement dans les faits, sur une politique de formation à la recherche par la recherche. La promotion se faisant plus systématiquement sur la base de l'obtention d'un diplôme². Or, un tel système ne peut nullement favoriser le développement de la recherche.

Problème de planification de la recherche

On relève des difficultés de définition des priorités et de mise en oeuvre de celles-ci à partir des programmes cohérents. En effet, on note des incohérences, des inégalités et des déséquilibres entre les différentes filières de l'activité scientifique, spécialement entre la recherche en sciences sociales et la recherche en sciences de la nature. Cet aspect nous conduit aux particularités de la recherche en sciences sociales.

Situation et perspective de la recherche en sciences sociales

La situation spécifique de la recherche en sciences sociales

Le secteur de la recherche en sciences sociales, est un enjeu majeur, en particulier pour les politiques de développement.

Cela explique encore aujourd'hui, la domination dans le domaine des sciences sociales et humaines en général et des sciences économiques en particulier, d'une optique dite universitaire, qui sépare l'étude de la théorie de l'étude de la réalité socio-économique d'ensemble, telle qu'elle a été créée et telle qu'elle s'est développée.

Cette approche dichotomique et neutre, qui s'appuie sur l'utilisation des concepts théoriques et des catégories non appropriés à la nature et à la complexité des formations économiques et sociales d'Afrique, ne permet pas une explication et une compréhension des contradictions et des potentialités de transformation structurelle des économies et des sociétés d'Afrique.

Nous sommes d'accord avec Lucien Sève³ lorsqu'il souligne que le critère scientifique d'une activité de la production et la théorie de la connaissance réside dans l'élaboration de façon définitive de ses organes

2 En effet, depuis plus de cinq ans aucune promotion n'a eu lieu à l'Université sur la base des publications. On sait certes, qu'une procédure est actuellement en cours, mais cela ne justifie nullement le blocage de la promotion.

3 Sève, Lucien (1974) - *Marxisme et théorie de la personnalité*, Editions Sociales (3ème édit.), Paris.

essentiels suivants: une définition par laquelle on saisit avec exactitude l'essence propre de son objet; une méthode liée à cette définition, c'est-à-dire, une méthode adéquate pour étudier cet objet; des concepts de base par lesquels on exprime les éléments principaux et surtout les contradictions déterminantes de cette essence. Ces organes constituent la garantie réelle, pour découvrir avec des chances de succès, les lois fondamentales de développement de l'objet étudié et de conduire par là même à sa transformation⁴.

Il faut également préciser que l'histoire des sciences et de la théorie de la connaissance notamment dans un domaine comme celui des sciences sociales, confirme que la connaissance de la réalité se fait selon un point de vue déterminé, c'est-à-dire, selon la position et les intérêts d'un groupe social déterminé ou d'un ensemble de groupes sociaux définis.

Ainsi par rapport à la question du développement économique et social, en général, et de la maîtrise technologique dans une formation économique et sociale dépendante dominée par le capital internationale, la production de la connaissance du réel peut se faire, soit du point de vue des groupes sociaux qui ont intérêt, non seulement au maintien du statu-quo, mais encore à l'aggravation de cette situation de domination et d'exploitation, condition nécessaire à une reproduction élargie du capital, soit en se plaçant sur les positions des classes et couches sociales qui cherchent à se libérer de toute forme de domination sociale et d'exploitation de l'homme par l'homme.

Cette considération est nécessaire pour comprendre la multiplicité et l'acuité des controverses sur les problèmes du développement et de la maîtrise technologique, mais aussi l'importance de l'enjeu de chacune de ces polémiques⁵.

Ainsi sur le plan théorique, la conception dominante, dans le domaine de l'économie politique, considère cette discipline des sciences sociales, non pas comme une science d'analyse, de compréhension et de transformation des rapports sociaux, mais au contraire comme une science de l'administration de la richesse ou des choses rares et de la satisfaction des besoins.

Ses lois et leurs modalités de fonctionnement, selon cette conception sont identiques à celles des sciences de la nature: elles représentent donc le caractère universel, physique, immuable, a-historique et sont donc valables

4 Les analyses de M.H. Dowidar, économiste égyptien, sur cette question convergent également avec cette position de Lucien Sève, M.H. Dowidar, *l'Economie politique, une science sociale*, Maspéro, Paris.

5 Bien entendu, notre position ne signifie pas la négation des controverses à l'intérieur d'une même problématique. Dans ces conditions la polémique constitue seulement un facteur d'approfondissement de la problématique avec laquelle les différentes thèses en présence sont d'accord.

quels que soient les temps et les lieux. Cette conception mécanique qui nie le caractère social et historique des sciences sociales correspond aux exigences d'une division internationale du travail inégale. Actuellement, la prolifération des théories inappropriées sur le développement, l'élaboration des propositions en faveur du capital transnational, toutes ces tentatives ne relèvent pas des faits du simple hasard. En effet, ces différentes théories ne peuvent pas se comprendre sans savoir qu'actuellement les peuples et les pays sous-développés en général et ceux d'Afrique en particulier, mènent une lutte en vue de la transformation de l'ordre économique international dominant et de leurs économies et sociétés nationales. Ce processus passe également par un mouvement de transformation technologique au moment où le système dominant connaît une crise structurelle profonde.

L'examen du rôle assigné à la recherche scientifique dans le modèle de développement doit nous permettre de déduire, à partir de l'analyse des potentialités, les voies, les formes, les priorités et les moyens d'une problématique de la recherche en rapport avec la stratégie de développement.

Quelques axes d'orientation de la recherche en sciences sociales

Ainsi que nous l'avons souligné, le rôle de la recherche est d'être un puissant facteur de développement conformément aux objectifs de transformation des formations économiques et sociales sous-régionales d'Afrique. Cette capacité doit être nationale, permanente et reproductible sur la base de l'application des principes d'autonomie collective.

De même, la promotion de la recherche et l'intensification de la valorisation de ses résultats doit permettre de consolider l'indépendance nationale vis-à-vis des différentes formes de dépendance extérieure. Ce qui signifie d'une part, que le développement de la recherche doit favoriser la création d'une base nationale d'accumulation pour une production croissante des biens intermédiaires et d'équipement nécessaires au développement des activités économiques domestiques, d'autre part, ce mouvement doit rendre la satisfaction des besoins sociaux de base moins tributaires des circuits d'importation.

Dans le même sens, la recherche scientifique doit permettre d'orienter les modèles de consommation conformément aux projets de société par la nature, la qualité et les prix des divers produits. Cela permettrait également d'échapper aux pressions des modèles de consommation dominants dans les pays du centre.

La démocratisation de la recherche, par sa diffusion sous forme de production populaire rapprochant à la base le producteur du consommateur, peut jouer un rôle majeur dans cette direction.

Pour parvenir à ces objectifs, le développement de la recherche pourrait s'appuyer sur les orientations directrices ci-après: le principe de base est que le développement doit être conçu comme un tout, c'est-à-dire comme un

ensemble d'actions touchant à tous les aspects de la vie politique, économique, socio-culturelle et ayant entre elles des liens qui les intègrent les uns aux autres et en font les composantes d'un seul et même mouvement dans sa démarche comme dans sa finalité. D'où le lien étroit entre l'orientation du développement dans tous ses aspects et l'orientation de la recherche en sciences sociales à travers toutes ses disciplines.

Il est en conséquence crucial de faire du développement socio-économique le fondement de la création des conditions de l'intervention et de la promotion de la science et de la technologie.

- *Sur le plan de la recherche appliquée, favoriser une recherche axée sur le développement socio-économique national, sous-régional et régional*

Par sa méthode et ses préoccupations, cette recherche doit viser la connaissance et l'amélioration des conditions socio-économiques. Concrètement cela signifie que la réalisation des différentes tâches de construction nationale doit alimenter les divers secteurs et activités scientifiques et techniques. Ceci devrait ainsi constituer un véritable laboratoire d'expérimentation et de réalisation.

- *Rejeter toute conception d'une recherche neutre et s'en tenir fermement aux orientations de la stratégie de développement*

Il n'existe nulle part de recherche scientifique qui soit libre, ou qui ne fasse l'objet de manipulation dans un contexte comme celui de domination. En effet, par l'appropriation du travail de réflexion sur le fonctionnement de nos sociétés et sur les systèmes éducatifs, le capital financier international influence les priorités, les orientations de recherche pour les intégrer et les soumettre à une division internationale du travail, où nos systèmes éducatifs et de recherche ne seraient que des appendices des systèmes extérieurs de recherche. Ces derniers les orientent ainsi vers des systèmes de valeurs et des modèles de consommation conformes aux souhaits des pays avancés du centre.

- *Encourager et développer la recherche collective*

Il convient de mettre fin aux recherches isolées voire cachées. La pratique doit s'instaurer de débattre librement sur les thèmes et les travaux de recherche, et pour ce faire, de demander, quand cela est nécessaire, la contribution des chercheurs étrangers au secteur de la recherche en sciences sociales. Cette orientation constitue le gage du développement d'une conception pluridisciplinaire de la recherche, qui va dans le sens de la création d'une véritable vie intellectuelle, puisqu'elle impose la confrontation des idées.

- ***Dans le secteur éducatif ou universitaire une recherche liée à la pédagogie***

La recherche doit permettre l'amélioration du contenu de l'enseignement. Comme ce dernier, il convient qu'elle soit chaque fois que possible, une production pour l'enseignant-chercheur et un apprentissage à la recherche pour les étudiants. Ceux-ci doivent pouvoir bénéficier de l'opportunité d'acquérir les connaissances et d'appréhender les méthodes conduisant à l'élaboration des résultats.

Le caractère inséparable *de facto* entre la recherche et la pédagogie, doit se manifester particulièrement à travers la création des laboratoires de recherches au sein des départements pédagogiques.

Compte tenu de la rareté relative des moyens, il convient de veiller à une meilleure utilisation et gestion des ressources. Ceci est possible si le temps et l'information sont mieux maîtrisés.

En définitive, l'esprit consistant à ancrer l'étude et l'analyse théorique dans la réalité socio-économique exige une approche combinée et intégrée de la recherche, de la pédagogie et des activités des unités de production, en fonction de la nature de l'objet concerné ou des problèmes à résoudre, vu la complexité de la réalité socio-économique dont il faut construire la connaissance.

- ***Favoriser le processus de démocratisation de la recherche***

La mobilisation consciente des producteurs directs pour participer et mener le processus de transformation structurelle de la société nécessite bien entendu, des conditions économiques et socio-politiques. De même, elle exige des conditions qui relèvent de l'action du système éducatif et de recherche; ceci nécessite notamment:

- au niveau des conditions idéologiques et culturelles, que le système éducatif et de recherche ne soit plus l'inducteur permanent d'un système de valeurs extraverties, mais au contraire le promoteur d'une conscience collective et de l'affirmation d'une identité culturelle locale, sous-régionale et régionale, conformément au projet de société à construire;
- au niveau des conditions de formation, que la majorité de la population acquiert une formation de base susceptible de lui donner des instruments de connaissance indispensables pour la maîtrise ou l'appropriation de son environnement technologique, économique et socio-culturel.

Conclusion

La mise en oeuvre d'une telle orientation suppose l'intensification et le développement du mouvement de création des structures institutionnelles et techniques susceptibles de promouvoir une politique dynamique dans le

domaine du système éducatif, de la formation à la recherche par la recherche, des publications et de la valorisation des résultats de la recherche.

En effet, la politique de la recherche doit être étroitement coordonnée avec la politique de développement des systèmes productifs, industriels et agricoles.

Plus précisément, des laboratoires nationaux, sous régionaux et régionaux de recherche doivent constituer les catalyseurs des efforts des universités et des entreprises et promouvoir la diffusion des résultats de la recherche spécialement auprès des Petites et Moyennes Entreprises.

En définitive, la cohérence des systèmes productifs pour le développement futur de l'Afrique passe par la recherche de la productivité et de la compétitivité, la capacité d'adaptation structurelle des secteurs en difficulté et la promotion de nouveaux secteurs devenus nécessaires.

L'introduction de l'innovation scientifique et technologique devra s'intégrer dans une approche plus vaste de réorganisation des structures industrielles et de création des réseaux nationaux, sous-régionaux et régionaux de *Recherche-Développement*. Dans cette perspective, il est impératif d'adopter une vision prospective des évolutions scientifiques, technologiques et socio-économiques. En effet, le troisième millénaire au seuil duquel nous nous trouvons, nous imposera, sans doute des défis incontournables sur le plan des progrès scientifiques et technologiques. Cela est d'avance confirmé par cette rapide tendance au développement de nouvelles technologies comme l'informatique, l'électronique, la biotechnologie, la robotique, les fibres optiques, la conception et la fabrication assistées par ordinateur, etc. Ces technologies entraîneront fatalement des mutations au niveau de relations économiques internationales, dont les conséquences ne manqueront pas de se manifester au niveau du continent africain, de manière positive ou négative.

Ces enjeux doivent donc faire l'objet d'une attention soutenue de la part des hommes de science, des décideurs et des opérateurs économiques oeuvrant en Afrique. Cette politique devrait être principalement financée et contrôlée sur une base nationale, sous-régionale et régionale.

Ces conditions constituent, en fait, la garantie réelle de l'autonomie d'un système éducatif, de recherche fondamentale, de recherche-développement qui doit être tourné vers la satisfaction des exigences d'un développement économique et social autocentré, autodynamique et populaire.

Telle est l'orientation globale à imprimer, nous semble-t-il, à la recherche en général et en sciences sociales en particulier, pour un rôle effectif de la communauté des chercheurs d'Afrique et partant du CODESRIA en vue d'un véritable développement économique et social.

Gender Analysis and African Social Sciences in the 1990s

Ayesha M. Imam*

Since the mid-70s, there has been increasing interest in what some still call "the woman question". From the (more-or-less) complete ignoring of women we now have a spectrum of interests ranging from courses on women in society to specializations on women in sociology, political science, economics, history, agriculture and geography, with even a whole (sub?) specialization to itself, *Women in Development*. Robertson states in her review of African women's history that:

Much of the literature on African women is in the form of articles, but since 1976 over 30 monographs on women from Morocco to South Africa and half again as many collections of articles in book form, as well as special issues of journals have been published¹.

As many commentators have noted, the situation has moved through several distinct phases: from the total neglect of women, or, (at most) treating women in brief asides or footnotes; to a sustained critique of this gap; to the "adding on" of women, and just occasionally to the recognition of gender relations as a category that requires not simply the tacking on of women at the end of analyses but the reconceptualization of other categories in order to be able to make adequate analyses of the whole.

The study of women in general and African women in particular has contributed to the breadth and depth of knowledge and theorizing of African realities in a number of diverse ways - quite apart from the obvious fact of recalling to mind and insisting that account be taken also of a majority of the people in Africa. It has demonstrated the importance of women not simply as passive breeders, but also as economic agents, (in farming and trading particularly), and, as active in creating new developments, in resistance to oppression and occasionally in collusion with oppression also. It has added fuel to the questioning of assumptions about the beneficial nature of the colonial experience and the development of capitalism and "modernization" in Africa, by demonstrating that for most women these processes have most frequently meant a decrease in economic autonomy,

* University of Sussex, Brighton, England/Ahmadu Bello University, Zaria.

I am grateful to Daphne Obang, Anne Whitehead and Wamba-dia-Wamba for their comments on an earlier version of this paper.

1 Robertson, C. 1987, "Developing Economic Awareness: Changing Perspectives in Studies of African Women 1976-1985", *Feminist Studies* 13:1 (97-135) p. 101. See reference for some of these.

access to resources, status and security. It has contributed to the de-mythologizing of both the Merrie Africa and the backward, uncivilized primitive Africa theses through investigations as to women's positions in pre-colonial Africa - which turn out to have been neither a happy complementarity with men's roles, nor the dumb beast of burden remarked on by the early anthropologists.

By considering women's unremunerated work as "family labor" on men's cash crops, in "subsistence activities" (from growing and processing food crops to the provision of water and fuel), and in "domestic labor" (from child-care to cooking and cleaning), it has aided the realization that wage-labor and labor directly in commodity production are not the only forms of work which exist or which contribute to surplus value. It has facilitated the realization that the 'dual sector' thesis or the rigid distinctions between the so-called 'formal' and 'informal' sectors are not tenable, as women (and men) and capital transfers move between these alleged sectors constantly and sometimes operate in both together. It has improved our understanding of socialism by refusing to take for granted an easy or automatic equation of socialism and women's liberation. It has also been among the factors that are leading to a questioning of the nature of class relations with the realization that due to the characteristic African economic autonomy between women and men, as well as on what men are doing, so called "gender-neutral" forms of analysis and theoretical categories have been shown to be gender-biased against women.

Furthermore the study of the social relations of gender has fundamentally challenged both the simple economic determinism of some variants of Marxism and the consensualist Durkheimian tradition. Neither model can account for gender relations. Against economic determinism it can be demonstrated that ideological valuations are themselves historically built into production relations and even into the definition of the "economic" itself. While consensualist models founder against the evidence from feminist historians particularly that "the consensus" is itself highly contested and a matter of struggle and power relations. In contributing to the appreciation of the complexity of ideology and culture and their inter-relationships with "the material", gender analysis highlights the significance and necessity of considering ideology, subjectivity, consciousness, and their roles in (for example) political activity, production relations, or the individual, democratic processes and the State.

The focus on women and gender relations has been generally characterized by a multi-disciplinary approach, with work being done by and in collaboration with sociologists, political scientists, historians, economists, geographers, demographers and virtually any social science discipline one cares to think of. Finally, it has contributed much to the creative development and use of methodologies and multiple techniques (including,

for example, life histories, group discussions and interviews, participatory research as well as, or sometimes instead of, the more usual survey questionnaire, or participant observation).

In the course of these developments it has become clear however, that focussing on women alone is no more an accurate representation of social and economic phenomena than a focus on men alone (though as a corrective to provide data it may still be necessary for some while to come, given the decades of neglect). At the level of theory, this exclusive concern with women has meant the (continued) marginalization of studies on women from "mainstream" social science. At the level of policy and practice, there has been (again) the marginalization of women's interests into "women's projects" isolated from the rest of development planning, poorly funded and seldom taken seriously. There is also the realization that there cannot be an undifferentiated category of women. There can also be hierarchies among women, and between some women and many men, as well as evidence of the wide variety of situations that women may find themselves in when considering the whole of Africa. And yet many common themes do appear when making comparisons. Hence it is being increasingly recognized that the focus of analysis must be the social relations of gender (rather than "women" or "men"). That is on the relations between women and men as they are expressed in terms of power, economics, ideology and so forth, and, as they interact with other social and economic relations to define the positions of both women and men, the spaces within which they act to change or maintain social systems, and which also impact on the broader and more abstract processes of capital penetration and accumulation, imperialism, production and so on.

Nonetheless, despite the interest in women, it is still most often the case that any issue relating to women and gender relations is left completely out of consideration. For instance, in a recent study entitled *The Crisis in African Agriculture*² the gender division of labor and the role of women in agriculture is almost completely ignored - this in the continent where it has been estimated that women do some 60-80% of agricultural labor³. The way in which African economies were integrated into the world capitalist system is and was not solely a question of imperialism. It also developed in concurrence with and through the increased exploitation of women's labor, given their subordinate positions within gender relations in Africa⁴. And not

2 Gakou, M.L., 1987, *The Crisis in African Agriculture*, London, Zed Books and the U.N. University, Third World Forum.

3 UNECA, 1974, *The Changing and Contemporary Roles of Women in African Development*, Addis Ababa, ATRCW.

4 See for example Kitching G., 1980, *Class and Economic Change in Kenya: The Making of an African Petite Bourgeoisie, 1905-1970*, New Haven, Yale University Press.

inconsiderable part of the decline in nutritional levels have been as much due to the loss of women's rights to use land to men, as of male peasants to kulaks, given that in most of Africa women are specifically responsible for the provision of food⁵. Women's lower access to productive resources and to land related to the way in which the penetration of capital and increasing commoditization interacts with pre-existing gender divisions of labor, relations between men and women and their differential relations to power, labor and control, and this has had a definite impact on agricultural productivity and on food staple provision in Africa⁶. Although Gakou recognizes that the agricultural division of labor in the Casamance was, of course, linked to the relations of domination between women and men in the framework of the family, the men looking after the crops that brought in money and ensured their power, and the women looking after the food crops that ensured the food supply⁷,

he considers this issue to be unworthy of his attention. He bemoans the loss of the "extended household" and ignores the differential impact that the project had on women and on men. But any adequate study of the crisis in African agriculture and food provision must also take these factors into account, before feasible solutions can be proposed.

Similarly Nyong'o's recent⁸ collection of articles on popular struggles and democracy has not a single article relating to women's movements, nor even are women indexed. For instance, in discussing agricultural producers in Uganda, Mamdani somehow overlooks the fact that many of these "direct producers" not only own no land, but also have their labor and its products at least partially controlled by others - in the persons of husbands, through their 'voluntarily' entering into marriage (with its generally subordinate relation of wives to husbands). Their relationships to husbands, to the rural

-
- 5 See for some examples: Bukh J., 1979, *Village Women in Ghana*, Uppsala, Scandinavian Institute of African Studies; Muntamba S.M., 1982, "Women and Agricultural Change in the Railway Region of Zambia: Dispossession and Counter-Strategies" in Bay E. (ed) *Women and Work in Africa*. Boulder Westview Press (83-104); Kandiyoti, D., 1985, *Women and Rural Food Production Systems: Problems and Policies*, Paris, UNESCO; Tadesse, Z., 1986, "Women and Rural Development in Africa: An Overview", *AAWORD Occasional Paper Series 2* (22-27); Whitehead, A., 1981 "I'm Hungry Mum": The Politics of Domestic Budgeting" in *Of Marriage and the Market*, Young, K. Wolkowitz, C. and Mc Cullagh, R. (eds) London, CSE Books (88.111).
 - 6 See, for instance, Crehan, K., 1984, "Women and Development in North Western Zambia: From Producer to Housewife": Women's Role in a Pilot Resettlement Scheme: *Review of African Political Economy* 27/28 (51.66); AAWORD, 1986, Seminar on Research on African Women: What Type of Methodology? *AAWORD Occasional Paper Series 1* and *Women and Rural Development in Africa*, *AAWORD Occasional Paper Series 2*.
 - 7 Gakou, M.L., op. cit., p. 50.
 - 8 Nyong'o P.A., 1987, "Introduction" to *Popular Struggles for Democracy in Africa*, P.A. Nyong'o (ed), London, Zed Books, U.N. University, Third World Forum (14-25).

rich (a very few of whom may also be women), or to the state is not dealt with at all. But can it be automatically assumed to be the same? Campbell's article on challenges to the apartheid regime similarly fails to consider the resistance put up by the women at crossroads and the lessons to be drawn from their initial organization and the failures of the subsequent (male) leadership.

Many of the articles in the book refer to ideological offensives by the state and the manipulation of religious, ethnic and other sectarian ideologies with their divisive and demobilizing effects, but none consider either the extremely pervasive sexist ideologies in general, or even the specific fundamentalist offensive which holds women responsible for all the ills in society evident in (for example) the Makola market destruction in Ghana, the state round-up of women in Zimbabwe, the so-called War Against Indiscipline in Nigeria, and so on⁹. But does it not occur to any of the authors that these ideologies (and state actions) are part of the means through which women are scapegoated (by men as well as by the bourgeois state) and hampered in organizing to struggle for their democratic rights?

Of course it might well be retorted that the reason for this is that no articles on women were submitted, despite appeals to women to write them. But this answer is part of the problem itself. Issues concerning women or gender are left to women to research and write on and to teach. Gender issues are still rarely seen by male researchers as something that concerns themselves or the world in general. And yet, the "global social democracy" hoped for by Nyong'o, or, the need for participatory democracy spelt out by Goulbourne, or, Wamba's definition of democracy as "the free collective and individual exercise of speech by the entire community and each of its members"¹⁰ - do they not also include the fifty per cent of the population who are female? As Walby¹¹ points out, the arena of gender politics is wider than that of conventionally defined class or party politics and it impacts on them (can a revolution succeed without mobilizing women's support and participation? Why whether and how women's interests are or are not defined as part of the field of overt struggle itself needs to be explained, not taken for granted). And men also are actors in gender politics (whether for or against women's interests).

Let me discuss briefly the directions such an analysis might take via the consideration of one area in Africa. Analyses of rural life and production in

9 See Imam, A., 1985, "Ideological Manipulation, Political Repression and African Women: AAWORD in Nairobi", *AAWORD Occasional Paper Series 2* (216-124).

10 Wamba, Wamba-dia, 1987, "The experience of Struggle in the People's Republic of Congo in *Popular Struggles for Democracy in Africa*, P. Anyang' Nyong'o (ed), London, Zed Books, U.N. University, Third World Forum (96.112) P. 99.

11 Walby, S., 1988, *Gender Politics and Social Theory*, *Sociology* 22:2 (215-232).

Northern Nigeria most frequently refer to household production as a system whereby men farm together under the control of the senior man, the produce of which is consumed or sold to pay taxes and/or buy consumption goods for *Gandu* members and their dependents (while having also individual plots of which produce is individually appropriated). The processes of capital penetration are increasingly resulting however in poor men farming singly and/or hiring themselves out to fewer and fewer rich peasant. Surplus is appropriated through taxation on agricultural (mostly indirect) production and mercantile relations of exchange. In an area where few (if any) women are independent cultivators and/or do any on-field labor, this amounts to a characterization of the economy in which women do not exist except as dependent wives.

This is due to a number of inter-related theoretical assumptions and problems. First, while production may include both use and exchange values, economic theory has concerned itself with that part of production which deals with exchange, or to which at least an exchange value can be assigned in a relatively unproblematic fashion. Thus only that human activity which is directly related to exchange value (in effect monetary remuneration in some form) and commodity production has been treated as work. This together with a narrow conception of agricultural production/labor as including only on-field labor has meant that the labor in cooking, child-care, cleaning, fuel and water provision, shelter provision, gathering, producing goods for own consumption, and so on (lumped together as "subsistence activities") have often simply not been regarded as activities which have important implications in, and, need to be integrated into analyses of economic relations¹². When they have it has been in terms of a subsistence or pre-capitalist mode of production or natural economy which subsidizes production for exchange and therefore capital accumulation¹³.

This mode of analysis has been often termed gender neutral in that it is irrelevant as to who does these forms of subsistence activities. In fact, since the division of labor in many societies is such that it is women who undertake most unremunerated labor, it is gender biased - against women.

12 Beneria, L., 1981, "Conceptualizing the Labor Force: The Under-estimation of Women's Economic Activities in *African Women in the Development Process*, Nelson, N. (ed) London, F. Cass (10.28); Dixon, R., 1982 "Women in Agriculture: Counting the Labor Force in Developing Countries, *Population Development Review* 8:3 (539-566); Anker, R., "Female Labor Force Participation in Developing Countries: A Critique of Current Definitions and Data Collection Methods, *International Labor Review* 122:6 (709-723).

13 Meillassoux, C., 1981, *Maidens, Meal and Money*, Cambridge, Cambridge University Press (First published 1975 as *Femmes, Greniers, et Capitaux*, Paris, Maspero; Wolpe, H. (ed), 1980, *The Articulation of Modes of Production: Essays from Economy and Society*, London, Routledge.

And an important point to be made here is that gender division of labor itself has important consequences for production and surplus appropriation, given that labor bottlenecks have commonly been identified as a major constraint to increased production and households with few men are associated with poverty, so that even in terms of its own concerns with value this mode of analysis is inadequate. And furthermore it must be recognized that gender relations position men as well as women.

But in rendering women and women's work invisible, it also continues to be informed by and legitimate the ideological assumptions about women as mere appendages of men and men as 'breadwinners'. Thus not only is the unremunerated labor of women (or men or children) inadequately considered, but it has also resulted in: the ignoring or underestimation of the situations and extent to which women do in fact work on-field (on particular crops as remunerated laborers, for example)¹⁴, ignoring women as economic agents working independently, or, acknowledging it as an addendum unrelated to the rest of the analysis¹⁵, assuming women therefore to be (unproductive and) dependent by not taking into account women's financial contributions, never mind unremunerated labor¹⁶ or, difficulty in theorizing women's role/contribution to household maintenance and reconstitution where women's independent income is recognized to exist¹⁷. And these issues have had, and continue to have, grave implications for the types of development policies and projects being planned and implemented in Northern Nigeria¹⁸. We need a theory of household economy and reconstitution that takes into account all forms of labor and divisions of

-
- 14 See for example, the various estimates of women's work made by Hill, P., 1972, *Rural Hausa: A Village and a Setting*, Cambridge, Cambridge University Press; Norman D. W. and al., 1972, "An Economic Survey of Three Villages in Zaria Province", *Samaru Miscellaneous Papers* 37 IAR/ABU; Jackson, C., 1985 "The Kano River Project in *Women's Roles and Gender Differences in Development: Cases for Planners*, New York, Population Council/Kumarian Press; Longhurst, R., 1982, "Resource Allocation and the Sexual Division of Labor: A Case Study of a Moslem Hausa Village in Northern Nigeria" in Beneris (ed) *Women and Development: The Sexual Division of Labor in Rural Societies*, New York, Praeger (95-117).
 - 15 Hill, P., op. cit. and Watts, M., 1983, *Silent Violence: Food, Famine and the Peasantry in Northern Nigeria*, Berkeley, University of California Press.
 - 16 Norman, D.W. et al, op. cit.; Shenton R., 1986, *The Development of Capitalism in Northern Nigeria*, London, James Currey.
 - 17 Matlon, P.J., 1979, "Income Distribution among Farmers in Northern Nigeria: Empirical Results and policy implications", *African Rural Economy Paper* 18, Michigan State University; Watts, M., op. cit.
 - 18 See Jackson, C., op. cit., Imam, A. 1988(b), "Households and the Crisis in Africa", paper to AAWORD/CODESRIA seminar on The Crisis in Africa and Women's Visions of the Way Out, Dakar, August 8-11

labor, intra-household relations and responsibilities by gender, as well as production and exchange relations with reference to abstract capital¹⁹.

This necessitates a closer examination of the gender division of labor. In much research, it is assumed to be due to the biological requirements of reproduction, or, taken as an unproblematic (and unchangeable) given²⁰. Others have taken it as inherent in factors such as production technology, demographic pressure on land, environmental factors like water availability²¹. Yet others relate it to tradition or religious prescriptions about women's mobility, sometimes referring to environmental factors as conditioning rather than determining it²². However, the Muslim Nigerian Hausa share tradition, pre-colonial history, religion and a very similar environmental context with Muslim Nigerian Hausa where women are not secluded and the gender division of labor includes women's on-field labor. Animist Nigerian Hausa live in the same environmental conditions and yet have a division of labor in which women farm. Yoruba Muslims in Nigeria also have a division of labor in which women farm and travel widely to trade. Thus, none of these seem to be in themselves a sufficient explanation in the context of the Nigerian Muslim Hausa - we must seek a more complex form of explanation, such as those elaborated by Edholm *et al*²³, Beneria²⁴, Middleton²⁵ which attempt to relate reproduction requirements and the control of reproduction, the surplus production and necessary labor distinctions, occupational specialization, power relations and ideological/cultural evaluations and subjectivities of gender groups.

Furthermore in recognizing that not only gender structures but also ideologies are imbricated in socioeconomic relations, (such as those embodied in gender divisions of labor), we come to the question of ideologies, their determinants, and relationship to the material, however defined, and the whole vexed question of agency versus structure. Other

19 See Imam, A., 1988(a), "Rethinking the Household: Where Are We Now?" paper to CODESRIA/UNESCO/AAWORD Seminar on Changing Household, Kinship and Gender Relations in Africa, Dakar; for critiques of existing theories of households, see Imam, A., 1988(b) *op. cit.*

20 For example Norman *et al op. cit.*

21 Boserup, E., 1970, *Women's Role in Economic Development*, London, George Allen and Unwin.

22 Hill, P., *op. cit.*; Smith, M.G., 1982, "Introduction" to Smith, M.F., *Baba of Karo: A Woman of the Muslim Hausa*, Yale, Faber, Longhurst, R., *op. cit.*

23 Edholm, F., Harris, O., Young, K., 1977, "Conceptualizing Women", *Critique of Anthropology* 3:9/10 (101-130).

24 Beneria L., *op. cit.*

25 Middleton, C., 1979, "The Sexual Division of Labor in Feudal England", *New Left* 113/44 (147-168).

than in "tradition" versus "modernization" dichotomies, studies of the political processes of Islamization and a few media studies²⁶, the area of ideological construction and contestation in northern Nigeria has received rather little attention. Research which attempts to consider the inter-relationships of subjectivity, ideologies and social relations is practically non-existent and seriously needs to be explored.

In addition, the present division of labor among the Nigerian Muslim Hausa (heightened and rigidified by the increasing prevalence of wife seclusion) is a relatively recent development²⁷, mentions informants stating that women used to work on-field within their own lifetimes. The near universal seclusion of wives in northern Nigeria was certainly not a pre-colonial phenomenon, but although Hill dates the increase in seclusion from after the second world war, mention can be found of a definite increase in the colonial records of the 1930s²⁸. It has therefore to be seen and investigated as a specific historical construct.

As is evident from the summary exposition above, a concern with the structures of gender and production relations leads into a consideration of class and gender and their relationship to each other, as well as the ways in which their inter-relationships affect the processes and relationships involved in production, reproduction, accumulation and surplus extraction. However, consideration of these issues have then led to a recognition of the necessity to investigate also the nature of the relationship between culture/ideology and socioeconomic relations and processes. And this in turn raises the question of the relationship between agency and structure, and, of the nature of historical process. This, I hope, gives the contours of a challenging scope of explanation which could not have occurred without the inclusion of specific attention paid to gender analysis.

The increasing recognition of the need to analyze gender relations as a category in its own right throughout the social sciences must begin to make itself felt throughout the social sciences in the 1990s. And the point is that this should enable us to make analyses of social formations that are broader and more adequate to describe and explain the complex social realities in which we live. Because without this our practice and prescriptions cannot be

26 Paden, J., 1973, *Religion and Political Culture in Kano*. Berkeley, University of California Press; Ibrahim, J., 1983, "The Political Economy of Mass-Media in Nigeria: A Case Study of Daily Times and New Nigerian, M.Sc. thesis, Zaria, ABU; Imam, A., 1987, "Ideological Manipulation, Political Repression and African Women. AAWORD in Nairobi, AAWORD Occasional Paper Series 2 (116.124); Lubeck P.M., 1986, *Islam and Urban Labor in Northern Nigeria*, Cambridge, Cambridge University Press.

27 Hill, P., op. cit.

28 Watts, M., op. cit.

adequate to the task of developing Africa for the good and with the participation of all its people.

But there are obstacles. Considering my personal experience of researching, writing and teaching on gender²⁹ and comparing it with that of others in Africa and the Third World³⁰, and, with a recent report of the experience in Britain of teaching on gender in sociology courses ten years after the British Sociological Association (B.S.A) had established a committee "to assist in the realization of sex equality both within the association and within the discipline"³¹ affords considerable grounds for pessimism. The experiences are depressingly similar in each sphere, although I will touch on only two issues here.

Although gender issues and material relating to women are being taught, it is generally either a specialist course taught by a woman or a small subsection "added on" to courses that otherwise ignore women and gender/feminist issues altogether. Often enough even these subsections are handed over to a woman to teach so that, with the male dominance of academia (both numerically and hierarchically - and in Africa the margins are wider than anywhere else), female staff are greatly overloaded (and underpaid, since their commitment is relied upon). As the B.S.A report puts it;

A common theme was the pressures on a small number of women staff to provide adequate coverage of gender, allowing male staff to continue to teach 'as if the world were made up only of men'³².

But it is not only teaching that is problematic. Another common theme is that while women are generally conversant with both the mainstream literature in their areas of interest and the feminist critiques or gender aware material, male academics and researchers tend to ignore the latter although it has been in existence for the past 15 years or more. Thus while recent work on women and gender is informed by debates and theoretical work regarding (for example) theories of underdevelopment, the impact of capital penetration on Africa (including on class formation), modes of production, or the relationships between ideology, economy, and subjectivity, men's work ("mainstream" thought) continues in its bland ignorance of feminist debates and advances.

29 Imam, A., 1985, op. cit.

30 Personal communications.

31 B.S.A. Standing Committee on the Equality of the Sexes, 1986, "Teaching Gender - Struggle and Change in Sociology". *Sociology* 20(3)(347.361).

32 *Ibidem* p. 354.

Little of this can be attributed to the chronic difficulty in Africa of acquiring material. Rather, because women cannot avoid sexism they tend to become aware earlier of the need to analyze gender relations. But since men are, by and large, on the favorable side in gender relations they can take it up or not at whim - and are often not simply indifferent but actually hostile to the analysis of gender. And since men dominate the control of teaching and research that may also make it difficult to get courses established, research proposals approved, grants made or study leave granted on issues related to gender, never mind integrating gender analysis into all aspects of social science teaching and research. Robert Connell suggests that it is because gender categories (unlike those of class) are so visibly connected to Biology and function in biological processes that it is;

therefore tempting and easy to fall back on biological explanations of any gender pattern. This naturalization of social processes is without question the commonest mechanism of sexual ideologies. That biological difference underpins and explains the social supremacy of men over women is the prized belief of enormous numbers of males and a useful excuse for resisting equality for the analysis of gender inequality³³.

Of course not all men are chauvinists any more than all women are gender aware (in fact it is sometimes the case that in order to 'make it in a man's world' women take on the themes and issues that men deem important and also derogue gender issues). But it does seem to be empirically the case that it is majorly women, with a few men, who push the cutting edge of not only women's studies, but also studies of gender relations.

The likely political and economic situation of Africa in the 1990s given little hope for improvement. The acceptance of IMF-type conditionalities continues to mean cutbacks in education, meaning both that even more disproportionately fewer women will have access to higher education and jobs in academia if they are so lucky, and, that research funds get tighter and tighter. Already in Ahmadu Bello University, for example, the number of women employed in the sociology department has dropped by 50% (from 4 to 2 out of 25 - it was never a high proportion, despite being the largest in the Faculty of Arts and Social Sciences). With over 1/3 of the staff having left for one reason or another, and a freeze on new recruitments, but student numbers increasing by 1/4 as a four-year programme is being instituted, courses are having to be dropped. One of those with a question mark against it was the one specialist course on women in society. And with the huge

33 Connell, R., 1985, "Theorizing Gender", *Sociology*, 19:2(260.272) p. 266; my insertion.

increase in workload it will not even be possible to "guest lecture" the subsections in other courses, as well as making it highly unlikely that leaves or grants will be given in the near future to pursue enquiries into gender relations.

The outlook is not totally bleak. The establishment and continued existence of organizations like the Association of African Women for Research and Development (AAWORD) to aid and facilitate women researchers concerned with issues of gender and development has helped. And the recent adoption by CODESRIA of the principle that gender analysis must be considered in all research may begin to impress upon both men and women in social science of the importance of paying attention both to what women are doing, thinking and saying (as subjects of research, as researcher, as critics) and to the social relations of gender which affect both men and women. Nonetheless there is a dual challenge here. Those who have so far ignored gender relations must consider how they will have to re-think their analyses in the face of this, rather than closing their eyes in the hope it will go away if they ignore it. And those already working in this area must publish more (no article is ever perfect). It is important that the conservative political and economic climate foreseen for the 1990s does not become used as excuse for not progressing with these developments - for the good of not simply the development of social science, but that of Africa.

References

- AAWORD, 1986, Seminar on Research on African Women: What Type of Methodology? *AAWORD Occasional Paper Series 1*.
- AAWORD, 1986, Women and Rural Development in Africa, *AAWORD Occasional Paper Series 2*.
- AAWORD, 1986, AAWORD in Nairobi, *AAWORD Occasional Paper Series 3*.
- Afonja, Simi, 1981, Changing Modes of Production and the Sexual Division of Labor Among the Yoruba, *Signs* 7(2):299-313.
- Afonja, Simi, 1986, Land Control: A Critical Factor in Yoruba Gender Stratification in Robertson, Claire, and Iris Berger, *Women and Class in Africa*, Africana, New York, pp. 78-91.
- Amadiume, Ifi, 1987, *Male Daughters, Female Husbands*, Zed Books, London.
- Anker, Richard, 1983, "Female Labor Force Participation in Developing Countries: A Critique of Current Definitions and Data Collection Methods", *International Labor Review*, 122:65:709-23.
- Bay, Edna (ed) 1982, *Women and Work in Africa*, Westview Press Boulder, Colorado.
- Beneria, Lourdes, 1981, "Conceptualizing the Labor Force: The Under-estimation of Women's Economic Activities" in *African Women in the Development Process*, edited by Nici Nelson, Frank Cass, London, pp. 10-28.

- Beneria, Lourdes, 1982, "Accounting for Women's Work" in *Women and Development: The Sexual Division of Labor in Rural Societies*, edited by Lourdes Beneria Praeger, New York.
- Birke, Lynda, 1986, *Women, Feminism and Biology: The Feminist Challenge*, Wheatsheaf (Harvester Press), Brighton.
- Boserup, Ester, 1970, *Women's Role in Economic Development* George Allen and Unwin, London.
- Bukh, Jette, 1979, *Village Women in Ghana*, Scandinavian Institute of African Studies, Uppsala.
- B.S.A. Standing Committee on the Equality of the Sexes, 1986, "Teaching Gender - Struggle and Change in Sociology", *Sociology* 20(3):347-361.
- Campbell, Horace, 1987, "Challenging the Apartheid Regime From Below" in *Popular Struggles for Democracy in Africa*, edited by Peter Anyang' Nyong'o, Zed Books and the United Nations University Third World Forum, London, pp. 142-169.
- Caplan, Pat, 1984, "Cognatic Descent, Islamic Law and Women's Property on the east African Coast" in Renee Hirschon (ed) *Women and Property - Women as Property*, Croom Helm London pp. 23-43.
- Connell, R. W., 1985, "Theorizing Gender", *Sociology*, 19:2:260-272.
- Conti, Anna, 1979, "Capitalist Organization of Production Through Non-Capitalist relations: Women's Role in a Pilot Resettlement Scheme in Upper Volta", *Review of African Political Economy*, 15/16:35-52.
- Crehan, Kate, 1984, "Women and Development in North Western Zambia: From Producer to Housewife", *Review of African Political Economy*, 27/28:51-66.
- Dey, Jennie, 1981, "Gambian Women: Unequal Partners in a Rice Development Project" in *African Women in the Development Process*, edited by Nici Nelson, Fran's Cass London, pp. 109-122.
- Dixon, Ruth, 1982, "Women in Agriculture: Counting the Labor Force in Developing Countries", *Population Development Review* 8:3 pp. 539-566.
- Edholm, Felicity, Olivia Harris and Kate Young, 1977, "Conceptualizing Women", *Critique of Anthropology*, 3:9/10 pp. 101-130.
- FAO, 1984, *Women in Food Production and Food Security*.
- Folbre, Nancy, 1986, "Hearts and Spades: Paradigms of Household Economics", *World Development*, 14:2, pp. 245-255.
- Gakou, Mohammed Lamine, 1987, *The Crisis in African Agriculture*, Zed Books and the United Nations University, Third World Forum, London.
- Goulbourne, Harry, 1987, "The State, Development and the Need for Participatory Democracy in Africa" in *Popular Struggles for Democracy in Africa*, edited by Peter Anyang' Nyong'o, Zed Books and the United Nations University, Third World Forum, London, pp. 26-47.
- Guyer, Jane, 1980, *Household Budgets and Women's Incomes*, African Studies Center Working Paper 28.
- Guyer, Jane, 1981, "Household and Community in African Studies", in *African Studies Review*, 24:2/3, pp. 87-137.
- Guyer, Jane, 1986, "Intra-Household Processes and Farming Systems Research: Perspectives From Anthropology" in Joyce Mook (ed), *Understanding Africa's Rural Households and Farming Systems*, Westview Press Boulder, Colorado, pp. 92-104.
- Guyer, Jane and Pauline Peters, 1987, "Introduction to Issue on 'Conceptualizing the Household: Issues of Theory and Policy in Africa'", in *Special Issue of Development and Change*, 18:2, pp. 197-214.
- Hafkin, Nancy, and Edna G. Bay (eds) 1976, *Women in Africa: Studies in Social and Economic Change*, Stanford University Press, Stanford.
- Hanger, Jane, and Jon Moris, 1973, "Women and the Household Economy" in Robert Chambers and Jon Moris (eds), *Mwea: an Irrigated Rice Settlement Scheme*, Weltforum Verlag, Munich, pp. 209-44.

- Harris, Olivia, 1981, "Households as Natural Units" in *Of Marriage and the Market* edited by Kate Yound, Carol Wolkowitz and Roslyn McCullagh CSE Books London pp. 46-68.
- Hay, Margaret Jean, and Marcia Wright (eds), 1982, *African Women and the Law: Historical Perspectives*, Boston University, Boston.
- Honn, Jeanne K., 1984, "Women in the Rural Economy: Past, Present and Future" in Margaret Jean Hay and Sharon Stichter (eds) *African Women South of the Sahara*, Longman, Harlow, Essex, pp. 1-18.
- Hill, Polly, 1972, *Rural Hausa: A Village and a Setting* Cambridge University Press, Cambridge.
- Ibrahim, Jibrin, 1983, "The Political Economy of Mass Media in Nigeria: A Case Study of *Daily Times* and *New Nigerian*", M.Sc. Thesis, Ahmadu Bello University, Zaria.
- Imam, Ayesha M., 1985, "Ideological Manipulation, Political Repression and African Women, AAWORD in Nairobi", *AAWORD Occasional Paper Series*, 2:116-24.
- Imam, Ayesha M., 1987, "Ideology, Women and Mass Media: A Case Study in Kano, Nigeria", AAWORD Research Report (mimeo).
- Imam, Ayesha M., 1988a, "Rethinking the Household: Where are we now?" Paper to CODESRIA/UNESCO/AAWORD Seminar on Changing Household, Kinship and Gender Relations in Africa, Dakar.
- Imam, Ayesha M., 1988b, "Household and the Crisis in Africa", Paper to AAWORD Seminar on The Crisis in Africa and Women's Visions of the Way Out, Dakar, August 8-11.
- Jackson, Sam, 1979, in "Hausa Women on Strike", *Review of African Political Economy*, 13:8-20.
- Jackson, Cecile, 1985, The Kano River Project, *Women's Roles and Gender Differences in Development: Cases for Planners*, Population Council/Kumarian Press, New York.
- Kandiyoti, Deniz, 1985, *Women and Rural Food Production Systems: Problems and Policies*, UNESCO, Paris.
- Kandiyoti, Deniz, n.d. "Rural Women as the Object of Policy: Issues and Contradictions".
- Kitching, Gavin, 1980, *Class and Economic Change in Kenya: The Making of an African Petite Bourgeoisie 1905-1970*, Yale University Press, New Haven.
- Knowles, Carole, 1985, "Women Under Development", in *Women in Nigeria Today*, Zed Books, London, pp. 61-68.
- Longhurst, Richard, 1982, "Resource Allocation and the Sexual Division of Labor: A Case Study of a Moslem Hausa Village in Northern Nigeria" in *Women and Development: The Sexual Division of Labor in Rural Societies*, edited by Lourdes Beneria Praeger, New York, pp. 95-117.
- Lubeck, Paul M., 1986, *Islam and Urban Labor in Northern Nigeria*, Cambridge University Press Cambridge.
- Mackintosh, Maureen 1977, "Reproduction and Patriarchy: A Critique of Meillassoux's Femmes, Greniers et Capitaux", in *Capital and Class* 2.
- Mamdani, Mahmood, 1987, "Contradictory Class Perspectives on the Question of Democracy: The Case of Uganda", in *Popular Struggles for Democracy in Africa*, edited by Peter Anyang' Nyong'o Zed Books and the United Nations University Third World Forum, London, pp. 78-95.
- Matlon, P.J., 1979, "Income Distribution Among Farmers in Northern Nigeria: Empirical Results and Policy Implications", in *African Rural Economy Paper* 18, Michigan State University.
- Mbulinyi, Marjorie, 1988, "Runaway Wives in Colonial Tanganyika: Forced Labor and Forced Marriage in Rungwe District 1919-1961", in *International Journal of the Sociology of Law* 16:1-29.
- Meillassoux, Claude, 1981, *Maidens, Meal and Money*, Cambridge University Press Cambridge (first published 1975 as *Femmes, Greniers et Capitaux* Maspero, Paris).

- Middleton, Christopher, 1979, "The Sexual Division of Labor in Feudal England", in *New Left Review*, 113/114:147-168.
- Molyneux, Maxine, 1977, "Androcentricism in Marxist Anthropology", in *Critique of Anthropology* 3:9/10 pp. 55-82.
- Molyneux, Maxine, 1981, "Women in Socialist Societies: Problems of Theory and Practice", in *Of Marriage and the Market*, edited by Kate Young, Carol Wolkowitz and Roslyn McCullagh, CSE Books London, pp. 167-202.
- Mooock, Joyce (ed) 1986, *Understanding Africa's Rural Households and Farming Systems*, Westview Press Boulder, Colorado.
- Muntemba, Shimwaayi, Maud, 1982, "Women and Agricultural Change in the Railway Region of Zambia: Dispossession and Counter-Strategies", in Bay, Edna (ed), *Women and Work in Africa*, Westview Press, Boulder, Colorado, pp. 83-104.
- Nelson, Nici, 1981, *African Women in the Development Process*, Frank Cass, London, pp. 98-108.
- Norman, David W., et al 1972, "An Economic Survey of Three Villages in Zaria Province", in *Samaru Miscellaneous Paper* 37, IAR/ABU.
- Nyong'o, Peter Anyang', 1987, Introduction to *Popular Struggles for Democracy in Africa*, edited by Peter Anyang' Nyong'o Zed Books and the United Nations University Third World Forum, London, pp. 14-25.
- Obbo, Christine, 1980, *African Women: Their Struggle for Economic Independence*, Zed Books, London.
- Obbo, Christine, 1986, "Stratification and the Lives of Women in Uganda", in Robertson, Claire, and Iris Berger, *Women and Class in Africa*, Africana, New York pp. 178-196.
- Okonjo, Kamene, 1980, "The Role of Rural Women in the Rural Economy of Bendel State", in Fred Omu, et al (eds), *Proceedings of the Conference on Integrated Rural Development and Women in Development* CENS CER, Benin.
- O'Laughlin, Bridget, 1977, "Production and Reproduction: A Critique of Meillassoux's Femmes, Greniers et Capitaux", in *Critique of Anthropology* 8.
- Oppong, Christine (ed), 1983, *Female and Male in West Africa*, George Allen and Unwin, London.
- Paden, John, 1973, *Religion and Political Culture in Kano*, University of California Press, Berkeley.
- Palmer, Ingrid, 1977, "Rural Women and the Basic Needs Approach", in *International Labor Review*, 97-104.
- Palmer, Ingrid, 1985, "The Impact of Agrarian Reform on Women", in *Women's Roles and Gender Differences in Development: Cases for Planners* Population Council/Kumarian Press, New York.
- Pitlin, Renee, 1984, "Documentation and Analysis of the Invisible Work of Invisible Women", in *International Labor Review*, 123:4:473-89.
- Pitlin, Renee, 1985, "Deconstructing the Household: Relations of Production and Reproduction in Rural Nigeria", Women in the Rural Areas, WIN Annual Conference, Agricultural Research and Management Training Institute, Ilorin, May 8-11, 1985.
- Remy, Dorothy, 1975, "Underdevelopment and the Experience of Women: A Nigerian Case Study", in *Toward an Anthropology of Women* edited by Rayna Reiter, Monthly Review Press, New York, pp. 358-371.
- Roberts, Pepe, 1978, "Critique of Rural Modernization Programmes in the Republic of Niger", Paper to Fourth NRDC, Strathclyde.
- Roberts, Pepe, 1979, The Integration of Women into the Development Process: Some Conceptual Issues, *IDS Bulletin*, 10:3, pp. 60-66.
- Roberts, Pepe, 1984, Feminism in Africa; Feminism and Africa, *Review of African Political Economy*, 27/28:175-184.

- Robertson, Claire, 1987, *Developing Economic Awareness: Changing Perspectives in Studies of African Women, 1976-1985*, *Feminist Studies*, 13:1:97-135.
- Robertson, Claire, and Iris Berger, 1986, *Women and Class in Africa*, Africana, New York.
- Rogers, Barbara, 1980, *The Domestication of Women: Discrimination in Developing Societies*, Kogan Page, London.
- Rubin, Gayle, 1975, "The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex", in *Toward an Anthropology of Women*, edited by Rayna Reiter, Monthly Review Press, New York, pp. 157-210.
- Shenton, Robert, 1986, *The Development of Capitalism in Northern Nigeria*, James Currey, London.
- Smith, M.G., 1952, "A Study of the Hausa Domestic Economy", in Northern Zaria, *Africa*, 22:333-347.
- Smith, M.G., 1955, "The Economy of Hausa Communities in Zaria", Report to the Colonial Social Science Research Council, HMSO, London.
- Smith, M.G., 1981, *Baba of Karo: A Woman of the Muslim Hausa*, Faber, Yale.
- Spiro, Heather, 1977, "The Role of Women Farmers in Oyo State, Nigeria: A Case Study in Two Rural Communities", in *Agricultural Economics Discussion Paper 7/80*, IITA, Ibadan.
- Staudt, Kathleen, 1979, "Women and Participation in Rural Development: A Framework for Project Design and Policy Oriented Research", in *Cornell University Rural Development Committee, Occasional Paper 8*.
- Stolcke, Verena, 1981, "Women's Labors: The Naturalization of Social Inequality and Women's Subordination" in *Of Marriage and the Market*, edited by Kate Young, Carol Wolkowitz and Roslyn McCullagh, CSE Books, London, pp. 30-48.
- Strobel, Margaret, 1982, "Review Essay: African Women", in *Signs* 7:109-31.
- Tadesse, Zenebeworke, 1986, "Women and Rural Development in Africa: An Overview", in *AAWORD Occasional Paper Series 2*, pp. 22-27.
- UNECA, 1974, *The Changing and Contemporary Roles of Women in African Development*, ATRCW, Addis Ababa.
- Vaughan, Megan, 1985, "Household Units and Historical Process in Southern Malawi", in *Review of African Political Economy*, 34:35-45.
- Walby, Sylvia, 1988, "Gender Politics and Social Theory", in *Sociology*, 22:2:215-232.
- Wallace, Christine, 1978, "The Concept of Gandu: How Useful is it in Understanding Labor Relations in Rural Hausa Society?", in *Savanna* 7:2:137-150.
- Wamba, Wamba dia, 1987, "The experience of Struggle in the People's Republic of Congo", in *Popular Struggles for Democracy in Africa*, op.cit.
- Watts, Michael, 1983, *Silent Violence: Food, Famine and the Peasantry in Northern Nigeria*, University of California Press, Berkeley.
- White, Luise, 1984, "Women in the Changing African Family", in Margaret Jean Hay and Sharon Stichter (eds), *African Women South of the Sahara*, Longman, Harlow, Essex, pp. 53-58.
- Whitehead, Anne, 1981, 'I'm Hungry Mum': The Politics of Domestic Budgeting in *Of Marriage and the Market*, edited by Kate Young, Carol Wolkowitz and Roslyn McCullagh, CSE Books, London, pp. 88-111.
- Whitehead, Anne, 1986, "The Sexual Division of Labor in Rural Production", Paper to ESRC Conference on Rural Transformation in Tropical Africa, Center for West African Studies, Birmingham.
- Whitehead, Anne, 1987, "Women in Rural Food Production in Sub-Saharan Africa: Some Implications for Food Strategies" Revised Draft of Paper for the Symposium on Food Strategies, World Institute for Development Economics Research, Helsinki, July 21-15, 1986.
- WIN (Women in Nigeria), 1985, *The WIN Document: The Conditions of Women in Nigeria and Policy Recommendations to 2,000 AD*, WIN, Zaria.

- Wipper, Audrey, 1972, "African Women, Fashion and Scapegoating" in *Canadian Journal of African Studies*, 6:2:329-49.
- Wolpe, Harold (ed), 1980, *The Articulation of Modes of Production: Essays from Economy and Society*, Routledge, London.
- Yanagisako, Sylvia Junko, 1979, "Family and Household: The Analysis of the Domestic Group", *Annual Review of Anthropology*, 8:161-205.

Notes to Contributors

Manuscripts should be double-spaced with notes, references, tables and charts on separate pages. Camera-ready copies of maps, tables, charts, graphs and other illustrations will be welcome. An abstract of 150 to 200 words stating the main research problem, major findings and conclusions should be sent with the articles for translation into English or French.

Authors should indicate their full name, address, their academic status and their current institutional affiliation. This should appear on a separate covering page since manuscripts will be sent out anonymously to outside readers. Manuscripts will not be returned to the authors.

Articles submitted to *Africa Development* should be original contribution and should not be under consideration by another publication at the same time: if an article is under consideration by another publication the author should inform the editor at the time of submission.

Authors are entitled, free of charge, to two copies of the issue in which their article appears and 20 off-prints of their article.

Avis aux Auteurs

Les manuscrits doivent être tapés en double interligne avec les notes, références, tableaux et graphiques sur des feuilles séparées. Nous souhaiterions recevoir les prêt-à-photographier des cartes, tableaux, graphiques et autres illustrations. Un résumé de 150 à 200 mots indiquant le problème fondamental de recherche ainsi les principaux résultats et conclusions doit accompagner les articles pour des fins de traduction en anglais ou en français.

Les auteurs doivent indiquer leur nom au complet, leur adresse, leur situation académique ainsi que leur rattachement institutionnel actuel. Ces informations doivent figurer sur une feuille à part puisque les articles seront envoyés anonymes aux arbitres à l'extérieur. Les manuscrits ne seront pas retournés aux auteurs.

Les articles soumis à *Afrique et Développement* doivent être des originaux et ne doivent pas être soumis à d'autres périodiques au même moment. Si un article était déjà soumis à un autre périodique, l'auteur devra en informer le Rédacteur en Chef au moment de sa soumission.

Les auteurs reçoivent gratuitement deux exemplaires du numéro dans lequel leur article est publié ainsi que 20 tirés-à-part de leur article.